
U d'/of OTTAWA
39003002139169

LA JUIVE DU CHATEAU-TROMPETTE

LES RUINES HANTÉES

LA JUIVE DU CHATEAU-TROMPETTE

LES RUINES HANTÉES

PAR

PONSON DU TERRAIL



PARIS
PUBLICATIONS JULES ROUFF & Cie
83, RUE DE L'OUEST, 83

LES RUINES HANTÉES

I

Dix-huit mois après les événements que nous venons de raconter, c'est-à-dire vers la fin de janvier 1827, Bordeaux était en plein carnaval.

Le carnaval ! ce mot qui, de nos jours, n'éveille chez nous que des idées assez calmes, était, à cette époque-là, un véritable mot magique.

On savait s'amuser, rire, danser, et de bon cœur.

Aujourd'hui, on a remplacé cela par quelques maussades dîners où l'on s'égaie du bout des lèvres, où l'on mange du bout des dents.

Une des particularités de ce carnaval d'autrefois, c'est que dès le jour des Rois, les masques commençaient à circuler dans les rues, et il n'était pas incongru de se déguiser, de se masquer, pour aller s'ébaudir sur le cours de l'Intendance, même lorsqu'il n'y avait pas bal masqué.

Mais le jour où nous reprenons notre récit était précisément un dimanche et l'on donnait un grand bal au théâtre.

De nos jours, il n'y a plus qu'un seul bal qui soit couru à Bordeaux, c'est le bal du jeudi gras.

Et encore y trouve-t-on cinquante habits noirs ou même cinquante paletots pour un domino ou pour une pierrette.

En 1827, les bals masqués étaient dans toute leur gloire. On ne craignait pas de revêtir, pour s'y rendre, des costumes historiques, et la meilleure société s'y rencontrait.

Rien n'était plus beau que le merveilleux escalier à révolution qui monte aux premières et aux secondes galeries.

Presque à chaque marche, des masques élégants, hommes ou femmes, échangeaient des propos qui, s'ils n'étaient pas toujours spirituels, se faisaient remarquer, au moins, par l'à-propos, la distinction et le bon goût.

On était loin encore de ces *engueulements,* qu'on nous pardonne cet horrible mot, qui font de nos jours le fond de toutes les rencontres de bal masqué.

Bref, hommes et femmes, déguisés et masqués, se pressaient ce soir-là sous les colonnades qui servent de vestibule, des deux côtés du grand escalier, à la fameuse salle des concerts.

Parmi les groupes les plus gais, il en était un qui occupait les dernières marches de l'escalier de gauche.

Presque exclusivement composé de jeunes gens déguisés pour la plupart en Grecs pallicares, ce qui était alors la grande mode, il renfermait deux dames, dont l'une était en Ecossaise, l'autre en Andalouse.

Enfin, au centre même du groupe, se trouvait une grande personne jeune et belle, à en juger par ce que son masque laissait voir de son visage.

Celle-ci était simplement vêtue en laitière.

C'était elle qui avait la parole et elle s'en servait assez agréablement ou, pour être plus juste, assez désagréablement, si l'on considère que plus d'un parmi ses auditeurs dissimulait mal la mauvaise humeur que provoquaient chez eux les saillies de la dame.

Ajoutons d'ailleurs qu'elle avait désigné chacun des jeunes gens par leur nom, mais tout en leur donnant du *vous* qui, alors, n'avait pas encore été remplacé par le tutoiement impertinent, pour ne pas dire malhonnête, qui est en honneur aujourd'hui.

Ce qui faisait le grand succès de la laitière, c'est que personne ne la reconnaissait et que son incognito faisait

enrager les dix ou douze plastrons sur lesquels elle frappait sans pitié.

— Ne me regardez pas de si près, monsieur d'Argelès, dit-elle tout à coup à un jeune homme de vingt et un ans... Ce n'est pas à moi que vous ferez croire que vous êtes myope. Réservez cela pour le conseil de revision qui vous a exempté de la conscription.

On éclata de rire.

— Mais, madame... voulut articuler l'infortuné M. d'Argelès.

— Vous voulez savoir qui je suis ?

— Pas autre chose.

— Vous n'y réussirez pas.

— Pourquoi ?

— Parce que vous ne me connaissez pas.

— Oh ! fit un des Pallicares...

— Je vous l'assure, monsieur Saintac, dit la dame avec conviction.

Ce M. Saintac, qui était masqué, fut on ne peut plus surpris d'être reconnu.

— Et, par parenthèse, monsieur Saintac, je ne suis pas fâchée de vous voir. Comment va Mme Saintac ?

— Ma femme ?

— Elle-même. Y a-t-il longtemps que vous l'avez autorisée à revenir de vos terres de la Benauge, où vous prenez chaque année la précaution de l'enterrer pendant plus de six mois ?

— Que peut avoir à faire le nom de ma femme dans ce que nous disions ?

— Oh ! rien, car c'est une sage et très charmante personne. Aussi tout le monde s'étonne-t-il que vous soyez à son égard d'une jalousie qu'on dit féroce.

— Attrape ! murmura un célibataire.

— Votre divination, aimable laitière, est ici en défaut, dit M. de Saintac, car je ne suis pas jaloux de ma femme et vous avez été mal renseignée.

— Vous vous flattez, mon cher monsieur.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous voudrez. Au surplus, laissez-moi vous dire, en manière de bon conseil, que vous devriez au moins avoir la pudeur de ne pas tromper Mme Saintac.

— Moi ?

— Qui, un beau jour, finira par se lasser de vous voir si féroce et si débauché...

— Et alors ?

— Et qui alors lancera prestement son bonnet par-dessus le premier moulin qu'elle rencontrera.

Saintac tressaillit.

— Et tenez, vous mériteriez bien qu'elle fût venue au bal masqué.

A ces mots, Saintac regarda autour de lui avec une défiance pleine de précipitation.

Un éclat de rire partit de la bouche rose de la laitière, qui profita de l'occasion pour montrer de très jolies dents.

— Et il ose soutenir qu'il n'est pas jaloux ! s'écria la jeune dame ; tenez, voulez-vous que je vous fasse voir votre femme ? ajouta-t-elle malicieusement.

— Je vous en prie, madame, répondit M. Saintac très ému, ne parlez pas ainsi.

— Vraiment ?

— Ou si vous savez quelque chose sur le compte de Mme Saintac, dites-le-moi. Je vous réponds qu'il n'y aura pas beaucoup de rieurs de son côté quand je l'aurai châtiée.

— Ah ! mon Dieu, quel Barbe-Bleue ! s'écria la laitière. Mais on n'est pas plus tragique.

— Madame !...

— Eh ! monsieur, quand on est si peu disposé à supporter un quolibet, on se garde de venir au bal masqué.

— Même au bal masqué, madame, il ne devrait pas être permis de mettre en scène ma femme.

— Mais ce n'est pas votre femme que j'y ai mise, c'est votre vilain défaut de jalousie. Préférez-vous que je vous parle d'autre chose, que je fasse ici d'autres révélations ?

— Si cela ne touche pas à ma femme et, par conséquent, à mon honneur, je vous le promets.

— Ecoutez donc, messieurs.

— C'est une histoire ? demanda un jeune garçon blond qui portait toute sa barbe, chose fort rare à cette époque, et qui n'était pas déguisé.

— Oui, monsieur de Main-Hardye, oui, c'est une histoire, et très intéressante.

— Nous vous écoutons.

— Il y avait une fois, dans une grande ville du Midi...

— Mais alors c'est un conte ? interrompit Tancrède de Main-Hardye.

— Comme vous voudrez. Il y avait une fois dans une



— *Vous venez de commettre une lâcheté* (page 14).

grande ville du Midi, célèbre par la générosité... de ses vins, une belle princesse pâle et brune qui n'était point sortie de l'épaule de Jupiter, mais qui faisait tourner toutes les têtes à dix lieues à la ronde.

— Le commencement n'est pas mal.

— Oh ! ne vous pressez pas d'applaudir, riposta la laitière, l'intérêt n'est pas encore noué. Nous y voici. Parmi les adorateurs de la séduisante princesse il y avait un jeune seigneur adonné au commerce comme tous ses compatriotes. Il n'était pas laid ; à certains jours on lui trouvait de l'esprit ; sa fortune était honnête et de plus elle avait été doublée et au delà, par un mariage de raison.

— Il était donc marié ? demanda d'Argelès.

— Tout ce qu'il y a de plus marié. Cela ne l'empêcha pas de solliciter de la belle princesse, qui était pourtant célèbre pour la rigidité de ses principes, de solliciter, dis-je, un rendez-vous.

— Eh ! eh !

— Oui, un rendez-vous. Par malheur je ne me souviens pas du nom de la princesse. Attendez, cependant elle s'appelait... elle s'appelait... aidez-moi donc, monsieur Saintac.

— Moi, madame ? mais j'ignore absolument le premier mot de ce conte charmant qui m'intéresse plus que tout autre.

— Vous ne voulez pas m'aider ? nous trouverons cela tout à l'heure ; je continue. La princesse, fort scandalisée, pour ne pas dire irritée de l'insolence de son adorateur...

— Insolence est peut-être bien fort, dit M. Saintac qui voulait persifler, mais qui au fond était extrêmement vexé.

— Non, insolence n'est pas trop fort, je vous assure... du reste, peu importe. La jeune princesse résolut de tirer du jeune seigneur une vengeance éclatante.

« — Ah ! vous me prenez pour une drôlesse, monsieur, pensa-t-elle. Eh bien ! nous allons voir. »

« La belle princesse, là-dessus, donna le rendez-vous demandé à son galant.

« — Mais, lui dit-elle, mon cher monsieur, puisque je ne puis résister à l'amour que vous m'inspirez... »

— Madame, je vous en prie, cessez cette histoire, dit M. Saintac.

— Comment ! elle ne vous intéresse plus, juste au moment où vous allez savoir comment le rendez-vous est accordé ! Je me garderais bien de ne pas continuer.

Saintac mangeait ses gants et ses ongles avec.

La laitière continua :

« — J'accepte de vous voir ailleurs que chez moi, dit la princesse, mais vous me permettrez de prendre quelques précautions qui me paraissent indispensables.

« — Toutes les précautions que vous voudrez, divine beauté ! s'écria le jeune seigneur pantelant d'amour et ivre de joie.

« — Eh bien ! écoutez-moi, lui dit la belle princesse. Je ne sais qu'un seul moment où je pourrai vous voir sans éveiller la surveillance qui m'entoure. Demain matin, soyez à la messe de cinq heures et demie à Saint-Bruno. A la fin de la messe, vous trouverez une voiture aux stores baissés dans la rue, vous y monterez, j'y serai. Vous me permettrez alors de vous conduire en un lieu où nous pourrons causer en sûreté. »

« Le jeune seigneur, dans son ivresse, voulut couvrir de baisers une main très jolie, mais la propriétaire de cette main l'arrêta en lui disant :

« — Pas encore, mon beau chevalier. »

— Qui que vous soyez, madame, s'écria Saintac, je vous prie de ne pas continuer.

— Ah ça ! mon cher monsieur, de quoi vous mêlez-vous ?

— Je me mêle...

— Est-ce vous qui êtes le jeune seigneur ?

— Je ne dis pas cela, mais...

— Si c'est vous... avouez-le, nous le dirons à Mme Saintac. Si ce n'est pas vous, ça ne vous regarde pas.

« Donc notre Amadis ne manqua pas, continua la laitière, de se trouver le lendemain matin à la messe de cinq heures et demie à Saint-Bruno.

« Il est fort paresseux, outre ses autres défauts, l'Amadis en question ; c'est pourquoi il fit un sacrifice énorme à l'objet de sa flamme en se levant à cinq heures du matin pour aller à l'autre bout de Bordeaux chercher... Vous saurez quoi tout à l'ehuere.

— Vous conviendrez, madame, que rien n'est plus sot que cette histoire, dit Saintac.

— Jusqu'ici, oui, mais voici où cela prend des proportions plus gaies. Le jeune seigneur arriva donc la bouche

enfarinée, avisa parfaitement bien le fiacre annoncé, monta dedans et y trouva une femme très encapuchonnée.

« Le fiacre partit au trot ; notre héros n'avait pas à s'inquiéter de la direction qu'il prenait, et il ne s'en inquiéta pas. Le jeune seigneur était trop farci d'amour pour s'occuper de semblables bagatelles.

« — Oh ! madame, disait-il d'une voix pénétrée, comment vous remercier ? »

« La dame, sans doute sous le coup d'une violente émotion, ne répondait rien.

« Le bel Amadis tenta de donner une idée de l'incendie qui lui dévorait le cœur, mais tout ce qu'il put obtenir, ce furent des soupirs étouffés et ces mots, dits d'une voix brisée :

« — Epargnez-moi.

« C'était, comme vous le pensez, dire à l'audacieux cavalier de ne rien craindre et de tout oser.

« Le fiacre, comme par un accord tacite avec le jeune seigneur, s'était mis au pas, et suivait une rue déserte. Le jour naissait.

« Dieu sait si l'Amadis fut entreprenant ! Il osait demander mille choses. On se défendait faiblement.

« — M'aimez-vous ? M'aimes-tu ?»

Il fallait voir avec quelles mines charmantes la gracieuse laitière racontait et accentuait son récit.

— M'aimez-vous ? reprit encore avec des contorsions comiques le masque impitoyable.

« La femme de plus en plus voilée gémissait quelques paroles entrecoupées qui ne voulaient dire ni oui ni non.

« Alors le jeune seigneur jugea que le moment était venu d'être osé jusqu'au larcin et il se décida à cueillir un baiser, un simple baiser sur les lèvres roses de la dame.

« Il s'élança et renoontra d'innombrables cloisons de tulle et de dentelles qui l'empêchèrent pour oette fois de mettre son projet à exécution.

« Vous pensez s'il se plaignit de la barbarie d'un calfeutrage pareil. On lui fit quelques concessions. Les voiles s'entr'ouvrirent et la figure de la dame apparut aux regards du jeune seigneur. Ce n'était pas du tout, mais du tout la belle princesse.

« Ah ! messieurs, quelle colère ! vous ne vous en faites aucune idée.

— Madame, interrompit Saintac, cessez, ou...

La laitière sans avoir l'air d'entendre continua :

— Le jeune homme oublia sa naissance et son éducation. Dans sa fureur il allait frapper la dame, lorsque celle-ci lui prit les deux bras et les lui serra si vigoureusement qu'il ne put conserver un doute. Ce n'était même pas une femme qu'il avait si ardemment courtisée. C'était un gaillard solide et capable de le corriger dans le cas où il aurait voulu faire le méchant.

Un éclat de rire général accueillit cette chute.

— Mais attendez, dit la dame, ce n'est pas fini.

— Madame, taisez-vous ! hurla Saintac d'une voix qui laissait deviner la plus orageuse colère.

— Vous devenez insolent, monsieur Saintac. Ce n'est jamais permis aux gens bien élevés, même dans un bal masqué.

— Qui vous a raconté cette histoire ?

— Ce n'est pas vous apparemment. C'est quelqu'un qui sans doute le savait bien.

— Oh ! madame, madame, vous me mettez hors de moi.

— Le jeune seigneur, reprit la laitière, voulut se pencher à la portière pour crier au cocher de revenir dans Bordeaux, et il ne fut pas peu surpris de voir une trentaine d'hommes en redingote qui suivaient nu-tête la voiture, et qui le regardèrent d'un air goguenard. J'avoue que la plaisanterie était un peu forte. Aussi le jeune seigneur...

— Vous venez, madame, dit Saintac d'une voix entrecoupée, de faire une mauvaise action et je saurai qui vous êtes.

— Vraiment ?

— Oui, madame, je vous l'assure.

— Et par quel moyen ?

— Par le plus simple de tous.

— Qui est ?... demanda la laitière.

— Qui est de vous démasquer.

Et faisant un pas en avant, M. Saintac étendit la main avec l'intention manifeste de toucher au masque de la femme qui venait de se moquer de lui.

La jeune femme se croyait parfaitement à l'abri sous son

loup de velours, et elle ne soupçonnait pas qu'un des hommes qui l'entouraient fût assez mal élevé pour se permettre une pareille offense, même dans un moment de colère.

Aussi fut-elle réellement effrayée en voyant le mouvement de Saintac. Elle poussa un petit cri.

Mais cela n'empêcha pas le Bordelais mystifié de lui arracher son masque avec une brutalité révoltante.

Et ce fut fait si vite que pas un des jeunes gens qui entouraient la laitière n'eut le temps de s'opposer à la lâche action de Saintac.

Mais le premier moment de stupéfaction passé, Tancrède de Main-Hardye, notre ancienne connaissance, se dirigea vers l'auteur de cette cruelle inconvenance.

— Monsieur de Saintac ! lui dit-il.

— Quoi donc ?

— Vous venez de commettre une lâcheté.

— Je n'accepte de leçons de personne, monsieur, dit Saintac.

— Soit, mais moi j'en donne.

— Oh !

— Et les meilleures seront pour vous.

Tous ces petits événements s'étaient déroulés avec une incroyable rapidité.

Aussi Main-Hardye avait pris la défense de la dame, sans même avoir profité de l'acte brutal de Saintac, et sans même l'avoir regardée.

— Messieurs, messieurs, je vous prie, disait-elle pendant ce temps-là, pas de querelle, au nom du ciel !

Saintac avait gardé à la main le loup de velours.

Tancrède de Main-Hardye le lui prit et, d'un mouvement où perçait le mépris, il lui effleura la joue.

— Je vous châtierai demain, monsieur, s'écria Saintac.

— A moins que je ne mette en action la réciproque, répliqua Tancrède qui se retourna et tendit le masque à la laitière. Mais alors il partagea l'étonnement général. Cette femme qu'il avait devant les yeux, il ne la connaissait pas. Celui qui l'avait insultée, pas plus que les autres jeunes gens, ne la connaissait davantage.

Elle était charmante, c'est tout ce qu'ils en savaient. Quant à son nom, nul n'aurait pu le dire.

— M. de Saintac aurait bien pu s'éviter une infamie en me croyant sur parole, dit-elle. Je lui avait affirmé qu'il ne me connaissait pas. Est-ce vrai ? quelqu'un parmi vous, messieurs, peut-il dire qui je suis ?

— Non, sans aucun doute, non, dit le jeune d'Argelès qui avait la prétention de connaître toutes les femmes de Bordeaux.

— J'aurais pu venir au bal masqué à visage découvert et vous intriguer ainsi. J'aurais peut-être bien fait, ajouta-t-elle, j'aurais épargné au héros d'une aventure ridicule que vous avez entendue un acte de violence inconcevable.

Elle se leva.

C'était une femme de haute taille, élancée, gracieuse, portant à ravir sa toilette de laitière.

— Lequel de vous, messieurs, veut m'offrir son bras pour me conduire à ma voiture ?

Tous les jeunes gens s'avancèrent.

— Je vous demande pardon, messieurs, dit-elle, mais je suis bien forcée d'accepter celui de mon vaillant défenseur.

Et elle prit le bras de Tancrède.

Elle ne s'était pas remasquée, du reste, et personne, dans cette foule, ne semblait l'avoir jamais vue.

Elle allait descendre les premières marches de l'escalier où s'agitaient des centaines de masques, lorsqu'un bruit inaccoutumé se produisit au contrôle.

C'était tout une mascarade, composée, à en juger par la cohue qu'elle faisait à la porte, d'une centaine de personnages déguisés et masqués.

Devant, tout à fait devant, était une sorte de héraut déguisé en troubadour, mi-partie bleu et or. Sur sa tête était un armet dont le cimier disparaissait sous une véritable avalanche de plumes de toutes les couleurs.

Il portait avec une majesté comique une masse d'armes et une bannière.

— Quel singulier personnage ! disait-on de toutes parts.

Et l'on s'apprêtait à rire.

Celui-ci marchait à pas comptés, et à peine eut-il atteint le premier degré de l'escalier qu'il cria d'une voix retentissante :

— Place au seigneur Bouche-d'Enfer, mon maître, roi des menteurs et prince régnant de Montcrabeau.

Ce cri eut le don d'égayer les enfants de Gascogne. La plupart d'entre eux savaient en effet qu'il existait à Montcrabeau, dans le Lot-et-Garonne, une espèce de magistrature burlesque dont le titulaire qu'on appelait le roi des menteurs, décernait des brevets grotesques, accordant à ceux qui les avaient sollicités le droit de travestir la vérité dans les cinq parties du monde.

C'était la Gascogne se moquant d'elle-même, et non sans esprit.

Quoi qu'il en soit, tout le monde se rangea pour laisser passer le cortège du roi des menteurs, et le héraut, à la seconde marche, cria plus fort que jamais :

— Place, place au roi mon maître Bouche-d'Enfer Ier.

La laitière que nous avons laissée sur le haut de l'escalier de gauche au bras de Tancrède de Main-Hardye, regarda d'abord entrer le singulier héraut du prince de Montcrabeau en souriant.

Mais dès qu'elle entendit sa voix elle ne put réprimer un tressaillement.

Tancrède sentant le bras nu de la jeune femme frémir sur le sien se retourna brusquement pour la regarder, et il ne fut pas peu surpris de la voir se masquer précipitamment.

Il eut le temps de s'apercevoir que la dame était devenue d'une pâleur mortelle.

— Oh ! oh ! dit-il à demi-voix, il paraît qu'à la cour du roi Bouche-d'Enfer il y a des gens plus heureux que moi.

— En quoi, monsieur ? demanda la laitière.

— Mais, si je ne me trompe, en ce qu'ils ont l'honneur de vous connaître.

— Votre supposition n'est pas suffisamment justifiée par ma précaution. Il peut y avoir, dans cette foule de masques, quelqu'un en effet qui serait peut-être surpris de me voir démasquée ici, et c'est pour éviter cela...

— Madame, ne vous justifiez pas, il n'en est pas besoin. J'ai l'honneur d'être votre chevalier, et je n'ignore pas que mon premier devoir est la discrétion surtout après l'acte incongru de cet imbécile de Saintac.

— Je vous remercie, monsieur, et je n'attendais pas

moins de votre chevalerie. Seulement, voulez-vous être tout à fait aimable ?

— Je veux tâcher, du moins.



Enfin, venait Sa Majesté Bouche d'Enfer Ier (page 18).

— Eh bien ! monsieur, ne restons pas en évidence.
— Comme il vous plaira.
— Seulement, reprit la jeune inconnue en remontant

l'escalier, comme je ne veux pas vous priver du plaisir de voir cette mascarade qui paraît superbe, allons nous placer derrière la colonne que voilà, et nous pourrons admirer ensemble...

— Et sans danger, ajouta en souriant Tancrède.

— ...Et sans danger, reprit la laitière gaiement, les splendeurs de la cour de Montcrabeau.

Le spectacle qui se déroulait maintenant sur le grand escalier méritait en effet d'être vu.

Après le héraut dont nous avons parlé venaient les gentilshommes de la chambre du roi des menteurs, dans des costumes à reflets changeants, images du mensonge selon toute apparence, puis les gardes du corps du prince, tous coiffés d'immenses blagues à tabac.

Ce dernier détail fit beaucoup d'effet, parce que les mots *blague* et blaguer étaient alors tout nouveaux.

Enfin venait Sa Majesté Bouche-d'Enfer Ier. Il était porté sur une espèce de pavois par quatre solides gaillards entièrement vêtus de rouge vif. Il n'y avait pas sur toute leur personne un seul point qui ne fût rouge. Leurs chaussures, leurs maillots, leurs justaucorps, leurs gants leurs masques, leurs cheveux, leur peau, leur coiffure, tout était rouge ou peint en rouge.

Le roi des menteurs, revêtu d'un justaucorps, d'une toque et d'un manteau royal en drap d'or, était assis à la manière des Orientaux sur la plate-forme que portaient ces quatre hommes rouges.

Il était entièrement masqué, c'est-à-dire qu'il avait sur le visage non point un loup de soie ou de velours, mais un masque fort grotesque qui lui cachait toute la figure.

Aussitôt qu'il apparut, on lui adressa, de toute part, des apostrophes virulentes, des lazzis quelque peu salés, auxquels il répondit du reste avec bonne humeur et à-propos.

En entendant sa voix, la laitière ne put dissimuler un nouveau frisson, et murmura :

— C'est lui, c'est lui, quelle audace !

Le cortège avançait toujours. Le héraut, les gentilshommes de la chambre et une partie des gardes du corps s'étaient déjà engouffrés dans les couloirs des premières.

Le roi distribuait des brevets de menteur à tous ceux qui lui en faisaient la demande.

Quelqu'un qui eût observé attentivement ce personnage

se fût aperçu qu'à différentes reprises, il avait failli perdre l'équilibre et qu'il s'était vu forcé de s'étayer de ses deux mains.

Ce détail n'avait pas échappé à la laitière qui répétait tout haut :

— C'est lui ! c'est lui !

— Pardon, belle dame, dit Tancrède, j'ai déjà fait profession de discrétion vis-à-vis de vous, mais il ne faudrait cependant pas trop exciter ma curiosité.

— Que voulez-vous dire ?

— Depuis cinq minutes vous avez répété plusieurs fois : C'est lui, c'est lui, quelle audace !

— Monsieur de Main-Haryde ? reprit la laitière.

— Madame ?

— On vous dit brave.

— Vous me flattez.

— On vous croit en outre extrêmement vigoureux.

— C'est possible.

— Trouveriez-vous dans le bal quatre ou cinq jeunes gens déterminés ?

— Quatre ou cinq, je l'espère, mais pas davantage.

— Allez les chercher, je vous attends ici.

Tancrède de plus en plus intrigué, comme on le pense, n'en obéit pas moins ponctuellement. Il se mit à la recherche de quelques amis sur lesquels il pouvait compter, et parmi eux nous trouvons M. Gontran de Casterac, le fils d'un des quatre héros qui prêtèrent leur appui à la juive du Château-Trompette, Gontran, jeune homme d'une force physique prodigieuse, et qui était arrivé depuis deux mois à peine.

— Nous voici à vos ordres, madame, dit Tancrède en présentant ses amis.

— Oh ! oh ! vous m'amenez un véritable bataillon sacré, dit gaiement la jeune femme.

— Que faut-il faire ?

— Vous avez vu entrer le roi des menteurs.

— Oui.

— Eh bien, il faut le jeter à bas de son trône.

Cette proposition n'eut pas le succès qu'en attendait sans doute la très gracieuse laitière.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Tancrède. Voulez-vous que nous fassions une révolution, et que nous trou-

vions dans le bal un plus hâbleur que lui, en faveur de qui nous le détrônerons ?

— Mais pas du tout.

— Alors, madame, expliquez-vous ?

— Dans le but de savoir si je ne me trompe pas, et si l'homme qui vient d'entrer est bien celui que j'ai cru reconnaître, il serait nécessaire qu'une forte poussée fît chanceler ce monarque d'un jour. Alors vous verriez quelque chose qui vous semblerait bien particulier.

— Est-ce curieux ?

— Très curieux.

— Alors, madame, malgré nos sentiments royalistes, et uniquement pour vous plaire, nous bousculerons Sa Majesté Bouche-d'Enfer, vous pouvez vous en rapporter à nous.

— Venez avec moi, reprit la dame, je vous indiquerai le moment propice.

Les six jeunes gens et leur aimable guide s'engagèrent dans le corridor des secondes qui était peu encombré, et gagnèrent, pour descendre dans la salle, l'escalier tournant qui dessert tous les étages du théâtre.

Au moment où Tancrède, ses amis et la laitière arrivèrent dans la salle, le cortège du prince de Montcrabeau était dans toute sa splendeur. Les masques avaient fait la haie de chaque côté, et l'orchestre exécutait une marche solennelle au son de laquelle cette mascarade avançait majestueusement vers le fond du théâtre.

— Est-ce maintenant ? demanda Tancrède.

— Non, non, tout à l'heure, quand on sera moins occupé du roi et de sa suite.

La jeune femme comptait bien qu'une fois le premier succès de curiosité passé, la foule des serviteurs du roi des menteurs se confondrait dans la cohue générale.

— Au reste, ajoutait-elle mentalement, Endus n'est certainement pas venu ici uniquement pour se faire admirer. Il doit y avoir quelque grosse opération sous jeu.

— Tiens ! dit tout à coup Tancrède, mais je ne me trompe pas, c'est bien M. de Saintac qui accompagne la marche triomphale de Bouche-d'Enfer.

— En effet, dit la laitière.

— Ils se connaissent, sans doute, reprit le jeune Main-Hardye.

— Qui vous fait supposer cela ?

— C'est que le roi se penche pour écouter fort complaisamment ledit M. de Saintac.

— Ce n'est pourtant ni un blagueur, ni un bien jovial personnage que ce monsieur.

— Messieurs, dit la laitière, écoutez bien mon conseil. A partir de ce jour, méfiez-vous de M. de Saintac.

— Eh ! de quel air sinistre vous nous dites cela, gracieuse et inconnue laitière ! On supposerait qu'à votre avis M. de Saintac est capable d'un crime.

— Je ne dis pas cela.

— Alors ?

— Mais tout homme qui a affaire, en plein bal masqué ou ailleurs, avec la personne qui s'est affublée de la royauté de Montcrabeau est un homme dangereux.

— Mais quelle est donc cette personne ?

— Je ne puis vous le dire. Seulement, veillez.

— Veillons sur quoi ?

— Sur vous-même.

— Mais nous n'avons rien à craindre du fameux Bouche-d'Enfer, ni de M. de Saintac.

— C'est une question.

— Comment ?

— Tout à l'heure, M. de Saintac m'a insultée, vous l'avez rabaissé. Je vous assure qu'il s'en souviendra.

— Eh bien ! nous nous battrons, dit Tancrède.

— Il ne se battra pas, répliqua la jeune femme.

— Oh ! oh ! prétendriez-vous, belle dame, que le roi des menteurs se ferait l'exécuteur des vengeances de M. de Saintac.

— Qui sait ? Mais voici le moment favorable pour accomplir ce que vous m'avez promis.

— Les quatre porteurs du roi viennent de ce côté, en effet.

— Laissez-les s'approcher.

— Ce ne sera pas bien long.

— Puis, quand Bouche-d'Enfer sera à portée, élancez-vous vers lui pour lui demander un brevet de menteur.

— C'est tout ?

— Que l'un de vous le pousse rudement au moment où il s'y attendra le moins.

— Ce sera moi, dit Gontran de Casterac.

— Seulement...

— Ah ! il y a un seulement.

— Oui, prenez garde à la colère des quatre porteurs. Lorsqu'ils verront leur monarque chaviré, ils pourraient bien vous faire un mauvais parti.

— Ceci nous regarde, dit simplement Tancrède.

— Vous voyez que rien n'est plus facile, reprit la laitière. Les gardes du corps et tout ce qui constituait le cortège du roi, tous ces gens-là se sont dispersés dans tous les sens. Allez, allez.

Bouche-d'Enfer, qui venait de quitter Saintac, se laissait porter en dodelinant de la tête, et témoignait, par ses gestes, du bonheur qu'il paraissait goûter.

A droite et à gauche, on lui adressait des apostrophes auxquelles il ne répondait plus, parce que sans doute il était fatigué.

Bien assis sur son espèce de palanquin, il avait mis ses mains au repos sur ses mollets croisés devant lui à la façon des Orientaux.

Ses jambes paraissaient nerveuses et fort bien faites. Tout à coup Tancrède et Gontran s'élancèrent en criant :

— Vive le roi !

Et le jeune Casterac ajouta :

— Un brevet, sire, un brevet.

Puis, sans dire gare, il bouscula un des porteurs et tendant la main, il poussa Bouche-d'Enfer, comme s'il eût commis une maladresse, mais avec une puissance à laquelle celui-ci ne put résister.

Alors les personnes qui se trouvaient à portée de voir cette scène furent témoins du spectacle le plus extraordinaire et le plus imprévu.

Le roi Bouche-d'Enfer Ier tomba de son pavois, et la foule s'aperçut avec effroi qu'il était coupé en deux.

Ses jambes, en effet, étaient restées sur le palanquin toujours très philosophiquement croisées et, bien mieux, clouées à la plate-forme, sans aucun doute, tandis que le tronc, les bras et la tête, qui n'avaient pu résister à la poussée de Casterac, roulaient sur le plancher à la grande stupéfaction des quatre porteurs rouges.

Bouche-d'Enfer tomba d'assez haut, mais il tomba sur ses mains, comme un singe, et, pendant deux minutes, on

vit marcher ce singulier corps à travers les jambes des masques effrayés.

Le prince de Montcrabeau était un cul-de-jatte.

Ajoutons que sans doute il avait eu des raisons spéciales pour se donner des jambes et pour venir les montrer au bal masqué.

Nous n'avons pas besoin de dire que le plus étonné de tous, ce fut Gontran de Casterac, et, après lui, Tancrède.

Ils regardèrent la laitière, qui leur fit un signe imperceptible qui signifiait qu'il fallait continuer à jouer son rôle.

Mais on ne s'occupait ni d'elle ni de ses compagnons. La foule était tout à l'inconcevable aventure qu'elle avait sous les yeux et qui se termina de la façon la plus prompte et la plus inattendue.

Le cul-de-jatte, en effet, poussa un cri particulier et aussitôt quatre coups de sifflet retentirent.

De tous les coins de la salle de nouveaux coups de sifflet exactement semblables aux premiers comme son et comme modulation, se firent entendre.

— Qu'est-ce que tout cela ? demanda Tancrède.

— Veillez sur vos poches, dit la jeune femme.

— Eh ! mon Dieu ! où sont passés tous ces hommes ?

— Je n'en sais, ma foi, rien du tout.

— Les quatre porteurs rouges viennent de s'évanouir comme des fantômes.

— Le cul-de-jatte lui-même n'est plus là.

— Qui a vu le cul-de-jatte ? cria un des camarades de Tancrède.

— Soyez donc prudent, murmura la laitière.

— Que voulez-vous dire ?

— Ces hommes ne se sont pas évanouis, comme vous le croyez. Ils ont seulement opéré un changement de costume à vue. Regardez dans la salle il n'y a plus un seul garde du corps de Bouche-d'Enfer, pas un gentilhomme de sa chambre.

— C'est vrai.

— Le héraut qui était tant entouré a disparu.

— C'est encore vrai.

— Tout cela s'est exécuté aux quatre coups de sifflet que vous avez entendus. Ils n'ont eu qu'à retourner une partie de leur costume préparée d'avance pour ne plus ressembler du tout à ce qu'ils étaient.

— Mais le cul-de-jatte, le cul-de-jatte ?

— Il doit être sorti, lui, emporté par un des porteurs rouges. Les autres auront quitté le bal dans dix minutes, mais personne ne se doutera que ce sont eux qui viennent de partir.

— Vous me racontez là une féerie, madame.

— Mais pas le moins du monde. Du reste, ce que vous avez vu est bien plus extraordinaire que ce que je vous raconte.

— C'est vrai.

— Mais alors qui sont ces gens-là ?

— C'est ce que je ne puis vous dire.

— Vous le savez donc.

— Oui.

— Pourquoi ne voulez-vous pas parler ?

— Parce qu'ici, non seulement les murs, mais tout a des oreilles.

— Et si nous allions ailleurs ?

— Bah !

— Ah ! peut-être alors...

— Par toute la suite du prince de Montcrabeau, s'écria Tancrède, je ne me suis jamais amusé à aucun bal masqué comme à celui-ci. Jamais, on peut l'affirmer, jamais homme n'a été plus intrigué que moi par une femme qui me connaît certainement, que j'ai vue et que moi je ne connais pas le moins du monde. Il faudrait finir dignement une nuit aussi bien commencée, et si madame voulait se fier à de galants chevaliers.

— Que feriez-vous ? demanda la laitière.

— Nous lui demanderions de vouloir bien venir nous aider à grignoter un chapon froid et des truffes chaudes que nous avions fait préparer sans nous douter que vous seriez sollicitée de les partager avec vos humbles serviteurs.

— Et ce chapon, ces truffes, où faut-il aller les chercher ?

— Mais, simplement chez moi, madame.

— C'est bien, monsieur de Main-Hardye, j'accepte. Je vous connais assez pour me confier à votre loyauté.

— Vous parlez d'or, madame.

— Une condition, cependant, messieurs.

— Laquelle ?

— C'est que pas un de vous ne me fera la cour.

Les jeunes gens restèrent muets.

— Cette condition est dure, madame, dit enfin Tan-



C'est en conduisant une armée indienne à la victoire qu'il fut tué (page 30).

crède, surtout pour ceux qui ont eu le plaisir de voir vos traits charmants.

— C'est un ultimatum, monsieur.

— Nous ne serions pas Français si nous ne le déplorions amèrement. Mais nous sommes cependant prêts à le subir, et non seulement vous serez respectée, ce dont vous n'aviez pas douté, mais même on ne vous dira pas le plus petit mot d'amour.

— J'autorise les compliments, malgré tout, ajouta la dame en souriant.

— Alors, nous partons ? demanda Tancrède.

— Après ce que vous avez vu, le bal ne peut être que très fade ; nous partons, dit la laitière.

Tancrède lui offrit son bras de nouveau, et les quatre compagnons suivirent en devisant sur les événements de la soirée.

— En voilà bien d'une autre, dit le jeune Main-Hardye au moment où ils arrivaient au contrôle, on ne va pas pouvoir sortir. Seraient-ce les chevaliers du prince des menteurs qui obstruent ainsi les abords de l'escalier.

— Mais non, dit Gontran. Cela ressemble fort à une foule de gens excessivement irrités.

En effet, la plupart des personnages qui encombraient le contrôle gesticulaient avec beaucoup de vivacité. Au milieu du brouhaha qui faisait le fond de ce vacarme, on entendait de temps à autre des exclamations comme celle-ci :

— C'est une indignité !

— Jamais on n'a vu pareille infamie !

— Que fait donc la police ?

— La direction devrait bien savoir à qui elle ouvre ses portes.

Et les accès de colère redoublaient.

— Mais mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? demanda tout haut Gontran de Casterac.

— Ce qui est arrivé, monsieur, répondit un gros homme que la fureur étouffait, et qui était rouge comme une pivoine, ce qui est arrivé ; il est arrivé que la moitié des personnes venues pour s'amuser au bal masqué viennent d'être indignement volées.

— Comment l'entendez-vous ? demanda Tancrède.

— Eh ! comment diable voulez-vous que je l'entende ? Quand je dis volé, je dis volé. J'appelle un chat un chat, il me semble.

— Ne vous fâchez pas, monsieur.

— Vous en parlez bien à votre aise, répliqua l'homme en colère ; si on vous avait débarrassé de votre portefeuille, de vos deux montres et même de votre mouchoir de poche, pour comble d'ironie, je ne sais pas si vous seriez bien calme ?

— Et tous ces gens qui se plaignent ?

— Volés comme moi. Le préfet... qui était dans sa loge.

— Volé ?

— Volé comme moi. Le commissaire de police !...

— Lui aussi ?

— Volé comme moi.

— Alors, tous les assisants ont été dévalisés ?

— Tous ou à peu près. Et vous-même ?.

— Au fait, dit Tancrède !

Et il se fouilla.

— Non, Dieu merci, mes poches n'ont pas été visitées.

— Vous êtes bien heureux.

— Mais soupçonne-t-on quelqu'un ? Quels peuvent être les auteurs de ce méfait par trop audacieux ?

— Et qui voulez-vous que ce soit, sinon cette bande de malfaiteurs qui s'est introduite ici en portant en triomphe un cul-de-jatte maudit ?

— Il me paraît difficile, monsieur, fit observer Tancrède, que ce cul-de-jatte ait pu participer, de sa main, à la vaste opération qui vient d'avoir lieu.

— Ne discutez pas cela, dit la laitière à l'oreille de Tancrède.

— Soit, repartit le jeune homme qui s'était promis de se laisser guider par son intelligente compagne.

— C'est égal, voilà bien le coup d'audace le plus incroyable et le mieux réussi du monde, dit Gontran.

— Cela ne doit pas nous faire oublier le chapon, répliqua Tancrède.

— Ni les truffes.

— Allons, perçons cette foule qui semble vouloir s'apaiser un peu.

— J'ai là ma voiture, dit la laitière, il vous suffira d'en prendre une autre pour gagner à nous tous votre logis, monsieur de Main-Hardye.

Lorsque Tancrède, les amis et celle qui avait accepté le souper avec tant de laisser-aller furent installés devant

une table confortablement servie, la conversation revint naturellement sur les événements de la soirée.

Tancrède, Gontran et les autres, qui s'étaient pendant le trajet du théâtre chez Main-Hardye communiqué leurs impressions sur les singulières révélations de la dame ne manquèrent pas de demander de plus amples détails sur le prince de Montcrabeau.

— Vous me demandez là, messieurs, dit la dame, des choses que je ne puis vous révéler.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis liée.

— Par un serment ? demanda Tancrède.

— Oui, par un serment.

— Cependant, madame, vous nous avez dit que vous connaissiez le prince de Montcrabeau, roi des menteurs.

— Je sais qui il est.

— Oh ! mon Dieu, moi aussi, dit Gontran.

— Vraiment ! fit la jeune femme.

— Il n'est pas roi des menteurs, il est roi des voleurs.

— Ce cul-de-jatte ! allons donc, c'est impossible !

— Cela doit être, pourtant, n'est-ce pas madame ?

— Veuillez, messieurs, ne pas me pousser sur ce sujet à l'égard duquel je vais être muette.

— Cependant, madame, vous nous aviez fait espérer qu'en honorant notre petit souper de votre présence...

— Je ne vous ai rien promis. Et, dois-je vous le dire, je suis venue un peu par curiosité et beaucoup par reconnaissance.

— Par reconnaissance ?

— Par curiosité ?

— Oui, par curiosité. C'est-à-dire pour voir de mes yeux un intérieur de garçon ; par reconnaissance, c'est-à-dire pour témoigner à M. Tancrède combien je lui sais gré d'avoir pris ma défense contre M. de Saintac.

— A propos de Saintac, que pouvait-il avoir de si intéressant à dire au cul-de-jatte que nous avons si bien culbuté ?

— Connaissez-vous beaucoup ce M. de Saintac ? demanda la laitière.

— Mais... dit Tancrède, beaucoup.

— Voudriez-vous me dire qui il est.

— C'est un créole de l'île Maurice, à ce que je crois. Ses

parents étaient originaires de Pondichéry, on affirme qu'il a, malgré la blancheur de son teint, du sang indien dans les veines.

— On dit cela ?

— Oui, madame, et ceux qui connaissent la violence de son caractère n'en seront pas surpris.

— Est-il brave ?

— A certains jours, comme les Espagnols. Mais il y a des moments où la plus mortelle injure ne pourrait le décider soit à se battre, soit même à se fâcher.

— C'est singulier.

— Extrêmement singulier... Ainsi, comme vous le disiez tout à l'heure, il se pourrait que Saintac ne me demande pas raison de mon intervention dans sa querelle avec vous. Et cependant je ne doute pas de son courage. Avec cela, il est d'une ténacité incroyable. On le dit peu scrupuleux sur le choix des moyens quand il s'est mis dans sa tête de réussir dans une entreprise. Enfin il est un peu avare, très avide et fort jaloux de sa femme, qu'il trompe comme vous avez l'air de le savoir beaucoup mieux que moi, madame.

— Sa femme ne vous est-elle pas un peu parente ?

— C'est la belle-sœur de mon frère.

— Mademoiselle Hermine de Genouilhac.

— Oui, madame.

— Et elle est très malheureuse.

— On le dit.

— Elle est fort riche.

— Excessivement riche. Le vieux juif a laissé à elle et à ma belle-sœur Philippine des fortunes royales .

— N'y a-t-il pas eu en sa faveur une disposition particulière du testament de Samuel ?

— Si, madame. Vous savez que le vieux brave homme que tout Bordeaux estimait possédait des richesses incalculables. Pendant la Révolution, on essaya bien de lui dérober la plus grosse part de sa fortune ; mais il fut plus fin que tout le monde et ne perdit rien. Vous savez également qu'il était devenu très vieux et que, sur la fin de sa vie, ses dépenses annuelles atteignaient un chiffre très restreint, en sorte que ses immenses revenus se capitalisaient. Lorsqu'il mourut, il laissa à ses héritiers environ cent douze

millions, dont vingt-quatre à Mme de Blossac qui vit encore et seize millions à chacune de ses petites-filles.

— Mais cela ne fait que cinquante-six millions, dit la laitière.

— Oui, madame.

— Juste la moitié de l'héritage.

— Vous comptez à merveille.

— Et le reste, à qui l'a-t-il laissé ?

— D'abord, il a donné six millions aux pauvres.

— Ce n'est pas mal ça.

— Puis Samuel avait été jeune... reprit Tancrède.

— Ceux qui l'ont vu ne s'en seraient guère douté.

— Jeune et marié.

— Oui. De sa femme, qui était charmante à ce qu'il paraît, il avait eu un fils.

— Oh ! mais ceci est absolument nouveau.

— Pour vous, madame, sans doute. Ce fils, lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, — il savait déjà réfléchir, — se dit qu'il serait assez riche un jour, et avide d'aventures et de gloire il demanda à son père la permission d'entrer dans la marine. Samuel, qui avait un nombre considérable de navires, l'embarqua, selon son désir, sur un navire qui partait pour l'Inde.

« Le jeune homme, qui s'appelait David, arriva dans l'Extrême-Orient au moment même où Dupleix entamait contre les Anglais cette lutte gigantesque, dont on n'admire pas assez les péripéties, et qui aurait eu de si admirables résultats si la France eût été administrée à cette époque-là par des gens intelligents.

— Mais voilà un cours d'histoire...

— Pardon de m'être un peu égaré. Je reviens à mes moutons. Ce David se mit avec une ardeur incroyable au service de Dupleix qu'il aida de l'argent de son père.

— C'est un héros, alors ?

— Oui, madame, un véritable héros, car il fut un des plus intrépides compagnons de Dupleix. Il assista à vingt combats, et c'est en conduisant une armée indienne à la victoire qu'il fut tué par une balle anglaise. Dupleix le pleura.

— Nous voici un peu loin de Saintac, à ce qu'il me semble, fit observer Gontran.

— Non, puisque nous parlons de son cousin.

— Bref ?

— Bref. David en mourant confiait à son père Samuel une jeune femme et un enfant qui ne voulurent pas quitter l'Inde dans les premiers temps, mais qui y furent bien forcés après les revers et les persécutions que subit Dupleix.

« La femme de David était chrétienne et son enfant aussi. Ils s'installèrent dans une propriété qu'ils avaient achetée en Italie, près de Naples, sous un ciel qui leur rappelait de loin le soleil des Indes.

« Chaque année, le jeune homme venait voir son aïeul et retournait ensuite auprès de sa mère, qui mourut jeune. Il se maria à son tour et mourut, laissant un fils qui, lui-même, a laissé un enfant âgé aujourd'hui de dix ans et tout à fait orphelin.

— Ah ! je devine, fit la laitière.

— C'est à cet arrière-petit-fils, qui en somme était son descendant direct, que le vieux Samuel a laissé les cinquante millions qui avaient éveillé la sollicitude de madame.

— N'y a-t-il pas une clause spéciale relative à ces cinquante millions dans le testament de Samuel ?

— Si, madame.

— Mais c'est la femme du notaire qui a reçu les dernières volontés du vieux Samuel, murmura Gontran à l'oreille de son voisin.

— Et cette clause ?...

— Porte que si le petit-fils du petit-fils de Samuel venait à mourir, toute la fortune de cet enfant reviendrait à Mlle Hermine de Genouilhac.

— Aujourd'hui Mme de Saintac... ajouta la jeune femme.

— Parfaitement.

— Merci. C'est tout ce que je voulais savoir.

— Et n'avez-vous alors rien à nous apprendre en échange de ce que je viens de vous dire ? demanda Tancrède.

— Si.

— Parlez, madame.

— Eh bien ! je crois que M. de Saintac est en ce moment spécialement occupé à chercher un moyen pratique de faire décéder d'une mort plus ou moins naturelle l'héritier

des cinquante millions, afin que sa femme en hérite d'abord, après quoi on verra.

— Savez-vous, madame, que l'accusation que vous portez contre M. de Saintac est des plus graves.

— J'en ai pesé l'importance avant de la formuler.

— Et vous supposez...

— Et je jurerais que celui qui est venu au bal masqué sous le manteau du prince de Montcrabeau est en relations suivies avec M. de Saintac.

— Ce chef de bandits ?

— Oui.

— Dans le but de faire disparaître...

— Ou assassiner, ajouta la dame, le descendant du compagnon de Dupleix.

— Savez-vous, madame, dit Tancrède, qu'en vous offrant de partager notre modeste souper, nous ne nous doutions guère de la gravité des révélations que vous alliez nous faire et auxquelles il nous est impossible de croire.

— Ainsi, vous refusez d'admettre mes suppositions ?

— Oui ! absolument, répondit Tancrède, qui se crut en présence d'une simple farceuse de bal masqué.

— Pourquoi ? demanda la dame.

— Parce que vous avez juré de nous intriguer ce soir au bal masqué, et je dois constater que vous y avez complètement réussi. Mais cela ne veut pas dire que vous ayez raison de continuer à vous moquer de nous jusqu'ici, quoique, à vrai dire, le souper n'est que la suite naturelle de la mascarade.

— Vous avez tort de plaisanter.

— Bah !

— Voyons, reprit la laitière, Hermine de Genouilhac est-elle malheureuse en ménage ?

— Oh ! pour cela oui.

— M. de Saintac a-t-il, cette nuit, causé avec un personnage dont la qualité vous a été démontrée ?

— Oui.

— Et vous ne vous demandez pas comment je suis au courant des choses que vous avez bien voulu me confirmer par votre récit de tout à l'heure.

— Eh ! mon Dieu, madame, ce que je vous ai dit n'est un mystère pour personne. Le testament du père Samuel a fait du bruit. Quant aux détails, il suffit que vous ayez eu

quelques bontés pour le notaire qui l'a rédigé ou pour son clerc...

— Pardon, monsieur, je vous arrête.



Ceux qui seraient tentés de se révolter contre lui, il les menace de les changer en animaux ridicules (page 43).

— Vous aurais-je offensée ?

— Oui, et j'ajoute que je ne vous en ai jamais donné le droit.

Ces paroles furent dites avec une grande dignité et sur

un ton tel que Tancrède se repentit de s'être abandonné à quelques mots inconvenants.

— C'est vous, monsieur, reprit la jeune femme, qui agissez comme si nous étions encore au bal masqué et comme si vous n'aviez pas vu mon visage.

— Je vous demande pardon, madame.

— Monsieur de Main-Hardye, retenez bien ceci : je sais, sur M. de Saintac, des faits qui, révélés par moi ou par tout autre, plongeraient la famille de votre frère dans une profonde douleur. Je ne crois pas que ce soit le moment ni le jour, ni l'heure de les faire connaître.

— Oh ! mais, madame, vous finirez par m'effrayer.

— Je vous le dis seulement : Cet homme est capable de tout ; de dix infamies et de vingt crimes.

— Vous le connaissez donc bien ?

— Ne croyez pas, contina la jeune femme sans répondre à la question un peu insolente de Tancrède, ne croyez pas que ce soit le hasard qui m'ait mise en votre présence au grand bal. Je vous cherchais, je vous ai trouvé. L'invitation que vous m'avez adressée, je vous l'ai presque arrachée sans que vous vous en aperçussiez. C'est ce que les escamoteurs appellent le tour de la carte forcée.

— Tancrède et ses amis écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Quand je vous ai dit de réunir cinq ou six camarades sur le courage et sur la force physique desquels vous puissiez compter, pensez-vous sérieusement que ce fût seulement pour faire tomber ce cul-de-jatte de son trône ? Vous avez bien vu que la poussée du premier venu aurait suffi.

— Alors, quel était votre but ?

— Je voulais vous avoir là, sous la main ce soir, dans une maison sûre où je pusse vous dire ce que vous deviez savoir.

— Si tout cela est vrai, madame, vous êtes une femme de tête, dit Gontran.

— Ainsi, reprit à son tour Tancrède, la vie de François David, le cousin de Mlle de Genouilhac, est en danger ?

— Oui.

— Et vous soutenez que ce danger vient de M. de Saintac ?

— J'ajoute que le même danger menacera Mme de Saintac quand le petit cousin sera mort.

— M. de Saintac serait disposé à assassiner aussi sa femme ?

— Parfaitement bien.

— Ecoutez, madame. Ce que vous venez d'avancer là est grave. Vos paroles ont un air de vérité qui fait sur moi, je l'avoue, une très vive impression. Mais cela ne peut suffire pour convaincre des hommes sérieux ; car nous ne sommes plus ici les jeunes fous du bal masqué, nous sommes cinq justiciers auxquels, si j'ai compris votre pensée, vous venez de dénoncer la parturition du crime.

— C'est cela.

— Et si je continue à vous comprendre, vous vous êtes dit : la justice, la police, accueilleraient mes révélations par le scepticisme le plus complet, eu égard à la position de fortune et à la situation du personnage que j'accuse.

« Il faut donc m'adresser à des hommes sans peur qui aient assez de temps à perdre pour surveiller cet homme, assez de richesses à eux tous pour lutter contre l'argent de M. de Saintac, s'il lui prenait la fantaisie d'en dépenser, et enfin assez de courage pour ne reculer devant rien, pour ne se laisser arrêter par aucun danger.

— Vous m'avez très bien comprise. Voulez-vous être ces justiciers ?

— Avant de vous répondre, madame, dit Tancrède, qui fut obligé de calmer de la main l'empressement de ses amis à accepter la tâche qu'on leur offrait et qui flattait leur amour-propre, en même temps qu'elle répondait au besoin d'aventures que tout homme éprouve entre vingt et trente ans, avant de vous répondre, voulez-vous me permettre quelques questions ?

— Je vous écoute.

— D'abord, madame, vous comprendrez qu'il ne peut plus être question entre nous de marivaudage, et surtout de la discrétion que nous nous étions imposée...

— Lorsque vous avez cru être en présence d'une bonne fortune de bal masqué ?

— C'est tout à fait cela. Je prendrai donc la liberté de vous demander qui j'ai l'honneur de recevoir chez moi ?

— Je consens, monsieur, à répondre à votre question, mais vous me permettrez avant de vous demander...

— Quoi donc ?

— Votre parole d'honneur de ne révéler mon nom à qui que ce soit.

— Oh ! pour cela...

— Fût-ce à votre mère, fût-ce à votre fiancée si vous en avez une, fût-ce enfin à votre maîtresse, dans le cas où il prendrait à celle-ci la fantaisie de vous interroger sur les faits dont vous serez sûrement les témoins et probablement les héros.

— Cette précaution, madame, me semble un peu exagérée.

— Non, monsieur, dit la jeune femme. S'il m'était permis de tout vous dire, vous sauriez qu'une indiscrétion de votre part, qu'une maladresse de la mienne suffiraient pour coûter la vie, non seulement à moi, mais à bien d'autres personnes.

— Cependant, madame, dit Gontran de Castérac, vous conviendrez que dans la partie que nous allons engager et qui sera rude, si nous en croyons les menaces cachées que renferment vos paroles, vous conviendrez que nous serions exposés à jouer le rôle de naïfs, si nous ne savons avec qui nous marchons et pourquoi nous nous mettons en campagne.

— J'en conviens.

— Nous ne vous avons jamais vue. En revanche, vous nous connaissez très bien. Des hommes prudents pourraient, sans trop le craindre, voir un piège dans vos propositions.

— Un piège, messieurs ! s'écria la jeune femme, mais je compte vous donner des garanties de ma sincérité.

— Peu importe, tout cela est bien mystérieux, reprit avec obstination Tancrède de Main-Hardye.

— Enfin, messieurs, je ne puis vous livrer mon nom qu'à la condition que vous vous engagerez à le garder exclusivement pour vous.

— Mais ce n'est sans doute pas cela que vous appelez des garanties.

— Non.

— Veuillez tolérer, madame, que nous nous consultions avant de nous engager, dit Tancrède, dans une aventure qui nous tente par sa bizarrerie même, mais qui a des côtés fort graves pour ne pas dire plus.

— Consultez-vous, messieurs.

Sauf Tancrède et Gontran, les jeunes gens qui étaient là brûlaient d'envie d'accepter et ne comprenaient pas grand'-chose aux précautions que semblaient vouloir prendre leurs amis.

La délibération, par conséquent, ne fut pas très longue.

D'un signe, les trois amis de Tancrède laissèrent voir qu'ils consentaient, et leur physionomie marquait plutôt l'impatience que l'hésitation.

Gontran, qui avait couru les grandes chasses à l'ours gris dans le Canada, n'était pas homme à reculer. Il acquiesça à son tour, et enfin Tancrède reprit la parole en ces termes :

— Mes amis, madame, sont d'avis de vous suivre dans la lutte que vous prétendez engager contre M. de Saintac et contre le roi des menteurs.

— Et vous ?

— Moi, madame, j'ai pour principe de ne jamais laisser mes amis s'engager dans une bonne ou mauvaise entreprise sans les suivre.

— Je vous reconnais là tel que j'avais espéré vous trouver, monsieur de Main-Hardye.

— Je m'engage donc, reprit Tancrède, sur ma parole d'honneur, à ne jamais révéler votre nom à qui que ce soit.

— Je vous remercie.

— Avez-vous autre chose à me demander ?

— Quel que soit le lieu où vous me rencontrerez, vous aurez l'air de ne pas me connaître.

— Cela, je vous le promets aussi.

— C'est bien.

— Voici maintenant, continua Main-Hardye, M. Gontran de Castérac qui prend le même engagement.

— Sur l'honneur, dit Castérac.

— Puis, c'est M. Bertrand de Budos.

— Je le jure aussi, reprit celui qu'on venait de nommer, de tout mon cœur.

— Vos ancêtres, monsieur, n'ont-ils pas été grands propriétaires dans le Bazadin ?

— En effet, madame, il existe même encore près de Sauterne un château dont il ne reste, avec les quatre murs, que quelques tourelles, et qui porte mon nom.

— C'est bien cela ; veuillez, monsieur de Main-Hardye, me présenter vos deux autres amis.

— Celui-ci, répondit Tancrède en désignant son voisin de droite, est un gaillard plein d'ardeur, mais dont vous et nous devons tempérer la fougue. Il s'appelle Malbessan.

— Malbessan tout court ?

— Oui, madame, répondit le jeune homme. Je ne suis pas noble.

— De nom ! riposta gracieusement la laitière.

— Mais de cœur, dit Tancrède, il ne le cède à personne.

— Promettez-vous...

— Sans hésiter, madame, dit Raymond Malbessan en étendant la main droite par un geste énergique et charmant à la fois.

— Enfin, voici Hector de Sainte-Hélène qui fait également la même promesse.

— Oui, madame, ajouta Hector.

— Laissez-moi ajouter, continua Tancrède, que si nous étions trop peu nombreux dans certains cas pour entreprendre quelque expédition hasardée, j'ai encore deux amis qui m'en voudraient de ne pas les y associer.

— Et ces amis sont ?...

— M. Roland de Coarasse.

— Très bien.

— Et son frère Clovis.

— Encore mieux.

— Je me porte garant pour eux de la discrétion que vous exigez, et je suis sûr que le secret sera aussi bien gardé par eux que par nous.

— Je n'en doute pas, messieurs.

— Maintenant, madame, nous vous écoutons.

— Je m'appelle, messieurs, de mon nom de famille, Blanche cadette Grandcœur.

— Etes-vous fille, femme ou veuve ?

— Je l'ignore.

— Quelle est cette plaisanterie ?

— Attendez avant de vous récrier. J'ai été mariée ; mon mari m'a quittée depuis le premier jour de notre union et depuis je n'en ai jamais plus entendu parler.

— Et ce mari se nommait ?...

— C'est ici, messieurs, qu'est le secret que je confie à votre loyauté. Pour des raisons que vous saurez un jour, je me cache à tous depuis quinze mois. J'ai eu un moment de célébrité, et bien des gens m'ont courtisée.

— Vous êtes de Bordeaux ?

— Oui.

— Enfin, madame, votre mari ?

— Mon mari s'appelait et j'ose espérer qu'il s'appelle encore Jean-Marie Capdeville.

— Le grenadier ! s'écria Tancrède.

— Oui.

— Celui qui fut enlevé par les bouchers ?

— Celui-là même.

— Mais alors, madame, vous seriez la grande Cadichonne.

— Oui, messieurs.

— On vous disait partie pour les pays lointains.

— Je l'ai laissé croire et vous ne devez pas dissuader les gens qui l'affirmeraient devant vous. Si j'ai cessé mon métier de marchande, si depuis quinze mois je vis dans une retraite absolue, c'est que j'ai des raisons extrêmement puissantes pour agir ainsi. Et maintenant que vous savez qui je suis, voulez-vous encore marcher avec moi vers un but que nous n'atteindrons pas sans obstacles, sans dangers.

— Nous le voulons plus que jamais, madame, parce que votre nom suffit à nous rassurer. Nous croyons maintenant que nous ferons avec vous de noble et utile besogne.

— Merci, monsieur de Main-Hardye, votre confiance ne sera pas trompée.





La conversation se porta pendant quelques minutes sur des sujets vagues et moins déterminés que les précédents ; puis elle revint à l'objet précis qui, désormais, intéressait tous nos personnages.

— Croyez-vous aux revenants ? demanda tout à coup la jeune femme, que nous désignerons dorénavant, soit par son nom de Blanche, qui était celui sous lequel la connaissaient les quelques personnes en relation avec elle depuis sa mystérieuse retraite, soit par son nom de Cadichonne, qui servira de trait d'union entre le passé et l'époque où vont se dérouler les événements dramatiques dont nous avons entrepris le récit.

— Que nous demandez-vous là ? fit Tancrède.

— Je vous demande si vous croyez aux revenants.

— Sérieusement ?

— Très sérieusement.

— Pourquoi cette question ?

— Parce que, sans doute, je désirerais que vous y répondissiez.

— Eh bien, alors, non, madame, nous ne croyons pas aux revenants, fantômes et autres loups-garous.

— Parlez au singulier, monsieur de Main-Hardye. Et vous, monsieur de Castérac ?

— Mon Dieu, madame, je croirai, pour vous plaire, à tout ce que vous voudrez.

— Vous êtes fort aimable, mais... on s'est engagé à ne pas me faire la cour. Et vous, monsieur de Budos, croyez-vous aux esprits ?

— Non, madame.

— Ni vous, monsieur de Sainte-Hélène ?

— Moi non plus.

— Moi, madame, dit M. Malbessan, je ne vous cacherai pas que je ne demande pas mieux que d'y croire.

— Vraiment.

— Et si vous avez quelque bonne histoire à nous raconter qui nous fasse bien frissonner, j'en serai enchanté. De tout temps j'ai ardemment désiré de voir des fantômes et je n'ai jamais pu.

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur Malbessan.

— Comment ?

— Vous en avez vu un ce soir.

— Où ?

— Au grand bal.

— Et ce revenant ?

— C'est le prince de Montcrabeau.

— Le roi des menteurs ? demanda Malbessan.

— Le cul-de-jatte !

— Lui-même.

— Eh bien ! franchement, madame, vous avouerez, reprit Malbessan, que pour la première fois que j'ai l'honneur d'apercevoir un revenant, je n'ai pas de chance.

— Pourquoi ?

— C'est qu'il est fort laid et que c'est tout au plus une moitié de fantôme.

— D'ailleurs, reprit Tancrède, pourquoi est-ce un revenant ? D'où vient-il ?

— Ecoutez-moi, messieurs. Cet homme a été mortellement blessé. J'ai assisté à son agonie ; je l'ai vu mourir. Le lendemain, on procéda à ses obsèques. Il fut enterré dans un coin du cimetière de la Chartreuse que je pourrai vous montrer. Son nom est inscrit sur sa tombe.

Et un jour, trois mois après celui où je l'avais vu trépasser, je me suis trouvée face à face avec ce mort.

— Non, mais...

— Voyons, madame, dit Tancrède, la frayeur vous égare.

— Allons donc ! Est-ce que j'ai l'air d'avoir peur ?

— Eh bien ! monsieur, je vous propose quelque chose.

— Parlez, madame.

— Cet homme a été marié. Sa femme se considère toujours comme veuve. Nous nous arrangerons pour les faire se trouver face à face, et vous verrez si elle ne le reconnaît pas.

— Alors, c'est qu'il n'est pas mort, dit Castérac.

— Probablement, appuya Malbessan avec un sourire.

— N'importe, il faut faire l'épreuve que nous demande Mme Grandcœur, fit observer Tancrède.

— Comment s'appelait, de son vivant, le maître voleur en question ? demanda Budos.

— Joseph Dupin.

— Et comment se nomme actuellement son ombre ?

— L'homme que vous avez vu ce soir, que vous avez renversé, ses camarades et complices le désignent sous le sobriquet d'*En-dus*, dont il n'est pas difficile de deviner la signification.

— Ce nom-là, dit Malbessan, veut dire sans doute que celui qui le porte a été coupé en deux, *en-dus* en patois.

— Précisément.

— Les gens de sa bande connaissent-ils cette particularité de sa prétendue résurrection ?

— Oui, dit Cadichonne, et je dois ajouter que la plupart d'entre eux, gens grossiers et d'esprit borné, y croient absolument. Il en a profité, en habile homme qu'il est, pour donner un autre sens à son nom d'En-dus ; cela signifie, d'après lui, que jusqu'ici il a vécu en deux fois. Il laisse même sous-entendre qu'il pourra ressusciter pour une troisième existence.

— C'est donc un homme intelligent ?

— Très intelligent.

— Et brave ?

— Oui, mais surtout doué d'une audace sans pareille, il étonne tous les malandrins auxquels il commande par

ses conceptions et par l'habileté avec laquelle il les fait exécuter.

— Ceux qui seraient tentés de se révolter contre lui, il les menace de les changer en animaux ridicules, ou de les faire dévorer par une meute de chiens fantastiques.

Les brigands qui, au fond, sont superstitieux, lèvent les épaules et feignent de ne pas croire à ce qu'il dit, mais en réalité, ils le redoutent à l'égal d'un démon et ses menaces les font frémir.

— Depuis quand est-il cul-de-jatte ?

— Depuis dix-huit mois.

— Il l'était à l'époque de... comment dire ? de sa première mort ? demanda Casterac en souriant.

— Oui.

— Alors, pourquoi n'est-il pas ressuscité avec ses deux jambes ?

— C'est une objection que lui fit un jour un de ses lieutenants.

— Et que trouva-t-il à répondre ?

— Que ses jambes ayant été réduites en poussière, il n'avait pu les retrouver. Et que, d'ailleurs, il était revenu au monde dans l'état où il était au moment de sa mort.

— Mais il trouva que le lieutenant avait beaucoup trop de pénétration, et il s'en débarrassa.

— De quelle façon ?

— Je n'en sais rien. Il a disparu.

— Vous supposez, madame, que ce misérable n'hésiterait pas à tuer un homme.

— J'en suis sûre.

— Ou du moins à le faire tuer ; car lui-même, impotent comme il l'est, ne doit pas être bien dangereux.

— Ne croyez pas cela. *En-dus* est le plus agile de sa bande. Il s'est habitué à se servir de ses mains pour marcher, car à la façon des clowns d'un cirque et de même qu'eux, il emploie ce moyen de locomotion. Il en est même arrivé à faire, par ce moyen, des trajets considérables, et dans un temps relativement très court.

— Ceci est absolument incroyable.

— Vous nous faites marcher de surprise en surprise, madame.

— Ainsi, lorsque vous l'avez fait tomber de son palanquin, au bal, si vous l'aviez suivi de l'œil, vous l'auriez vu

courir sur ses mains avec la rapidité d'une souris à travers les jambes des masques qui l'entouraient.

— Il est même probable qu'il s'est sauvé tout seul en quelque coin où ses plus fidèles sont allés le joindre.

— Oui, mais lorsqu'il part pour une expédition ?...

— Oh ! alors, il monte une très belle jument entièrement noire, dont les yeux ont la propriété, ainsi que ceux des bêtes fauves, de briller dans la nuit comme des charbons ardents.

Cette circonstance a beaucoup contribué à affermir la terreur superstitieuse qui entoure cet homme.

Sa jument noire passe pour une bête surnaturelle qui ne mourra que le lendemain du jour où son maître aura quitté définitivement ce monde.

— Et comment fait-il pour se tenir à cheval ? dit Budos.

— Sans jambes ? ajouta Castérac.

— Il a le tronc assujetti avec des courroies à une selle de chaque côté de laquelle pendent des jambes très bien imitées, comme sur le palanquin. D'une main, il manie sa bête avec une aisance admirable, et l'on dirait, à le voir, le plus beau et le plus complet des cavaliers.

— Tout cela est, vraiment, bien extraordinaire.

— N'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, messieurs, aurez-vous le courage de vous hasarder dans le repaire de ce bandit ?

— Pourquoi pas ? dit Malbessan.

— Tout beau ! s'écria Tancrède. Il faudrait d'abord savoir à combien de brigands commande ce personnage mystérieux.

— A une centaine environ.

— Alors, madame, vous conviendrez qu'il serait imprudent à nous, à nous cinq, de nous attaquer à pareil nombre d'assassins.

— Attendez. Il faut ajouter que ces compagnons qu'il avait réunis ce soir par extraordinaire ne sont que très rarement avec lui. En temps normal, ils sont disséminés soit dans Bordeaux, soit dans la campagne, sur la route qui mène de la Bastide à Beaurech.

— Beaurech ! n'est-ce pas une commune située entre Cambes et Langoiran ?

— C'est cela même.

— Et son repaire ?

— Est à Beaurech même.

— A quel endroit ? demanda Budos qui connaissait le pays.

— Aux deux tiers du chemin de Cassour, le plus poétique, le plus romantique, mais aussi le plus effrayant chemin de France.

— Oui, je sais.

— Vous savez ? Alors, vous devez avoir entendu parler de ruines qui sont à droite du chemin, sur le flanc abrupt du coteau.

— La tour des Chouettes ? dit Budos.

— C'est cela.

— Est-ce donc dans ces ruines, qui passent pour maudites à dix lieues à la ronde, qu'il a élu domicile ?

— Oui.

— Ceci est une grande preuve d'intelligence, car pour or ni pour argent les habitants du pays ne consentiraient à s'approcher de cet amas de pierres de plus d'un quart de lieue, remarqua encore Budos.

— Quand il veut organiser quelque mauvais coup et qu'il a besoin de tout son monde, reprit Cadichonne, il envoie un exprès à Bordeaux et ses hommes, en se rabattant de nuit sur Beaurech, donnent le long de la route un signal ici, un autre plus loin, en sorte que les bandits se trouvent au grand complet dès le point du jour dans la tour des Chouettes.

— Et lorsqu'il n'a pas son monde avec lui ?

— Alors il n'est entouré que d'une douzaine de fidèles avec lesquels il se livre à une orgie perpétuelle.

Parmi ces douze gardes du corps, il en est deux qui sont dans ses secrets et qui l'aident à en imposer aux autres par une terreur superstitieuse.

— Mais, enfin, madame, comment expliquez-vous que cet homme qui a été mis en terre soit vivant ?

— Je ne l'explique pas.

— Mais vous ne croyez pas non plus aux revenants ?

— Non !

— Et pourtant.

— Et pourtant je ne sais que vous dire à son sujet.

— Etes-vous sûre que soit bien le même individu ?

— Oh ! parfaitement sûre.

— Je voudrais bien voir cette tour aux Chouettes avant de rien entreprendre, dit Tancrède.

— Si nous y allions aujourd'hui même, dit Malbessan.

— Encore trop d'ardeur, Malbessan.

— Pour cette fois, dit Cadichonne, c'est M. Malbessan qui vient d'ouvrir la plus sage motion.

— Bah !

— Oui. Veuillez suivre mon raisonnement. Les bandits, vous le savez, ont terminé leur aventureuse excursion au bal masqué en dévalisant tous ceux qui se trouvaient à leur portée, en dérobant les bourses, les portefeuilles, etc.

— C'est vrai.

— Eh bien ! croyez-moi. C'est pour eux une trop bonne aubaine pour que la plupart ne soient pas allés aussitôt manger les produits de leur rapine dans les cabarets et les mauvais lieux.

« Endus n'aime pas beaucoup à voir ses camarades se griser et se compromettre ainsi, parce qu'il sait qu'avec dix mots d'un ivrogne la police peut trouver sa piste et le faire guillotiner, ce qui, sans aucun doute, mettrait fin à ses diverses existences et à ses exploits.

« Mais il est impuissant à empêcher des bandits à se livrer à l'orgie, et il tolère ce qu'il ne peut éviter.

— Ce qui est le cas de bien des gens.

— Bref, reprit la jeune femme, on peut affirmer que toute la bande va dépenser dans les cabarets borgnes ce qu'elle a volé, en sorte que le cul-de-jatte sera forcé, s'il veut regagner sa tanière avec quelques fidèles, de les attendre jusqu'à la nuit prochaine.

— Vous avez peut-être raison, dit Tancrède.

Au moment où Cadichonne allait reprendre la parole pour expliquer de nouveau à ses amis par quel moyen on pourrait sans danger explorer les ruines dans lesquelles elle affirmait que se cachaient les bandits, il arriva dans la salle à manger où se tenaient tous nos personnages quelque chose de réellement effrayant : on entendit tout à coup un grand bruit souterrain, puis des voix lamentables poussèrent de sinistres gémissements.

— Qu'est-ce que cela ? se demandèrent les jeunes gens en se regardant d'un air inquiet.

On était dans cette salle à manger que nous avons eu

l'occasion de décrire, lorsque nous avons parlé de la maison qu'habitaient les Main-Hardye et les Coarasse dans la rue des Temps-Passés, et qu'ils n'avaient pas quittée. On sait qu'aux murailles de cette salle à manger étaient appendues des armes de toute sorte.

Tancrède, le premier, se leva et s'élança pour prendre une épée ou un pistolet. Ses amis l'imitèrent.

Cadichonne s'était dressée aussi, et, pâle, l'œil inquiet, elle regardait attentivement autour d'elle. On sentait qu'un cœur viril battait dans cette poitrine de femme, car elle ne tremblait pas.

— Messieurs, murmura-t-elle à voix basse, nous avons été espionnés ; nous avons été suivis.

— Allons donc !

Les gémissements lugubres qu'on avait entendus redoublèrent, et tout à coup, comme à un signal et sans qu'on pût se rendre compte par quel moyen, toutes les bougies s'éteignirent en même temps.

Tancrède, ses amis et la jeune femme, se trouvèrent dans l'obscurité.

A ce moment, il faut le dire, un soupçon traversa l'esprit de Main-Hardye.

— Si cette Cadichonne, pensa-t-il, n'était qu'un instrument de ces bandits.

Il se rapprocha à tâtons de son voisin. C'était Malbessan.

— Tâchez, mon cher ami, lui dit-il à l'oreille, de vous rapprocher de cette femme, et ne la quittez pas.

Puis, à haute voix, il ajouta :

— Budos, gardez la porte d'entrée ; vous, Castérac, je vous confie la porte de la salle d'armes ; Sainte-Hélène prêtera main-forte à Budos. Malbessan est à son poste, je pense.

— Oui, répondit le jeune homme.

— Moi, répondit Tancrède, je vais battre le briquet.

On n'entendait plus rien que le bruit du fer sur la pierre à fusil. Tancrède s'escrimait à faire de la lumière ; mais il semblait que son amadou fût humide, tant il avait de peine à le faire prendre.

— Ah ! ça, est-ce que je serais ensorcelé ? dit le jeune homme tout haut.

— Peut-être bien, répondit une voix mâle, qui n'était

ni celle de Castérac, ni celle de Budos, ni celle de Sainte-Hélène, ni celle de Malbessan.

— Qui a dit cela ? fit Tancrède.

Mais au même moment, son amadou se décida à prendre, et quelques secondes après on rallumait les lumières.

Dans la salle à manger, les choses étaient exactement dans le même état qu'avant l'extinction des bougies.

Seulement on entendait dans un coin un certain houloulement.

Chacun se tourna prestement du côté d'où venait le bruit, et l'on aperçut, non sans une profonde stupéfaction, quatre chouettes posées sur le fronton d'un buffet.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Tancrède.

— C'est bien simple, probablement, dit Castérac.

— Comment ! simple.

— Pendant votre absence, quelque mauvais plaisant de vos amis aura porté ici ces vilains oiseaux et les aura lâchés dans la salle à manger. Au premier moment, les chouettes, intimidées par la lumière, se sont tenues tranquilles.

Tancrède secouait la tête d'un air de doute.

— Puis, reprit Castérac, le bruit uniforme de notre conversation qui, vous le savez, pousse tous les oiseaux à chanter, leur a fait pousser des cris singuliers que nous aurons pris pour des gémissements, grâce aux dispositions d'esprit dans lesquelles nous avait mis la conversation de revenants et de voleurs à lquelle nous nous livrions.

— Et les bougies ?

— Cela est plus simple encore. Les chouettes, attirées par la lumière, comme tous les aiseaux de nuit, se sont abattues sur la table, et, de leurs puissantes ailes, ont éteint notre lumière.

— Je ne crois pas trop à votre explication, monsieur de Castérac, dit Cadichonne.

— Pourquoi ?

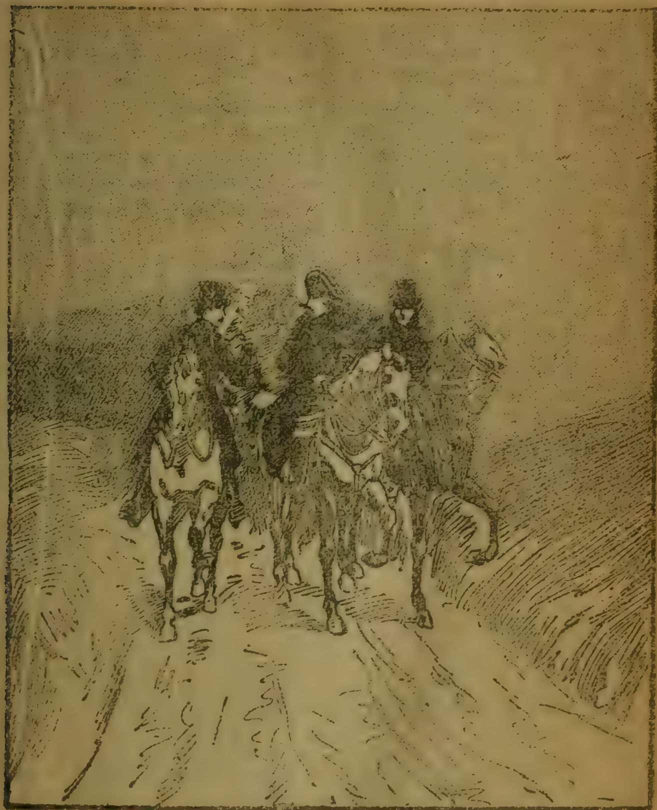
— Eh ! mon Dieu, monsieur, parce que je crains autre chose.

— Seraient-ce aussi les chouettes qui auraient laissé un papier dans mon assiette ? demanda Main-Hardye.

— Un papier ? répéta Budos.

— Oui, un papier cacheté à mon adresse, écrit de la plus belle main du monde.

— Oh ! oh ! ceci est plus fort.
— A moins que ce ne soit madame qui, pour continuer



— *Nous n'avons pas de chances de réussir avec ce brouillard, dit le chef des gendarmes* (page 59).

ses plaisanteries du bal masqué, comme je le disais tout à l'heure...
— Moi ! moi ! dit Cadichonne, mais vous ne voyez donc

pas que je suis plus épouvantée que vous de ce qui arrive, parce que j'y vois la main de l'homme que je redoute.

— Du reste, mon cher Tancrède, dit Castérac, lisez.

Main-Hardye rompit le cachet et lut à haute voix ce qui suit :

« M. Tancrède de Main-Hardye a tort de ne pas croire aux revenants. Il vient de voir qu'il ne leur est pas difficile de se manifester quand ils le jugent convenable. Si l'intention de M. de Main-Hardye était de se rendre aujourd'hui même à la tour des Chouettes, les mêmes revenants se feraient un véritable plaisir de le recevoir comme il le mérite, et de donner en son honneur une fête infernale. »

— Et pas de signature, ajouta Tancrède.

— Allons, on se moque de nous.

— Ne serait-ce pas quelque coquin de domestique qui, nous ayant entendu parler de tout ce que nous avons dit, se serait amusé...

— Ne croyez pas cela, interrompit brusquement Blanche Grandcœur, cette lettre vient de la bande d'Endus. C'est une raillerie et un défi.

— Un défi ! s'écria Tancrède en relevant fièrement la tête.

— Eh ! ne le voyez-vous pas.

— Un défi à moi, à nous ? J'irai alors à la tour des Chouettes.

— Ah ! ah ! ah ! fit Malbessan. Et c'est moi qu'on accuse d'être trop ardent et de me laisser aller à mon premier mouvement.

— Voyons, Tancrède, du calme s'il se peut, dit Castérac. Combien avez-vous de domestiques ici ?

— Trois.

— Qui sont ?

— Mon valet de chambre, une cuisinière, et une jeune fille pour aider cette dernière.

— Il faut faire comparaître tout ce monde-là.

— Soit.

Tancrède, qui n'avait pas voulu que ses gens l'attendissent, leur avait ordonné de dresser la table en leur disant : Nous nous servirons nous-mêmes.

Puis il leur avait recommandé de se coucher et de ne

pas s'étonner s'ils entendaient les éclats de voix des soupeurs.

Il s'approcha donc d'un cordon de sonnette et se mit à carillonner à tour de bras.

Mais il eut beau agiter la fameuse sonnette, personne ne vint.

— Il faut que ce drôle de Baptistin ait le sommeil fièrement lourd. Et il recommença à sonner. Mais ce fut toujours avec le même insuccès.

— Quand même votre Baptiste dormirait comme une pioche, il faudrait bien qu'il s'éveillât au carillon que vous faites, dit Gontran.

— Que voulez-vous dire ?

— Que s'il ne s'éveille pas, c'est qu'il n'y est pas.

— Allons donc !

— Mais, mon cher, c'est limpide.

— Il faut s'en assurer.

Et Tancrède, se levant, marcha vers la porte.

— Tancrède, lui dit Castérac, n'allez pas seul, attendez-moi. Il vaut mieux que nous soyons deux, après ce qui vient de se passer.

Gontran et Main-Hardye montèrent prestement dans la chambre de Baptistin.

Le lit n'était pas même défait.

— Que vous disais-je ? fit Castérac.

— Que pensez-vous ?

— Je pense que votre valet de chambre s'est dit : « Monsieur va au bal masqué ; il rentrera tard, et n'aura pas besoin de moi. Il me dit de me coucher. Mais qu'est-ce que cela peut lui faire, que je dorme ? Moi aussi, je vais aller m'amuser. Je serai de retour avant le jour, et monsieur ne s'apercevra de rien. »

— C'est bien possible, dit Tancrède, seulement je vais joliment le flanquer à la porte.

— Ah ! pour ça, vous ferez très bien.

— Voyons maintenant la cuisinière, reprit Main-Hardye.

— Est-ce que vous allez violer le chaste asile où elle cache ses robustes appas ?

— Sans crainte et sans remords, dit Tancrède.

Et il ouvrit sans façon la porte de la chambre de sa cuisinière.

— Ursule, dit-il en entrant.

Mais il n'acheva pas. C'était inutile. Ursule n'y était pas plus que le valet de chambre.

— Bon ! s'écria Castérac en éclatant de rire. Et de deux !

— Je suis extrêmement surpris, dit Tancrède. Cette femme est religieuse et très obéissante. Jamais elle ne s'est absentée sans permission. Je ne puis me figurer...

— L'exemple du valet de chambre.

— Ah ! oui, mais ici, dit Tancrède, le lit est défait.

— C'est une précaution habile.

— Bien mieux, le lit est chaud. Il n'y a pas vingt minutes qu'Ursule l'a quitté.

— C'est vrai ! dit Castérac qui recommençait à redevenir sérieux.

— Je ne sais pas pourquoi je suis inquiet, fit Tancrède. Voyons maintenant la chambre de la jeune fille, de Marinette.

Tancrède, précédant Castérac, monta un étage plus haut. Mais, arrivé au palier, il s'arrêta court.

— Qu'y a-t-il encore ?

— La chambre de Marinette est ouverte.

— Ah ! mon Dieu.

Ils entrèrent précipitamment.

— Ici aussi le lit est défait.

— Et chaud, appuya Gontran.

— Seulement, les draps et les couvertures sont tordus.

— Oui, on dirait... Ah bah ! mon cher, tous vos domestiques sont allés faire ensemble quelque partie fine chez des amis. Il n'y a pas autre chose. Seulement votre maison est mal gardée.

— Taisez-vous, Marinette est incapable de sortir sans mon aveu.

— Quel âge a-t-elle ?

— Seize ans.

— Mon cher, il ne faut jamais dire d'une fillette de seize ans qu'elle est incapable de quelque chose.

Tancrède ne répondit pas à cette parole un peu prétentieuse. Il continuait ses recherches.

— Tenez, voilà le fichu qu'elle portait hier, il est tout froissé.

— Eh ! mon cher ami, fit à son tour Gontran, voici qui est infiniment plus grave.

— Quoi donc ?

— Et plus effrayant.

— Tenez, regardez sur le marbre blanc de cette commode.

— Où ?

— Là, cette tache rouge.

— C'est du sang, Dieu me pardonne !

— Du sang, en effet, répéta Gontran.

— Et là, de longs cheveux blonds arrachés par poignée. Il s'est passé ici quelque chose d'horrible.

— Et ce drôle de Baptistin qui n'était pas là !

— Cherchons, cherchons encore.

— Là, sur le palier, encore une goutte de sang. Et puis une autre, et encore une autre sur l'escalier.

— Ils l'auront emportée, reprit Tancrède.

— Qui ?

— Eh ! les bandits qui se sont moqués de nous et qui m'ont mis au défi.

— Oui, oui. Il y a dû y avoir une lutte terrible. De ses mains ensanglantées, la pauvre enfant s'est accrochée à chaque barre de fer de la rampe, on en suit les traces jusqu'ici et plus bas.

— C'est épouvantable, cela, dit Tancrède. Vous ne l'avez jamais vue, cette enfant ?

— Non.

— Elle était charmante. Seize ans, blonde, adorable. Son air modeste ne trompait pas. Ses parents l'avaient confiée à Ursule. Pourvu que ces misérables ne me l'aient pas tuée.

— Après cela, dit Gontran, peut-être vaudrait-il mieux pour elle d'être morte que...

Castérac n'acheva pas.

On venait d'entendre un sourd gémissement du côté d'un grenier où l'on serrait le bois.

— Qui est là ? demanda Tancrède d'une voix où perçait la colère.

Les gémissements redoublèrent.

— C'est une voix de femme, fit observer Gontran.

— Est-ce vous, Marinette ? demanda de nouveau Main-Hardye.

— Monsieur, c'est monsieur, s'écria en sortant de derrière un tas de bois une grosse femme à moitié nue.

— Ursule, dit Tancrède.

— Sauvez-moi ! monsieur, sauvez-nous, criait la cuisinière qui paraissait être au comble de la terreur.

— Que faisiez-vous là ?

La malheureuse Ursule pouvait à peine parler.

— Où est Marinette ? Qu'avez-vous fait de Marinette ?

— Oh ! monsieur ! s'écria enfin la cuisinière. C'est épouvantable.

— Mais quoi ? quoi ?

— Ils étaient vingt au moins. Des monstres. Il y en avait un qui marchait sans jambes. C'était horrible.

— Qui croyez-vous que c'était ?

— Mais des démons, monsieur, des diables en personne.

— Vous êtes folle.

— Ah ! si vous les aviez vus avec leurs figures noires.

— Mais Marinette.

— Marinette ! ah ! mon Dieu ! c'est vrai, reprit la pauvre femme. Ils l'auront emportée.

— Emportée !

— Oui, j'ai entendu des cris, des cris perçants qui ont été étouffés aussitôt.

— Ils l'ont bâillonnée, remarqua Casterac.

— C'est tout ce que vous savez ? demanda à Ursule Tancrède, qui semblait ne pas vouloir perdre de temps.

— Tout. C'est-à-dire...

— Il faut courir après ces bandits.

— Des bandits ! répéta la cuisinière, mais ce sont des fantômes, monsieur, des revenants.

— Laissez-moi donc tranquille.

— Je les ai vus. Il y en avait qui portaient de grandes ailes de chauve-souris et ceux-là étaient grands, grands ; ils touchaient au plafond. D'autres étaient gros, ronds, avec des figures d'animaux. Ils dansaient autour de moi quand je me suis sauvée et je voyais des lumières à travers leur corp.s

— Oui ! oui ! ils ont bien joué leur comédie, dit Tancrède. Ursule, habillez-vous, mettez lestement n'importe quoi sur vos épaules et suivez-nous dans la salle à manger.

La cuisinière obéit en claquant des dents, car sa frayeur n'était guère passée.

Pour revenir dans la salle à manger, Tancrède et son

ami descendaient l'escalier avec Ursule, qui s'était placée entre eux deux.

Arrivés dans le corridor qui conduisait à la porte de sortie, ils virent quelque chose de blanc qui semblait collé sur cette porte...

Tancrède s'en approcha.

— Allons, dit-il, nous sommes les victimes de la plus audacieuse agression dont on ait parlé depuis longtemps.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Gontran.

— Un nouveau témoignage de l'insolence de ces brigands.

— Mais encore.

Tancrède éleva le flambeau qu'il portait à la main et dit :

— Tenez, lisez.

— Casterac s'approcha :

Dans le bois de la porte était planté un joli petit poignard à manche blanc, qui avait plutôt l'air d'un joyau que d'une arme. Ce poignard retenait une demi-feuille de beau papier blanc, sur laquelle avaient été tracés, d'une main ferme et hardie, les mots suivants :

« Le prince de Montcrabeau invite de nouveau M. de Main-Hardye et ses amis à lui faire l'honneur de le visiter dans son château de la tour des Chouettes. M. de Main-Hardye est autorisé de mener avec lui toute la police de Bordeaux. On lui apprendra peut-être ce qu'est devenue sa jeune servante. »

— C'est par trop d'insolence.

— Et nous ne châtierons pas ces drôles ! dit Casterac. Après tout ils ne sont pas plus redoutables qu'une demi-douzaine d'ours gris et je me suis trouvé une fois en la compagnie de ces carnassiers dont pas un seul n'est resté vivant.

— Rentrons dans la salle à manger.

— Messieurs, reprit Tancrède en arrivant auprès de Cadichonne et de ses amis, Mme Grandcœur ne s'était pas trompée. Nous avons été espionnés ou trahis. Ce qui est certain, c'est que le cul-de-jatte s'est introduit ici avec sa bande. C'est lui, nous n'en pouvons douter, qui, par un moyen dont l'explication nous échappe, a éteint nos bougies et lâché dans cette pièce les quatre oiseaux funèbres que voilà.

— Vous en êtes sûr.

— Malheureusement ; il a commis d'autres méfaits, un crime.

— Un crime ! répétèrent quatre voix.

— Oui, ma jeune servante Marinette a été prise dans son lit par ces misérables et malgré sa résistance, car il y a là-haut des traces non équivoques, malgré sa résistance, ils l'ont entraînée.

— Oh ! murmurèrent les quatre jeunes gens par une indicible colère.

— Ils ont dû la frapper cruellement pour vaincre cette résistance, reprit Main-Hardye, car nous avons vu des gouttes de sang sur la route que ces bandits ont dû suivre pour l'emporter.

— Mais comment se sont-ils introduits ici ! votre maison est construite en forteresse.

— Un seul homme avait les clefs : c'est Baptistin, dit Tancrède. Il faut que ce misérable soit leur complice ou qu'il ait été assassiné par eux.

— Que faire ?

— Comment, que faire ? Nous armer aussitôt et courir après ces bandits, prévenir la gendarmerie.

— Mauvais moyen à employer contre eux que la gendarmerie, dit Cadichonne.

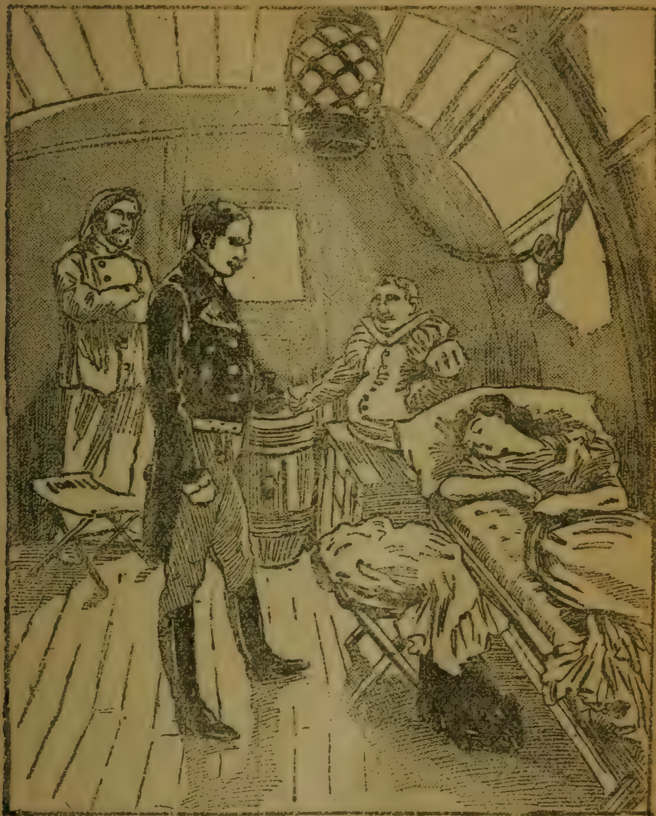
— Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne la redoutent pas.

— Je crains, madame, que vous ne considériez ces gens-là d'un esprit enclin à la superstition : je vous assure que si ces brigands ne redoutent pas la gendarmerie, les gendarmes ne les craignent pas non plus. Et s'il faut engager un combat avec eux, il y aura des cœurs plus fermes du côté des soldats de la loi que du côté des misérables qui poussent si loin leur audacieuse insolence. Du reste, tout cela est un question de nombre. On mettra deux cents hommes s'il le faut, mais on aura les malfaiteurs. Il ferait beau voir qu'en plein dix-neuvième siècle, en France, à quatre lieues d'une ville de cent mille âmes, une poignée de bandits pût tenir en échec toutes les forces de l'administration départementale.

— Je ne doute pas, monsieur, du courage et de l'ardeur des gendarmes, dit Cadichonne ; mais je crains que les brigands ne sachent se soustraire à leur poursuite et s'ils

vous invitent d'une façon si pressante à les aller visiter, c'est qu'ils sont bien disposés à ne pas vous attendre.



— *Dieu ! qu'elle est belle ! répéta celui qui avait parlé le premier* (page 62).

— Il faut au moins en avoir le cœur net, dit Casterac.

— Et, sans désemparer, Tancrède et ses amis résolurent d'informer la police de ce qui s'était passé.

Tancrède alla même, sans dire un mot de Cadichonne qu'on avait reconduite chez elle, jusqu'à raconter au commissaire de police, puis au procureur du roi, ce qu'il avait appris sur En-dus et sa bande.

Mais tout cela était si extraordinaire que le procureur du roi accueillit ces révélations par un sourire d'incrédulité.

— Vous avez été abusé, monsieur, sans doute, dit-il...

— Par quoi ?

— Par quelque hallucination.

— Vous oubliez, monsieur, que je n'étais pas seul.

— C'est vrai, mais vous conviendrez aussi qu'on ne vous a fait aucun mal et que vous pouvez avoir été la victime d'un mauvaise plaisanterie.

— Je l'ai d'abord cru comme vous, dit Tancrède ; mais j'avais une jeune servante qui a été enlevée, et dans sa chambre nous avons trouvé des taches de sang.

— Des taches de sang ! répéta le magistrat, qui devint sérieux.

— Oui, monsieur.

— Et cette jeune fille a disparu.

— Après une lutte désespérée, sans doute, car à chaque pas nous avons rencontré des traces de résistance.

— C'est bien, monsieur, je vais donner des ordres pour que trente gendarmes partent aussitôt pour Beaurech.

— Pourrons-nous les accompagner ?

— Je n'y vois aucun inconvénient. Au contraire, puisque l'un de vous connaît le pays il pourra donner des indications utiles.

— En effet.

— Il était déjà tard lorsque trente gendarmes à cheval, escortés de Main-Hardye et de ses amis, également à cheval, traversèrent le pont pour se rendre en toute hâte à Beaurech.

Il faisait une vilaine journée. Un brouillard épais et froid enveloppait Bordeaux et menaçait de s'épaissir à mesure qu'on approcherait de la nuit.

Lorsque le petit escadron de cavaliers eut traversé la Bastide, ils entrèrent dans la campagne, où tout prit à leurs yeux, sous l'influence de la brume, une teinte grisâtre et uniforme. On ne distinguait pas grand'chose à vingt pas devant soi, et les gendarmes qui marchaient

silencieusement à la queue du détachement ne distinguaient même pas l'officier qui causait avec Casterac, Budos ou Malbessan.

— Nous n'avons pas de chances de réussir avec ce brouillard, dit le chef des gendarmes. Rien n'est plus favorable aux bandits qu'un pareil état de l'atmosphère.

Main-Hardye comprenait très bien cela, mais il était poussé par la colère, par un besoin immédiat de vengeance et surtout par le désir d'arracher sa petite Marinette des griffes de ces monstres.

Les gendarmes avaient amené avec eux un jeune agent de police, dont la grande habileté, qui s'était révélée récemment en deux ou trois circonstances, pouvait leur être d'un grand secours.

Vers le milieu de la route, c'est-à-dire par le travers de Quinsac, on entendit à diverses reprises quelques cris particuliers, auxquels les gendarmes ne prêtèrent d'abord aucune attention.

Puis, à mesure qu'on approchait de Beaurech, le cri des chouettes devint extrêmement fréquent autour d'eux.

— Eh ! mon Dieu ! dit à demi-voix le jeune agent de police, toutes les chouettes du pays se sont donc donné rendez-vous dans ce canton ; depuis vingt minutes, je n'entends que cela.

— C'est vrai, dit l'officier. Cela prouve clairement que ce ne sont pas des chouettes.

— C'est ce que j'allais vous dire.

— Alors vous pensez, monsieur l'agent ?...

— Je pense que nous sommes entourés par les bandits, qui s'appellent les uns les autres et qui signalent notre passage.

— Vraiment ?

— J'en mettrais ma main au feu. Du reste, ces cris de chouettes se rapportent très bien à tout ce qu'on sait d'eux et au nom même de leur repaire.

— Eh bien ! tant mieux, dit l'officier, nous trouverons en face de nous autre chose que des fantômes.

— C'est égal, fit remarquer Budos, ce n'est pas gai de marcher ainsi sans rien voir, surtout quand on sait qu'on a des ennemis autour de soi.

— Il y a bien d'autres corvées qui ne sont pas gaies,

remarqua l'officier, mais on ne s'en inquiète guère quand on est le soldat dévoué de la loi.

— Bien parlé, monsieur, dit Main-Hardye.

III

La nuit était venue, grâce au brouillard, bien avant l'heure.

Pendant que nos amis et les gendarmes gagnaient prudemment la tour des Chouettes, un bateau, remorqué à l'aide d'un long câble par cinq ou six mariniers, remontait lentement la rivière entre Cambes et Beaurech.

Ce bateau était une espèce de chaland dans la forme de ceux que les marins du haut pays appellent des sapines et qu'on nomme des péniches sur les rivières du nord et du centre de la France.

A cette époque, le remorquage à vapeur n'existait pas, comme on pense, et tous ceux qui voulaient remonter la Garonne étaient obligés de haler eux-mêmes leur bâtiment ou de le faire haler par des chevaux.

La sapine qui nous occupe portait le nom de *Grande-Cadichonne*, ce qui était au moins une étrange coïncidence. Ceux qui tiraient péniblement sur le câble, à l'aide duquel ils la faisaient avancer, avaient tous le costume traditionnel des marins de rivière : un lourd pantalon sombre, une chemise de laine rouge, dont les pans flottaient, et un de ces chapeaux de toile cirée appelés sur-oit.

Quoique la besogne fût dure et que le courant pesât sur le bateau, ces hommes étaient d'assez bonne humeur. Quelques-uns charmaient l'ennui de la route en fredonnant des

chansons plus ou moins immondes; les autres échangeaient des lazzis.

Trois au moins sur les six étaient sous l'empire d'une émotion alcoolique parfaitement caractérisée.

Sur le bateau, si dans la brume on avait pu l'apercevoir de la rive, on n'aurait vu que la silhouette d'un matelot placé au gouvernail.

Mais en pénétrant par un panneau dans une petite chambre habilement dissimulée à l'avant du bateau, on aurait assisté à un spectacle assez curieux et à une conversation plus curieuse encore.

Sur une couchette absolument semblable à celles qu'occupent les matelots à bord de tous les navires, était étendue une jeune fille dont les traits exprimaient, au milieu de l'engourdissement peu naturel dans lequel elle semblait plongée, une fatigue suprême.

Trois hommes assis autour d'un baril dressé sur son fond causaient en buvant du rhum.

— Est-elle jolie ! disait l'un d'eux qui portait des vêtements taillés à la dernière mode et qui, par ses manières et son langage, semblait appartenir à la meilleure société.

— Ah ! c'est un morceau de roi, répondit un deuxième personnage, que le lecteur, s'il l'avait vu, aurait reconnu tout de suite, car c'était le cul-de-jatte En-dus, qui n'avait pas encore quitté son pourpoint de prince de Montcrabeau.

— Mais n'est-elle pas blessée ? dit en se levant le premier interlocuteur. Là, sous ses cheveux, je vois du sang.

— En effet. C'est elle-même qui, en se débattant, s'est entr'ouvert le crâne. Mais, rassurez-vous, la boisson que je lui ai fait prendre, tout en l'endormant à mon gré, adoucira ses souffrances et demain il n'y paraîtra plus.

— Dieu ! qu'elle est belle ! répéta celui qui avait parlé le premier.

— Très belle, très belle, riposta En-dus, mais cette fois avec une nuance d'impatience.

L'autre releva la tête, et celui des trois personnages qui n'avait encore rien dit laissa errer un faible sourire sur ses lèvres.

— Est-ce que ce témoignage d'admiration...

— Me gêne ? acheva En-dus.

— Oui.

— Non, monsieur de Saintac, non, il ne me gêne pas. Seulement je vous ferai observer que nous sommes ici pour traiter d'une affaire très sérieuse ; et depuis une demi-heure que vous êtes dans mon bateau, vous n'avez cessé de pousser des exclamations étrangères au but réel de notre entrevue.

M. de Saintac, car c'était bien lui, toisa le chef des brigands avec une certaine hauteur.

— Oh ! ne prenons pas ces grands airs, s'il vous plaît, reprit En-dus, nous traitons ici de puissance à puissance. Vous avez une besogne difficile à mener à bonne fin et il vous répugne de mettre la main à la pâte, n'est-ce pas cela ?

— Après ?

— Vous possédez le nerf de la guerre, comme dit Figaro, et nous, nous sommes de ceux que vous croyez assez dépourvus de scrupules pour ne pas reculer devant...

En-dus s'arrêta.

— Devant un crime, acheva brutalement, et cependant d'une voix très sympathique, le troisième personnage, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Ce dernier interlocuteur était un jeune homme de fort bonne mine, à barbe blonde et très soyeuse.

Autant qu'on en pouvait juger, il était de haute taille, bien pris, un peu recherché dans sa toilette. Ses yeux brillaient d'un éclat très vif et l'on y lisait la résolution.

Une chose, cependant, déparait cet aimable ensemble : sa bouche. Elle était affreuse, très contournée. Le sourire seul lui rendait un peu de charme, aussi prenait-il grand soin de la recouvrir de ses longues moustaches blondes très soignées, et de rire presque sans cesse.

— Sémillant a raison, reprit En-dus, pourquoi hésiter à appeler les choses par leur nom.

Saintac garda le silence.

— Donc, reprit le chef de bandits, vous êtes la tête, nous sommes les bras ; quelqu'un vous gêne, nous le supprimons.

Saintac resta muet.

— Dites donc, monsieur le Mirliflor, s'écria En-dus, visiblement contrarié de ce silence, est-ce que vous daignerez répondre ?

A ce mot de Mirliflor, qui, dans la bouche du brigand,

avait le sens d'une injure, Saintac se leva brusquement.

— Je n'entends pas, dit-il, que vous le preniez sur ce ton-là.

— Vraiment ! dit le bandit en éclatant de rire.

— Non, insista Saintac en frappant du pied, non je n'entends pas cela, drôle. Je vous payè et je vous paye grassement, c'est suffisant, je pense. De là à me traiter sur un pied d'égalité il y a loin, je vous le jure.

Le jeune homme que le prince de Montcrabeau avait désigné sous le nom de Sémillant s'était levé aussi en voyant Saintac le prendre sur ce ton. Quant à maître En-dus, il n'avait pu les imiter, et pour cause.

— Ne vous fâchez pas, monsieur, dit Sémillant d'une voix câline et avec son éternel sourire.

— Vous, je ne vous parle pas. Je sais bien, reprit Saintac, que vous êtes une espèce de garde du corps d'En-dus, mais cela ne m'effraye pas. Dieu merci, je ne suis pas manchot, et un homme ne me fait pas peur, ni même un homme et demi, ajouta-t-il, en faisant allusion aux infirmités du chef de la bande.

Il faut le dire, M. de Saintac, en ce moment, était très crâne. On sentait que réellement il n'avait pas peur des deux hommes avec lesquels il se trouvait enfermé dans cette chambre de quelques pieds carrés.

— J'ai vu de près, reprit-il, des dangers plus grands que ceux que je cours en ce moment ; n'espérez pas m'intimider. Il vous faut de l'argent, j'en ai, je vous en donnerai beaucoup.

Les yeux du bandit étincelèrent à cette promesse.

— Mais, reprit Saintac, n'oubliez pas ceci : je n'obéis à personne, c'est moi qui commande partout où je suis ; partout, entendez-vous bien, monsieur En-dus, et je crois qu'avant longtemps vous ne pourrez en douter.

En-dus, à son tour, se taisait.

— Je connais vos secrets mieux que vous-même.

— Oh ! firent les bandits d'un air de doute.

— Mieux que vous, monsieur Joseph Dupin ; car dans les souterrains des ruines de Rouquez, par où vous communiquez avec la tour des Chouettes...

A ces mots, En-dus et Sémillant dressèrent l'oreille.

— Je connais, reprit Saintac, deux passages par où, quand je voudrai, j'introduirai tout un escadron de gendarmes.



On entendit la chute d'un corps dans l'eau (page 77).

— Ce sont là des menaces vaines, dit Sémillant.

— Libre à vous de penser ainsi, répliqua Saintac.

En-dus était resté silencieux. Seulement, par un mouve-

ment presque imperceptible, il s'était rapproché de la couchette où sommeillait la jeune fille.

Tout à coup, avec son agilité de chat, il s'élança sur le petit lit. Ce corps tronqué, qui semblait obéir uniquement aux mouvements des mains, ce corps tronqué s'appuya sur le corps inanimé de Marinette. C'était quelque chose de hideux que le spectacle de ce rapprochement.

Une expression de fureur bestiale s'était peinte sur les traits du monstre.

Saintac, à cette vue, s'avança involontairement d'un pas.

— Qu'allez-vous faire ? s'écria-t-il.

— Ah ! ah ! Ceci vous émeut, ricana Joseph Dupin.

— Laissez cette jeune fille ! hurla Saintac hors de lui.

— C'est moi, reprit En-dus, qui suis le maître ici, et cette enfant m'appartient. Je l'étranglerai donc sous vos yeux pour vous prouver que moi seul ai le pouvoir de commander ici.

Saintac s'élança vers le bandit...

— Mais vous ne l'aimez donc pas ! dit celui-ci, qui s'apprêtait à enfoncer ses ongles de tigre dans le col blanc de la ravissante jeune fillette.

Le danger que courait Marinette suffit à calmer le mari d'Hermine. Il se rassit et dit, d'une voix où perçait la violence dont ce tempérament était pétri :

— Soit, laissez cette enfant et parlez, commandez, faites ce que vous voudrez, je vous écoute.

— Ah ! ah ! vous voilà plus maniable.

— Je vous écoute, répéta Saintac sur un ton d'autorité qui en imposa aux bandits malgré eux.

— Si je vous ai compris, commença le prince de Montcrabeau, il y a au monde un obstacle à votre bonheur, à votre fortune ou à votre ambition.

— Oui.

— Cet obstacle est un enfant.

— Un adolescent bientôt.

— Riche ?

— Prodigieusement riche.

— Bien. Si cet enfant ou ce jeune homme meurt, vous en héritez.

— Non, pas moi.

— Mme de Saintac, alors.

— Oui.

A ce nom de Mme de Saintac, celui qu'on appelait Sémillant leva sur le mari un regard dans lequel un observateur attentif eût deviné de l'envie, de la haine et peut-être quelque chose de plus.

— Si je ne me trompe, reprit En-dus, cet enfant se nomme David.

— Précisément.

— Et c'est un des héritiers du juif Samuel.

— Rien n'est plus exact.

— Il faut faire disparaître ce jeune David.

— Oui, répondit Saintac.

— Par quel moyen ?

— Cela ne me regarde pas, c'est votre affaire.

— Et combien donnez-vous pour mener à bonne fin cette utile entreprise ? demanda en gouaillant le terrible bandit.

— Fixez vous-même la somme que vous voulez, répondit Saintac sur le ton d'une suprême indifférence.

En-dus, qui s'attendait à être marchandé, dit :

— Un million.

Le jeune Bordelais releva à peine les yeux et répondit :

— Un million, soit.

Cette réponse laconique fit faire un soubresaut au corps mutilé d'En-dus. Il soupçonna un piège.

— Quelle garantie m'offrez-vous ? demanda-t-il.

— Je vous donne cent mille francs d'arrhes, répliqua Saintac.

— C'est bien, dit En-dus, complètement satisfait. Il y a plaisir de travailler pour vous. Maintenant entendons-nous bien. Il faut que ce jeune David disparaisse.

— Oh ! non.

— Comment non ?

— Non, il ne faut pas qu'il disparaisse.

— Que faut-il donc alors ?

— Il faut qu'il meure.

— C'est la même chose.

— Eh ! non, ce n'est pas la même chose. Vous me faites vraiment hausser les épaules, tant vous êtes peu intelligent.

En-dus ne se formalisa pas. Le million, les cent mille francs d'arrhes et surtout l'air d'autorité qu'affectait Saintac, tout cela l'avait réduit au rôle à l'idée duquel il se révoltait tout à l'heure, au rôle d'obéissant serviteur.

— A votre tour, dit le chef des malfaiteurs, expliquez-vous.

— Connaissez-vous les lois ? demanda Saintac.

— Oui.

— Lesquelles ?

— Principalement le Code pénal, répondit En-dus en souriant.

— Et le Code civil ?

— Pas beaucoup.

— Si vous le connaissiez, vous sauriez que le jeune David, pour que ma femme puisse en hériter, ne doit pas disparaître.

— Ah !

— Il doit mourir, mourir au su de tout le monde. Qu'il trépasse de sa mort naturelle ou qu'il succombe à une mort violente, il faut que son décès soit constaté par les autorités civiles.

— Et s'il disparaissait seulement ? demanda Sémillant.

— On déclarerait simplement son absence et l'on serait obligé d'attendre dix ou onze ans avant d'être envoyé en possession de son héritage.

— Ah ! je comprends, dit En-dus.

— C'est heureux.

— Seulement, reprit le bandit, la besogne est bien plus difficile.

— En quoi ?

— En ce que la mort violente d'un homme, quelque précaution qu'on prenne, peut laisser des traces.

— C'est possible.

— Et il est toujours des gens assez indiscrets pour chercher à savoir à qui il faut imputer cette mort.

— Eh bien ? demanda froidement Saintac.

— Eh bien ! la police pourrait bien découvrir quelque chose et, de fil en aiguille, remonter jusqu'aux auteurs de ce crime.

— C'est vrai, mais c'est à vous à vous arranger de façon à ce que la police n'y voie que du feu.

— Comment ?

— Mais, mon cher monsieur, c'est votre métier, ce n'est pas le mien.

— Possible, reprit En-dus. Cependant, si, par hasard, j'étais arrêté et qu'on me fît parler, vous seriez person-

nellement intéressé à ce que votre nom ne fût pas prononcé.

— Cela veut dire ?

— Que vous seriez notre complice, après tout, et que vous vous dégagez bien lestement de votre responsabilité. Cela m'étonne d'autant plus, que vous avez, j'en suis certain, quelque moyen ingénieux à nous recommander plus spécialement pour arriver à notre but.

— Soit. Ce jeune homme, cet enfant a un goût très prononcé pour les longues promenades en voiture.

— Bien.

— Ses chevaux sont des bêtes très fougueuses...

— Cela suffit, interrompit En-dus. On fera entrer chez lui, en qualité de garçon d'écurie, un homme à nous, et, quelques jours après, il arrivera un accident.

— Quelle sorte d'accident ? demanda Saintac.

— Les chevaux s'emporteront et... vous devinez le reste.

— A peu près. Mais si l'on découvre que les chevaux ont pris un breuvage excitant ou qu'on leur a enduit la croupe de substances corrosives, on voudra savoir quel sera l'auteur de ce méfait.

En-dus réfléchit un moment. Puis il se frappa le front.

— Ne pourrait-on pas, dit-il, faire retomber les soupçons sur quelqu'un qui vous gênerait.

Saintac sourit imperceptiblement.

— Sur un Main-Hardye, par exemple.

— Non, non, dit Saintac, sur quelque autre personne.

— Que voulez-vous dire ?

— J'aimerais assez faire d'une pierre deux coups.

— Parlez.

— Si le jeune David venait à mourir de mort violente, on rechercherait alors quels sont ceux qui pouvaient avoir intérêt à sa mort.

— Oui, mais je ne comprends plus bien.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est vous qui avez intérêt à la mort de David.

— Vous vous trompez.

— Comment ! je me trompe, s'écria En-dus en éclatant de rire.

— Certainement.

— Vous allez m'apprendre en quoi je me trompe, alors.

— Mais, en ce que ce n'est pas moi le moins du monde qui hérite de M. David.

— Mais alors... fit le bandit, qui n'osa pas achever.

— C'est ma femme.

— Ah ! murmura En-dus, qui hésitait à comprendre.

Ce chef de malfaiteurs était vraiment épouvanté par ce qu'il entrevoyait dans l'esprit de son interlocuteur.

— En effet, dit Sémillant, dont la figure s'illumina d'une expression indéfinissable, c'est Mme Saintac qui hérite.

— Et puis ? fit En-dus.

— Et puis, rien n'est plus simple, reprit Sémillant. La justice, si nous savons nous y prendre, aura de bonnes raisons pour croire que Mme Saintac, avide des biens de M. David, l'a aidé à passer dans l'autre monde.

Saintac n'ouvrait pas la bouche. En-dus le regardait, presque effrayé.

— Cette supposition, d'ailleurs, ne peut pas être admise une minute, continua le jeune bandit, qui ne riait plus et dont l'œil ardent s'était posé sur Saintac ; aussi espérons-nous que Mme de Saintac sortira blanche comme neige de cette accusation.

— A moins, cependant, ajouta Saintac, qu'on ait accumulé contre elle tant de probabilités qu'elle ne puisse se soustraire à cette grave responsabilité.

Les monstres eux-mêmes aiment leurs femelles. En-dus fut réellement épouvanté de ce qu'il entendait.

Mais il songea au million, et bientôt il se remit de son émotion.

— Expliquons-nous catégoriquement, dit-il.

— A votre aise, murmura Saintac.

— Vous voulez dire qu'il faudra dresser autour de Mme de Saintac tant d'embûches, tant de circonstances accusatrices, que l'opinion publique elle-même, qui la vénère, finisse par l'accuser, la maudire...

— Et la condamner avant les juges...

— Qui n'y manqueront pas, ajouta le bandit. Ah ! par ma foi, monsieur de Saintac, vous êtes un homme beaucoup plus fort que moi.

— Vous me flattez, dit Saintac dédaigneux.

— Non, vraiment.

— Mais, reprit le mari d'Hermine en désignant Sémillant, vous avez là un camarade qui me paraît tout parti-

culièrement intelligent. Si vous m'en croyez, vous lui donnerez de l'avancement.

— Encore plus intelligent que tu ne crois, pensa Sémillant, qui reprit son sourire aimable.

— Votre plan, monsieur, continua En-dus, est excellent. Mais il comporte une infinité de détails auxquels nous devrons songer quelque temps. Il ne faut rien abandonner au hasard dans de semblables entreprises et nous ne pourrons commencer rien de sérieux avant cinq ou six semaines...

— Le temps de tendre la toile d'araignée à laquelle se prendra Mme de Saintac, ajouta Sémillant.

— Je ne suis pas très pressé, remarqua Saintac.

— Alors, où vous reverrai-je ?

— A la Tour des Chouettes.

— Quand ?

— Dans quinze jours.

— C'est convenu. Mais faites-moi prévenir du jour et de l'heure de votre visite, parce que l'un ou l'autre de mes fidèles pourrait bien vous envoyer, comme par mégarde, une balle dans la tête s'il vous prenait pour un curieux.

— Ne vous inquiétez pas de cela.

— Mais, au contraire, je m'en inquiète beaucoup, vous représentez pour moi un joli million.

— Ne vous inquiétez pas, vous dis-je. Je serai à vos côtés, dans le grand souterrain de Bouquey avant qu'aucun de vos hommes se doute de ma présence dans le pays.

En-dus le regarda avec de grands yeux.

— C'est ainsi, reprit froidement Saintac.

Le jeune Sémillant souriait de plus belle. Saintac reprit la parole au bout de quelques minutes :

— Eu-dus, dit-il d'un ton de commandement.

— Que désirez-vous ? demanda le bandit, qui parut sortir d'un rêve.

— Où sommes-nous ?

— Bien près du pont de Beaurech.

— Ce n'est pas probable.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Saintac s'arrêta court et parut prêter une oreille attentive.

— Rien encore, dit-il.

Puis, reprenant la conversation :

— Ce n'est pas pour rien, dit-il que j'ai ordonné à vos hommes de chanter sans cesse en tirant le bateau sur le chemin de halage.

— Ah !

— Leur chant est pour quelqu'un que j'ai apposté un signal auquel il répondra par un autre signal... Ecoutez.

On garda le silence.

— N'entendez-vous pas résonner la corne des vendangeurs ? demanda le mari d'Hermine.

— Si, répondit Sémillant, c'est bien cela que je viens d'entendre.

En-dus ne dit mot.

— Oui ! oui ! reprit Saintac, je l'entends distinctement maintenant, faites-moi mettre à terre, En-dus.

— Je suis à vos ordres.

— Vous vous rappellerez notre conversation d'aujourd'hui ?

— Certes ! fit le bandit.

— Vous n'en oublierez aucun détail ?

— Je ne crois pas.

— Dans quinze jours vous recevrez ma visite.

— C'est convenu. Sémillant va vous conduire sur la berge.

On ne se salua pas. Les politesses entre pareilles gens étaient choses complètement inutiles.

Seulement, au moment où Saintac allait monter sur le pont du bateau par une petite échelle fort roide, il s'approcha de la couchette et prit Marinette dans ses bras.

— Que faites-vous ?

— Je l'emporte, parbleu !

— Où donc ?

— Maître En-dus, vous êtes bien curieux.

— Mais !...

— Vous ai-je payé l'expédition de cette nuit ?

— Oui.

— Eh bien ! ne vous occupez pas du reste. Vous avez un défaut qui finira par vous porter malheur ; vous êtes trop enclin à vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

En parlant ainsi, Saintac, qui était évidemment doué d'une force physique très grande, avait enlevé comme une plume l'enfant endormie.



— *Qu'y a-t-il pour votre service, demanda en patois un petit homme très âgé* (page 82).

Chargé de ce fardeau, il descendit dans le canot à l'aide duquel Sémillant allait le conduire à terre.

— A revoir, En-dus, dit-il à demi-voix.

— A revoir, monsieur, dit le cul-de-jatte, qui de ses mains s'était hissé jusque sur le rebord du bateau.

— Je pousse ! demanda Sémillant.

— Pousse, lui dit Saintac.

En deux coups d'aviron l'embarcation gagna le bord, et Saintac en descendit portant toujours la jeune fille dans ses bras.

A peine avait-il fait quelques pas sur le chemin de halage qu'il sifflotta d'une certaine manière, et aussitôt un homme d'une taille très élevée et d'une corpulence développée s'approcha de lui et lui adressa quelques paroles dans un langage inconnu.

Saintac répondit dans le même jargon. Le colosse prit à son tour la jeune fille et l'emporta comme une plume.

Les deux hommes et l'enfant qu'ils enlevaient disparurent bientôt dans le brouillard.

Sémillant revint à force de rames à bord du bateau où l'attendait En-dus.

Quand celui-ci vit son camarade de retour, il cria aux bandits qui remorquaient la sapine :

— Et maintenant, un peu plus vite que ça, n'est-ce pas ?

Les hommes halèrent vigoureusement sur la corde et, sous cette impulsion, le bateau d'En-dus prit une marche plus accélérée.

En-dus et Sémillant s'assirent côte à côte sur l'avant et se mirent à causer.

On devine aisément que le sujet de leur conversation ne fut autre que la visite de M. de Saintac et les paroles qu'il avait prononcées.

Les deux bandits tombèrent d'accord que le mari d'Hermine les avait stupéfiés l'un et l'autre.

Ils causaient à voix basse pour que l'homme qui se tenait à la barre ne les entendît pas.

— Il est plus fort que nous, disait En-dus, et il m'a intimidé.

— Ça s'est bien vu, tu es joliment maladroit.

— Moi, maladroit !

— Mais, certainement.

— Ah ça ! blanc bec.

— Bien ! tu vas te fâcher. Tu es trop orgueilleux, mon cher En-dus. Qu'est-ce que ça pouvait te faire que ce

particulier eût l'air d'être le maître et voulût te commander.

— Mais...

— Moi, je l'ai trouvé bien bête de monter sur ses grands chevaux à cette occasion. Tu aurais bien dû être plus spirituel que lui.

— Mais pourquoi ?

— Parce que nous l'aurions fait bavarder et nous aurions su bien des choses qu'il nous a cachées.

— Lesquelles ?

— Mais, entre autres, quels sont les souterrains qu'il connaît pour pénétrer dans la Tour des Chouettes.

— Bah ! c'est sans importance. Et il s'est moqué de nous.

— Non, il ne s'est pas moqué de nous. Mais nous pouvons nous moquer de lui.

— Comment ?

— Il t'a dit ce qu'il attend de nous ?

— Oui.

— Faire mourir le David et de telle façon que Mme de Saintac soit accusée de ce crime.

— Oui.

— En sorte que lui qui a un fils âgé de deux ans sera nommé tuteur et mangera cette fortune si bon lui semble.

— Qu'est-ce que ça nous fait ?

— Comment ! qu'est-ce que ça nous fait ?

— Puisque nous avons le million.

— Ah ! ça, il te suffit à toi d'un million ?

— Il y a bien des gens qui se contenteraient à moins.

— Tu n'es pas né pour les grandes entreprises, mon pauvre En-dus. Tu sais te moquer admirablement de la police ; tu la joues par-dessous jambe, sans plaisanterie, mais tu ne comprends rien à ton métier ni aux sérieuses opérations.

— Allons ! tu vas me faire la leçon.

— Eh ! non. Mais je ne peux m'empêcher de penser que ce fameux million qui te fait ouvrir de si grands yeux, il ne te le donnera peut-être pas.

— Comment ?

— Parbleu ! tu toucheras bien cent mille francs d'arrhes. Mais qui te dit qu'une fois le coup fait, il ne te plantera pas là.

— Oh !

— Et d'ailleurs quand même il te le donnerait, qu'est-ce que c'est que ça pour un homme qui héritera d'une soixantaine de millions.

— Le jeune David est-il aussi riche que ça ?

— Non, mais il y a aussi la fortune de Mme de Saintac.

— C'est vrai, dit En-dus, les yeux allumés par la convoitise.

— C'est une affaire, reprit Sémillant, qui devrait nous rapporter cinq millions.

— Mais nous avons accepté maintenant.

— Oh ! ce n'est pas ça qui m'embarrasse.

— Tu as donc une idée ?

— Et une fameuse !

— Voyons-la.

— Il faut combiner nos affaires tout simplement de façon à compromettre Mme de Saintac. Mais garder dans nos mains la preuve qu'elle est innocente, et que c'est son mari qui aura fait le coup.

— En effet, l'idée vaut la peine d'être étudiée.

— Lorsque le petit sera mort et que la justice se mettra en campagne, nous demanderons nos cinq millions à Saintac.

— Et s'il refuse ?

— Nous irons porter à sa femme et à la justice les pièces qui établiront l'intention du Saintac de faire passer sa femme pour une misérable. Le service que nous lui rendrons alors vaudra bien cinq millions.

— Brave Sémillant, dit En-dus d'un air bonhomme en frappant sur l'épaule de son jeune camarade, sais-tu que tu es extrêmement intelligent ?

— Je le sais.

— Et que je ne regrette pas de t'avoir nommé premier lieutenant. J'avoue même que je me conduisais comme un imbécile dans cette affaire. Ce million m'avait aveuglé.

— Tu ne pensais sans doute pas qu'il t'en restera peu lorsqu'il faudra récompenser, et grassement, la plupart de ceux qui serviront dans cette affaire.

— Tu as encore raison, mon petit Sémillant, quand je me retirerai, c'est à toi que je donnerai le commandement de la troupe. Je t'apprendrai par la même occasion les

moyens mystérieux que j'emploie pour me faire obéir et respecter.

Le jeune bandit, à ces mots, ne put s'empêcher de sourire.

En-dus, lui, devenait peu à peu communicatif. Tout à coup, après quelques autres propos dans lesquels il avait laissé paraître pour son lieutenant une confiance familière :

— Eh ! dit-il en riant de bon cœur, il y aurait bien encore un autre moyen de devenir tout de suite le chef de la bande.

— Et lequel ? demanda le jeune homme sur le même ton de bonne humeur.

— Mais ce serait simplement...

En-dus s'arrêta. Il craignait d'en dire trop...

— Achève, dit Sémillant.

— Bah ! tu es brave et un ami, reprit En-dus, je peux bien faire cette plaisanterie.

— Quelle plaisanterie ?

— Si tu voulais devenir chef de la bande, tu n'aurais qu'à me poignarder.

— Ah !

— A me jeter dans la Garonne.

— Tiens !

— Et comme je n'ai jamais pu parvenir à nager sans mes jambes...

— Et que d'ailleurs dans ce brouillard tu aurais quelque peine à trouver le bord.

— Je me noierais infailliblement.

— Sais-tu, dit tranquillement Sémillant à son tour, que tu viens de me donner une idée excellente...

En-dus éclata de rire.

— Et que je vais la mettre à exécution.

Le chef des bandits, toujours riant, pensa que Sémillant continuait la plaisanterie et se tourna vers lui. Mais, au même moment, il reçut en pleine poitrine un coup de poignard magistralement appliqué.

— Je profite de tes leçons, mon maître, dit le jeune bandit.

En-dus poussa un soupir étouffé et chancela. Sémillant le poussa simplement.

On entendit la chute d'un corps dans l'eau, et le silence

ne fut interrompu que par les han ! que poussaient les faux mariniers en tirant sur leur corde.

Le matelot qui était à la barre avait entendu la chute d'En-dus. Il cria de sa place :

— Quelqu'un est-il tombé à l'eau ?

— Je ne sais pas, répondit Sémillant.

— Où est En-dus ?

— Il était là il y a une minute, répondit le jeune bandit.

— Il n'y est donc plus.

— Je n'en sais rien, répliqua Sémillant. En-dus ! En-dus ! se mit à appeler celui qui venait de l'assassiner.

— Eh bien ! il ne répond pas ?

— Non, par ma foi.

— Alors, c'est lui, ajouta le marinier, qui est tombé à l'eau.

— On cria alors aux hommes de s'arrêter. Sémillant, avec un empressement et une ardeur incroyables, sauta dans l'embarcation et se mit à parcourir la rivière dans tous les sens en appelant son chef. Mais, comme on pense, il ne le trouva pas.

Au bout d'une demi-heure de recherches inutiles, le lieutenant désespéré en apparence remonta sur la sapine.

— Mais, comment cela est-il arrivé ? demanda l'un des hommes qui traînaient le bateau.

— Est-ce que je sais ? répondit le jeune brigand. J'étais dans la chambre lorsque j'ai entendu Mathieu me demander si quelqu'un était tombé à l'eau, et je n'ai plus vu En-dus.

Il se sera noyé.

— En-dus ne se noie pas, déclara solennellement et effrontément Sémillant ; les différents tours de passe-passe auxquels le cul-de-jatte avait habitué ses hommes semblaient justifier les propres paroles du meurtrier.

— Qui sait, reprit celui-ci, qui sait si le capitaine n'a pas eu besoin de disparaître pendant quelques jours. Vous n'ignorez pas qu'il n'a pas toujours la précaution de nous mettre au courant de ses affaires.

— C'est vrai.

— Je venais de bavarder avec lui. Il n'avait certainement pas l'intention de se suicider.

— Parbleu ! dirent en chœur les bandits.

— Il aura eu besoin d'aller à terre. Je l'ai toujours

soupçonné d'avoir des amourettes, dit Sémillant d'un ton badin qui rassura les malfaiteurs.

— Oh ! c'est bien sûr qu'il n'est pas tombé à l'eau par hasard, remarqua le même Mathieu qu'on venait de nommer.

— Cela ne doit pas empêcher de faire nos affaires et notre devoir, reprit le lieutenant. Où sommes-nous ici ?

— Au fort Marchais.

— C'est bien, il faut mouiller alors.

On entendit l'ancre tomber dans la rivière.

— Et maintenant, mes enfants, dit Sémillant à demi-voix, dispersez-vous, et que dans une heure tout le monde soit à la Tour des Chouettes.



IV

Les gendarmes et ceux qui les avaient accompagnés venaient d'entrer par la grande route dans le bourg de Beaurech.

— Ici, dit Main-Hardye. C'est Budos qui va nous guider, puisqu'il connaît le pays.

— Je connais le chemin de Cossour.

— Seulement ?

— Oui.

— Vous n'avez jamais vu la Tour des Chouettes alors ? demanda le jeune agent de police.

— J'ai aperçu une fois en hiver, à travers les arbres, une espèce de donjon qui est à droite du chemin.

— Ce doit être cela.

— Mais je ne saurais vous y conduire. Il doit y avoir des sentiers fort durs à escalader.

— Il faut prendre un habitant du pays pour guide, dit l'officier de gendarmerie.

— Si l'on en trouve.

— Mais, parbleu ! nous prendrons le premier venu.

— Je doute, fit l'agent de police, qu'aucun d'eux consente à nous conduire.

— Pourquoi ?



Castérac courait grand risque de ne pas en apprendre davantage (page 89).

— D'abord, parce que ces pauvres gens doivent être sous l'empire de la terreur qu'inspirent les bandits dans tous les environs.

— Et ensuite ?

— Ensuite, parce que voici la nuit tout à fait tombée et que, dans ce brouillard, sa peur sera plus grande encore.

— Bah ! bah !

— Ajoutez à cela, mon lieutenant, dit alors Main-Hardye, que si nous forçons un des paysans à nous guider, rien ne lui sera plus facile que de nous échapper et de nous laisser dans le plus grand embarras.

— D'autant plus que nous n'y verrons pas plus loin que notre nez.

— Je ferai allumer des torches.

— Ce serait une imprudence insigne.

— Une imprudence !

— Oui, car chaque lueur servirait de point de mire aux bandits qui pourraient bien nous envoyer des coups de fusil.

— Vous pensez qu'ils iraient jusque-là ?

— On les dit audacieux, déterminés et capables de tout.

— Je ne veux pourtant pas avoir fait ces quatre lieues pour rien, dit l'officier. On rirait bien à Bordeaux de nous voir revenir non seulement bredouilles, mais encore sans avoir rien fait pour dénicher le gibier.

— Je suis ici pour vous obéir. Ordonnez, lieutenant, reprit l'agent, nous marcherons.

— Eh bien, frappons à la première porte, et demandons à celui qui nous répondra de nous conduire à la tour.

— Soit.

On frappa, en effet, à une maison basse qui faisait justement face au grand portail de l'église.

— Qui va là ? demanda une voix de l'intérieur.

— Oh ! oh ! c'est bien singulier, dit Main-Hardye.

— Quoi donc ? demanda Malbessan.

— On dirait que c'est la voix de Saintac.

— Je n'osais pas le dire, répondit à voix basse Malbessan, mais cela m'a fait ce même effet.

— Qui va là ? reprit la même voix.

— Ouvrez, au nom de la loi, dit l'officier.

La porte fut entrebailleé.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? demanda en patois un petit homme très âgé, qui se montra sur le seuil, et qui n'était pas évidemment celui qui avait parlé le premier.

— Nous voudrions trouver dans le village un homme qui consentît à nous conduire à la Tour des Chouettes.

— Ah ! ma foi ! mes bons messieurs, vous avez du bonheur.

— En quoi ?

— En ce que vous avez frappé à la seule maison où l'on voudra vous guider.

— Comment ?

— Tous les habitants de Beaurech sont des poltrons qui croient aux histoires de revenants qu'on raconte sur la tour, et pas un n'oserait s'y aventurer, si ce n'est moi.

— Vous ?

— Moi ou mon fils. C'est que, voyez-vous, mes bons messieurs, nous avons été soldats l'un et l'autre.

— Soldats ?

— Oui ! moi, sous la République, et mon fils, sous Louis XVIII.

— Enfin, vous consentez.

— C'est-à-dire que mon fils consent.

— C'est bien, où est-il ?

— Le voilà.

Et le petit vieillard poussa devant l'officier un être gigantesque dont la figure avait une expression de niaiserie et de bestialité trop extraordinaire pour ne pas être un peu forcée.

A l'aspect de ce géant, l'officier ne put s'empêcher de dire :

— Je comprends qu'avec une carrure comme celle-là, on n'ait pas peur des revenants.

Le paysan regardait les gendarmes en dessous, comme s'il eût été occupé à les compter.

Pendant ce colloque, Main-Hardye et ses amis étaient descendus de cheval pour battre la semelle, car ils avaient cruellement froid aux pieds.

De la porte entr'ouverte jaillissait un rayon de lumière qui frappait en plein les gendarmes et qui éclarait sur un petit espace la route sèche sur laquelle piétinait tout le monde.

Tout à coup, Tancrède, qui avait examiné le colosse et qui ne le trouvait pas de son goût, eut le regard attiré par quelque chose qui brillait à ses pieds.

Il se baissa vivement pour ramasser cet objet, lorsque

le géant y mit, comme par mégarde, le pied dessus et l'écrasa sans rémission.

— Eh ! dites donc, l'ancien troupier, ôtez-vous donc de là, lui dit alors Tancrède.

— Pourquoi ça ?

— Parce que vous avez brisé avec votre pied d'éléphant une chose que je voulais ramasser.

— Ote-toi donc, Bertrand, dit le vieillard d'une voix mielleuse. Le paysan gigantesque eut l'air de n'avoir pas entendu.

L'officier alors poussa son cheval vers lui en lui disant :

— Prenez garde, mon ami.

Bertrand fut bien forcé de se retirer. Tancrède se baissa et ramassa un petit objet en or, mais qui n'avait plus qu'une forme incertaine.

Il l'examina attentivement et finit par dire tout haut :

— C'est bien cela, je suis sûr que c'est cela ?

— Quoi donc ? demanda l'agent de police.

Main-Hardye allait répondre, lorsqu'il vit braqués sur lui les yeux ardents de l'énorme personnage dont il commençait à se défier.

— Ce que j'ai à vous révéler, lieutenant, c'est assez important, mais je ne voudrais le dire que devant vous et l'agent que voici.

— Mettons-nous un peu à l'écart, dit l'officier.

— Voilà qui est fait, ajouta peu après l'agent de police ; nous vous écoutons :

— Les bandits ont dû passer par ici, dit rapidement Tancrède.

— Qui vous le fait supposer ?

— Je viens de trouver là, sur la route, une croix d'or à la Jeannette que j'avais donnée à ma jeune servante pour ses étrennes.

— C'est ce que ce grand imbécile a écrasé ?

— Oui, et je le soupçonne joliment de l'avoir fait exprès.

— Vraiment.

— Oui. De plus, il me paraît trop niais.

— C'est ce que j'allais vous dire, ajouta l'agent.

— Soyons prudents avec un homme qui doit être d'une force herculéenne et qui peut nous livrer aux bandits commandés par En-dus, lesquels sont arrivés déjà dans

leur repaire, si j'en crois ce témoignage de leur passage.

— Ce qu'il y a de certain, c'est que Marinette est passée par ici, de gré ou de force, et peut-être est-ce elle qui a laissé tomber cette croix, pour qu'on puisse suivre sa trace.

Après ces quelques paroles, on revint vers la maison.

— Nous avons absolument besoin d'un guide, dit l'officier en s'adressant au vieux paysan, mais ton fils a vraiment l'air trop bête pour que nous acceptions ses services. C'est toi qui nous giuderas.

— Moi ?

— Oui. Qu'as-tu à objecter ?

— Objecter ? je ne sais pas ce que c'est, et je n'objecte pas, mais j'ai de forts rhumatismes, et cela ne me fera pas de bien d'aller courir la côte dans le brouillard.

— Et crois-tu que cela me fera du bien, à moi ? riposta l'officier.

— Je ne dis pas ça, mais si vous vouliez prendre mon fils.

— Ah, çà ! vous faites bien des manières l'un et l'autre. Est-ce que par hasard vous seriez de complicité avec les brigands ?

— Nous ?

— Oui, vous.

Le géant resta morne et silencieux.

— Et pourquoi pensez-vous cela ? demanda tranquillement le vieux paysan.

— Parce que je n'ai jamais vu des gens si pleins de façons : Gendarmes, cernez la maison, et arrêtez-moi ces gaillards-là.

Il y eut un moment de stupeur chez les deux hommes. On entendit un bruit singulier dans la maison. Puis, celui qui passait pour le fils s'avança et dit :

— Vous avez tort de vous mettre en colère, mon officier, nous ne refusons, mon père ni moi, de vous conduire à l'endroit où vous voulez aller, vous pouvez nous faire arrêter, du reste, nous nous garderons bien d'opposer aucune résistance.

— Ah ! ah ! vous vous radoucissez, votre père est-il de votre avis ?

— Oui, répondit le vieillard.

— C'est bien. Alors, marchons et si vous voyez quelque

chose briller à vos pieds, ayez soin de ne pas marcher dessus comme tout à l'heure.

— On tâchera, mon lieutenant, répondit avec humilité le colosse, qui décidément avait l'air bien moins niais qu'on ne l'avait cru.

— Passez devant l'un et l'autre. Gendarmes, pied à terre.

Les gendarmes à ce commandement descendirent de cheval. On mit les bêtes à l'écurie chez le curé qui, précisément, avait un vaste hangar pouvant servir à cette destination, et l'on repartit à pied à travers des chemins un peu défoncés.

Mais cette route bourbeuse était une merveille à côté des ornières, fondrières et trous qu'on rencontra lorsqu'on s'engagea dans le chemin de Cossour.

Si cette voie singulière est la plus pittoresque du monde, elle est aussi en hiver la plus désagréable qu'on puisse imaginer pour des piétons qui n'y voient pas clair.

A chaque pas, ce sont des rochers qui surgissent comme les degrés d'un gigantesque escalier, et il faut parfois lever le pied à une hauteur de trente à quarante centimètres pour escalader cet obstacle.

Ajoutez à cela que le chemin de Cossour, qui rappelle très bien l'ancienne France, est encaissé entre deux rideaux de lierres, d'herbes parasites, de lianes et d'arbres enchevêtrés comme dans une forêt vierge.

Il en résultait que l'obscurité était devenue plus profonde. Un moment, l'officier craignit de voir ses hommes se perdre et eut l'idée de leur commander de se tenir par la main.

Nous ne savons pourquoi il ne prit pas cette précaution. Mais ce qui est sûr c'est que lorsque les deux guides eurent entraîné les gendarmes et les cinq jeunes hommes hors du chemin on commença à s'appeler de tous les côtés.

Ces hommes avaient la conscience des dangers qu'ils couraient.

Toute cette troupe de gens qui se savaient à quelques pas les uns des autres n'avaient plus aucune cohésion.

Il arriva même un moment où ils furent pris, tous, de la peur de se séparer du gros des gendarmes. Ils firent des efforts pour se grouper, et appelèrent les guides qui leur répondirent, à droite, à gauche, devant et derrière

eux, comme s'ils se fussent multipliés, ce qui ne contribua pas peu à augmenter la confusion.

— Sacrebleu ! dit l'officier, tous ces serins-là vont se séparer et ne se retrouveront plus.

L'épouvantable brouillard s'épaississait encore.

— Mon lieutenant, dit à voix basse un maréchal des logis chef, nous sommes trahis.

— Trahis ! comment ?

— N'entendez-vous pas chaque fois qu'un homme appelle qu'on lui répond d'un point différent. Or, les guides devraient être ensemble, et ce sont sans doute les bandits qui nous entourent dont nous entendons les voix destinées à nous égarer.

— C'est vrai. Rappelons notre monde sur-le-champ.

L'officier des gendarmes, qui avait une voix puissante, formula un commandement par suite duquel ceux qui l'entendirent se replièrent immédiatement sur lui.

Mais il y avait eu assez de désordre pour que neuf hommes, parmi lesquels on comptait Gontran de Castérac et Budos ne reparussent point.

Gontran, un peu emporté par son ardeur et guidé par Budos qui venait de reconnaître les lieux, avait monté la côte par un petit sentier. Il allait atteindre les ruines, lorsque quelqu'un qu'il crut être le guide lui cria :

— Où diable allez-vous par là, monsieur ? obliquez à gauche, vous marchez droit à un précipice.

Castérac s'écria :

— Peste ! voici un avis salutaire. Merci, mon garçon, du bon conseil. Budos, venez-vous, votre mémoire est en défaut.

Mais Budos ne répondit pas à cette interpellation. Il n'était plus aux côtés de Gontran.

Celui-ci s'inquiéta d'abord :

— Budos ! Budos ! cria-t-il.

Le silence seul lui répondit. Puis, comme il s'était remis à appeler de toutes ses forces, il entendit tout à fait à sa gauche quelque chose comme une réponse à son appel, et il se dirigea de ce côté.

Mais il ne retrouva pas son ami. Seulement, après avoir passé dans un petit bois de pins, il se trouva sur un chemin, quelque chose comme un large sentier qu'il se mit à suivre.

De ses compagnons il n'avait aucune nouvelle, et il n'entendait rien qui pût lui indiquer dans quelle direction ils se trouvaient.

— Bon ! me voilà perdu cette fois et bien perdu. Si cet officier avait seulement l'idée de faire faire une décharge générale, il saurait de quel côté il faut marcher.

Malheureusement, le chef des gendarmes que l'absence de ses sept soldats et des deux jeunes gens rendait furieux, ne pensa pas à employer ce moyen.

— Ce qui m'arrive n'est pas drôle, pensait Castérac. Je cherchais des aventures, et me voilà enseveli dans un brouillard dont il me sera impossible de me tirer avant demain. Belle perspective que celle de passer la nuit tout entière à errer sans savoir où je suis !

Sans compter que j'entends autour de moi des bruits qui semblent prouver que je suis suivi, épié et que les bandits sont à mes trousses. Il faut d'abord échapper à ce danger.

Et, sans hésitation, Castérac s'engagea dans les vignes, au hasard, franchissant les obstacles qui se dressaient devant lui, descendant parfois dans un ravin, escaladant plus tard la crête du coteau.

C'était un plan fort sage, et quelque familiarisés que fussent les camarades d'En-dus avec le pays, ils n'y voyaient pas mieux que les autres dans cette effroyable obscurité, et ils finirent par perdre la trace de Gontran qui, n'entendant plus rien de suspect, s'arrêta pour reprendre haleine.

Il venait de s'appuyer à un noyer, en s'épongeant le front, lorsqu'il fut de nouveau mis en éveil par un bruit de voix.

C'étaient deux hommes qui causaient tout haut en marchant. Cette conversation, qui ne dénotait pas chez ceux qui la tenaient l'intention de se cacher, fit croire d'abord à Gontran que le hasard l'avait ramené du côté des gendarmes.

Mais le danger qu'il venait de courir l'avait rendu prudent. Avant de témoigner sa présence en ce lieu, il voulut écouter pour savoir s'il n'avait pas à ses côtés quelque ennemi.

Et voici ce qu'il entendit :

— Marchez donc plus à gauche, Sahile, vous savez bien

que la rivière est là, et qu'un faux pas peut vous y faire tomber.

— Tu as raison.

— Et puis, modérez votre impatience, nous arriverons à temps.

— Je l'espère, répondit celui qu'on avait appelé Sahile, mais n'oublie pas que ma femme revient ce soir même de Sainte-Croix-du-Mont et que je veux être à Bordeaux pour la recevoir.

— Nous avons le temps, Sahile, il n'est pas encore sept heures, et d'ailleurs nous entendrons passer la voiture de madame, qui est bien reconnaissable au son des grelots d'argent de ses chevaux. Aussitôt qu'elle aura dépassé le bourg, nous monterons à cheval, et rien ne sera plus facile que d'arriver à Bordeaux une heure avant Mme de Saintac.

— Ne prononce jamais ce nom tout haut.

— C'est vrai, Sahile, je vous demande pardon.

Ces paroles avaient produit chez Castérac des impressions subites et différentes qui s'étaient succédé dans son esprit avec la plus grande rapidité. D'abord, il avait senti ses cheveux se dresser sur sa tête à cette idée qu'en faisant un pas de plus il aurait pu aller tomber dans la rivière et s'enfoncer dans la vase si dangereuse en cet endroit.

Puis, il oublia bien vite cela lorsqu'il entendit cet homme qu'on appelait Sahile parler de sa femme et surtout, lorsqu'il apprit que cette femme était Mme de Saintac, c'est-à-dire Hermine de Grenouillac, la petite-fille de la comtesse Sarah.

Quel était donc ce nouveau mystère ?

Castérac courait grand risque de ne pas en apprendre davantage, car les deux voix s'éloignaient, et la conversation devenait moins distincte, lorsque tout à coup M. de Saintac reprit :

— Parbleu, nous jouons de bonheur, et je ne me croyais pas si près de la maison. As-tu la clef ?

— La voilà.

— Ouvrons doucement pour ne pas l'effrayer au cas où elle ne serait plus en léthargie, reprit Saintac.

Gontran entendit le grincement d'une serrure, puis le bruit d'une porte qu'on referme avec quelque précaution.

Il se dirigea en toute hâte du côté où il pensait trouver la maison, et il fut assez heureux pour l'atteindre sans trop de maladresse.

Usant de la plus grande prudence, Castérac fit le tour de cette maison, espèce de demeure de paysan, n'ayant qu'un rez-de-chaussée et ne pouvant contenir plus d'une pièce.

Les deux hommes avaient allumé une lumière. Le volet qui fermait l'unique fenêtre de ce misérable logis était, très heureusement pour Gontran, tout à fait vermoulu, et déjà l'un des coins avait été réduit en miettes ou emporté par quelque accident, en sorte que du dehors le jeune homme pouvait voir ce qui se passait dans la petite chambre.

Il n'y avait point de lit, tout l'ameublement consistait en une table, deux chaises informes et un vaste fauteuil en velours d'Utrecht, dont le luxe jurait singulièrement avec l'aspect misérable de ce qui l'entourait.

Dans ce fauteuil était assise ou, pour mieux dire, étendue, une jeune fille d'une merveilleuse beauté.

Autant qu'on en pouvait juger, elle était de taille moyenne, mais admirablement faite.

Ses cheveux, quoique blonds, étaient un peu crépus et avaient des reflets de feu.

Ses grands yeux, d'un noir sombre, étaient grands ouverts, et cependant, à son immobilité, il était facile de voir qu'elle avait été plongée dans quelque sommeil extraordinaire par un narcotique puissant.

Les tons chauds de sa peau, très brune, contrastaient de la façon la plus étonnante avec la nuance de ses cheveux ; cela redoublait même le charme de sa personne déjà bien charmante. Sa bouche entr'ouverte laissait voir des dents, admirables perles, enchâssées dans le corail de ses lèvres.

Les deux hommes étaient restés à la contempler. Gontran ne s'était pas trompé : l'un des deux était bien M. de Saintac, l'autre, quoique vêtu à l'européenne, paraissait appartenir au type le plus pur de la race des Hindous de l'intérieur qui, à cette époque, n'étaient pas encore tous soumis par l'Angleterre. Il avait la face plutôt bistrée que noire, les traits anguleux, les cheveux lisses ; et sa barbe ne manquait pas d'une certaine grâce.

— Ainsi, c'est elle, dit ce dernier en prenant une attitude de respect et d'humilité.

M. de Saintac, à cette question, fit un signe de tête affirmatif.

Castérac pensa qu'il avait devant les yeux la petite Marinette, à laquelle d'ailleurs il trouva un petit air sauvage tout particulier. Il combinait déjà un plan destiné à rendre la liberté à la jeune fille, lorsque ce qui se passa dans la petite maison et ce qu'il entendit vinrent lui donner à penser qu'il s'était grossièrement trompé.

En effet, M. de Saintac jeta sur le corps inanimé de la jeune personne une espèce de manteau de soie couleur de feu, au centre duquel étaient brodés des signes étranges et dit :

— C'est la princesse Wandeshah, mon cher Mulhar.

A ces mots et surtout, à ce qu'il sembla au jeune Gontran, à l'aspect du manteau, l'Indien se prosterna devant la jeune fille en prononçant des paroles mystérieuses qui parurent faire aussi une vive impression sur M. de Saintac, car il s'inclina, avec toutes les marquees de la vénération, devant l'enfant endormie.

Mulhar se releva bientôt.

— Quand se réveillera-t-elle ? demanda-t-il.

— Dans une heure, probablement.

— Alors, vous pouvez me dire, Sahile, comment vous l'avez retrouvée.

— Il faut que je te dise d'abord comment nous l'avions perdue, répondit Saintac.

On juge si Gontran, stupéfait, écoutait de toutes ses oreilles.

Saintac reprit :

« — Wandeshah, tu le sais, était encore une enfant à la mamelle lorsqu'elle disparut du palais de son père, le noble rajah de Rizapore.

— Elle avait à peu près onze mois.

« — Oui. On l'avait confiée aux soins d'une nourrice, qui appartenait elle-même à la première noblesse du royaume.

— La nourrice Khatildane ?

— C'est cela. Tu n'as rien oublié, Mulhar, tu es un serviteur précieux et fidèle.

— Fidèle, toujours, répondit l'Hindou.

« — Cette Khatildane avait été mise en relation, on ne sait comment, avec des prêtres chrétiens, des missionnaires catholiques qui s'étaient introduits dans le pays et qui cherchaient à y faire des prosélytes.

« En fait de religion, ajouta Saintac en manière de réflexion, on trouve toujours des gens prêts à abjurer la leur et à adopter celle qu'on leur offre. Ce fut le cas de Khatildane.

— Elle a donc commis cette apostasie! demanda Mulhar sur un ton de terreur scandalisée.

« — Oui. Elle abandonna le culte de Brama pour celui du Christ et de la vierge mère, elle qui avait été prêtresse de Siva pendant dix ans.

L'Hindou, à ces mots, leva les yeux au ciel d'un air désespéré.

« — Quand elle eut renié notre religion, reprit Saintac... »

A ces mots, Casterac ne put s'empêcher de marmoter :

— Mais cet animal de Saintac n'est donc pas chrétien?

« — Khatildane, continua celui-ci, devint une des catholiques les plus ferventes. Elle était intelligente, mais un peu portée au fanatisme et elle se mit à faire des prosélytes.

« Puis un jour qu'elle contemplait la petite princesse Wandeshah, qui lui souriait et à laquelle elle venait de donner son lait, il lui vint à la pensée que cette enfant qu'elle aimait tant serait damnée d'après la loi des chrétiens, et cette idée se mit à la tourmenter. »

Mulhar témoignait de plus en plus son étonnement.

« — Khatildane avait fait convertir, secrètement, toute sa famille au catholicisme. Son mari, ses enfants, une de ses sœurs pratiquaient avec ardeur la religion nouvelle et bien souvent, dans les conversations de la famille, il était question de Wandeshah et des moyens qu'on pourrait employer pour la convertir, elle aussi, sans lui demander son avis, bien entendu.

« C'est ce qui arriva : Khatildane fit baptiser la princesse...

— Mais de qui tenez-vous tous ces détails, Sahile ?

— D'un missionnaire, qui, du reste, n'approuva pas toutes les actions de la nourrice.

— Continuez.

« — Quand Wandeshah fut baptisée, Khatildane frémit à la pensée de se séparer de son enfant adoptif et de la rendre aux femmes du palais, aux serviteurs du rajah qui ne pouvaient manquer de l'élever dans la religion de ses pères.

« Avoir tout fait pour arracher, d'après elle, cette princesse à l'idolâtrie et la rendre aux faux dieux, c'eût été trop douloureux à son sens. »

Mulhar levait les bras au ciel.

« — Khatildane était bien coupable, elle ne tarda pas à le devenir davantage. Elle forma le projet d'enlever Wandeshah à son père, à son peuple, de la faire grandir et de l'élever dans la foi chrétienne...

— Misérable ! murmura l'Hindou.

« — Et enfin, ajouta Saintac, de ne la rendre à ses sujets que lorsqu'elle serait grande, c'est-à-dire fermement attachée à sa nouvelle religion.

« De cette façon, disait-elle au missionnaire qui m'a tout raconté, de cette façon, la princesse introduira la religion du Christ dans ses Etats et l'aidera à se répandre par son exemple et ses vertus. En peu de temps, tout le royaume de Rizapore sera sous l'empire du vrai Dieu !

« Dans son fanatisme, Khatildane mûrit son projet et ne tarda pas à le mettre à exécution. Elle se décida à partir pour l'Europe avec toute sa famille. Après avoir entassé des richesses nombreuses dans des coffres qui étaient partis en avant, elle fréta un navire, y embarqua tout ce qu'elle put secrètement emporter et cela lui fut facile, car tu sais que la frontière de Rizapore est à une demi-journée de la mer.

« Quand tout fut prêt, une nuit, son mari, sa sœur, ses enfants, ses domestiques, — ceux-ci ne se doutaient de rien, — partirent à dos d'éléphant pour la côte, où ils arrivèrent vers quatre heures du matin. Une barque les porta sur le navire qui mit aussitôt à la voile.

— Ainsi, dit Mulhar, pour soustraire la princesse au culte de ce que Khatildane appelait les faux dieux, elle l'a arrachée au rang qui l'attendait et l'a réduite à la domesticité ?

« — Attends un peu ; Khatildane, quoique chrétienne, était restée fidèle à son pays et dévouée à ses compatriotes. La seule chose qui lui dérangeât la cervelle était le désir

immense de ne pas exposer celle dont elle croyait avoir sauvé l'âme pour jamais, à retomber dans sa prétendue idolâtrie.

« Mais elle avait la ferme intention de faire élever la princesse d'une façon royale. Son plan était, d'abord, d'aller à Rome où elle présenterait son nourrisson au pape qui lui aurait choisi un pensionnat, dans lequel elle aurait reçu les principes d'une éducation toute chrétienne.

« Puis elle comptait faire voyager Wandeshah dans toute l'Europe, lui faire étudier les institutions de tous les peuples de l'Occident et la mettre à même d'apporter à ses sujets, en remontant sur le trône, non seulement une religion que la nourrice considérait comme la seule qu'on puisse pratiquer, mais encore des principes et des idées de civilisation qui ne pouvaient manquer de produire des merveilles avec un peuple nouvellement converti et par conséquent très ardent.

« Tu m'as bien compris.

— Oui, répondit Mulhar.

« — Khatildane partit avec tout son monde et la traversée fut heureuse pendant près de quatre mois.

« Mais un jour, au moment d'entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, la nourrice et les siens furent assaillis par un ouragan tellement épouvantable qu'en quelques heures tout espoir de sauver le bâtiment dut être abandonné.

« C'est ici, cependant, que Khatildane montra, malgré tout, sa fidélité et son courage.

« Le navire faisant eau de toutes parts, le capitaine fit mettre à la mer la seule embarcation qui lui restât. C'était un canot où il y avait de la place pour six personnes au plus. Khatildane s'y installa avec la princesse, deux rameurs et ce qu'elle avait de plus précieux ; quoiqu'elle aimât bien ses enfants, elle n'hésita pas à les abandonner.

« — Réjouissez-vous, leur dit-elle en se séparant d'eux, vous allez m'attendre dans le sein de Dieu. Moi je fais mon devoir et je sauve la princesse, qui doit sauver à son tour et régénérer notre beau pays. »

En entendant tout cela, Casterac croyait rêver.

« — Le navire, reprit Saintac, sombra presque sous les yeux de la nourrice.

« Elle fit le signe de la croix et offrit à Dieu ses dou-

leurs d'épouse et de mère en expiation de ce qu'elle croyait être ses péchés, puis elle serra l'enfant dans ses bras avec exaltation, toute fière de l'avoir sauvée.

« La tempête continua, mais en s'amoindrissant. Pendant deux jours et deux nuits le canot roula sur les énormes lames de l'Océan, au hasard.

« Ce qui m'étonna dans cette aventure, c'est que les deux matelots n'aient pas tué Khatildane et l'enfant pour s'emparer des richesses contenues dans les coffres qu'on avait embarqués avec eux.

— Peut-être, dit Mulhar, en ignoraient-ils la valeur.

« — Peut-être, répliqua Saintac. Quoi qu'il en soit, les naufragés furent recueillis par un navire du port de Bordeaux, au moment où une nouvelle tempête se déchaînait sur la mer. Le sauvetage de la princesse et de Khatildane se fit dans des conditions extrêmement difficiles. On procéda d'abord à l'embarquement de l'enfant, puis de la nourrice, et au moment où l'on allait faire monter sur le pont les richesses que contenait le canot, celui-ci, assailli par une vague énorme, chavira, entraînant avec lui les deux matelots qui le montaient.

« On parvint néanmoins à sauver les deux hommes, mais les coffres bourrés de diamants, de pierres fines et d'objets précieux furent engloutis à jamais au fond de la mer.

« Quand Khatildane arriva à Bordeaux, elle raconta son histoire à tous ceux qu'elle crut capables de s'intéresser au sort de la princesse, et notamment aux prêtres catholiques. Mais ceux-ci la prirent sans doute pour une intrigante, car ils n'ajoutèrent pas foi à ses paroles.

« Désespérée, la coupable nourrice tomba dans la plus profonde misère, et naturellement Wandeshah souffrit autant qu'elle.

— Malheureuse princesse ! dit Mulhar.

« — Les souffrances physiques et morales qu'endura Khatildane altérèrent bientôt sa santé et, un beau matin, la misérable mourut.

« Quand elle se sentit près de l'agonie, elle fit venir auprès d'elle une femme du peuple qui avait eu des bontés pour elle et lui raconta tout au long son histoire, en lui faisant promettre de tout tenter pour rendre à la princesse et son trône et son rang.

« Mais la brave Bordelaise à qui, jusqu'à ce jour, Khatildane n'avait jamais rien dit de tout cela, ne crut pas un mot de cette histoire.

« Elle pensa que la vieille Indienne, comme on l'appelait, avait déjà le délire et que ce dramatique récit était une imagination produite par les approches de la mort.

« Cela ne l'empêcha pas de faire ensevelir la nourrice et de prendre à sa charge l'enfant, qui grandit et devint belle, mais qui s'éleva tant bien que mal et finit par être mise en condition à l'âge de seize ans.

— Personne ne se doutait à Rizapore de ce qu'était devenue Wandeshah ? demanda l'Hindou.

— Personne.

— Je sais, reprit Mulhar, qu'à l'époque de sa disparition on raconta une histoire mystérieuse dans laquelle la déesse Siva jouait un rôle...

— Oui. Et il est heureux qu'on ait donné au peuple ces raisons, qui permettront de rendre à Wandeshah la haute position à laquelle elle était destinée.

— Mais, Sahile, comment avez-vous su que c'était là notre jeune souveraine ?

— Tu sais, reprit Saintac, qu'à peu près quatre ans après la mystérieuse disparition de la princesse de Rizapore, j'avais alors vingt-deux ans, mes Etats furent envahis par un aventurier.

— Djelli.

— Oui, Djelli, le bâtard de mon aïeul, le fils d'une bayadère. Ce misérable s'était fait un parti sur mes frontières. J'étais jeune, sans guide, entouré de courtisans qui se prosternaient à mes pieds pour un rien. Je riais, on riait ; j'étais triste, on se lamentait. J'en suis écœuré quand j'y pense. Il ne s'est pas trouvé un homme à ce moment-là pour me dire : Prince, ce n'est pas en vivant dans la dissipation et les plaisirs qu'on élève son pays et que l'on conquiert un peu de gloire.

— Pardon, Sahile, fit Mulhar avec une humilité qui laissait percer comme un reproche.

— Oui, tu as raison. Toi seul as voulu m'ouvrir les yeux et m'éclairer.

— Je savais que Djelli avait autour de lui de nombreux partisans. Je savais que vos folies, vos prodigalités, indisposaient contre vous le peuple, qui ne manquerait



— *Ne proférez pas un mot ! et vous êtes sauvée* (page 104).

pas d'accueillir avec faveur tout prétendant, pourvu qu'il fût de sang royal.

— Et, après tout, il était de sang royal, mon ennemi.

— Oui.

— Je frémis, quand je pense que c'est beaucoup par ma faute que des maux innombrables ont assailli le peuple que je devais rendre heureux. Il est inutile de rappeler ce qu'il advint. Je fus abandonné par mes soldats.

— Oui, mais à mes côtés vous vous êtes battu comme un lion, avec la poignée de serviteurs qui vous était restée fidèle, et votre peuple sut au moins que le souverain qu'il perdait était le plus brave des Hindous.

— Cela ne m'empêcha pas de quitter le champ de bataille seul ou presque seul.

— Avec moi, Sahile.

— Oui, avec toi, Mulhar, qui ne m'avais jamais flatté et qui ne m'abandonnas pas dans la mauvaise fortune ; avec toi qui sus remonter mon courage et me prouver que tout espoir n'était pas perdu.

« Nous nous déguisâmes en fakirs et nous gagnâmes Bombay à travers mille dangers.

— Là, nous échangeâmes, dès la première nuit, nos costumes sordides contre des vêtements européens...

— Et, reprit Saintac, nous nous embarquâmes aussitôt pour l'Europe. Les Anglais étaient nos ennemis jurés ; nous allâmes nous installer en France. J'appris la langue en peu de temps, puis je vins à Bordeaux où tu me procuras des papiers en règle.

— A partir de ce moment, Sahile, votre conduite a été de tous points marquée au sceau de la plus admirable prudence. Jamais vous n'avez commis une faute. Vous n'avez pas faibli un seul jour...

— Oui, je me souvenais de tes leçons. Aussi quand, sous le nom de Saintac, je vis la possibilité d'épouser la plus riche héritière de Bordeaux, je n'hésitai pas.

« Ce qu'il me fallait, à moi, c'était une fortune immense, une fortune colossale. Mlle de Genouilhac était riche à plusieurs dizaines de millions, et, de plus, pouvait, en cas de mort d'un sieur David, devenir bien plus riche encore ; c'est ce que je cherchais.

« Dans quelque temps, je peux te le dire aujourd'hui, dans quelque temps, tout se terminera selon nos vœux.

— Vraiment.

— Oui. Mes dernières dispositions sont prises.

— Et alors ?

— Alors, ma femme héritera de David, moi j'hériterai de ma femme et je me trouverai à la tête d'une fortune qui me permettra de revenir dans mon pays.

— Enfin !

— Oui, dans un an, j'espère, nous serons partis pour l'Inde.

— Brama vous entende.

— Pour comble de bonheur, j'ai retrouvé la princesse Wandeshah. Mon premier soin en arrivant dans la péninsule indienne sera de la ramener à son peuple, qui croira voir dans son retour un miracle dont je saurai profiter.

— Comment ? demanda Mulhar.

— Mais tout simplement en épousant, s'il se peut, la jeune femme que j'aurai sauvée et en lui demandant une armée pour aller chasser Djelli l'usurpateur.

— Bien.

— L'infortune m'a suffisamment instruit pour que je sache garder mon trône, si j'ai le bonheur, comme j'y compte, de le reconquérir.

— Mais vous ne dites pas, Sahile, comment vous avez retrouvé la princesse.

« — Oh ! d'une façon bien simple. Ma femme occupe très souvent une personne assez âgée qui vient aider nos domestiques. Un soir, comme cette femme dînait à l'office avec mes gens, l'un d'eux, le cocher, je crois, lui dit à brûle-pourpoint : — Est-il vrai, Eulalie, que la petite que nous avons souvent vue et que vous ameniez ici n'est pas votre fille. — C'est vrai, répondit-elle.

« — Qui est-elle donc ?

« A ces mots, Eulalie raconta en riant l'histoire que lui avait autrefois confiée Khatildane, et nos domestiques s'amusèrent beaucoup de ce récit.

« Il n'était pas un d'eux qui ne crût que la dame indienne était tout à fait folle.

« Par un hasard assez singulier, je me trouvai précisément, ce soir-là, dans une petite pièce attenant à l'office et d'où je pus tout entendre.

— Heureusement ! fit Mulhar.

« — Je ne puis te dire l'émotion qui s'empara de moi lorsque je compris toute l'importance de ma découverte et le parti que je pouvais en tirer. Je n'hésitai pas. Aussitôt, je m'informai de ce que pouvait être devenue l'enfant

dont il avait été question et j'appris qu'elle était servante comme celle qui passait pour sa mère.

— Une si grande princesse tombée en servitude ! s'écria Mulhar avec les signes de la plus vive indignation.

« — Je m'arrangeai pour la voir et je reconnus chez elle les principaux signes qui distinguent sa famille : la peau presque blanche et les cheveux blonds, dont on parle tant dans l'Inde.

« D'autres indications et certains détails de physionomie ne me permirent pas de douter qu'elle fût Indienne. J'avais devant moi Wandeshah.

— Était-elle... respectable ?

« — Un modèle de toutes les vertus. Je voulus lui révéler ses hautes destinées et je parvins à me ménager un entretien avec elle. Mais au premier mot que je hasardai, elle s'effaroucha et me dit qu'elle n'était pas la dupe de mes inventions :

« — Vous voulez, me dit-elle, m'entraîner à l'aide de cette histoire saugrenue hors des chemins que Dieu et mon devoir m'ont tracés. Apprenez, monsieur, que je suis une honnête fille et que je resterai honnête quelle que soit ma condition.

« Cela dit, elle me quitta et retourna à son modeste labeur.

— Il était pourtant indispensable que vous deveniez son protecteur et qu'elle finît par savoir qui elle était.

« — C'est pour cela que j'ai employé les grands moyens. La nuit dernière, elle a été enlevée par des gens ; la voilà.

— Quel est ce narcotique à l'aide duquel on l'a endormie ?

— Je n'en sais rien. C'est le chef des bandits qui s'était chargé de me la livrer qui le lui a administré. D'après ce qu'il m'a dit, elle va se réveiller d'un moment à l'autre.

Il y eut un moment de silence.

Pendant ce temps, on entendit tinter la cloche de l'horloge de la paroisse, qui sonna neuf heures. Casterac se demandait quelle conduite il devait tenir dans les circonstances plus qu'extraordinaires où il se trouvait placé.

— Il ne m'est pas permis de douter, pensa-t-il, que de Saintac, ce prince indien, ce personnage mystérieux, dont je comprends maintenant bien des actions, ne veuille se débarrasser de David et ensuite de sa femme, dans un

but d'ambition que je n'ai pas à examiner. Que dois-je faire ? tuer cet homme à l'instant même et prévenir ainsi de grands malheurs ? ou bien...

Dans la maisonnette, Saintac venait de reprendre la parole.

— Je jure, dit-il en étendant la main vers l'étoffe de soie qu'il avait jetée sur la jeune fille, je jure par l'étendard sacré de ma race, seul débris que j'aie conservé des splendeurs d'autrefois, de rendre à Wandeshah son trône et sa famille.

— Et j'y aiderai, ajouta simplement Mulhar.

En ce moment, la porte s'ouvrit. Un homme entra, c'était le bandit que nous avons entrevu et qui s'était si résolument affranchi de la tutelle de son capitaine, c'était Sémillant, en un mot.

A sa vue, Saintac fit un pas en avant, et lui dit avec brutalité :

— Que venez-vous faire ici ? qui vous a appelé ? qui vous a permis ?

L'autre continua d'avancer et laissa percer un sourire un peu irritant.

— Il y a du nouveau, répondit-il.

— Ne pouviez-vous attendre...

— Pour vous en informer ? interrompit Sémillant.

— Oui.

— Vous allez en juger.

— Je vous écoute, mais faites vite, mademoiselle va s'éveiller.

— Mademoiselle ! répéta Sémillant d'un ton moqueur. peste ! ce n'est pas pour longtemps, alors.

— Silence ! fit Saintac avec une autorité sans pareille. Je vous ai déjà dit que je n'entendais pas être traité par vous sur un pied d'égalité. Que ce soit la dernière fois que vous me forciez à vous le répéter !

— Soit.

— Et maintenant parlez vite.

— En-dus est mort.

— Le cul-de-jatte ?

— Lui-même.

— Quand donc ? Ah ! je devine, ce sont les gendarmes qui auront forcé votre repaire, et votre chef se sera fait tuer.

— Vous vous trompez. Les gendarmes n'ont rien forcé du tout. Ils sont même repartis pour le bourg, où ils comptent passer la nuit pour rallier leurs compagnons que nous avons égarés.

— Ces détails sont inutiles. Comment En-dus est-il mort.

— Il s'est noyé.

— Ah !

— Quelques minutes après votre départ, il est tombé du bateau. Et comme il ne pouvait nager, il a disparu dans le courant. Nous avons tout fait pour le retrouver, mais inutilement.

Saintac regarda fixement le bandit.

— Oseriez-vous affirmer qu'on n'a pas un peu aidé le hasard dans cette fâcheuse circonstance ?

Sémillant haussa les épaules.

— En-dus vieillissait, dit-il. Ce n'était plus l'homme que nous avions connu.

— Vraiment ?

— Vous avez pu vous en convaincre vous-même ce soir ; il a été maladroit à deux ou trois reprises.

— C'est vrai.

— Il n'est donc pas bien étonnant qu'il soit mort, reprit Sémillant (de son vrai nom Eusèbe Caraman) avec son perpétuel et infernal sourire.

— Et pourquoi avez-vous tenu à m'apprendre, au milieu de la nuit, cette nouvelle si fâcheuse ?

— Mais pour vous demander si les conventions faites avec En-dus tiendront toujours avec son successeur.

— Cela dépend de ce successeur.

— Comment l'entendez-vous ?

— Je veux dire que je maintiendrai, ou que j'annulerai mes propositions, quand je connaîtrai le nom de ce successeur.

— Ce successeur, le nouveau capitaine, c'est moi.

— Fort bien. J'ai promis que je serai dans quinze jours au souterrain de Rouquey, vous pouvez m'y attendre.

Sémillant allait ouvrir la bouche, lorsque la jeune femme fit un mouvement.

Cette fois, Casterac, intéressé au plus haut degré, fit un pas en avant et appliqua son œil à la fente du volet.

Saintac, en voyant remuer celle qu'il appelait la prin-

cesse, se tourna vivement vers le jeune bandit et lui dit :

— Sortez.

— Oh ! oh ! vous n'êtes pas extrêmement poli, fit Sémillant.

— Il s'agit bien de cela, répliqua Saintac, sortez, vous dis-je, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur et que votre troupe change deux fois de capitaine dans la même nuit.

— Bon ! des menaces.

On devinait que Wandeshah allait ouvrir les yeux. L'impatience gagnait Saintac.

— Mulhar, dit-il, jette cet homme à la porte.

L'Hindou bondit avec une telle rapidité que Sémillant n'eut pas le temps de se mettre en garde. Il fut saisi à bras-le-corps et porté dehors en un clin d'œil. Mulhar avait déployé, dans cette circonstance, une telle, force physique que Sémillant ne résista même pas.

Mais, au moment même où Mulhar accomplissait ce tour de force, la jeune fille avait ouvert les yeux et s'était levée du fauteuil qu'elle occupait.

Elle était vraiment d'une beauté indiscutable, quoique très étrange.

Encore sous l'empire du narcotique auquel elle avait dû le long sommeil dont elle sortait, la pauvre enfant ne paraissait pas avoir recouvré ses sens.

Elle jeta autour d'elle un long regard interrogateur, puis ses yeux se portèrent sur le mari d'Hermine Genouilhac.

— Monsieur de Saintac ! s'écria-t-elle. Je comprends tout.

Et la terreur lui rendant sans doute la présence d'esprit et la force, elle s'élança vers la porte ouverte par laquelle l'Hindou venait de disparaître avec Sémillant.

— Princesse, s'écria Saintac.

Et il voulut la retenir, mais il arriva trop tard. Prompte comme une gazelle de son pays, la jeune Indienne avait franchi le seuil et s'était enfoncée dans la nuit et le brouillard.

— Mulhar ! Mulhar ! dit Saintac arrête la princesse.

Wandeshah, instinctivement, se sentant chassée par cet homme, avait fait un crochet et venait de tourner autour de la maison.

— Au diable le brouillard ! s'écria Mulhar, c'est bien inutile de lui courir après maintenant.

Casterac, très surpris de ce dénouement imprévu, jugea à propos de se reculer précipitamment pour ne pas se trouver dans le rayon des recherches de l'Hindou. Mais en s'éloignant de la maison, il se trouva sur le chemin que parcourait la jeune femme, et celle-ci se jeta presque dans ses bras.

Soit qu'elle devinât, par instinct, qu'elle venait de trouver un protecteur inattendu, soit qu'elle eût perdu la tête et qu'elle invoquât, dans son désespoir, le premier venu, elle lui dit :

— Sauvez-moi, sauvez-moi.

Casterac, sans perdre une minute en hésitations, lui dit à voix basse :

— Ne proférez pas un mot, et vous êtes sauvée.

Puis la prenant dans ses bras, il s'éloigna hâtivement, se dirigeant vers les côteaux et se fiant à Dieu pour éloigner de lui et de celle qu'il portait tous les dangers de cette triste nuit.

La princesse Wandeshah, ou du moins celle que Saintac et son compagnon avaient appelée ainsi, n'avait pas prononcé une parole depuis que Gontran lui avait recommandé d'être muette.

Elle comprenait que son silence était sa plus grande chance de salut.

Mais Mulhar, qui avait été fanatisé par la vue de la jeune femme et surtout par le récit que venait de lui faire son seigneur et maître, Mulhar, malgré le peu d'espoir qu'il avait de faire des recherches inutiles au milieu du brouillard, ne s'en était pas moins mis à la poursuite de la fugitive.

— Est-ce que tu renoncerais à la retrouver, lui avait dit Saintac.

— Non, Sahile, non, je ne renonce pas, mais ce sera difficile. Je suis sûr qu'elle a pris par derrière de la maison. S'il faisait nuit ordinaire... ce ne serait pas long.

— Puis-je t'aider ?

— Oui. Prenez la route, et marchez jusqu'au pré qui est à cent pas d'ici.

— Pourquoi ?

— Parce que la princesse a dû trouver une muraille

devant elle et que c'est le seul chemin qu'elle puisse prendre.

— Et toi ?



Castérac, ivre de colère, s'était élancé au milieu des bandits (page 111).

— Moi je vais aller droit à la muraille et je la suivrai en forçant Wandeshah à fuir devant moi. De cette façon, elle sera forcée de se jeter de votre côté.

Quelque rapide qu'eût été ce colloque, il avait cependant fourni à Gontran le temps de gagner du terrain. Ce jeune homme, élevé dans les forêts du Canada, était d'une force physique rare. Le poids de la jeune fille le gênait à peine pour courir.

— Madame ou mademoiselle, lui avait-il dit, veuillez être assez bonne pour passer votre bras autour de mon cou, afin que je puisse vous emporter plus facilement.

La jeune femme, confiante, avait obéi sans dire un mot.

— Bien, ajouta Casterac, maintenant, de l'autre main, relevez et tenez vos jupes dans lesquelles je pourrais m'entraver.

Cela fut fait encore.

Mais selon la prévision de l'Hindou, Gontran était venu se butter contre une muraille assez haute.

— Allons bon, un mur, maintenant.

Il réfléchit un moment.

— Voyons, mademoiselle, il faut franchir ce mur. C'est notre seul espoir de salut.

La princesse fit un signe d'acquiescement. Mais déjà on entendait les pas de l'Hindou qui se rapprochait. Quelque légère que fût la marche de Mulhar, il foulait aux pieds, de temps à autre, quelque brindille de bois mort qui craquait en se cassant.

— Trop tard ! dit Casterac. Vos ennemis connaissaient ce mur et ils savent que vous deviez être forcée de le suivre pour vous échaper.

— Que faire, mon Dieu ? dit à voix basse la jeune personne.

— D'abord, nous cacher et laisser passer l'Hindou ou son satané maître.

Et, sans attendre de réponse, il fit sept ou huit pas en arrière avec des précautions infinies, puis il se tint coi.

Mulhar arriva à l'endroit où ils s'étaient arrêtés. Avec l'instinct de la bête fauve, il sembla deviner que celle qu'il cherchait avait stationné là, car il se baissa, tâta la terre et dit :

— Je suis sur la piste.

Puis il continua son chemin en toute hâte.

Quand il jugea que l'Hindou s'était suffisamment éloigné, Casterac fit quelques pas en avant et dit à la jeune fille, d'une voix à peine perceptible :

— Mademoiselle, vous allez mettre vos deux pieds dans mes deux mains. Je vous élèverai ainsi jusqu'à la hauteur de la crête du mur, où vous prendrez la peine de vous asseoir.

— Bien, répondit Wandeshah.

Et, sans faire une réflexion, elle exécuta la petite manœuvre indiquée.

Casterac l'enleva avec une vigueur peu commune. Elle s'aidait de ses mains.

— J'y suis, dit-elle bientôt à voix basse.

Franchir la muraille, pour Gontran, était un exercice de gymnastique des plus vulgaires. Aussi fut-il bientôt, lui aussi, à cheval sur le faîte, et de là il aida la jeune fille à descendre de l'autre côté.

— Tout va bien, dit-il quand elle fut en bas, et il sauta à son tour.

Ah ! s'il avait fait jour ou même une nuit plus claire, il eût frémi en voyant le danger qu'il venait de courir.

Il avait sauté en effet dans une vigne, dont les échalas pointus se dressaient dans le brouillard, et ce fut par un miracle d'heureuse chance qu'il tomba entre deux pieds de vigne.

Le ciel le protégeait.

— Maintenant, fuyons vite, dit-il.

Et il reprit dans ses bras la jeune personne, qui était sous l'empire d'une émotion extraordinaire et bien légitime.

Mulhar avait entendu un peu de bruit et son oreille de sauvage venait de deviner que c'était par là qu'il fallait continuer les recherches.

Il revint donc sur ses pas, en criant cette fois à pleins poumons :

— Par ici, Sahile, par ici.

— Va, va, avait répondu la voix de Saintac, je te suis.

Eperonné par ce danger renaissant, Castérac fuyait avec une grande vitesse. Aussi ne tarda-t-il pas à arriver sur une route.

C'était le grand chemin de Bordeaux. Au loin on entendait le roulement d'une voiture qui s'avançait avec une grande rapidité.

— Qu'entends-je ? demanda Gontran.

— C'est une chaise de poste, dit Wandeshah.

— Ne distinguez-vous pas le bruit de grelots ?

— En effet.

— A leur son argentin, je reconnais l'attelage annoncé par cet Hindou.

— Que voulez-vous dire ?

— Dans cette voiture qui s'avance se trouve Mme Hermine de Saintac.

— Vraiment !

— C'est le ciel qui vous protège en nous envoyant ce secours inespéré.

— Que comptez-vous donc faire ?

— Je connais Mme de Saintac, et je veux vous confier à elle.

— Y pensez-vous ?

— Non seulement j'y pense, mais c'est le seul moyen de vous sauver. Que deviendrions-nous tous les deux dans cette nuit affreuse ? où irions-nous ? Je n'ai pas dormi depuis près de quarante-huit heures, mes forces peuvent me trahir. Laissez-moi faire.

— Je me fie à vous, Monsieur.

— Venez alors.

La jeune femme marchait maintenant. Elle avait appuyé son bras tremblant sur le bras de Gontran et le suivait aussi rapidement qu'elle le pouvait.

— Je crois que vos persécuteurs ont perdu nos traces.

— Quelle nuit ! quelle nuit ! murmura la pauvre enfant. Pourquoi m'a-t-on conduite ici ? Ce Monsieur de Saintac ! Qui jamais aurait cru ?...

— Vous ne savez pas pourquoi il vous a fait enlever.

— Non.

— Alors, j'aurai bien des choses à vous apprendre, et j'irai demain chez Mme de Saintac pour vous voir.

— Mais je n'aurai pas besoin de rester chez Mme de Saintac.

— Et où iriez-vous ?

— Chez mon maître.

— Votre maître ! répéta Castérac qui se souvint alors que Sahile et Mulhar avaient dit, en effet, que la princesse était servante. Quel est votre maître ?

— M. de Main-Hardye le jeune.

— Mais alors, dit Gontrain, vous êtes Marinette.

— Oui, Monsieur. Est-ce que vous me connaissez ?

— Non, mon enfant, je ne vous connaissais pas, mais c'est pour vous arracher à vos ravisseurs que je suis venu dans ce pays avec Tancrède de Main-Hardye, avec d'autres jeunes gens de ses amis et des gendarmes.

— Ah ! Monsieur, que je vous remercie !

— C'est le hasard qu'il faut remercier, mon enfant. Je me suis perdu dans le brouillard et, par une bonne fortune que je bénis maintenant, j'ai été conduit auprès de la maison où l'on vous avait enfermés. J'ai même entendu et vu des choses bien singulières qu'il faudra que vous sachiez.

— Quoi donc ?

Gontran n'eut pas le temps de répondre : la voiture aux grelots d'argent était tout près d'eux.

— Postillon, cria Gontran d'une voix puissante, arrêtez.

A cette injonction, le postillon, au lieu d'obéir, cingla un vigoureux coup de fouet au porteur et passa comme une flèche.

Mais, au même instant, on entendit un coup de feu, et l'équipage, après avoir ralenti sa marche, s'arrêta définitivement.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Castérac, en entraînant Marinette vers la voiture.

On entendit un certain brouhaha, puis un piétinement et quelque chose comme un cri étouffé.

— J'ai peur, dit Marinette.

Gontran ne fit pas attention à cette parole. Il s'approcha de la portière.

— C'est bien Madame de Saintac que j'ai l'honneur de saluer, dit-il, en mettant son chapeau à la main.

— Oui, Monsieur, qui êtes-vous ? dit une voix de femme un peu tremblante. Ah ! c'est M. de Castérac.

— Eh ! d'où sort celui-là, demanda brutalement un grand diable, assez mal vêtu, qui porta la main au collet de Gontran.

En échange de cette familiarité, le grand diable reçut un prodigieux coup de poing dans l'estomac et alla s'étaler sur la terre humide.

— Voyons les torches ! où sont les torches ? cria un autre individu avec le ton d'une certaine autorité.

— Les voilà, Castillet.

— Allumez-les, et faites descendre la poulette du berlingot.

Gontran était de plus en plus stupéfait ; que se passait-il ? Un moment, il avait cru que c'était à sa demande que la voiture s'était arrêtée. Mais maintenant, à la lueur des lanternes, il voyait des hommes armés qui tenaient les chevaux par la bride. D'autres individus entouraient la chaise de poste. On distinguait de temps à autre quelque parole grossière ou un juron.

Marinette qui n'avait pas lâché son bras frissonnait.

— Visitez les coffres ! reprit la voix qui avait demandé les torches.

Gontran ne pouvait plus douter. Mme de Saintac était la victime d'une attaque à main armée sur la grande route, crime qui était beaucoup plus commun à cette époque qu'on ne se le figure généralement aujourd'hui.

Les torches résineuses allumées en grand nombre jetaient leur lumière fumeuse sur une certaine quantité de malfaiteurs. On fouillait dans les coffres, on commençait même à brutaliser Mme de Saintac. C'était tout à fait une scène de brigandage.

Hermine ne voulait pas descendre de sa voiture. Le brigand qui semblait commander aux autres prit une torche et, s'approchant de la portière, éclaira le visage de Mme de Saintac, au risque de mettre le feu aux tentures du carrosse.

— Elle est jolie, parbleu, dit-il.

— Voici du vin fin, dit un bandit qui vidait un coffre.

— Et ici, ajouta un second, voilà quatre sacs d'écus.

— Oh ! oh ! mais c'est une excellente rencontre que nous faisons là, et si En-dus vivait encore il serait joliment content.

Gontran ne savait quel parti prendre. Se ruer seul contre les brigands, il l'eût tenté sans doute, s'il n'avait pas eu Mariette à ses côtés. D'autre part, il espérait que les voleurs se contenteraient de piller la voiture, et pour Mme de Saintac une petite perte d'argent n'avait aucune importance.

Mais quand il vit le chef de ces misérables regarder Hermine sous le nez, il sentit le rouge lui monter au visage, et il fut sur le point de sauter à la gorge du malandrin.

— Allons, la belle, descendez, reprit celui-ci. Il faut voir si dans les coussins sur lesquels vous êtes assise, il n'y a pas quelques billets de banque de cachés.

Et sans précautions, le misérable prit Hermine au poignet. Celle-ci ne poussa pas un cri, mais elle résista.

— Ah ! ah ! reprit le bandit, nous faisons des façons.

Le sang monta à la tête de Gontran. Il oublia Marinette, il ne songea plus qu'il était entouré de malfaiteurs, il tira de sa poche les deux pistolets qu'il avait apportés pour prendre part à l'expédition des gendarmes...

Le bandit força Mme de Saintac de sauter à terre et lui dit :

— Nous verrons, tout à l'heure, à la tour des Chouettes, si tu feras la récalcitrante.

Cet ignoble propos n'était pas achevé qu'un coup de feu retentissait et que Gontran criait d'une voix de tonnerre :

— On ne touche pas à Mme de Saintac.

Le bandit avait été atteint. La balle, sans le blesser bien grièvement, lui avait brisé la clavicule. Il poussa un cri de douleur et un rugissement de rage.

Castérac, ivre de colère, s'était élancé au milieu des bandits, et repoussant ceux qui s'étaient trop rapprochés de la voiture, il fit tête à ces misérables et braqua sur eux un second pistolet.

Mme de Saintac s'était rejetée vivement dans le fond de la voiture, pendant que les brigands étonnés reculaient devant l'attaque imprévue de Gontran.

Mais leur stupeur ne fut pas de longue durée. Fort heureusement ils étaient fort gênés par le brouillard, et ils ne pouvaient guère se servir de leurs armes à feu qu'à bout portant. En quelques secondes, ils se groupèrent, et les plus hardis se rapprochèrent du preux défenseur d'Hermine.

Les torches éclairaient assez mal cette scène, mais enfin elles l'éclairaient assez pour que Gontran pût distinguer les coups qui lui étaient portés.

Il essuya trois ou quatre coups de fusil qui ne l'atteignirent pas.

— Enfin, quel est cet individu ? demandèrent quelques voix.

— Est-ce qu'on le sait ?

— Que veut-il ?

— Ce que je veux, dit Castérac d'une voix vibrante et avec un accent d'autorité indicible, c'est que vous laissiez aller cette voiture et ceux qu'elle porte.

— Et l'argent aussi ? demanda une voix railleuse.

— Et l'argent aussi ! appuya Gontran.

Il y eut un éclat de rire, mais il manquait de conviction.

— Ce n'est ni avec des fusils ni avec des pistolets que vous viendrez à bout de cet individu, dit l'un des bandits, c'est avec vos couteaux.

— Oui, oui, aux couteaux, répétèrent les autres.

— Cela vous coûtera cher, s'écria Castérac. J'ai encore quatre coups à tirer et vous pouvez être sûrs que quatre de vous y resteront.

Dans une foule d'assaillants, les plus ardents sont souvent un peu refroidis par cette pensée qu'ils peuvent payer pour les autres. La réponse de Gontran fit hésiter les brigands.

Néanmoins ceux qui étaient derrière et qui comptaient bien ne pas être des quatre auxquels était réservée une balle hurlèrent de nouveau.

— Aux couteaux ! aux couteaux !

Et cette fois, moitié de gré, moitié poussés par leurs camarades, ceux qui étaient devant s'avancèrent sur le jeune Canadien.

Gontran était perdu. Il en avait l'intime conviction, mais il ne bougea pas d'une semelle. Mme de Saintac, très effrayée, frissonnait à l'idée du danger que courait son défenseur.

Un cri de fureur partit de toutes ces poitrines de voleurs et des lames aiguës se levèrent sur Gontran, qui se baissa rapidement et, faisant une trouée, renversa quatre ou cinq de ses ennemis.

Puis, tout à coup, on entendit ces mots prononcés par une voix puissante :

— Qu'y a-t-il ? que faites-vous là ?

Gontran croyant qu'il lui arrivait un secours inattendu et providentiel s'écria :

— Il y a qu'on assassine Mme de Saintac.

— Madame de Saintac ! répéta la voix.

Et l'on distingua le bruit de coups vigoureusement appliqués sur des épaules humaines.



Marinette est princesse, princesse Wandeshah, princesse de Rizapore (page 124).

— Arrière, drôles, arrière, reprit le sauveur qui venait de survenir, qui vous a permis ?...

Gontran s'était relevé.

— Par ici, monsieur, par ici, dit-il, le gros de ces misérables est à gauche.

Sans répondre, le nouveau venu bousculait les bandits, les chassait avec une puissance incroyable. En sorte que deux minutes après, il n'y en avait plus un seul autour de la voiture.

Alors, dans l'obscurité, celui qui venait d'accomplir cet exploit s'approcha de la portière et dit :

— Rassurez-vous, madame, tout danger est passé.

— C'est singulier, remarqua Castérac, il me semble que je connais cette voix.

Il se rapprocha de la portière pour essayer de voir la personne à qui il devait la vie, mais les torches étaient parties avec les bandits et il ne put distinguer la physionomie de ce sauveur.

— Je suis assez heureux, madame, reprit cet homme qui, sans contredit, devait être jeune et hardi, je suis assez heureux pour avoir mis en fuite ces malfaiteurs et même pour vous rendre votre argent qu'ils ont oublié d'emporter.

— Je vous remercie, monsieur, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous témoigner ma reconnaissance autrement que par mes protestations. Mais j'espère que vous voudrez bien me dire à qui je dois l'éminent service...

— Je me nomme de Samazan.

— Je n'oublierai pas ce nom, je vous assure, monsieur, et si, comme je l'espère, vous venez à Bordeaux, croyez bien que M. de Saintac sera heureux de joindre ses remerciements aux miens.

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame, et je n'aurai garde de ne pas apprécier, comme il faut, la faveur que vous me faites en m'autorisant à me présenter chez vous.

— M. de Castérac n'est-il pas là ? demanda Hermine.

— Pardon, madame, me voilà, dit Gontran.

— Ah ! pensa Samazan ou, pour mieux dire, Sémillant, car le lecteur l'a déjà reconnu. Ah ! c'est M. de Castérac que j'ai arraché à une mort certaine. Comment se trouve-t-il ici ? serait-il trop bien avec Mme de Saintac?

— Moi non plus, dit Gontran, moi non plus, Monsieur de Samazan, je n'oublierai pas, je le jure, le service que

vous venez de me rendre et à quelque heure que vous ayez besoin de mon bras, vous pourrez venir frapper à ma porte.

— Je ne refuse pas, monsieur, répondit Sémillant. Je sais que vous êtes très brave et je ne puis qu'être honoré de l'amitié que vous semblez m'offrir.

— Par quel hasard, monsieur Gontran, demanda Mme de Saintac, vous êtes-vous trouvé si à propos sur ce grand chemin pour me porter un secours si efficace et dont je vous remercie aussi ?

— Tout cela, madame, est une histoire trop longue pour être racontée ici.

— Vraiment !

— Et puis, la prudence exige que vous vous hâtiez de continuer votre route.

— Vous avez raison.

— Mais avant que vous repartiez, j'ai un service à vous demander,

— Lequel ?

— Celui de prendre avec vous dans votre voiture une jeune fille que je vous amenais, car j'avais reconnu les grelots d'argent de votre équipage, lorsque vous avez été arrêtée.

— Et cette jeune fille, où est-elle ?

— Ici, madame, la voilà. Pendant toute cette bagarre, elle s'est tenue à mes côtés, et c'est un miracle qu'elle n'ait pas été blessée.

— Mais quelle est cette jeune fille ?

— C'est une enfant dont je vous raconterai l'histoire demain si vous voulez me faire l'honneur de me recevoir. En attendant, je vous affirme que je ne vous l'aurais pas amenée si je n'avais su qu'elle est infiniment respectable.

— Soit, montez, mademoiselle.

Castérac se rapprocha de Mme de Saintac quand Marinette ou Wandeshah eut pris place à son côté et lui dit à voix basse :

— En arrivant à Bordeaux, cachez cette jeune fille chez vous et que personne, pas même M. de Saintac, ne sache sa présence jusqu'à l'heure où j'aurai l'honneur d'aller vous voir.

— Mais pourquoi tout ce mystère ?

— Je ne puis vous expliquer cela ici. Je vous demande

ce service au nom de ceux que mon père rendit autrefois à madame la comtesse de Blossac.

— Ce sera fait, répondit Hermine. Mais, j'y pense, pourquoi ne rentreriez-vous pas à Bordeaux avec nous ?

— Je ne le puis. Je ne suis pas seul, portez-moi seulement jusqu'au bourg de Beaurech.

— Avec plaisir. Monsieur de Samazan ne veut-il pas accepter aussi une place ?

— Je le ferais, madame, si je ne savais que vous n'avez plus rien à craindre des bandits et ce ne serait que pour vous protéger encore. Mais je demeure à deux pas d'ici et je vous remercie.

— Alors, au revoir, monsieur.

— Vous êtes mille fois bonne, madame, au revoir.

Sur l'ordre de Mme de Saintac la voiture repartit au grand trot.

A ce moment même, M. de Saintac et Mulhar, qui s'étaient perdus en courant après la princesse, entendirent tinter les clochettes d'argent des chevaux.

— C'est la voiture de madame, dit Mulhar.

— Oui.

— Alors, Sahile, courons à nos chevaux, et partons vite.

— Au diable Mme de Saintac, reprit Sahile ; elle ne me trouvera pas à son arrivée, voilà tout, mais je ne veux pas quitter ce pays avant d'avoir retrouvé Wandeshah, qui s'est sans doute blottie dans quelque vigne, et qui sera facile à dénicher au grand jour.



Le lendemain, le bruit de la mort d'En-dus se répandit à Bordeaux, dans le monde de la police et de la magistrature.

Sémillant, en homme habile, dut y faire croire, ce qui était assez difficile à cause des transformations multiples du bandit.

Bien plus, il fit raconter partout, par des hommes à lui, que la bande, jadis commandée par le cul-de-jatte, après avoir, comme dernier exploit, arrêté la voiture de Mme de Saintac, s'était dispersée, la plupart de ceux qui la composaient ne voulant pas obéir aux nouveaux chefs qui s'étaient proposés.

Cette dernière rumeur, quoique très vraisemblable, était fausse de tous points. Sémillant avait été accepté comme capitaine, et avait prouvé qu'il était capable de commander.

Au reste, les bandits se tinrent tranquilles pendant près d'un mois, et la police crut en être délivrée. Mais, sur le cas d'En-dus, elle finit par être plus sceptique, parce que toutes les recherches pour trouver le corps du cul-de-jatte dans la Garonne restèrent sans résultat.

Mais ceci n'a qu'un intérêt secondaire dans le moment. Le lecteur voudra bien nous suivre chez Mme de Saintac où, selon sa promesse, Gontran de Castérac se présenta vers trois heures de l'après-midi.

— Je ne vous cacherai pas, cher monsieur Gontran, lui dit Hermine en lui offrant un siège, que je vous attendais avec une certaine impatience.

— Pourquoi donc, Madame ?

— Parce que je suis on ne peut plus intriguée.

— Intriguée ?

— Oui ; trouveriez-vous par hasard qu'il est naturel d'être arrêtée par des brigands sur une grande route, comme au temps des routiers et malandrins, et d'être défendue et délivrée par vous ?

— Par moi et par M. de Samazan.

— C'est vrai ! Aviez-vous déjà entendu parler de M. de Samazan ?

— Jamais, je l'avoue.

— Ni moi non plus, dit Hermine.

— Mais cela n'a, de mon côté, rien de bien étonnant, puisque j'arrive des pays barbares, et que je ne suis guère au courant de l'armorial de France.

— Du reste, peu importe ; il a vaillamment combattu pour nous.

— Et je lui en sais un gré infini.

— Mais, reprit madame de Saintac, tout cela n'est qu'un des côtés du mystère. Etes-vous venu pour me donner la clef de l'autre partie de ce drame aussi noir qu'imprévu.

Hermine, en causant ainsi, laissait percer sa bonne humeur.

— Ne riez pas trop, madame.

— Comment ! Monsieur Gontran, ne pas rire ! que me dites-vous là ? moi qui ai renvoyé, pour recevoir vous et vos confidences, toute la cohue des gens empesés qui venaient me féliciter d'avoir échappé aux bandits d'Endus. Ne pas rire ? Mais je vais regretter leurs solennelles condoléances et les histoires de voleur qu'ils racontaint si mal.

— Ecoutez-moi, madame.

— Volontiers ; mais d'abord, dites-moi, pourquoi donc m'avez-vous affublée de cette petite fille qui n'est autre que la servante de Tancrède ? et pourquoi m'avez-vous

tant recommandé de ne montrer à personne cette curiosité ?

— Madame, j'ai appris depuis hier des choses terribles. Cessez de railler, je vous prie, et ne perdons pas un temps précieux.

— Oh ! oh ! vous devenez bien solennel aussi.

— Madame de Saintac, vous courez un grand danger, et votre vie est menacée.

— Ma vie ! s'écria Hermine qui souriait encore.

— Je veux croire, reprit Gontran, que l'attentat de cette nuit n'était pas dans le programme de ceux qui vous veulent mal de mort ?

— Mais quels sont-ils ceux qui me veulent mal de mort ?

— Parmi les choses que j'ai apprises, il en est de si invraisemblables que je n'ose pas encore y croire, et c'est pourquoi je ne puis prononcer ces noms.

— Mais, quelle est la nature des dangers que je cours ?

— Hélas ! je n'en sais rien. Seulement, tenez-vous sur vos gardes. Dans votre propre maison, des ennemis peuvent se lever contre vous, même parmi ceux que vous croyez incapables seulement d'une indélicatesse, et qui sont capables d'un crime.

— Dans ma maison ? Ah ! ça ! mon ami, vous allez m'effrayer.

— Je l'espère !

— Etes-vous singulier. Pourquoi l'espérez-vous ?

— Parce que vous serez sur vos gardes. Malheureusement, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, je ne sais encore par quel moyen votre ennemi et ses complices essayeront de vous frapper.

— Mon ennemi ! Je n'en ai donc qu'un ?

— Je le crois.

— Et c'est parmi les miens, ou du moins parmi ceux qui m'entourent, si je vous ai compris, qu'il me faut chercher ce persécuteur ?

— Oui, madame.

— Vous ne voulez pas me le nommer ?

— Je ne le puis.

— Il faut donc que je devine ? vos paroles me font penser que celui qui en veut à mes jours est parmi mes domestiques... ou mes parents.

Gontran resta silencieux.

— Je ne sais pas quel est celui de mes parents qui pourrait avoir intérêt à ma mort.

— Vous comptez peut-être sans les passions, sans l'ambition, sans des secrets qui ne vous ont jamais été révélés.

— Mais enfin, Monsieur de Castérac, répliqua Hermine, en devenant sérieuse cette fois, je finirais par croire que vous accusez mon mari.

Mme de Saintac regarda Gontran dans les yeux en prononçant ces dernières paroles. Celui-ci détourna son regard et ne répondit pas.

Il y eut un moment de silence très embarrassant. Hermine se leva.

— Monsieur de Castérac, dit-elle, je ne me rends pas compte du motif qui vous a poussé à formuler une semblable accusation.

— Madame !

— Veuillez m'écouter.

Gontran, qui s'était levé aussi, se rassit. Hermine l'imita.

— Depuis quelque temps, il est vrai, je n'ai pas à me louer de M. de Saintac, qui m'a presque abandonnée et qui paraît ne plus m'aimer.

— Oh ! madame, il ne s'agit pas de cela, et je suppose que vous m'estimez assez pour croire que je ne me serais pas mêlé de vos discussions de ménage si je n'étais sûr, sûr, entendez-vous bien, que vous courez un grand danger, et que ce danger vient de votre mari.

— Encore ?

— Mon père, madame, ne marchanda pas, jadis, le secours de son bras et de son épée à Mme la comtesse de Blossac. Bien souvent il m'a raconté cette époque de sa vie, en me disant que c'était celle dont il se souvenait avec le plus de plaisir. Et il ajoutait toujours :

« N'oubliez pas, mon fils, que je dois à Mme de Blossac d'avoir été un gentilhomme utile au moins une fois dans ma vie, et tout le monde ne peut en dire autant.

« N'oubliez pas non plus que c'est, grâce à la générosité du vieux Samuel, que nous avons pu nous établir au Canada et y faire une grande fortune. Si jamais les enfants ou les petits-enfants de Sarah ont besoin de votre courage ou de votre intelligence, vous devez tout quitter pour vous porter à leur secours.

— Je remercie, pour ma part, M. votre père de ces bonnes paroles, mais...

— Eh bien, madame, il y a un homme qui vous a épousée, qui ne s'appelle pas M. de Saintac, qui n'est pas Français, et qui veut votre mort. Je viens vous dire : Prenez garde à cet homme.

Gontran fut interrompu par le plus joyeux éclat de rire qu'il eût entendu depuis longtemps.

— Comment dites-vous cela ? mon mari ne s'appelle pas M. de Saintac, il n'est pas Français... Ah ça ! vous voulez vous moquer de moi, et quoi que nous soyons en plein carnaval...

— Ce que j'ai l'honneur de vous dire est très exact.

— Soit, récapitulons, dit Hermine en riant.

— Vous regretterez cette gaieté.

— Mon mari n'est pas Français ?

— Non, madame.

— A la rigueur, cela peut se soutenir, puisqu'il est né quelque part dans l'océan Indien.

— Où ?

— Mais à Pondichéry, je crois.

— Bien !

— Il ne s'appelle pas M. de Saintac. Savez-vous que dans tout ce que vous m'avez appris, c'est ce que je trouve de plus effrayant ! S'il ne s'appelle pas de Saintac, comment le nomme-t-on ? Ah ! mon Dieu, mon ami, et moi-même, voilà que je ne sais plus qui je suis. On va me désigner sous le nom de Mme Chose ; vous me consternez. Voyons, Monsieur Gontran, qui vous a fait ces contes bleus ?

— Ce ne sont pas des contes.

— Mais, attendez donc, j'y pense. Etes-vous sûr que M. de Saintac soit mon mari ?

— C'est horrible à dire, madame, mais, la loi à la main, non, vous n'êtes pas la femme de cet homme, car il y a eu erreur ou tromperie sur la personne...

— Ah ! pardon, monsieur de Castérac, dit Hermine très sévère, en voilà assez sur ce sujet.

— Soit, madame, je me tais, mais cela ne m'empêchera pas de veiller sur vous.

— Oh ! pour cela, je vous le permets, à condition cependant que vos folies...

— Eh ! madame, ces folies, reprit Gontran impatienté, je les ai entendues de la bouche même de votre mari.

— Où ? Quand ?

— A Beaurech, cette nuit, quelques instants avant d'avoir l'honneur de vous être utile.

— A Beaurech ! cette nuit, mais cela n'a pas le sens commun.

— Comme vous voudrez.

— Du reste, mon cher monsieur Gontran, puisque vous êtes en train de me raconter ces choses fantastiques, qui, je l'avoue, sont plus inattendues et plus pittoresques que les discours des bonnes dames de Bordeaux, veuillez mettre le comble à vos bontés en me disant tout ce que vous savez.

— Je sais, madame, que M. de Saintac est un prince dépossédé.

— Eh ! mais, mon ami, cette nouvelle inattendue n'est pas sans charme, me voilà du coup princesse et princesse souveraine.

— Pour le moment, oui, madame.

— Et comment s'appelle, de son vrai nom, mon royal époux, demanda Hermine, qui était redevenue plus gaie que jamais.

— Je l'ignore, madame, mais il était avec un Hindou qui ne lui parlait pas une seule fois sans lui donner le titre de sahile, ce qui veut dire : seigneur ou monseigneur.

— C'est bien dommage que vous n'ayez pas appris sur quelle partie de l'Inde il a le droit de régner.

— Sur laquelle il a régné, même.

— Comment ! mon mari a régné ? mais c'est admirable. Je vais lui demander avec instance de se mettre en campagne pour reconquérir le trône de nos aïeux.

— C'est bien son intention, madame, et il ne vous a épousée que parce que vous étiez assez riche pour qu'il pût espérer d'être un jour maître des trésors nécessaires à exécuter son projet.

— Et moi, il ne m'emmènerait pas ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il veut en épouser une autre.

Cette dernière phrase de Gontran rendit sérieuse Mme de Saintac un moment. Il est difficile à une femme, même

très rieuse, d'entendre parler de sa mort probable sans être un peu intimidée.

Cependant Hermine reprit son sourire.

— Et cette autre ?

— Que voulez-vous dire, madame ?

— Cette autre, la connaissez-vous ?

— Oui.

— Quelle est-elle ?

— C'est la princesse Wandeshah de Rizapore.

— Oh ! oh ! voilà un nom qui ne manque pas de couleur locale. Peste ! la princesse... Comment dites-vous cela ?

— Wandeshah de Rizapore.

— Ce doit être alors quelque horrible moricaude.

— Non, madame.

— Est-ce que, par hasard, vous l'auriez vue aussi ? demanda vivement madame de Saintac.

— Oui, madame.

— Oh ! mais vous êtes un homme tout à fait précieux, fit Hermine en se laissant aller à un nouvel accès de gaieté.

— Et cette princesse est-elle jolie au moins ?

— Très jolie.

— Jeune ?

— Seize ans.

— Eh ! eh ! je ne pourrai pas lutter contre tant de jeunesse. Elle est venue en France, cette princesse ?

— Oui, madame, à Bordeaux.

— Et peut-on avoir, comme vous, le bonheur ineffable de la voir ?

— Vous l'avez vue.

— Quand ?

— Cette nuit et ce matin.

— Non, je vous assure.

— C'est moi qui vous demande pardon. Vous l'avez vue, car cette princesse, qui d'ailleurs ignore encore qui elle est, cette princesse est venue avec vous cette nuit et elle est sans doute cachée ici, comme vous me l'aviez promis.

— Marinette ! s'écria Mme de Saintac en pouffant de rire.

— Oui, madame, Marinette !

— Marinette est princesse, princesse Wandeshah, princesse de Rizapore.

Et là-dessus Hermine se renversa dans son fauteuil et se laissa aller à la gaieté la plus folle. Elle se pâmait littéralement de rire.

Comme on doit aisément se le figurer, Casterac faisait mauvaise mine à cette hilarité.

Il était même très froissé de la façon dont Mme de Saintac accueillait ses déclarations.

— Je vois, madame, dit-il, qu'il serait naïf de ma part d'insister sur le sujet dont je viens de vous entretenir.

— Ah ! mon pauvre monsieur Gontran, on a abusé de ce que vous arriviez du Canada pour vous faire croire cette singulière histoire.

— Madame !

— Oh ! je vous demande pardon, mais c'est vraiment trop fou.

— Est-ce que l'enlèvement de Marinette par des voleurs aurait aussi fait partie de cette comédie ?

— Mais probablement.

— C'est pourquoi, sans doute, cette enfant a été blessée, maltraitée par les bandits.

— Blessée ?

— Oui, madame.

— Mais vous ne m'avez pas dit ce qu'ils en ont fait de cette princesse.

— C'est facile. Ils l'ont livrée à M. de Saintac, lequel l'a endormie à l'aide d'un narcotique et l'a transportée à Beaurech où un hasard miraculeux m'a mis en mesure de voir et d'entendre tout ce que je vous raconte.

— Ainsi, M. de Saintac...

— Croyez-vous, madame, que la justice aurait dérangé trente gendarmes si elle n'avait pas cru que l'enlèvement de Marinette ne fût sérieux ?

— C'est égal, mon ami, c'est impossible.

— Soit donc, madame. Je vous laisse à votre aveuglement. Lorsque les malheurs que je vous annonce fondront sur votre tête...

— Oh ! quel Jérémie vous faites, mon cher monsieur Gontran.

— Vous vous souviendrez que je ne me trompais pas. Maintenant, madame, il ne me reste plus qu'à vous saluer

respectueusement et à vous demander de me confier la jeune fille.

— Marinette ?

— Oui, madame.

— Elle est à l'office.

— Oh ! madame, quelle imprudence !

— Mais, mon ami, c'est une servante.

— Qu'importe ! s'il y a des intérêts graves à faire ce que je vous avais demandé. Ah ! madame, je crains bien que lorsque la lutte sera engagée...

— Quelle lutte ?

— Celle dans laquelle vous péririez si moi et mes amis ne veillons sur vous.

— Ah ! ah ! que craignez-vous ?

— Je crains bien que par votre légèreté et vos imprudences vous ne paralysiez tous les efforts de ceux qui combattront votre combat.

— Amen, dit en riant Hermine.

— Voulez-vous être assez bonne pour sonner, je vous en prie, madame...

— Pourquoi faire ?

— Pour demander qu'on fasse monter Marinette, que je vais emmener avec moi.

Mme de Saintac tira le cordon d'une sonnette, un valet de pied se présenta :

— Voyez, dit Hermine, si la jeune fille qui est arrivée avec moi, cette nuit, est en bas.

— Je peux dire à madame qu'elle n'y est plus, répondit le domestique.

— Ah ! Et où est-elle donc ?

— Elle est partie il y a une demi-heure.

Gontran était de plus en plus froissé de tout ce qui se passait. Ce fut lui qui reprit la parole :

— M. de Saintac est-il arrivé ? demanda-t-il.

A cette question le domestique interrogea de l'œil Mme de Saintac pour savoir s'il devait y répondre.

— Dites à M. de Casterac si M. de Saintac est arrivé.

— Non, dit le valet, monsieur n'est pas de retour.

— C'est bien !

Quand le domestique eut refermé la porte, Gontran se leva et dit :

— Je vais prendre congé de vous, madame.

— Vous avez l'air tout mortifié, mon ami.

— On le serait à moins. Cette nuit j'ai eu le bonheur de vous rendre un service.

— Un grand service.

— Je vous demande en échange de faire une chose bien simple, et vous vous hâtez de n'en pas tenir compte. Tenez, madame, je ne puis m'en aller, quelque colère que je sois contre vous, je ne puis m'en aller sans vous demander encore quelque chose.

— Malgré la désinvolture avec laquelle je me moque de mes promesses ?

— Oui, madame, malgré cela, dit Gontran qui était devenu très pâle et très sérieux.

— Parlez.

— Donnez-moi cette fois, par exemple, votre parole d'honneur de faire ce que je vais vous dire.

— Oh ! oh ! voyons, d'abord, je n'engage pas ma parole comme cela.

— Eh bien, madame, veuillez me promettre de ne pas dire un mot de ce que je vous ai appris aujourd'hui à M. de Saintac avant quinze jours.

— Cela me sera d'autant plus facile, répondit Hermine, que je ne vois M. de Saintac que très rarement.

— M'en donnez-vous votre parole d'honneur ?

— Je vous la donne.

— Vous ne lui parlerez pas de ce qui s'est passé à Beaurech ?

— Non.

— Ni de Marinette ?

— Je vous le promets.

— Je vous remercie, madame, et j'emporte votre parole dans laquelle j'ai foi. Avant quinze jours, vous m'appellerez à votre secours.

Cela dit, Gontran prit congé. Vingt minutes plus tard il arrivait chez Tancrède de Main-Hardye et apprenait que Marinette venait de rentrer.

VI

Mme de Saintac, quoi qu'elle en eût, ne vit pas partir Casterac sans être frappée de sa pâleur et de son air sérieux.

Elle resta un moment plongée dans ses réflexions, le menton dans sa main, songeant à tout ce que venait de lui dire Gontran et ne riant plus.

Combien de temps resta-t-elle dans cet état de demi-torpeur ? Il serait difficile de le dire. Toujours est-il qu'elle en fut tirée par le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

Elle leva les yeux et vit entrer M. de Saintac.

Celui-ci avait une sombre physionomie. Ses yeux qui étaient ordinairement très vifs, et dont il prenait soin d'apaiser la flamme, ses yeux lançaient, malgré lui sans doute, des éclairs.

Dès qu'il vit le regard de sa femme attaché sur lui, il fit un effort visible pour se donner un air indifférend.

— Bonjour, chère amie, dit-il.

— Bonjour, monsieur.

— Oh ! déjà un gros mot.

— Il vous étonne ? demanda Hermine.

— Mais oui.

— Ah ! fit simplement Mme de Saintac.

Il y eut un silence.

— Auriez-vous quelque grosse faute à me reprocher ? demanda le Sabile.

— Mon Dieu, monsieur, répondit Hermine, vous appellerez cela comme vous voudrez, mais il est au moins surprenant que vous ne vous soyez pas trouvé là quand je suis arrivée.

— Cela m'a été absolument impossible.

— Et peut-on vous demander pourquoi ?

— Parce que j'ai été retenu.

— Où donc ?

— Mais chez un ami, M. de Casterac...

Hermine regarda son mari qui ne broncha pas. Mais elle devina qu'il mentait et, pour la première fois, elle pensa sérieusement aux révélations de Gontran.

— Vous avez donc passé toute la nuit chez M. de Casterac ?

— Et une partie de la matinée, ajouta Saintac qui ne se doutait guère de ce que Casterac avait raconté à sa femme.

— A quoi faire, bon Dieu ?

— Je vais vous avouer une faute que j'ai commise cette nuit pour la première et probablement pour la dernière fois.

— Oh ! je ne vous demande pas de confession.

— Je n'aurai donc que plus de mérite à la faire, reprit Saintac.

— Si vous y tenez, vous pouvez parler, alors, dit Hermine.

— J'ai joué.

— Vous ?

— Moi ! cela vous étonne ?

— Extraordinairement.

M. de Saintac jouissait d'une réputation d'avarice parfaitement établie, et sa femme savait qu'il ne l'avait pas volée. Aussi fut-elle très surprise de cette déclaration qu'elle commençait à soupçonner d'être fausse.

— Et avez-vous perdu ?

— Non, j'ai gagné.

— Alors, qui vous retenait ? ne saviez-vous pas que je devais être ici vers minuit ?



Elle lança, rapidement, sa lettre au feu (page 135).

— Pardon.

— Seriez-vous le seul dans Bordeaux à ignorer que j'ai été la victime d'une attaque de grand chemin ?

— Vous ! fit Saintac réellement étonné.
— Oui, monsieur, oui, moi.
— A quel endroit ?
— Un peu avant le bourg de Beaurech.
— A quelle heure ?
— A neuf heures et demie environ.
— Allons donc ! c'est impossible.
— Vous dites ?

Saintac se mordit les lèvres. Il venait de se trahir, pour ainsi dire, et cette maladresse n'échappa pas à Hermine.

— Non seulement c'est possible, mais c'est sûr, reprit-elle. Tout Bordeaux le sait depuis ce matin, et il faut que la partie que vous jouiez fût bien intéressante pour que ce bruit ne soit pas parvenu jusqu'à vous.

— Je vous l'ai dit : je gagnais.
— Eh bien, après ?
— Après ? Je ne pouvais quitter la partie avec un bénéfice très considérable. Il y allait de ma délicatesse.

Hermine, qui savait à quoi s'en tenir sur ce chapitre, leva sur son mari de grands yeux étonnés.

— Je gagnais huit cent mille francs à M. Martin.
— Mais il ne les a pas.
— Si, seulement c'est tout ce qu'il possède. J'ai voulu m'arranger de façon à ce qu'il regagnât une partie de son avoir.
— C'est bien invraisemblable.
— Et alors je lui ai proposé de jouer contre dix mille francs un domestique hindou que je désire prendre à mon service depuis longtemps et qu'il n'a jamais voulu me céder.

Mme de Saintac tressaillit.

— Il aurait préféré jouer une petite maison de campagne qu'il possède dans l'Entre-deux-Mers.
— Et vous avez demandé le domestique ?
— Oui. Je l'ai même gagné.
— Ah !
— Nous avons ensuite continué la partie en jouant vingt mille francs contre la maison de campagne.
— Et vous avez continué à être heureux ?
— Non, M. Martin a tout regagné.
— Jusqu'au domestique hindou ?

— Ah ! non. J'ai voulu le garder et c'est là mon seul bénéfice. Vous le verrez, cet Indien. Il est superbe.

— Et comment se nomme-t-il ?

— Mulhar.

— A quoi peut-il servir ?

— Mais à mille choses. Il fera très bien sur le siège de notre voiture, soit comme cocher, soit comme valet de pied.

— Comme valet de pied, je le veux bien, dit Mme de Saintac, mais comme cocher, je m'y oppose. Ces sauvages ont une façon de traiter les chevaux qui peut amener quelque malheur, et je ne veux pas que, vous ou moi, courions quelque danger parce que vous aurez gagné un Hindou à l'écarté.

— Nous n'en ferons, ma chère amie, que ce que vous voudrez.

— Merci, dit Hermine en quittant son fauteuil et en venant se placer devant la fenêtre, d'où elle jeta un coup d'œil dans la rue, tout en tambourinant de ses ongles roses un pas redoublé sur les vitres.

Au moment même où elle regardait la chaussée, arrivait, sur un superbe cheval noir, un beau cavalier vêtu à la dernière mode qui fit pirouetter gracieusement sa monture, de façon à se montrer de face à Hermine.

Mme de Saintac regarda le jeune homme qu'elle trouva fort bien, et le cheval qu'elle trouva encore mieux.

Puis elle n'y fit plus attention.

Cependant le cavalier continuait à faire caracoler sa bête dans le but évident d'attirer l'attention de quelqu'un, et comme il regardait avec obstination les fenêtres d'Hermine, celle-ci jugea convenable de venir reprendre sa place au coin du feu.

Puis, tout à coup, elle se figura que ce cavalier n'était autre que le sauveur auquel elle avait dû la nuit précédente de pouvoir continuer sa route et d'échapper aux bandits.

— Connaissez-vous M. de Samazan ? demanda-t-elle tout à coup à son mari.

— Qu'est-ce que c'est que ça, M. de Samazan ?

— M. de Samazan est un gentilhomme qui a eu assez d'esprit pour se trouver sur le grand chemin où les bandits m'avaient arrêtée.

— Ah ! Et qu'a-t-il fait ?

— Il les a mis en fuite, tout simplement.

— Mais c'est un héros, alors, dit Saintac qui, malgré son ferme désir de se débarrasser de sa femme, en était jaloux comme un Indien.

— Ce n'est peut-être pas un héros, mais, à coup sûr, c'est un homme d'un courage assuré.

— Et qu'a-t-il demandé, ce monsieur de Samazan, en échange de son exploit ?

— Rien. Mais je l'ai prié de nous honorer d'une visite, car je suis persuadée que vous tiendrez à remercier celui qui a sauvé la vie de votre femme.

— Mais, chère amie, vous avez bien fait. Et il me tarde certainement de voir ce cavalier errant. Au fait, ajouta-t-il, vous ne m'avez pas conté les péripéties de cet événement extraordinaire.

— Je suis prête à vous faire cette narration, si vous voulez bien l'écouter.

— Parlez, ma chère, dit Saintac, mais auparavant laissez-moi m'installer commodément dans ce fauteuil; m'y voici, je vous écoute.

Hermine alors raconta l'attentat dont elle avait été victime. Elle mentionna, bien entendu, l'intervention de Casterac, que tout Bordeaux connaissait, et que Saintac aurait certainement apprise par quelque autre voie, mais elle eut bien soin de ne pas parler de Marinette.

Quand elle eut fini, Saintac se leva tranquillement, tira de sa poche un long cigare, l'alluma flegmatiquement à l'aide d'un tison, et dit :

— Cette aventure, qui s'est si heureusement terminée, madame, et qui d'ailleurs a un petit côté romanesque, lequel ne doit pas vous déplaire, cette aventure doit contenir pour vous en enseignement.

— Et lequel ?

— C'est que l'on ne doit pas voyager de nuit quand on passe dans un pays notoirement infesté de bandits et qu'on a dans sa voiture de l'argent et des valeurs.

— C'est sur votre conseil que j'ai agi de la sorte.

— Vous avez raison, mais je n'éprouve aucun embarras à reconnaître que j'ai eu tort.

« Quant à M. de Samazan, ajouta-t-il, je m'informerai, je le verrai, je le remercierai. Il est inutile qu'il vienne chez vous, madame.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je le trouve trop intéressant.

— Hermine, à cette parole brutale, se leva, haussa les épaules, et quitta le salon où resta Saintac.

Dès que la jeune femme fut seule dans sa chambre, elle se dit :

— Mon mari a menti.

Puis, au bout d'un instant :

— J'ai beau faire, reprit-elle, je ne puis m'empêcher d'être inquiète en songeant à cet Hindou que M. de Saintac veut introduire chez moi comme une menace.

« Est-ce que vraiment Gontran ne se serait rien exagéré? Il faut le savoir et le savoir sans plus tarder. »

Elle s'assit devant un petit secrétaire, prit une feuille de papier et écrivit.

Elle s'adressait à son beau-frère, Godefroy de Main-Hardye, et le priait de s'informer pour savoir si M. de Saintac avait réellement joué avec M. Martin et s'il avait gagné l'Hindou.

Au moment où elle achevait, son mari, qui était resté peu de temps dans le salon, vint dans sa chambre, et voyant qu'elle faisait brûler de la cire pour cacheter sa lettre, il lui demanda d'un ton qu'il essayait de rendre indifférent :

— Vous voilà, ma chère, en grande correspondance.

— En petite correspondance tout au plus, répondit-elle.

— Et pour qui, ce poulet ?

— Mais pour ma sœur.

— Ah !

— Cela n'éveille pas votre jalousie ?

— Non.

— Merci, vous êtes bien aimable.

Hermine, qui recommandait expressément à Godefroy de brûler sa lettre, et qui le priait de n'en parler à âme qui vive, ne se sentait pas à son aise.

Craignant que son mari ne voulût en connaître le contenu, elle était allée au-devant du danger et, sur un ton railleur, elle avait laissé croire qu'elle était prête à la lui montrer.

Saintac s'était contenté d'observer attentivement l'épitre, et quand sa femme la retourna pour en écrire la suscription, il suivit sa main de l'œil.

Hermine traça d'une main dégagé l'adresse suivante :

Madame de Main-Hardye,

Cours d'Albret, 43,

Bordeaux.

— Très bien, dit alors Saintac. Je dois voir Godefroy tout à l'heure, donnez-moi votre lettre, je la lui remettrai.

Hermine, sans répondre, se leva lentement et le regardant sans hésitation dans les yeux :

— Voilà donc, lui dit-elle, comment vous n'êtes pas jaloux ?

— Que voulez-vous dire ?

— Quoique vous me compreniez très bien, je n'hésite pas à répondre à votre question. Tout à l'heure, je vous ai offert de vous faire lire ma lettre ; je me montrais ainsi épouse soumise et confiante ; vous n'avez pas cru devoir accepter ma proposition. Mais comme vous doutez de mes paroles et qu'au fond vous désirez savoir ce que j'écris, vous me demandez de porter cette missive à mon beau-frère.

— Oui, ensuite.

— Ensuite, je suis sûre que vous ne résisterez pas à la tentation de la lire.

— Peut-être bien, dit cyniquement Saintac.

— Eh bien ! moi, maintenant je ne veux plus.

— Vraiment ! pourquoi donc ?

— Mais parce que vos procédés m'offensent, me blessent.

— Ce n'est que ça ?

— Pas autre chose. Du reste, à mon sens, quand un homme brise le cachet d'une lettre qui n'est pas pour lui, il est plus coupable que le voleur qui force un coffre-fort.

— Oh ! oh ! ceci est nouveau.

— Oui, car le coffre-fort ne se défend pas, dit Hermine qui s'échauffait.

— Savez-vous que vous êtes très belle, quand vous vous mettez en colère.

— Il n'y a que les sauvages, reprit Hermine en s'animant

de plus en plus, qui ne connaissent pas ces règles si simples et si respectées des peuples civilisés.

— Où voulez-vous en venir ?

— A ceci : que vous ne porterez pas cette lettre, et que, par conséquent, vous ne la lirez pas.

— Ah ! prenez garde, ma chère amie.

— A quoi ?

— Tout à l'heure je ne tenais pas à savoir ce que contenait votre poulet. Mais, si vous le prenez sur ce ton vous me donnerez envie de l'ouvrir réellement.

— Cette envie alors ne sera pas satisfaite.

— Vraiment ?

— Je vous en réponds.

— Ne vous avancez pas trop.

— Ah ! je sais que vous êtes violent et brutal, mais je ne vous crains pas, vous le savez. Et pour vous prouver que vous ne lirez pas ce que j'écris à ma sœur... voyez.

Et avant que Saintac ait pu s'opposer à ce qu'elle voulait faire, elle lança rapidement sa lettre au feu.

Le petit carré de papier tomba au beau milieu d'un véritable brasier, et fut consumé avant même que Saintac ait eu la pensée de prendre les pincettes pour retirer du feu l'épître, objet de la querelle.

Saintac, en voyant flamber le papier, se mordit les lèvres et ébaucha un mouvement plein de violence.

Mais sa femme n'y prit pas garde. En revanche elle ne put dissimuler un petit sourire de triomphe.

Son œil gai semblait dire :

— Ma ruse a réussi. Ma querelle d'Allemand m'a permis de soustraire à la curiosité de mon mari cette compromettante lettre. A la violence, j'ai opposé la ruse : je suis dans mon droit.

Puis pendant que Saintac se mettait à arpenter la chambre d'Hermine, en frappant du talon sur le tapis, la jeune femme se dirigea résolument vers un cordon de sonnette qu'elle tira non sans vigueur.

— Que faites-vous ? lui demanda son mari.

— Vous le voyez, je sonne.

— Que désirez-vous ?

— Vous allez le savoir.

On frappa discrètement à la porte et, sur un mot d'autorisation, le domestique appelé par la sonnette entra. A sa

vue Hermine qui avait pris un petit air révolté, fit, malgré elle, un pas en arrière. Saintac eut comme un sourire intérieur.

Ce domestique qui faisait un pareil effet, c'était Mulhar.

Ses yeux ardents s'attachèrent sur Hermine qui frissonna, et lorsqu'il demanda :

— Madame a sonné ?

Elle frémit à l'audition de cette voix gutturale et sinistre.

Cependant elle eut assez d'empire pour se remettre aussitôt et dit :

— Qui êtes-vous ?

— Je suis le nouveau domestique de M. de Saintac.

— Qui vous a autorisé à vous présenter quand c'est moi qui sonne ?

— J'ignorais...

— Assez... dit Hermine et elle sonna de nouveau, puis elle ajouta : Retirez-vous.

Mulhar, un peu confus, malgré son fanatisme et son audace, s'inclina et sortit.

— Je ne vous fais pas mon compliment sur ce nègre, dit Hermine à son mari.

— Mais, ma chère, répliqua Saintac comme s'il eût été froissé, Mulhar n'est pas un nègre.

— Vraiment ?

— C'est un Hindou de pure race.

— Enfin il est noir, il est hideux, il ne m'inspire que la répulsion et le dégoût.

— C'est à ce point ?

— Oui, et je vous serais reconnaissante de vouloir bien le tenir aussi loin de moi que possible. Le moins que je l'apercevrai sera le mieux.

— Madame a sonné ? vint dire à son tour une camériste.

— Oui, et une autre fois ne laissez pas à d'autres, surtout à ce montre que j'ai vu tout à l'heure, le soin de venir prendre mes ordres.

— Bien, madame.

— Dites qu'on attelle.

— Vous sortez, chère amie ? demanda Saintac.

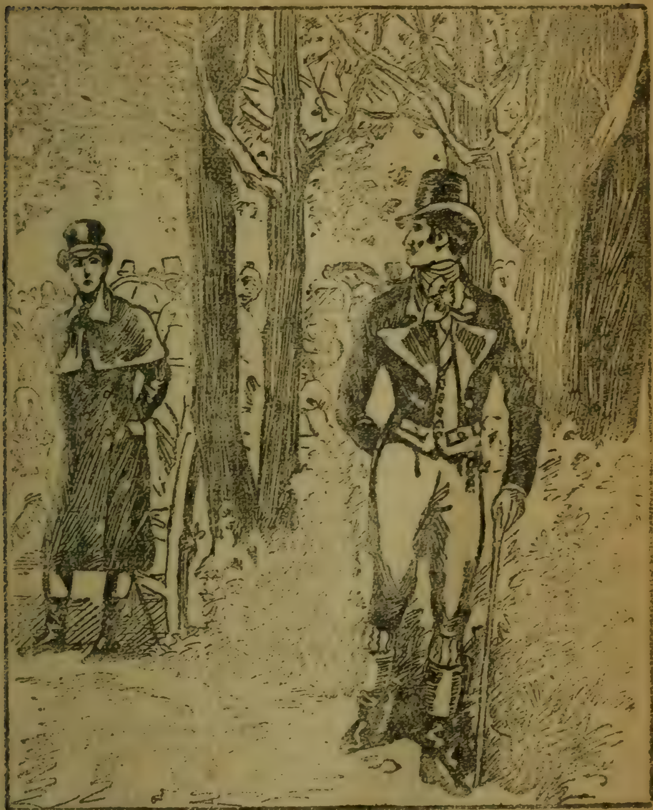
— Oui.

— Et peut-on sans indiscrétion vous demander ?...

— Où je vais ? Je vais chez ma sœur, madame Godefroy

de Main-Hardye, pour lui dire de vive voix ce que ma lettre contenait, puisque vous m'avez forcée à la brûler.

— Ne m'accusez pas de cet autodafé, ma chère. Car j'en



A cette menace, Sémillant s'arrêta et attendit (page 150).

suis encore à me demander pourquoi vous avez pris la mouche avec tant d'impétuosité tout à l'heure.

Saintac faisait contre mauvaise fortune bon cœur, et

essayait de laisser croire qu'il n'avait jamais eu de mauvaises intentions. Mais Hermine était trop inquiète désormais pour se laisser prendre à des paroles plus ou moins doucereuses.

— La voiture de madame est attelée, revint dire la femme de chambre.

— C'est bien.

— En un tour de main, Hermine eut mis un chapeau et jeté une mante sur ses épaules.

— Je ne vous offre pas de vous accompagner, dit en raillant son mari.

— Ah ! vous ne me gênez pas, venez, si vous voulez.

Saintac était trop soupçonneux pour ne pas deviner que sa femme l'avait joué, et qu'elle avait quelque confidence importante à faire à sa sœur. Mais il savait aussi que suivre Hermine serait le plus sûr moyen de l'empêcher de partir, et il se dit qu'après tout, en s'y prenant adroitement, il obtiendrait de Philippine ce qu'il avait intérêt à apprendre.

— Non, ma chère amie, répondit-il. Et, dussiez-vous m'appeler tyran, je vous laisserai aller seule.

Hermine ne jugea pas à propos de relever ces dernières paroles. Elle descendit et monta en voiture.

Au moment où le lourd carrosse franchissait avec fracas la porte cochère de l'hôtel Saintac, situé place Dauphine, le cavalier qui avait déjà attiré l'attention de la jeune femme repassait sur son beau cheval noir.

Il fit faire quelques courbettes fort gracieuses à sa monture et, s'étant placé de face, il salua avec un sourire.

Hermine lui répondit par une froide inclination de tête et passa.

— Ce doit être, pensa-t-elle, M. de Samazan. Seulement il me paraît assez mal élevé. Avant de venir caracoler devant mon hôtel et de prendre ces airs de soupirant, il aurait bien dû me faire au moins une visite.

Cela dit, elle n'y pensa plus, et n'eut qu'un désir : arriver vite chez sa sœur.

Le trajet d'ailleurs n'était pas long et, quelques minutes après, elle entrait dans le salon de Philippine.

La femme de Godefroy était restée la douce et sympathique personne que nous avons connue. C'était la plus charmante femme d'intérieur que l'on puisse rêver, et de

Main-Hardye se considérait, avec un tel trésor, comme le plus heureux des époux et des pères.

Autour de Philippine et se roulant sur le tapis étaient trois gentils enfants, dont l'aîné, qui s'appelait Clodion comme son grand-père, avait sept ans.

A l'aspect de sa tante, il laissa tomber sa petite sœur qui chevauchait sur son dos, et courut embrasser Hermine. Le plus jeune des bambins, qui venait d'atteindre ses trente mois, était fort occupé à déchirer un livre que sa mère lui avait confié.

— Bonjour, Hermine, ma chérie, dit Philippine.

— Bonjour, ma sœur.

— Eh ! comme tu as des couleurs, on dirait que tu as eu quelque contrariété.

— Oui, et non.

— Dis-moi tout, alors.

— Où est Godefroy ?

— Il travaille dans la bibliothèque.

— Fais-le venir, je te prie.

— Tout de suite ?

— Tout de suite.

— Mais qu'y a-t-il donc ? demanda la douce Philippine.

— Tu vas le savoir, car il est inutile de sonner un domestique, voici Godefroy.

— Eh ! eh ! c'est la charmante Hermine, notre divine petite sœur, la très belle madame de Saintac.

— Godefroy, mon ami, dit la jeune femme, gardez vos litanies pour un autre jour et écoutez-moi.

— Oh ! oh ! c'est donc grave.

— Très grave.

— Je suis tout oreille.

— Il faut d'abord que vous me promettiez une chose.

— Tout ce que vous voudrez, petite sœur.

— C'est que mon mari ne saura jamais... jamais, entendez-vous, ce que je suis venue faire aujourd'hui chez vous.

— C'est juré, dit Godefroy, qui n'avait pas une sympathie bien vive pour Saintac.

— Tu n'oublieras pas cela, Philippine, et tu me le promets aussi ?

— Je te le promets de tout mon cœur.

— Eh bien ! mon cher Godefroy, je voudrais savoir si

mon mari, qui m'a raconté tout à l'heure une longue histoire de jeu, dans laquelle il a joué le rôle le plus désintéressé...

— C'est bien invraisemblable.

— Je voudrais savoir s'il a réellement joué.

— Avec qui ?

— Avec M. Martin de l'Ile-Maurice.

— Celui qui a des domestiques de toutes les couleurs ?

— Celui-là même.

— Et quand aurait-il joué ? demanda Godefroy.

— La nuit dernière.

— Cela me paraît improbable, dit Main-Hardye.

— Ah ! et pourquoi ?

— Parce que M. Martin se proposait, précisément, d'aller dans le Blayais et qu'il devait partir hier.

— Mais est-il réellement parti ?

— C'est ce que je saurai en bien peu de temps.

— Quand pouvez-vous me renseigner ?

— Mon Dieu, chère petite sœur, si vous voulez bien rester avec Philippine quelques minutes, je vais aller, de mon pied léger, chez M. Martin.

— Non, ne faites pas cela.

— Pourquoi ?

— Parce que mon mari pourrait y aller aussi pour prier ce dit M. Martin de confirmer ce mensonge, et, s'il vous rencontrait, il devinerait peut-être que c'est moi qui vous ai envoyé, ce que je ne veux pas.

— Vous êtes pleine de précaution. Il faut que ce soit de plus en plus grave.

— Informez-vous. Envoyez quelqu'un que mon mari ne connaisse pas.

— Rien n'est plus facile. J'ai à ma porte un brave ouvrier du port, malade, ennuyé, qui ne sera pas fâché de gagner vingt sous pour faire une commission. Je vais l'envoyer et lui donner mes instructions.

Godefroy sortit pendant quelques minutes.

— Notre homme est parti, dit-il quand il revint. Je lui ai bien recommandé de s'informer si M. Martin est parti hier ou aujourd'hui.

— C'est parfait, je vous remercie.

— Saintac serait-il donc devenu joueur ?

— Je ne le crois pas, et je tiens à le prendre en flagrant délit de mensonge.

— Est-ce que son intention serait de vous faire croire qu'il a perdu pour vous extorquer de l'argent ?

— Non, au contraire, il prétend qu'il a gagné.

— Eh bien ?

— Mais c'est précisément ce qu'il a gagné qui m'effraie.

— Qu'est-ce donc, mon Dieu ! un crocodile vivant ?

— Pas tout à fait. Il a introduit à l'hôtel une espèce de singe avec des yeux sinistres...

— Un singe ?

— Ou quelque chose d'approchant. Il appelle cela un Hindou, et ça répond au nom de Mulhar. C'est noir et hideux.

— Enfin, c'est un domestique ?

— Oui, un des domestiques de M. Martin, répondit Hermine. Et même je vous serais bien reconnaissante de vous informer si ce M. Martin avait réellement ce Mulhar parmi ses gens.

— Parbleu, ma chère enfant, cet Hindou vous inquiète donc ?

— Il me fait peur.

— Folle !

— Folle tant que vous voudrez, mais croyez bien que si mes terreurs n'avaient pas été éveillées par autre chose, je ne me serais guère préoccupée de ce personnage.

— Vos terreurs ? autre chose ? voyons, Hermine, courez-vous un danger ?

— Je ne puis rien vous dire encore. Lorsque le moment sera venu de réclamer votre aide, votre secours, vous pouvez être certain que vous serez le premier à qui je m'adresserai.

— Tout cela est bien mystérieux.

— Je ne veux pas me laisser aller à des soupçons chimériques, c'est pourquoi je veux avoir des preuves avant de parler.

« En attendant, faites-moi la faveur de vous informer à propos de ce Mulhar.

— Je vous le promets. Vous serez renseignée demain matin.

En ce moment, on vint annoncer à Godefroy que son messager était de retour.

— Que vous a-t-on répondu ? demanda Godefroy.

— Que M. Martin est parti pour Etauliers depuis avant-hier.

— Merci, mon ami, dit Hermine en donnant au brave homme une grosse pièce.

Celui-ci se retira.

— Je ne me trompais pas, dit Hermine.

— Vous ne pouvez nous en dire plus long ? reprit Godefroy.

— Non. Ce secret n'est pas à moi seule. Mais retenez bien ceci, mon ami, il y va de ma vie.

— De ta vie ? s'écria Philippine en se levant brusquement pour envelopper sa sœur de ses bras, comme si elle eût voulu la protéger.

— Oui.

— Je sais, Hermine, dit Main-Hardye, que vous ne vous effrayez pas facilement et que si vous parlez ainsi, il doit y avoir du danger autour de vous, mais vous ne devriez rien nous cacher. Dans ces circonstances, une heure de retard peut provoquer un malheur.

— Mon cher Godefroy, c'est le secret de M. Gontran.

— De Casterac ?

— Oui.

— Comment se trouve-t-il mêlé à cette affaire ?

— Il vous l'expliquera lui-même, s'il le juge à propos.



VII

Pendant qu'Hermine cherchait à voir clair autour d'elle, pour se garantir des périls que lui avait signalés Gontran, Saintac s'en allait faire un tour en ville et promener devant un café où l'on trouvait chaque jour à la même heure la fine fleur des jeunes gens de Bordeaux.

Au moment où le mari d'Hermine arrivait à cet endroit qui était situé sur un emplacement occupé aujourd'hui par plusieurs maisons des allées de Tourny, il fut accosté par un jeune homme des plus élégants qui lui dit :

— Monsieur de Saintac veut-il me permettre de lui présenter mes hommages ?...

Saintac recula d'un pas et examina son interlocuteur.

— Vous devez vous tromper ? dit-il.

— Pourquoi ne seriez-vous pas M. de Saintac.

— Si ; mais je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

— Allons donc ! monsieur, je ne vous fais pas l'injure de vous croire.

— Eh ! attendez donc.

— Vous brûlez.

— Comment ! c'est vous ?

— Moi-même.

— Dans ce costume ?

— Est-ce que je le porte mal ?

— Non, ma foi, mais je ne puis cacher ma surprise. Vous avez l'audace ?

— Il n'y a que les timides et les maladroits à qui il arrive malheur.

— Est-ce que vous auriez quelque chose à me dire ? demanda Saintac.

— Oui, monsieur. Sans cela, je ne me serais pas permis de vous arrêter et de vous déranger.

— Venez donc un peu par ici alors, monsieur... Ah çà ! comment vous nomme-t-on dans le monde ?

— Georges de Samazan.

— Samazan ? Mais c'est vous alors qui avez défendu ma femme.

— Contre mes propres bandits, oui, monsieur.

— Ah ! Et pourquoi ne l'avez-vous pas laissée aux mains de ces drôles qui auraient pu, par mégarde...

— Lui loger une balle dans la poitrine ?

Saintac garda le silence.

— Je l'ai arrachée des mains de mes hommes, parce que Mme de Saintac n'a pas encore hérité du jeune David et que, si elle mourait avant lui, il y aurait matière à procès.

— Je vous avais bien jugé, vous êtes un homme intelligent, dit Saintac.

— Je le crois, et si vous voulez prendre la peine de me suivre...

— Où donc ?

— Mais jusque sur les pelouses du jardin public.

— Pourquoi faire ?

— Pour causer.

— Ne vaudrait-il pas mieux entrer quelque part ?

— Monsieur de Saintac, les murs ont des oreilles ; mais je ne sache pas qu'on ait jamais entendu une conversation tenue en plein champ. Au jardin public nous serons en mesure de voir les personnes qui nous approcheront, et nous ne dirons alors que ce que nous voudrons qu'elles entendent.

— C'est que... dit Saintac en hésitant.

— Oh ! je vois ce que c'est. Vous craignez d'être vu avec moi. Rassurez-vous. Je suis connu en ville sous le nom de Samazan, et il y a une centaine de personnes qui me croient meilleur gentilhomme que vous-même.

— Allons au jardin public, alors.

— Et vous verrez qu'il n'y a rien de tel que de causer



Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, le lourd marteau de fer de la monumentale porte de l'hôtel de Saintac annonça un visiteur (page 156).

en plein air quand on ne veut pas être entendu. C'est là seulement que les paroles s'envolent réellement, *verba volant.*

— Vous avez fait vos humanités ! demanda Saintac étonné.

— Peut-être.

Les deux causeurs franchissaient à ce moment même la porte de fer du jardin public.

Quand ils eurent fait quelques pas sur l'herbe épaisse qui couvrait alors le terrain ombragé de magnifiques tilleuls, dont on a fait depuis le Jardin des Plantes, Saintac s'arrêta et croisant ses bras sur sa poitrine demanda à Sémillant :

— Que diable pouvez-vous me vouloir ?

— Vous parler de la grande affaire.

— Mais ne dois-je pas aller dans une quinzaine vous donner des ordres.

— Monsieur, dit Sémillant, depuis qu'En-dus est mort, je suis devenu, comme vous le savez, le chef de sa troupe.

— Oui, vous m'avez dit cela hier soir.

— Or, En-dus avait sa façon de procéder ; moi, j'ai la mienne.

— Que signifie cet aphorisme ?

— Cela veut dire, monsieur, que nous sommes en un siècle où tout a progressé d'une façon extraordinaire. On parle en ce moment d'établir des routes sur lesquelles de nombreuses voitures marcheront sans le secours de chevaux. Cela s'appelle déjà le chemin de fer.

— Quel rapport cela peut-il avoir avec nos affaires ?

— Vous allez voir.

— Je crains, Monsieur Sémillant... commença Saintac.

— Pardon ! M. de Samazan, s'il vous plaît.

— Bah ! entre nous ?

— Aimeriez-vous que je vous appelasse Sahile.

Saintac tressaillit. Il regarda son interlocuteur en face et lui dit :

— Je ne sais, Monsieur de Samazan, si vous avez tout mon secret, ou si vous n'en possédez qu'une des manifestations extérieures, mais je vous engage à le garder soigneusement, il y va de votre vie.

— Ma vie est à moi, Monsieur de Saintac, et j'y tiens trop pour ne pas avoir appris à la défendre.

— Vous êtes averti, reprit le mari d'Hermine sur un ton de parfaite indifférence, continuez, je vous écoute.

— Eh bien ! monsieur, j'ai résolu de faire faire, moi aussi, de notables progrès à la profession que j'exerce.

— Ah !

— Oui, Monsieur de Saintac. Ne trouvez-vous pas que les moyens employés jusqu'à ce jour, et dont En-dus était prodigue, sont bien usés ?

— Peut-être.

— En-dus, en sa qualité de cul-de-jatte et par conséquent d'être faible, aimait assez les coups de force.

— Et vous ?

— Moi, monsieur, je ne les crains pas ; mais je les dédaigne. Quand on est réellement fort, c'est avec des moyens nouveaux qu'on opère. On se lance sous un nom suffisamment ronflant dans la société, on la coudoie, on en fait partie. Si l'on sait se poser en homme discret, on ne se gêne pas avec vous, et vous apprenez les secrets des familles. Avec cela, on peut aller loin et bien plus sûrement qu'en exerçant sur les grandes routes.

Saintac regardait Sémillant avec une certaine admiration.

— Notre profession, reprit le bandit, va évidemment subir une transformation ; les gendarmes finiront par avoir le dernier mot avec les brigands. Ceux qui sont doués de quelque intelligence...

— Comme vous ?

— Comme moi, doivent chercher à établir leur base d'opération au sein même de la société qu'ils veulent exploiter.

— C'est pour cela que vous êtes M. de Samazan.

— Oh ! mais ne vous y trompez pas. Il ne faut pas agir avec trop de précipitation. Je n'ai pas licencié ma troupe et, si j'opère ici, je n'en garde pas moins mon influence sur la tour des Chouettes et le château de Rouquey.

— J'allais vous dire tout à l'heure, monsieur de Samazan, que je vous trouvais un peu bavard.

— Et vous aviez tort : parce que tout ce que je vous dis là n'est que la préface nécessaire de ce que j'ai à vous dire.

— Parlez donc.

— Depuis hier, j'ai beaucoup réfléchi à la proposition que vous aviez faite à En-dus et, à force d'y penser...

— Vous avez acquis, interrompit Saintac, la conviction que, dans cette circonstance, il valait mieux employer les moyens de la nouvelle école que vous vous proposez de fonder ?

— Vous avez deviné. Plus de ces violences maladroites qui attirent la justice. Ourdir une bonne trame, et y envelopper tous ceux qu'on veut punir ou dont on veut se défaire, à la bonne heure !

— Je ne vous cache pas, dit Saintac, que je préfère n'avoir pas à me mêler à votre monde et que, si nous pouvons parvenir au même but par des procédés... comment dirai-je ?

— Des procédés de bonne compagnie ? interrompit Sémillant.

— Soit, par des procédés de bonne compagnie, j'aimerais mieux cela.

— Eh bien, le plan est tout trouvé.

— Quel plan ?

— Celui à l'aide duquel je vous débarrasserai seul, sans qu'il soit besoin de mettre un tiers dans la confidence, du jeune David d'abord, de votre femme ensuite.

Saintac s'arrêta, et adressa au bandit une interrogation muette.

— Ecoutez-moi, dit celui-ci. Il n'y a qu'un homme dans Bordeaux qui connaisse ma profession. Cet homme, c'est vous.

— Et vos camarades ?

— Oh ! sur tous ceux-là il n'y en a pas cinq qui seraient capables de me reconnaître dans ce costume.

— Du reste, cela m'est égal.

— Il faut donc, reprit Sémillant, il faut que, grâce à vous, je sois réellement M. de Samazan.

— Comment, grâce à moi ?

— C'est-à-dire que vous me présenterez dans la société, dans les cercles.

Saintac écoutait.

— Chez vous, ajouta le bandit.

Sémillant, tout en causant ainsi, agitait une petite canne avec laquelle il frappait sur ses bottes de l'air le plus dandy, le plus dégagé du monde.

— C'est qu'il a réellement fort bon air, pensait le sabile.

— Qu'en dites-vous ? damanda Sémillant.

— Permettez, mon cher, répondit Saintac ; ce que vous me proposez là mérite réflexion.

— Tout mérite réflexion, tout, remarqua Samazan.

— Je vous ai promis une somme pour accomplir une besogne déterminée, mais je ne veux pas vous introduire parmi les honnêtes gens que je connais, pour les livrer à vos entreprises, à vos attentats.

— Bon ! les gros mots, maintenant. Je vois qu'il faut mettre les points sur les i.

— Peut-être.

— Je veux donc être présenté au jeune David, à ses tuteurs, à ceux qui l'élèvent, le dirigent.

— Pourquoi ?

— D'abord pour le voir...

— Oui, mais ?...

— Puis ensuite pour entamer l'œuvre. Croyez-vous qu'il me sera bien difficile, à moi qui ai rendu un service signalé à Mme de Saintac, de gagner la confiance de M. David et de ceux qui l'entourent ?

— On ne sait pas.

— Je ne demande pas plus de huit jours pour devenir le familier de la maison et pour que David ne puisse plus se passer de moi.

— Bien, que ferez-vous alors ?

— Je commencerai par l'exposer à un grave danger auquel j'aurai soin de l'arracher.

— Pour pouvoir ensuite le rendre victime d'un péril plus réel ?

— Vous avez deviné.

— Ce n'était pas difficile.

— Il est clair, reprit Sémillant, que si M. David se tue au cours d'une partie de cheval qu'il fera en compagnie, on ne pourra accuser, même de négligence, celui qui, dans une autre circonstance, lui aura sauvé la vie.

— En effet, cela n'est pas maladroit.

— Une fois David mort ?

— Le reste me regarde, dit Saintac.

— Ah ! vous avez décidément trouvé un moyen d'écarter Mme de Saintac ?

— Non, mais je le trouverai.

— Ah ! j'en ai un, moi.

— Vous ?

— Mais c'est pour celui-là surtout qu'il me faut votre appui, et, pardonnez le mot, toutes les apparences de votre amitié.

— Voyons !

— J'ai protégé votre femme contre les bandits.

— Vous me l'avez déjà dit.

— Elle m'a invité à me présenter chez elle.

— Je sais cela. Elle me l'a dit, et je lui ai annoncé que je ne vous recevrais pas.

— Vous avez fait une bêtise.

— Mais, Sémillant ! fit Saintac vexé.

— Prenez donc l'habitude de ne pas vous fâcher avec un complice pour quelques paroles un peu dégagées des formules de la politesse banale.

— Drôle ! murmura le sabile.

— Je disais donc que vous aviez fait une bêtise, parce qu'il faut que je voie Mme de Saintac.

— Mais si je ne veux pas ?

— Eh ! tonnerre ! reprit le bandit, commencez par écouter ce qu'on vous propose, et vous parlerez après.

Saintac se mordit les lèvres et garda le silence.

— Je sais bien que vous êtes jaloux, mais c'est précisément là-dessus que j'ai compté pour que votre femme soit tuée sans que la justice puisse demander à qui que ce soit compte de sa mort.

— On ne joue pas avec ma jalousie ! dit Saintac d'un air sombre.

— Alors que le diable vous emporte, gardez votre million, votre cousin David, votre femme, et laissez-moi tranquille, s'écria Sémillant impatienté.

Et sans plus de façon, le jeune bandit tourna le dos à Saintac, puis s'en alla en sifflotant.

— Ce maraud, se dit le mari d'Hermine, a mon secret.

Sémillant s'éloignait d'un pas délibéré sans retourner la tête.

— Monsieur de Samazan ! cria Saintac.

L'autre eut l'air de n'avoir pas entendu.

— Monsieur de Samazan, répéta de sabile, préférez-vous que je vous appelle d'un autre nom ?

A cette menace, Sémillant s'arrêta et attendit.

Saintac, malgré son orgueil, fit quelques pas au-devant du jeune homme et lui dit :

— Considérez mes dernières paroles comme non avenues et continuez.

— Soit. Mais vous ne parlerez ni de vos scrupules ni de votre jalousie que lorsque j'aurai fini.

— Je m'y engage.

— C'est bien alors, je reprends : aujourd'hui plutôt que demain, demain plutôt qu'après, vous me présenterez à Mme de Saintac.

— Moi-même.

— Vous-même. Puisque vous lui avez défendu de me recevoir, il faut bien que vous répariez votre maladresse.

— Et si Mme de Saintac, qui commence à se défier de moi, répondit le sahile, vous prend en grippe, par ce seul fait que je vous aurai présenté, et refuse à son tour de vous laisser continuer vos visites ?

— Avez-vous remarqué, demanda Sémillant, quelque symptôme qui puisse vous faire croire ?...

— Oui.

— Lequel ?

— J'ai pris à mon service un domestique Hindou.

— Ah ! cette espèce de gorille qui s'est jeté sur moi la nuit dernière ?

— Oui.

— Il a des muscles d'acier, cet animal-là.

— Dès que Mme de Saintac a vu Mulhar, elle l'a reçu comme un misérable et lui a enjoint de ne jamais se présenter devant elle.

— Cela n'a rien d'étonnant. Il est horrible, votre Mulhar, et ce n'est pas une figure à réjouir les yeux d'une jolie femme. Voulez-vous un conseil ?

— Dites toujours.

— Gardez votre Mulhar, puisque vous en avez besoin pour des besognes qui ne me regardent pas, mais ne le mêlez pas à nos opérations, et faites que Mme de Saintac ne le voie jamais. Quant à la question de présentation, si vous craignez de me nuire dans l'esprit de votre femme en vous en chargeant, il y a un moyen bien simple de tout arranger ; ce soir, en rentrant, dites-lui simplement : J'ai rencontré M. de Samazan dont j'ai fait la connaissance. C'est un charmant garçon, qui m'a demandé la permission de vous présenter ses devoirs et je pense que vous le verrez demain.

Saintac écoutait toujours.

— Maintenant, il faut que vous sachiez tout, et j'arrive à la partie de mon plan qui va vous faire bondir.

— Voyons.

— Je ferai la cour à votre femme.

— Vous ?

— Moi, et cela dès demain, dès le premier moment où je me trouverai avec elle.

— Vous vous moquez ?

— Non, je vous jure.

— Alors, brisons là.

— Mais sacrebleu, vous n'aimez pas votre femme !

— C'est vrai.

— Vous voulez vous en défaire ?

— Oui.

— Eh bien ! alors, qu'est-ce que ça peut vous faire qu'on la courtise.

— Elle est à moi, cela suffit, répondit le prince indien avec un regard plein de sauvage furie. Du reste, ajouta-t-il, je ne perdrai pas mon temps à vous expliquer cet état de mon cœur, vous n'y comprendriez rien.

— Et puis, ça m'est bien égal, dit Sémillant, car, après tout, moi je n'aime pas Mme de Saintac. Si je me propose de lui faire la cour, c'est uniquement pour vous procurer le moyen...

— Ah ! mais je crois que je commence à comprendre.

— Allons donc !

— Achevez, Monsieur de Samazan.

— Que Mme de Saintac écoute, ou n'écoute pas mes tendres propos, je trouverai toujours un moment où je me jetterai à ses pieds avec des paroles de flamme.

— Je serai là.

— Oui, caché.

— Avec un pistolet ?

— Avec l'arme que vous voudrez. Je la prendrai par la taille, je lui dirai que je l'adore.

— Et moi ? dit Saintac dont les yeux flamboyaient.

— Vous ? vous surviendrez juste à ce moment. Vous constaterez le flagrant délit et vous tuerez l'infidèle.

— C'est assez adroitement machiné, fit Saintac en souriant.

— Quant à moi, continua Sémillant, je prendrai la pou-

dre d'escampette, et vous me tirerez dessus avec un pistolet chargé à poudre, je reconnaîtrai le flagrant délit, et vous serez acquitté à l'unanimité.

Saintac laissa errer sur ses lèvres un sourire méchant. Il pensait que le bandit était bien imprudent de se fier ainsi à un complice et de consentir à recevoir un coup de pistolet dans lequel, après tout, on pouvait avoir oublié une balle.

— Je les tuerai tous les deux, se dit simplement le sahile. Ce Sémillant est vraiment bien intelligent, mais je le perdrai sans regrets. Et puis ce sera plus naturel.

Mais de son côté le bandit, lui, se promettait bien de ne pas s'exposer gratuitement à quelque méchante aventure.

— Quand je serai dans la place, se disait-il, je me conduirai selon les circonstances. Si Mme de Saintac est plus... généreuse que son mari, je verrai ce qu'il me restera à faire.

Ainsi, l'un et l'autre faisaient leurs restrictions mentales et, en réalité, la lutte allait s'engager bien plus entre Saintac et Sémillant qu'entre les riches héritiers du vieux Samuel et l'avide prince indien.

Sémillant avait tenu cette conversation avec une désinvolture des plus complètes. Il avait parlé des crimes qu'il se proposait de commettre sur le ton léger et dégagé d'un marchand qui discute et traite une affaire.

Pas une fois son visage n'avait trahi le moindre embarras. C'était bien le bandit sans scrupules, sans crainte et sans remords, tel qu'il le fallait à Saintac.

En revanche, celui-ci avait laissé percer de temps à autre quelques hésitations. Ces ténébreuses trames l'étonnaient un peu, quoique sa nature asiatique se prêtât admirablement à ces sinistres machinations.

— Dites-moi, maintenant, reprit le bandit, ce que vous pensez de mon plan.

— Je le trouve ingénieux.

— Ingénieux seulement ?

— Il est également pratique.

— Très bien ; mais l'acceptez-vous ?

— Il me faudrait réfléchir.

— Ah ! oui ; perdre du temps.

— Permettez, je ne suis pas encore familiarisé avec toutes ces idées.

— Allons donc ! vous feriez mieux de jouer franc jeu avec moi, acceptez-vous, oui ou non ?

Le bandit savait bien qu'en mettant Saintac au pied du mur il le forcerait à se déclarer.

— Pour moi, reprit-il, je n'ai pas que cette seule affaire en perspective et il faudrait vous décider, dans un sens ou dans l'autre, pour que je dresse mes batteries ou que je m'occupe d'autre chose.

— Vous êtes bien pressant.

— Les affaires sont les affaires. Un seul mot, oui ou non.

— Eh bien ! oui.

— Très bien. Quand pourrai-je me présenter chez Mme de Saintac.

— Ne préférez-vous pas vous lier, avant, avec mon jeune parent ?

— M. David ? non.

— Pourquoi ?

— Je préférerais entrer dans son intimité par le canal de Mme de Saintac ; ce serait plus naturel et cela éloignera, d'autant mieux, les soupçons qu'en tout état de cause nous pourrions les faire retomber sur votre femme si nous y étions forcés.

— Comme il vous plaira.

— Alors, j'aurai l'honneur de me présenter demain chez Mme de Saintac ?

— C'est convenu.

— Et c'est toujours un million que je toucherai après l'accomplissement de notre programme.

— Un million, oui, dit Saintac, qui pensait bien s'affranchir de cette échéance en tuant roide Sémillant, quand il le surprendrait aux pieds de sa femme.

— Préparez-moi un peu les voies.

— Ce soir même.

— Et au revoir.

Saintac quitta son complice et rentra chez lui.

— Savez-vous, chère amie, dit-il à Hermine, au moment où il déployait sa serviette pour dîner, savez-vous qui j'ai eu le bonheur de rencontrer au milieu de quelques amis communs ?

— Mais non.

— M. de Samazan.

— Ah ! fit Hermine, quelle espèce d'homme est-ce ?

— Il m'a fait l'effet d'un bon jeune homme. Et c'est avec une timidité amusante qu'il m'a demandé la permission de venir vous présenter ses hommages.

— A quoi vous avez répondu que c'était inutile...

— Non, au contraire, je l'ai prié de vous venir visiter. Si jamais celui-là vous fait la cour, il m'étonnera bien.

Hermine resta silencieuse.



VIII

Le lendemain, vers trois heures de l'après-midi, le lourd marteau de fer de la monumentale porte de l'hôtel de Saintac annonça un visiteur à Hermine, qui avait tiré au clair tous les mensonges de son mari, et qui cherchait un moyen de confier le soin de sa défense à Castérac, sans éveiller la défiance de son jaloux.

Comme un domestique entr'ouvrait la porte du salon où elle se tenait, elle lui demanda assez brusquement :

— Qu'est-ce ?

— Un monsieur qui fait demander à madame si elle peut le recevoir.

— Quel est ce monsieur ?

— Je ne l'ai jamais vu ici.

A cette réponse, Hermine fit un geste d'impatience, comme si elle eût été ennuyée qu'on vînt l'arracher à ses rêveries, à ses plans de défense en un pareil moment.

— Mais ce monsieur a un nom, je pense, et il est fort probable qu'il ne veut pas le cacher.

— En effet, madame.

— Dites vite, alors.

— Il se nomme M. de Samazan. Que faut-il lui répondre ?

— Faites-le entrer.

Le domestique se retira pour revenir quelques instants après, suivi de Sémillant qu'il annonça sous le nom de Samazan.

Le bandit avait adopté une tenue irréprochable. Le plus sévère des petits maîtres n'aurait trouvé rien à redire à sa toilette. Elle était vraiment parfaite.

Il portait un pantalon de nuance indécise, mais sombre; c'était la dernière mode. A une époque où presque tout le monde avait encore la culotte courte et les bottes, une pareille tenue était faite pour être remarquée. Le haut de son costume se composait d'un gilet de couleur claire, à fleurs, d'un spencer et d'une espèce de pardessus à col gigantesque. Sa chemise à jabot était d'une éclatante blancheur et sa cravate à plusieurs tours lui donnait cet air un peu roide qui était reconnu comme le dernier mot de la distinction.

Il portait à la main un chapeau à la forme évasée et aux bords prodigieusement, on pourrait dire effrontément, retroussés ; un chapeau à la Bolivar.

Hermine, en le voyant, se souleva de la bergère où elle était à moitié étendue, et alla vers lui.

— Je vous remercie, monsieur, lui dit-elle, de n'avoir pas oublié que je voulais vous témoigner ma gratitude pour votre généreuse conduite d'avant-hier.

— Je n'aurais eu garde, madame, de ne pas profiter de la gracieuse autorisation que vous m'aviez donnée de me présenter chez vous. Un hasard heureux m'a mis hier en présence de M. de Saintac, qui a été vraiment, dans ce qu'il appelle sa reconnaissance, plus chaleureux que ne le méritait la petite échauffourée dont vous voulez bien vous souvenir.

— Ah ! M. de Saintac a été aimable avec vous ?

— Oui, madame.

— Il faudra que je l'en remercie.

— C'est même lui qui m'a prié de ne pas tarder à vous venir voir, et voilà ce qui explique la promptitude avec laquelle j'ai usé de cette faveur.

Sémillant débitait tout cela avec une aisance admirable.

Son chapeau d'une main, son stic de l'autre, il se dandinait en face d'Hermine de l'air d'un homme un peu timide qui cherche à se donner une contenance.

Pour effacer le caractère un peu dur de sa bouche, il souriait presque sans interruption.

— Veuillez vous donner la peine de vous asseoir, monsieur, lui dit Hermine en montrant un siège.

Sémillant obéit.

— Je comptais, monsieur, vous voir aujourd'hui.

— Vraiment, madame ?

— Oui ; M. de Saintac m'avait annoncé votre visite. Je n'aurais même pas été étonnée de vous recevoir hier.

— Pourquoi donc ?

— Parce que c'est vous, à ce que je crois, qui êtes passé devant l'hôtel sur un cheval noir.

— En effet, et vous m'avez fait la faveur de vous en apercevoir ?

— J'ai pensé alors que vous montriez bien peu d'empressement à venir savoir de mes nouvelles et qu'il eût été peut-être plus aimable à vous de ne monter à cheval qu'après être venu.

Hermine n'était pas fâchée de donner, sous cette forme courtoise, une petite leçon au prétendu gentilhomme. Celui-ci, du reste, ne manqua pas de s'apercevoir qu'il avait commis une bévue et il tâcha de la réparer en disant :

— Vous me pardonnerez peut-être, madame, quand vous saurez que j'arrivais à Bordeaux à ce moment-là même.

— D'abord, monsieur, je n'ai rien à vous pardonner, car vous étiez libre même de ne pas venir me voir sans manquer aux lois de la bienséance, mais alors il eût mieux valu ne pas passer deux fois devant chez moi.

— Madame, dit Sémillant d'un air confus, je vous demande pardon.

— Vous demeurez du côté de Beaurech ? demanda à brûle-pourpoint Hermine.

— Non, madame.

— Mais il me semble que l'autre soir vous m'avez dit que vous étiez à deux pas de chez vous.

— En effet, madame, j'ai commis ce mensonge.

— Un mensonge, dans quel but ?

— Vous n'aviez plus besoin de mes services, et la route

était sûre jusqu'à Bordeaux ; je ne voulais, d'ailleurs, pas accepter la proposition que vous veniez de me faire de monter dans votre voiture.

— Je ne comprends pas du tout.

— Mon Dieu, madame, la vérité est difficile à dire.

— Pourquoi ?

— Mais, répondit Sémillant en accentuant son sourire, parce que...

— Parce que, répondit Hermine, est une raison que les jolies femmes seules ont le droit d'employer.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Si vous avez des secrets, monsieur de Samazan, croyez bien que je ne serai pas assez indiscrète pour vouloir vous les arracher ; mettons que je n'ai rien dit, et soyez persuadé que je n'en pense pas davantage.

Hermine eut l'air de croire que Samazan se trouvait à Beaurech en rendez-vous galant. Cela ne faisait pas l'affaire du bandit. Aussi se hâta-t-il de reprendre la parole.

— Je crois, madame, que vous me faites l'honneur de me prendre pour le héros de quelque aimable aventure. Je vous assure qu'il n'en était rien.

— Mais alors, monsieur, comment vous trouviez-vous là ?

— Ah ! c'est ce que je ne puis dire.

— Ordinairement, on ne se trouve pas pour son plaisir, pour se promener, sur une grande route, à dix heures du soir, pendant qu'il fait un brouillard à couper au couteau et lorsque le pays est parcouru par une bande de malfaiteurs.

— Mais, madame, M. de Casterac y était bien en même temps que moi.

— Oui, vous avez raison. Aussi M. de Casterac m'a-t-il appris ce qu'il était allé faire dans ce terrible pays.

— Et, reprit Sémillant en rougissant réellement, car c'était décidément un habile comédien, et si vous étiez la dernière personne à qui je puisse dire pourquoi j'étais là.

— Que voulez-vous dire ?

Sémillant garda un silence embarrassé.

— Oh ! reprit en éclatant de rire Mme de Saintac, la bonne bouffonnerie ! vous voudriez peut-être me persuader que vous m'aimez.

— Madame ! fit le bandit en simulant le paroxysme de la confusion.

— Dieu ! que vous êtes drôle ! En homme timide que vous êtes, sans doute, vous vous étiez rendu là mystérieusement pour me voir passer au milieu de la nuit et par cette brume. Vous vouliez jeter sur moi un regard... désintéressé et mourir, n'est-ce pas ?

Et Hermine riait de tout son cœur.

— Voyons, monsieur de Samazan, pardonnez-moi ma gaieté, mais vous avouerez qu'elle est bien justifiée. Je ne veux pas connaître vos secrets, seulement vous seriez bien aimable aussi de ne pas vous moquer de moi.

Cette hilarité, cette façon joyeuse de recevoir la première confidence du bandit ne déplaisait pas à Samazan.

— La glace est rompue toujours, se disait-il. Maintenant, je puis aller de l'avant.

Sémillant qui, malgré son sourire éternel, savait admirablement prendre cet air de timidité un peu gauche dont avait parlé Saintac, Sémillant se fit aussitôt une physionomie confuse.

Hermine riait toujours.

Enfin il sembla reprendre un peu d'aplomb et dit à sa gracieuse interlocutrice :

— Me pardonnerez-vous, madame, si je vous dis la vérité ?

— Laquelle ? demanda malicieusement Mme de Saintac.

— La vraie.

— Je vous pardonnerai d'autant plus volontiers que je devine là-dessous quelque histoire qui piquera ma curiosité.

— Je retiens votre promesse, et je vais parler, madame. J'avoue donc que ce n'est pas le hasard qui m'a conduit auprès de vous, lors de l'attaque des brigands.

— Ah ! vous voyez.

— Je savais, reprit Sémillant, sur un ton de plus en plus craintif, je savais que vous deviez revenir ce soir-là de vos terres.

— Vraiment. Et qui vous l'avait dit ?

— Dois-je continuer à ne vous rien cacher ?
— Mais, certainement.
— Eh bien ! madame, sachez que parmi les jeunes gens



Samuel David

de Bordeaux et des environs on s'occupe beaucoup de vous.
— De moi ?

— Oui. On vous plaint.

— Eh ! mon Dieu ! quelle est donc la cause de cette grande pitié ?

— Tout le monde craint que vous ne soyez pas heureuse.

— Cela ne regarde que moi.

— Et, continua M. de Samazan, quand on pense à votre si admirable beauté, à la grâce touchante qui vous enveloppe...

— Monsieur de Samazan ! dit Hermine en regardant sévèrement son visiteur.

— Vous m'avez ordonné, madame, de vous dire toute la vérité, je vous la dis.

Mme de Saintac eut bien envie de sourire, mais elle dut s'en garder.

— Du reste, ce que je vous disais, madame, est nécessaire à l'intelligence de ce qu'il me reste à vous conter.

— Vos compliments sont-ils finis ?

— Oui.

— Alors, continuez.

— Vous avez donc, dans Bordeaux, un véritable parti qui vous plaint, qui vous aime. La plupart de ceux que compte dans ses rangs ce parti se feraient tuer pour vous, comme jadis les Toulousains pour la belle Paule, et je suis de ce parti.

— Tout cela, monsieur de Samazan, est de la dernière galanterie, mais ça ne me dit pas du tout comment vous vous êtes trouvé à Beauroch, ce qui était, je crois, le but de vos révélations et l'objet de ma curiosité.

— Eh bien ! madame, parmi ceux qui vous aiment, on regrettait votre absence, quoiqu'elle n'ait pas été de longue durée.

— En effet, je n'ai quitté Bordeaux que pendant six jours.

— Nous apprîmes avec grande joie que vous alliez revenir et alors moi qui, indigne, n'ai qu'un seul désir, vous être utile, je suis parti pour me trouver sur votre chemin, espérant que le ciel me fournirait l'occasion de vous rendre quelque signalé service.

Hermine écoutait.

— Et vous voyez, madame, que le ciel a été assez aimable pour ne pas tromper mon espérance.

— Monsieur de Samazan, je vous prie de cesser ce jeu.

— Vous appelez cela un jeu, madame.

— Oui.

— Vous êtes cruelle.

— Ne parlons plus de cela, s'il vous plaît, reprit Mme de Saintac résolument.

— Oh ! je vous obéirai, madame, je vous obéirai aveuglément. Jamais, à l'avenir, jamais il ne sortira de ma bouche une phrase, un mot, un soupir, qui se rapporte au malheureux état de mon cœur. Je suis trop heureux, si vous consentez à vous rappeler votre promesse de me pardonner mon involontaire offense.

— Je vous en prie, monsieur, cessez de tenir un pareil langage.

— Mais dites-moi que vous me pardonnez.

— Eh bien, je vous pardonne.

Samazan sut alors parler de mille autres choses avec une très grande aisance, et il fut assez habile pour dépouiller tout à fait sa timidité quand il tint une conversation où son cœur n'était plus en jeu.

Hermine le trouva même gai, spirituel, de bonne compagnie et s'amusa de quelques-unes de ses saillies.

Il allait prendre congé lorsque la porte du salon s'ouvrit et un domestique annonça :

— M. David.

— Par ma foi, pensa le bandit, je joue de bonheur aujourd'hui.

C'était, en effet, le jeune David, l'enfant plus de cinquante fois millionnaire, qui venait rendre visite à sa cousine.

Il entra.

Samuel Davil (on lui avait donné le nom de son aïeul), Samuel David était à cet âge où l'on n'est déjà plus un enfant et où l'on n'est pas encore un jeune homme.

Il allait avoir quatorze ans.

C'était un garçon de haute taille pour son âge, à la physionomie intelligente et sympathique, aux yeux résolus et confiants, au sourire gai. On le sentait vigoureux à la souplesse de sa démarche et il aimait, démesurément, tous les exercices du corps.

— Bonjour, ma cousine, dit-il en entrant.

— Bonjour, mon cher Samuel, lui répondit Hermine.

Mais, tout à coup, le jeune David aperçut Sémillant et dit :

— Ah ! pardon, madame, je vous croyais seule.

Cela prouvait que l'enfant était entré un peu comme un petit fou qu'il était.

— Veuillez me permettre, monsieur de Sâmazan, de vous présenter mon jeune cousin, M. Samuel David ; Samuel, M. de Samazan !

— Si je ne me trompe, dit Sémillant, j'ai l'honneur de parler à un archi-millionnaire.

— Oh ! monsieur, je vous en prie, dit le jeune Samuel, ne me parlez pas de mes millions.

— Je vous assure...

— C'est incroyable que je ne puisse faire un pas sans entendre autour de moi vanter mes richesses. Eh ! mon Dieu, oui, je suis riche. Bien mieux, je ne désire pas être pauvre, mais ce n'est pas une raison pour m'en écraser perpétuellement.

— Monsieur, lui répondit Samazan en souriant, je vous demande pardon de vous avoir parlé de votre argent et croyez bien que cela ne m'arrivera plus. Je ne suis pas, moi non plus, un dédaigneux des biens de ce monde, mais j'estime que l'amitié et bien d'autres sentiments, sans compter l'amour, valent souvent mieux que la fortune.

— Ah ! que vous avez raison, dit Hermine, quand on vous choie ou qu'on vous dit un mot aimable, sait-on jamais, quand on est riche, si l'on entend la vérité !

— Pour moi, reprit Sémillant, j'estime qu'un homme ne vaut que par ses qualités personnelles. Je ne suis pas pauvre, Dieu merci, mais j'estimerais fort peu quelqu'un qui croirait m'être agréable en me parlant toujours de mon argent. En retour, je me considère comme l'égal du plus puissant capitaliste du monde, et jamais, si nous avions un différend, je ne consentirais à lui céder sous aucun prétexte.

— Prenez garde, dit Hermine, cela ressemble à de l'entêtement.

Tout ce que venait de dire Sémillant n'était ni bien extraordinaire ni bien fort ; néanmoins les quelques mots sonores qu'il avait mêlés à ses dernières phrases firent un

certaine impression sur l'imagination un peu vive du jeune David.

— Ah ! que vous avez raison de parler ainsi, dit-il. Je ne saurais vous donner une idée de la fatigue que me donne l'adulation perpétuelle à laquelle je suis en proie.

— Vraiment ?

— Oui, mes amis, mes voisins, mes domestiques, tout le monde jusqu'à M. de Saintac, tout le monde a l'air de se prosterner à mes pieds et d'adorer le veau d'or en ma personne. Il n'y a que ma cousine Hermine qui ne m'adule pas. Et c'est quand je suis écœuré par tant de courtisaneries que je viens la voir, bien certain qu'elle saura me décocher plus de malices que de flatteries.

— Alors, mon cher Samuel, il faudra vous passer aujourd'hui de votre ration de railleries, car je veux vous dire que je vous trouve grandi, très bien portant et sur le point de passer homme.

— Oh ! cela ne m'est pas égal. Je suis même très fier de devenir un homme plus tôt que mes camarades de mon âge.

Tout en causant ainsi, le jeune David laissait voir à nu son caractère tout entier.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que Sémillant ne perdait pas un mot et se proposait de profiter de toutes ces découvertes dans le plus bref délai.

— Mais laissons cela, reprit Samuel, et ne parlons plus de moi.

Puis s'adressant au bandit :

— N'est-ce pas vous, monsieur de Samazan, qui avez délivré ma cousine, et qui l'avez arrachée aux mains des brigands.

— J'ai fait ce que tout autre à ma place...

— Oh ! ne rabaissez pas la valeur de votre acte de courage, monsieur ; je vous envie, voyez-vous. Je ne sais pas ce que je donnerais pour avoir été à votre place, l'autre nuit, et pour avoir mis en fuite les bandits...

— Et pour avoir sauvé Mme de Saintac.

— Elle ou une autre, peu importe.

Hermine ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Vous pensez bien, ma cousine, que je serais enchanté de vous rendre service, reprit Samuel, mais ce que je veux

dire, c'est que c'est l'action, elle-même, de M. de Samazan qui m'enthousiasme, abstraction faite de ses résultats.

— Vous devez, alors, admirer les chevaliers errants.

— Si je les admire, répondit l'enfant. Mais je n'ai qu'un regret, c'est qu'il ne soit pas permis de se cuirasser et de monter à cheval, la lance au poing, pour aller secourir les malheureux.

Hermine et Sémillant souriaient.

— On m'a fait lire don Quichotte, reprit-il, et l'on m'avait annoncé que cela me ferait rire.

— Eh bien ?

— Eh bien ! je n'ai pas ri du tout.

— Vraiment ?

— J'ai trouvé le seigneur de la Manche, très digne, très noble, très intéressant, d'autant plus intéressant qu'on le berne, qu'on le raille, qu'on le trompe, et que malgré tout cela il n'en persiste pas moins à se dévouer aux malheureux qu'il se croit appelé à secourir.

— Vous regrettez alors le bon vieux temps ?

— Oui, dit naïvement l'enfant.

— Eh bien ! cher monsieur, moi aussi j'ai été comme vous.

— Ah ! vous voyez.

— Comme vous j'ai admiré don Quichotte, et je m'étais même mis en tête de l'imiter.

— Comment ?

— J'avais votre âge, mais je n'étais pas aussi vigoureux que vous. Je lisais avec frénésie les livres de chevalerie et je faisais, ou plutôt, j'essayais de faire ce que l'on exigeait autrefois des pages, des écuyers, des chevaliers.

— Et qu'exigeait-on ?

— Un écuyer devait pouvoir, tout armé, sauter d'un seul élan sur un cheval harnaché.

— Oh ! oh ! et vous avez fait cela ?

— Non, je n'ai jamais pu.

— Et ça vous a refroidi ?

— Naturellement.

— Quoi encore ?

— J'avais acheté, continua Sémillant, qui souriait de plus en plus, des cuissards, des brassards, un casque et une cuirasse.

— Et vous les mettiez ?

— Je les mettais et je montais à cheval dans le parc de mon père, au grand étonnement de mes paysans.

— Avec des plumes sur le cimier de votre casque ?

— Avec des plumes de toutes couleurs, ajouta Sémillant.

Le bandit mentait comme un charlatan, mais son récit faisait le plus grand plaisir au jeune David, qui reprit :

— Moi, cela ne m'aurait pas suffi.

— Bah !

— Oui, il m'aurait fallu des ennemis à combattre.

— Ah ! voilà. Tout le monde m'adorait à dix lieues à la ronde et j'ai dû renoncer à exercer ma vaillance. Et tenez, ajouta-t-il, j'ai même gardé toute cette batterie de cuisine, qui à cette époque-là était trop grande pour moi et...

— Vous l'avez encore ?

— Oui.

— Voulez-vous me permettre de vous demander quelque chose ?

— Tout ce que vous voudrez.

— Je voudrais voir cette armure.

— Je suis à votre disposition.

— Eh bien ! allons tout de suite... dit le jeune David impatient.

— Tout de suite, c'est bientôt, dit Sémillant. Il faut que je cherche d'abord, pour savoir où on a mis ces reliques du temps passé. Je crois savoir qu'elles sont au grenier, mais encore faut-il me donner le temps de faire épousseter la cuirasse, examiner les courroies et remplacer les plumes du cimier.

— Quand pourrai-je aller vous visiter ?

— Mais, après-demain si vous voulez.

— Dans la matinée ?

— Dans la matinée, appuya Sémillant.

— Et voulez-vous me donner votre adresse, monsieur de Samazan ?

— Naturellement. Je demeure rue du Palais-Galien, 123.

— Je ne manquerai pas au rendez-vous, vous pouvez en être assuré.

— Et je vous attendrai avec impatience, car le plaisir que vous éprouvez me rajeunira de quinze ans, dit Samazan, qui se leva pour prendre congé.

Mais Samuel était trop content d'avoir trouvé un écho de ses rêves d'enfant dans ce nouvel ami pour le laisser partir seul.

— Vous partez ? demanda-t-il.

— Oui. Voici déjà longtemps que je me rends importun.

Hermine fit un geste poli.

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner ? demanda le jeune David.

— Avec le plus grand plaisir, répondit Sémillant, dans l'œil de qui un observateur attentif aurait pu voir briller un éclair de satisfaction.

— Alors vous me quittez, Samuel ? demanda Hermine.

— Vous ne m'en voulez pas, je pense ?

— Je devrais vous en vouloir, au contraire.

— Oh ! prenez-vous-en à M. de Samazan, qui m'intéresse et m'attire.

— Je vous en prie, monsieur David, dit Sémillant, ne me mettez pas mal avec Mme de Saintac. Je tiens à conserver ses bonnes grâces.

— Ma cousine est bonne comme du pain.

— Flatteur ! murmura Hermine. Mais je ne suis pas dupe de vos cajoleries. Je vois bien que je ne vous suis bonne à rien, puisque ce n'est plus auprès de moi que vous cherchez à passer vos heures d'ennui.

— Voilà que vous allez devenir méchante, dit Samuel.

— Non, non, cher enfant, allez avec M. de Samazan et amusez-vous bien ; c'est mon vœu le plus cher. Avez-vous vu mon petit Charles ?

— Votre fils ? Je l'ai embrassé en arrivant. Est-ce qu'il n'est pas un peu pâle ? demanda Samuel.

— Oui. Depuis quelques jours je le trouve souffrant.

— Diable ! diable ! pensa Sémillant, pourvu que celui-là ne s'avise pas de mourir. Nous avons grand besoin de lui pour hériter de sa mère et transmettre tous ses droits à la tutelle de M. de Saintac.

— Mais j'espère, reprit Hermine, que ce ne sera rien. Au revoir, monsieur de Samazan, ajouta-t-elle.

— Au revoir, madame, et merci de votre bienveillant accueil.

— A bientôt, cousine, dit Samuel.

— A bientôt, petit ingrat, répondit Mme de Saintac en frappant du manche d'un écran chinois la joue rebondie de Samuel.



Cadichonne, se voyant de nouveau suivie, était entrée franchement chez un loueur de costumes (page 183).

Ils sortirent ensemble et ils n'avaient pas quitté l'antichambre qu'on entendait déjà Samuel dire à Sémillant :

— Est-ce que vous avez lu beaucoup d'ouvrages sur les devoirs et l'éducation des chevaliers ?

— Mais une vingtaine environ.

— Vous me les prêterez, n'est-ce pas ?

— Certes. Quand vous viendrez pour voir l'armure, après-demain, répondit Samazan, vous les trouverez à votre disposition.

Hermine resta un moment plongée dans ses réflexions.

Elle pensait à tout ce qui venait de lui arriver. A la scène de Beaurech, A l'intervention de Casterac et de Samazan, à ce que lui avait révélé le premier à l'audacieuse et en même temps timide déclaration du second.

En s'interrogeant, elle ne savait pas au juste quel sentiment lui inspirait le nouveau venu.

Etait-ce le dédain ? non.

Etait-ce la haine ? pas davantage.

L'amour ? encore moins.

Et cependant, ce n'était non plus l'indifférence.

Il se faisait dans son cœur et dans sa tête un travail singulier. Il lui semblait qu'il faudrait bien peu de chose pour lui faire prendre en grippe ce Samazan dont les paroles sonnaient faux quelquefois. Mais il était possible aussi qu'un incident quelconque, même vulgaire, la poussât à porter à ce protecteur si audacieux un intérêt qui l'épouvantait.

Après avoir songé pendant quelque temps à cette situation, elle haussa imperceptiblement les épaules et dit :

— Bah ! je suis folle !

Cependant Samazan et Samuel s'en allaient en causant et descendaient les fossés de l'Intendance.

L'enfant, avec sa nature naïve et franche, ne tarissait pas de questions sur le sujet qui l'intéressait tant.

Sémillant y répondait avec habileté, car bien souvent, comme on le pense, il était embarrassé par les interrogations du jeune cousin d'Hermine.

Le bandit ne savait réellement des épopées chevaleresques que des lambeaux de détails historiques cueillis bien plus dans les romans que dans des livres spéciaux.

Mais il avait trop intérêt à endormir la vigilance du jeune Samuel et à s'en faire un ami pour hésiter à répondre chaque fois que celui-ci l'interrogeait.

— Ah ! dit enfin le jeune David avec une explosion d'enthousiasme, je voudrais trouver quelque occasion d'accomplir un haut fait digne des temps de chevalerie.

Il est bien peu de jeunes hommes en la tête desquels ce désir n'ait pas germé.

— Vous n'êtes pas dégoûté, fit Samazan.

— Et pourquoi ne trouverais-je pas cette occasion ?

— Pour plusieurs raisons. La première, c'est que nous vivons à une époque bien prosaïque, où les princesses innocentes et persécutées sont assez rares.

— Vous voyez bien que non, puisque vous avez eu le bonheur de délivrer ma cousine.

— C'est un heureux hasard.

— Enfin, ce hasard s'est offert à vous.

— La seconde raison, reprit imperturbablement Samazan, c'est que de nos jours, et cela est fort heureux, les persécuteurs ont affaire à la gendarmerie, qui n'est pas le moins du monde chevaleresque, mais qui n'hésite pas à faire son devoir.

— Oh ! que vous êtes prosaïque.

— Non. Je constate des réalités.

— Tenez, reprit David, je monte très bien à cheval, je fais des armes depuis que je me connais, et je sais manier un sabre aussi bien qu'une épée. Je tire le pistolet convenablement... A quoi tout cela me servira-t-il ?

— Mais à être un gentleman accompli.

— C'est bien peu.

— Si vous teniez absolument à exercer la profession de chevalier errant, ce n'est ni en France, ni même en Europe, dit Sémillant, qu'il faudrait vous livrer à cette industrie.

— Où donc alors ?

— En Amérique ou dans l'Inde. Dans l'Inde surtout.

— Oui, comme mon bisaïeul. J'y ai pensé. Mais je n'ai que quatorze ans.

— Vraiment ? On vous en donnerait seize.

— Vous m'en donneriez vingt que cela n'ajouterait ni un jour ni une heure à mon âge réel, et pendant sept ans encore il me faudra subir les volontés d'un tuteur et d'un conseil de famille, qui n'ont aucune des qualités nécessaires pour comprendre la chevalerie. Par conséquent, si je me permettais d'aller courir le monde, ils me forceraient à réintégrer mon domicile légal par toutes les voies de droit, comme disent les actes solennels qu'on me lit quelquefois.

— Vous êtes bien malheureux ! dit Sémillant avec un sourire.

— Ne vous moquez pas. Je me sens un besoin d'aventures qui ne s'éteindra pas, et j'enrage quand je songe qu'il me faudra attendre ma majorité.

— Ne vous plaignez pas, répondit le bandit. A vingt ans vous serez plus fort et même plus jeune réellement qu'aujourd'hui. D'ailleurs, ajouta Samazan, qui sait s'il ne se produira pas quelque fait qui vous permettra d'essayer votre vaillance et votre force au moment où vous vous y attendrez le moins.

— Que voulez-vous dire ? interrogea l'enfant qui avait deviné l'intention de Sémillant de faire une réticence.

— Rien.

— Vous me trompez.

— Non, je vous assure.

— Oh ! je vous en supplie, parlez.

Sémillant avait l'air de vouloir se faire faire violence.

— Non, mon enfant, j'aurais tort.

— Tort ? Mais que craignez-vous ?

— Eh ! je crains... je crains !... Tenez, mon ami, restons-en là, et venez me voir après-demain, comme vous me l'avez promis.

— Oh ! je sais que je vous ennuie, dit Samuel d'un air triste.

— Quelle idée !

— Oui, sans cela vous me diriez ce que vous voulez me cacher, à moi qui brûle du désir de le savoir.

— Je voulais vous apprendre, mon enfant, que tous les désirs d'un homme ne peuvent être satisfaits, quelque riche qu'il soit.

— Eh ! pensez-vous que je l'ignore ?

— Hein ! fit Samazan.

— On m'a élevé, monsieur, assez bien pour que je sache ce que vaut ma fortune, et je vous prie de croire que je ne la prise pas plus qu'il ne faut.

— Voici une réponse digne d'un homme et non pas d'un enfant. Je vous en fais mon compliment.

— Eh bien ! si vous pensez ainsi, traitez-moi en homme, je vous en supplie et achevez ce que vous aviez commencé de me dire.

— Tenez, mon ami, je vais vous traiter tout au moins en camarade dans lequel on a confiance.

— Voyons.

— En vous parlant de ce qui m'est passé par la tête je craindrais que vous ne fissiez quelque folie et que vos parents, votre tuteur, votre conseil de famille, M. et Mme de Saintac, ne me rendissent responsable des imprudences que vous pourriez commettre.

— Et croyez-vous que je ne sache pas garder un secret ?

— Je n'en doute pas, dit Sémillant qui, par tous ces obstacles, ces demi-mots, excitait davantage la curiosité de l'enfant.

— Eh bien ! alors ?... interrogea celui-ci.

— Eh bien ! il peut se produire que vous présumiez trop de vos forces, qu'il vous arrive quelque accident si vous vous lancez dans les aventures, et c'est moi qui en serais responsable.

— Pourquoi ? A chacun ses actes.

— Vous parlez déjà comme vos héros de chevalerie.

— Voyons, monsieur de Samazan, dites-moi tout.

— Eh bien ! mon ami, il m'était venu à la pensée, après l'attentat dont Mme de Saintac a failli être victime, d'aller visiter le repaire des bandits qui ont attaqué sa chaise de poste.

— Vous le connaissez donc ?

— Je le connais.

— Et où se trouve-t-il ?

— A Beaurech.

— Je m'en doute bien, mais dans quel endroit ?

— Est-ce que vous connaissez le pays ?

— Non.

— Alors, mes révélations seront sans conséquence. Le lieu de refuge des brigands est situé dans les ruines d'une vieille tour.

— La tour des Chouettes ?

— Vous le saviez ?

— Je l'avais entendu dire.

— Mais ce n'est pas tout, ajouta Samazan. Cette tour des Chouettes communique à ce qu'on prétend, par un étroit passage, avec les souterrains du château de Rouquey.

— Comment savez-vous cela ? demanda naïvement Samuel.

— J'ai interrogé de vieux paysans qui ont été familiers avec ces ruines bien avant la Révolution.

— Et ces souterrains de Rouquey ? reprit avec un regard interrogateur le jeune David qui palpitait d'émotion et de curiosité.

Ses yeux brillaient. Il redressait sa taille comme pour prouver qu'il était digne d'entendre de si intéressantes révélations.

— Ces souterrains, continua Samazan, sont immenses, et l'on affirme que les bandits n'en connaissent pas le tiers. Ce qui est probable, c'est qu'ils se réunissent dans une immense salle voûtée située juste au-dessous de l'ancienne galerie des ancêtres de Rouquey.

— Ah ! et là, que font-ils ?

— Là, il est probable qu'ils boivent, fument et se livrent à des orgies continuelles.

— Ah ! fit Samuel, qui ne comprenait pas le plaisir qu'on peut éprouver à boire ou fumer, et qui n'avait sur le mot orgie que des idées fort succinctes.

— Parfois, dit-on, ils enlèvent des femmes...

— Des femmes ? répéta David, qui fut de nouveau on ne peut plus attentif.

— Oui.

— Comme cela aurait pu arriver à ma cousine ?

— Précisément.

— Et qu'en font-ils ?

— Ils les emmènent dans leur repaire.

— Et ?...

— Et dame ! ils les gardent ; ils les emprisonnent.

— Croyez-vous qu'il y en ait de captives en ce moment ?

— Je n'en sais rien.

— Et vous aviez peut-être l'idée de vous en assurer ?

— Vous l'avez deviné.

— Vous iriez seul ?

— Seul.

— Ne craignez-vous pas ?...

— J'ai mon plan.

— Quel est-il ?

— Je vous ai parlé de ce long couloir qui mène de la tour des Chouettes aux souterrains de Rouquey ?

— Oui.

— Comme je vous le disais, il est impossible à deux hommes d'y passer de front.

— Eh bien ? interrogea Samuel qui palpitait.

— Si je suis obligé d'en venir aux mains avec les bandits, je me retirerai dans ce boyau, et, fussent-ils mille, ce sera comme si je n'avais qu'un adversaire en face de moi.

— C'est vrai.

— Mais il faut que vous sachiez autre chose.

— Quoi donc ?

— On dit aussi que ces ruines sont hantées.

— Oh ! monsieur de Samazan, ne vous moquez pas de moi.

— Mais, mon ami, don Quichotte croyait aux bons et aux mauvais génies.

— Vous me donnez des raisons détestables. Seulement vous pouvez avoir un but en me disant qu'il y a des revenants dans ces ruines.

— Vous avez deviné, j'en ai un.

— Lequel ?

— C'est qu'il faudrait se mettre en garde contre ces prétendues apparitions.

— Vous supposez donc qu'elles existent réellement.

— J'en suis sûr, car je ne puis douter de la véracité des gens auxquels je dois ces détails.

— Oh ! fit avec un petit frisson involontaire de terreur joyeuse le jeune David, oh ! quel bonheur !

— Il se pourrait très bien, reprit le bandit, que les habitants de ces ruines aient inventé des mécanismes plus ou moins ingénieux faits pour effrayer les audacieux qui oseraient s'aventurer dans leur repaire.

— Ah ! oui ; mais il sera facile de les démasquer. Avec une bonne paire de pistolets !...

— Alors, vous voudriez toujours tenter l'aventure ?

— J'en meurs d'envie.

— Non. Décidément vous êtes trop jeune.

— Oh ! monsieur de Samazan, je vous en supplie.

— Et puis, quoique je sois très dégagé des biens de ce monde, vous représentez une trop grosse fortune pour

qu'on vous expose inconsidérément à quelque méchante affaire.

— Parce que je suis riche, il faudrait donc me confire.

—Enfin, si je consentais à vous emmener avec moi, ce ne serait qu'après avoir fait seul une reconnaissance.

— Oh ! si vous ne m'y conduisez que lorsque vous serez certain qu'il n'y a pas de danger, ce ne sera pas la peine que j'y aille.

Samazan sourit, puis il garda le silence. Il avait amené Samuel à ce degré d'exaltation et de curiosité qu'il voulait faire naître chez lui. Tout marchait donc au gré de ses désirs. Il allait maintenant laisser cet enfant à ses rêves de bataille, de fantômes, d'héroïsmes. Deux jours de fermentation chevaleresque dans cette jeune tête devait produire un désir plus ardent encore.

— Je vous demande pardon, dit Sémillant...

— Vous me quittez ?

— Oui. J'ai un devoir pieux à remplir. C'est l'heure où chaque jour, quand je suis à Bordeaux, je vais passer quelques instants avec un de mes parents, un vieux chanoine paralytique à qui je dois beaucoup. S'il ne me voyait pas arriver à l'heure habituelle, il me croirait mort et se désolerait. Je ne veux pas faire l'ombre d'une peine à ce digne et saint homme.

— Je comprends votre pieuse tendresse et ne vous retiens pas.

Samazan serra la main de Samuel eu lui dtt :

— Je vous attends toujours après-demain.

— Toujours. Vous pensez que pour rien au monde je ne voudrais manquer à ce rendez-vous.

— Au revoir, alors.

— Au revoir, monsieur de Samazan, et j'espère que d'ici au moment où j'aurai l'honneur de vous visiter, vous ne reculerez plus devant la pensée de me faire partager vos périls.

— Oh ! je ne réponds de rien.

Ils se séparèrent. Samuel, l'œil ardent, le visage animé, s'en allait vers le cours du jardin public, tandis que Sémillant, qui voulait faire croire à son parent apocryphe, le chanoine paralytique, se dirigea très sérieusement vers la rue des Remparts, pour gagner la rue des Minimelles,

aujourd'hui rue Caburol, où, prétendait-il, demeurait le vénérable ecclésiastique.

— L'enfant est à moi, se disait-il en marchant. Après



Ceux-ci se retournèrent avec une précipitation bien facile à comprendre, ils avaient devant eux la Cadichonne (page 192).

demain, il me désolera pour que je l'associe à mon expédition. Je me laisserai vaincre par ses supplications. Ah ! mais avant tout il faut que je me procure une armure

complète et des livres de chevalerie. Ce jeune Samuel va me coûter cher. Heureusement que c'est de l'argent bien placé.

Il souriait en se souvenant du succès de sa chevalerie.

— Et je pense, grommela-t-il, que M. de Saintac, quand il apprendra comment j'ai mené tout cela, conviendra que je suis un autre homme que ce routinier d'En-dus.



IX

Revenons un peu en arrière.

Comme le lecteur a dû s'en douter, la grande Cadichonne avait renoncé à sa profession de marchande au détail et quitté sa place au grand marché.

Cette décision, elle l'avait prise très peu de temps après la disparition de son mari, et cela, parce que la place n'était plus tenable.

L'habileté avec laquelle elle avait organisé l'évasion de celui qu'elle aimait, lui avait valu, dans Bordeaux, une réputation universelle.

Elle était devenue à la mode, et il était de bonne compagnie d'aller la voir à son étal.

Les jeunes gens, surtout, se pressaient autour d'elle, et, sous le prétexte d'acheter quelques fleurs ou une corbeille de fruits, rôdaient, sans cesse, à deux pas de son odorante marchandise.

Comme Cadichonne était la plus belle et, en même temps, la plus sage des jeunes marchandes, elle ne tarda pas à être froissée de cette curiosité, et elle fit part de ses ennuis au

colossal Besombes, qui était resté son ami le plus dévoué et qui, sans être un aigle, était de bon conseil en même temps que le plus généreux des hommes.

— Que faire ? lui demanda la jeune femme.

— Voulez-vous que j'aille casser les côtes à deux ou trois de ces mirliflores ? lui répondit l'arrimeur, cela calmera les autres.

— Eh ! mon pauvre Besombes, vous aurez donc toujours des idées de massacre. Je ne puis accepter votre proposition. Ce n'est pas le secours de votre bras que je sollicite, mais un bon conseil.

Besombes se gratta le front.

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas négociante ? s'écria le brave homme d'un ton triomphant.

— Négociante ? répéta en souriant la jeune femme.

— Oui.

— Que voulez-vous dire ?

— Je reconnais que vous ne pouvez rester plus longtemps attachée à votre banc du marché et cela, pour plusieurs raisons, dont la première est que, depuis ce qui s'est passé ces jours-ci, il faut que vous jouissiez d'une liberté relative.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ma chère, pourquoi ne feriez-vous pas chez vous, et en gros, le métier que vous faites en détail et au marché.

— C'est que...

— Attendez. Je suis certain que la plupart de vos camarades ne demanderaient pas mieux que de s'approvisionner à vous. Il vous suffira de vous assurer des fournisseurs qui ne vous laissent jamais chômer et le reste ira tout seul.

— Encore une fois, Besombes, votre idée serait excellente, si elle n'avait l'inconvénient d'être impraticable.

— Pourquoi ?

— Parce que la profession de marchande en gros exige un capital et que je suis pauvre.

— Oui, je sais que vous n'avez pas eu le temps de faire fortune, mais cela viendra. Vous êtes sage, rangée, économe et très travailleuse. Le plus difficile dans votre nouvelle condition sera de vous lever à deux heures du matin, mais vous y êtes presque habituée.

— Ah ça ! voyons, Besombes, vous n'oubliez qu'une chose, c'est qu'il faut au moins cinq ou six mille francs pour entreprendre ce commerce.

— Ça, ma fille, répondit le brave arrimeur, ça me regarde. Dieu merci, nous gagnons gros dans notre métier, et ceux d'entre nous qui ne sont pas des ivrognes ne tardent pas à avoir un magot.

Cadichonne, les yeux étonnés, l'écoutait attentivement.

— Moi qui ne bois que de l'eau, dit-il, j'ai ramassé de quoi mourir heureux. Je vous prêterai ces cinq ou six mille francs et je serai aussi tranquille, quand ils seront dans votre main, que si je les avait placés chez le plus honorable de nos banquiers.

— Mais... dit la Cadichonne qui hésitait.

— Allons, Cadichonne, je pense que vous n'allez pas faire la fière avec moi. Du reste, c'est au nom de Jean-Marie que je vous prie d'accepter.

Cadichonne, sans répondre, s'était jetée dans les bras du bon arrimeur.

— Allons, ça y est, n'est-ce pas, vous acceptez, mon enfant ?

— Vous êtes bon pour moi comme un père.

— Il le faut bien, puisque je n'ai d'autre enfant que vous deux, Jean-Marie et vous.

Huit jours après, Cadichonne était devenue *négociante,* selon l'expression de Besombes, et, grâce à son activité, elle fut bientôt une des fruitières en gros les mieux achalandées du quai de la Grave. Ajoutons que, grâce à son intelligence, son commerce prospéra si bien qu'un an après elle avait rendu au colossal arrimeur les sommes avancées par lui.

La jeune femme était donc libre de ses actions. On ne s'occupa plus d'elle et, en peu de temps, on l'oublia, ce qu'elle voulait, car il y avait dans sa vie un mystère.

De temps à autre, elle s'absentait.

Personne, parmi ses parents et ses amis, ne savait où elle allait. Son absence durait quelquefois vingt-quatre heures, quelquefois plus.

Parmi ceux qui connaissaient cette particularité, pas un n'aurait pu dire ni à quelle heure elle quittait son domicile, ni à quel moment elle y revenait.

Le matin on trouvait sa porte close, puis on ne la voyait

pas de toute la journée et, le plus souvent, elle était chez elle le lendemain matin sans qu'on pût dire comment elle était partie, comment elle était rentrée.

Du reste, il fallait qu'elle eût un grand intérêt à tromper les curieux qui auraient eu envie de l'espionner, car souvent elle feignait des absences et restait tout le jour enfermée, ne répondant pas aux personnes qui venaient frapper à sa porte.

Les voisins disaient alors :

— Cadichonne ! Elle est en voyage.

On supposait bien qu'elle se rendait alors dans le haut pays, pour y faire l'acquisition de récoltes de fruits, mais rien n'était moins certain.

Ces mystérieuses absences ne pouvaient manquer de provoquer la curiosité de quelques méchantes gens.

Il y avait dans sa maison une espèce de mégère qui avait la maladie, assez commune à Bordeaux, de s'occuper de ce qui ne la regardait pas et de vouloir connaître les secrets des autres.

Jeannette (c'était le nom de cette femme) ne trouvant pas à gloser sur Cadichonne, avait fini par faire de ces disparitions le thème de ses bavardages.

Elle ne se gênait pas pour essayer d'insinuer que la jeune marchande ne menait pas une conduite fort régulière.

— Ah ! disait-elle, je crois qu'elle a joliment oublié Jean-Marie.

— Taisez-vous, vipère, lui répondait-on.

— Quand on fait le bien, répondait-elle, on ne se cache pas.

On n'ajoutait, il faut l'avouer, aucune foi à ses calomnies, ce qui irritait Jeannette au dernier point.

Elle en vint à vouloir connaître le secret de Cadichonne et, pendant plusieurs jours, elle se cacha dans l'escalier de la maison, bien décidée à suivre la marchande, si celle-ci sortait.

Longtemps elle en fut pour son temps perdu. Cependant une nuit, Cadichonne, ayant aux pieds des chaussons de Strasbourg, ouvrit furtivement sa porte et s'en alla.

Jeannette se mit à sa poursuite, mais si maladroitement, que la femme de Jean-Marie s'en aperçut et se mit à la

faire marcher dans les rues de Bordeaux et finalement vint à trois heures du matin au marché de la Grave.

Jeannette en fut pour sa fatigue. Une autre fois, Cadichonne, se voyant de nouveau suivie, était entrée, franchement, chez un loueur de costumes, d'où elle était sortie déguisée en laitière pour se rendre au bal masqué.

C'est ce soir-là que nous l'avons retrouvée, entourée de Saintac, de Main-Hardye et d'une foule d'autres jeunes gens.

On juge si Jeannette eut beau jeu, et si sa langue perfide s'en donna.

A l'entendre, Cadichonne était la dernière des dévergondées, qui quittait nuitamment son logis pour aller courir le guilledou, et ne se refusait même pas le plaisir de se faire voir au bal masqué.

— Ah ! ma chère, disait Jeannette d'un ton scandalisé, qui aurait jamais cru ça. C'est une femme perdue. Je ne veux pas rester plus longtemps dans une maison qui renferme une pareille créature, c'est abominable, et patati et patata. Jamais, au dire de Jeannette, on n'avait vu pareil scandale.

Cadichonne n'ignorait pas qu'on tenait tous ces propos sur son compte ; mais elle en souriait comme si elle eût été enchantée qu'on la crût réellement une femme plus que légère.

Pour un observateur attentif il était clair que ces bavardages ne pouvaient qu'épaissir le mystère dont s'enveloppait la femme du grenadier.

Avant de reprendre notre récit et pour que le lecteur soit mis au courant de tout ce qui l'intéresse sur ce point, nous ajouterons que Cadichonne portait le deuil de son mari, car elle avait appris par le capitaine du navire qui devait emmener Capdeville dans l'Inde, qu'on l'avait attendu vainement à Richard, et qu'il avait dû périr pendant la courte tempête du 30 juillet 1825.

On s'étonnera que la jeune femme, qui pleurait encore son mari, fût allée au bal masqué. Mais cette faute apparente sera expliquée ultérieurement.

Cela dit, nous reprenons :

Le secret que Cadichonne avait si bien gardé fut à moitié découvert par plusieurs personnages qui ont été déjà

mis en scène et dans les circonstances qu'on va connaître.

Main-Hardye, Budos, Malbessan, avaient appris les premiers comment Casterac s'était trouvé sur le chemin, au moment où les bandits attaquaient la chaise de poste de Mme de Saintac.

On juge si le héros de cette aventure fut interrogé.

— Mon cher Casterac, lui dit Tancrède, pas de fausses modestie. C'est vous qui m'avez ramené Marinette. C'est vous qui avez sauvé Hermine ; racontez-nous comment cela s'est fait.

— De qui faut-il parler, d'abord ?

— Dame ! commencez par le commencement.

— Eh bien ! cher ami, j'étais perdu dans une vigne, au milieu de cet épouvantable brouillard que vous vous rappelez, lorsque la jeune fille s'est jetée sur moi en me demandant ma protection.

— Elle vous avait donc vu ?

— Non pas. C'est le pur hasard qui l'a dirigée vers moi.

— Et qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai prise dans mes bras. Elle était poursuivie, et j'ai eu le bonheur d'entendre les grelots d'argent des chevaux de Mme de Saintac que les voleurs ont arrêtée au moment où je disais au postillon de me laisser parler à sa maîtresse.

Casterac raconta ensuite, brièvement, la part qu'il avait prise à la délivrance d'Hermine, et parla beaucoup de M. de Samazan.

— Ce Samazan, quel homme est-ce ?

— Un assez beau cavalier.

— Connaissez-vous cette famille, Budos ? demanda Tancrède.

— Mon Dieu, non. D'où est-il, ce Samazan ?

— Si j'ai bien compris ce qu'il a dit, ce doit être un propriétaire de Beaurech, car il a affirmé qu'il demeurait à deux pas du théâtre de l'attaque nocturne.

— Après tout, dit Malbessan, que nous fait la famille de M. de Samazan. Il s'est conduit comme un gentilhomme, et nous sommes à une époque où la noblesse du cœur vaut bien la noblesse de nom.

— Certes ! appuya Tancrède.

— Vous parlez d'or, Malbessan, reprit Budos, aussi suis-je impatient de faire la connaissance de ce M. de Samazan, et je pense que Casterac nous ménagera ce plaisir sous peu.

— Pourquoi êtes-vous si pressé de connaître ce jeune homme ?

— Parce que j'ai toujours sur le cœur l'expédition de l'autre nuit, où nous avons été si cruellement joués.

— Il est certain que ces bandits se sont joliment moqués de nous, sans compter qu'ils ont eu l'audace d'attaquer une voiture à quelques centaines de mètres d'un peloton de trente gendarmes, dit Malbessan.

— Voilà pourquoi je suis vexé et je voudrais avoir ma revanche.

— Quelle revanche ?

— Je voudrais que M. de Samazan, qui doit connaître tous les replis de ce pays, nous fît l'amitié de nous y guider et de nous conduire à la tour des Chouettes.

— Il faudra choisir, pour cette expédition, un jour où il n'y aura pas de brume, par exemple, dit Casterac.

— C'est clair, reprit Budos, nous comprendrons peut-être comment on a pu nous séparer les uns des autres et faire avorter d'une façon ridicule notre expédition.

— Est-ce que votre intention, Budos, est de pénétrer dans le repaire des brigands ?

— Pas le moins du monde, nous aurons l'air de nous promener et nous examinerons, en plein jour, le terrain. Si on tentait de nouveau d'enlever Marinette, nous ne serions plus si novices pour la secourir.

— Eh bien, cher ami, reprit de Casterac, il y a un moyen bien simple de voir M. de Samazan : c'est de nous rendre à Beaurech où il demeure, s'il ne nous a pas trompés, et de nous présenter chez lui en le priant de nous conduire à la tour des Chouettes.

— C'est une idée excellente. Il fait précisément très beau depuis ce matin. Le brouillard est complètement dissipé, voulez-vous que nous y allions après-demain ?

— Après-demain, soit.

Donc, le surlendemain, nos quatre chercheurs d'aventures se rendirent à cheval.

Le premier paysan à qui ils demandèrent Samazan, leur répondit :

— Je ne connais pas.
— Vous n'êtes donc pas du pays ?
— Si fait, monsieur.
— M. de Samazan est de Beaurech.
— On vous a trompé, monsieur, répondit le villageois, il n'y a pas de Samazan dans tout Beaurech. Des Angauds au port, personne ne pourra vous mieux renseigner que moi.
— C'est très bien, mon ami, merci, dit Tancrède.
Et on laissa le paysan s'éloigner.
Un second habitant du pays se présenta. On lui demanda le même renseignement et on obtint de lui la même réponse.
— Décidément, dit Malbessan, M. de Samazan n'est pas de Beaurech, et il a eu des raisons particulières pour vous tromper lorsqu'il a prétendu être de ces parages.
— Du reste, dit Tancrède, ce détail n'a qu'une importance secondaire ; nous voici à Beaurech. Autant que je puis m'en souvenir, il faut prendre le chemin de Cassour pour monter à la tour des Chouettes. Mettons nos chevaux à l'auberge, prenons le chemin de Cassour et livrons-nous à nos explorations tout seuls.
Cela fut fait sans retard.
— Pendant que nous sommes à l'auberge, reprit de Casterac, nous pourrions bien prendre une précaution.
— Laquelle ?
— Celle de déjeuner. Il est encore de très bonne heure. mais nous avons besoin de réparer nos forces après deux heures de chevauchée. Et puis cela nous gagnera la confiance du cabaretier qui saura peut-être, lui, nous dire où nous trouverons ce fameux et trop mystérieux M. de Samazan
On déjeuna, mais l'aubergiste leur répondit, comme l'avaient fait les deux paysans, qu'on ne connaissait pas la personne qu'ils cherchaient.
Une heure après, nos quatre compagnons escaladaient gaiement la côte, au flanc de laquelle était accrochée, pour ainsi dire, la tour des Chouettes.
Il faisait un grand soleil de midi, très chaud pour la saison, et les surprises n'étaient pas à craindre. Aussi nos quatre aventureux amis vinrent-ils jusqu'à la porte de la

fameuse tour qui n'était autre chose qu'une ruine branlante, laquelle n'offrait d'ailleurs qu'un médiocre intérêt.

— Les brigands, dit Budos, si réellement ils habitent ce nid à chauves-souris, recevront quelque beau jour la tour sur leur tête et on n'en entendra plus parler.

— Mon cher, dit Tancrède, les brigands sont gens qui tiennent à la vie beaucoup plus qu'on ne le croit communément, et je suis bien convaincu qu'on pénètre dans leur repaire par une autre issue que celle qu'offre cette vieille tour.

— Mais, dit Malbessan, nous sommes venus pour explorer ce pays, explorons.

— Soit, dit Casterac. Vous, Tancrède, vous irez, si vous voulez, à gauche avec Budos, Malbessan et moi, nous allons faire le tour de la colline par la droite.

— Est-ce bien prudent de nous séparer ?

— Et que diable voulez-vous craindre, à midi et par ce soleil ?

— Soit, allez de votre côté, nous, du nôtre. Nous nous retrouverons ici.

Une heure et demie après, les quatre camarades étaient revenus.

— Avez-vous vu quelque chose de particulier ? demanda Malbessan à Tancrède.

— Non, rien. Le pays est monotone. Il y a dix minutes que nous sommes de retour ; nous avons même visité la tour qui, comme nous le pensions, ne présente aucune issue.

« Les bandits doivent entrer par ailleurs.

— Casterac, reprit Malbessan, a quelque chose d'extraordinaire à raconter.

— Quoi donc ? demanda Tancrède.

Casterac se rapprocha et dit :

— Savez-vous qui je viens de voir ?

— Non.

— Mais laissez-moi procéder par ordre.

— Procédez, Gaston, dit en riant Budos.

— Malbessan et moi, nous nous sommes trouvés, il y a une demi-heure, dans une partie du coteau très pittoresque qu'un paysan nous a dit s'appeler Champcenets.

— Au fait, monsieur de Casterac, au fait, dit Tancrède.

— Ne soyez pas impatient. Ce que je vous raconte est fait, je vous assure, pour vous étonner.

— C'est donc sérieux ?

— Très sérieux. Arrivés à Champcenets, Malbessan et moi, nous nous sommes séparés pour contourner chacun de notre côté une espèce de mamelon.

— Vous avez eu tort de vous isoler.

— Peut-être, mais cela importe peu. Je venais de quitter Malbessan qui était à peine à cent pas de moi, lorsque j'avisai une grotte taillée dans un roc très dur par la main de l'homme.

L'ouverture de cette grotte est très régulière et presque monumentale. Je m'empressai d'écarter les bambous qui en dissimulaient l'entrée et je m'y introduisis. Je n'y remarquai rien de particulier, sinon que le sol en était très propre et que les parois n'étaient pas même humides.

— Casterac, vous avez une fatale tendance à abuser de la description.

— Mon séjour dans la grotte ne pouvait pas être de longue durée, car elle était très peu profonde, et il était facile de voir que je me trouvais dans une carrière où l'extraction de la pierre avait été reconnue trop difficile à cause de la dureté de la roche.

« J'allais donc me retirer, lorsqu'en me retournant j'aperçus devant moi...

— Quoi donc ? fit Budos.

— Qui donc ? demanda Tancrède.

— Une femme.

— Eh bien ! qu'y a-t-il là d'extraordinaire, c'était sans doute quelque paysanne...

— Eh non, ce n'était pas une paysanne, c'était une femme jeune, jolie, aimable et pas bête, en un mot, une femme que vous connaissez.

— Moi ? dit Tancrède.

— Vous, Budos, dit Malbessan.

— Alors ne nous faites pas languir et achevez.

— Vous allez donc partager ma surprise quand vous saurez que cette femme n'était autre que Mme Cadette Capdeville.

— La grande Cadichonne ? s'écria Tancrède stupéfait.

— Elle-même.

— Que diable faisait-elle là ?

— Ah ! mon cher, vous m'en demandez trop. Je n'ai eu le temps ni de la questionner, ni même de la saluer.

— Elle s'est donc envolée ?

— Plaisantez tant que vous voudrez. Cadichonne a disparu à mes yeux avec une telle prestesse que je n'y ai vu que du feu.

— Elle a quitté la grotte.

— Non.

— Mais alors ?

— Elle a eu l'air de s'enfoncer dans la muraille, dans cette muraille dont la dureté défie l'instrument des carriers et sur laquelle j'ai frappé dans tous les sens, pour voir si elle ne serait pas creuse.

— Comment ? en plein jour.

— Il faut dire, reprit Casterac, que cela se passait dans un coin un peu obscur de la grotte.

— Savez-vous que cela est bien singulier.

— C'est même très extraordinaire.

— Vous êtes bien sûr, Casterac, que c'était la grande Cadichonne.

— Je suis sûr que c'est la femme que nous avons trouvée au bal masqué, déguisée en laitière, que Saintac a démasquée et qui est venue souper avec nous. C'est la femme qui nous a dit s'appeler Cadette Capdeville et à laquelle nous devons les curieux renseignements sur En-dus et sa bande.

— Renseignements qu'elle vient puiser sur les lieux mêmes, à ce que je vois, dit Tancrède.

— Oui.

— Où est cette grotte ? reprit le jeune Main-Hardye ?

— A trois cents pas d'ici.

— Allons la visiter tous ensemble.

Dix minutes après, les quatre compagnons étaient dans la fameuse grotte de Champcenets.

— J'étais ici, dit Casterac en se plaçant dans un des angles de la grotte, j'étais ici lorsque, en me retournant, j'ai aperçu une femme.

— Et votre cœur de conquérant a tressailli, fit Budos.

— Non, mon cœur de conquérant a été très surpris. Je n'avais entendu ni remuer les roseaux, ni aucun bruit quel-

conque, et je ne pouvais me figurer comment elle se trouvait là.

— Et la dame, que fit-elle à votre aspect ?

— La dame ? Elle fut au moins aussi surprise que moi et resta un instant immobile. C'est ce qui me permit de la regarder attentivement et de la reconnaître.

— Elle n'a rien dit ?

— Pas un mot. Je mis mon chapeau à la main et je m'avançai vers elle. Mais sans doute Cadichonne avait recouvré ses esprits, car elle disparut comme dans un rêve.

— Comme un brouillard qui s'évapore, fit Malbessan.

— Ma foi, oui.

— Où était-elle quand elle a disparu ? demanda Tancrède.

— Tenez, dans cette partie obscure de la grotte, répondit Casterac qui se plaça lui-même dans une zone assez sombre.

— Vous êtes sûr qu'elle ne s'est pas enfuie par la porte ?

— Absolument sûr.

— Alors il faut chercher la clef de ce mystère, dit Tancrède.

— Je l'ai cherchée, mais en vain, mon cher Main-Hardye, répondit Gontran.

— Il n'est pas naturel, cependant, qu'une femme s'enfonce dans un rocher comme un couteau dans du beurre.

— Non, certainement.

— Alors, cherchez avec nous, Casterac, et peut-être serez-vous plus heureux cette fois.

Les quatre jeunes gens se mirent à examiner attentivement cette muraille faite d'un seul morceau et passèrent la main sur toutes les aspérités qu'ils rencontrèrent, mais ce fut peine perdue, ils ne trouvèrent rien et furent obligés de convenir qu'ils s'en allaient bredouille.

— Mon cher Casterac, dit Budos, quand tout le monde fut bien persuadé de l'inanité des recherches, nous nous heurtons à quelque mystère dont il faudrait connaître le mot.

— Cela ne doit pas nous empêcher, fit observer Malbessan, de tirer la moralité de cette aventure.

— En effet, fit Tancrède.

— Quelle est donc la moralité que vous voyez dans cette rencontre fortuite ? interrogea Casterac.

— Ce n'est pas dans la rencontre fortuite, dit Malbessan, que je vois quelque chose que nous ne devons pas laisser échapper. C'est dans la présence de Cadichonne à Beaurech.

— Et qu'en pensez-vous conclure ?

— Mais quelque chose de bien simple, à savoir que cette femme, dont la vie mystérieuse a fait beaucoup causer ses voisins, je sais cela depuis peu, cette femme s'est moquée de nous et doit être de complicité avec les bandits.

— Allons donc ? fit Casterac.

— Mon cher, réfléchissez.

— J'ai beau me creuser la cervelle, je ne vois pas... à moins, cependant, que cette disparition étrange...

— Ecoutez. Vous souvenez-vous de la nuit du bal masqué ?

— Parbleu ! ce n'est pas une nuit pareille qu'on peut oublier.

— Vous souvenez-vous que nous soupions avec Cadichonne lorsque des plaisanteries d'un goût douteux nous furent faites. On éteignit les lumières, on introduisit quatre chouettes dans la salle à manger.

Tancrède, Budos et Casterac écoutaient Malbessan et n'osaient plus le contredire.

— Comment ces chouettes étaient-elles entrées, cher Tancrède ? Probablement sous les jupes de l'accorte laitière. Qui nous a retenus à table assez longtemps pour que la bande d'En-dus pût enlever la pauvre Marinette ? Toujours la laitière.

— Cependant !...

— Qui donc a imaginé de nous faire faire cette sotte expédition dans le brouillard, d'où la gendarmerie et nous sommes revenus si penauds ? Toujours la Cadichonne.

— Cependant, mon ami, dit Casterac, remarquez que si elle avait été l'alliée des bandits, elle se serait probablement bien gardée de nous engager à jouer au cul-de-jatte le beau tour qui a désorganisé son cortège.

— Peut-être avait-elle à se venger personnellement d'En-dus qui, comme vous savez, est mort peu de temps après.

— Je vous ferai aussi remarquer, continua Casterac,

qu'au souper elle avait l'air encore plus émue que nous-mêmes.

— C'était une ruse, pas autre chose.

— Cela n'est pas prouvé.

— Enfin, insista Malbessan, dites-moi donc, alors, pourquoi cette femme, dans la conduite de qui nous relevons certaines particularités suspectes, se trouve à deux pas du repaire des bandits et possède un secret qui lui permet de se soustraire à votre vue en un clin d'œil, et de gagner probablement les souterrains par où l'on accède au quartier général de la bande ?

Casterac resta muet.

— Pour moi, répondit Malbessan, je crois que nous avons été joués la nuit du bal masqué, et que Mme Cadichonne Capdeville, que tout le monde connaît pour une femme de tête et d'énergie, donne son concours aux brigands que nous avons poursuivis. Qu'en pensez-vous, Tancrède ?

— Je ne sais que croire. Quand je me rappelle sa voix franche, son regard assuré, sa parole honnête, je n'accepte pas vos raisons, et cependant ce que vous dites pourrait bien être vrai.

— Soyez-en bien persuadé, Cadichonne est la complice des bandits.

— Monsieur Malbessan, dit tout à coup une voix de femme derrière les quatre jeunes gens.

Ceux-ci se retournèrent avec une précipitation bien facile à comprendre. Ils avaient devant eux la Cadichonne.

Elle ne pouvait venir que du côté de la roche, et cependant il n'y avait dans la muraille pas la moindre trace de son passage.

— Madame Capdeville ! fit le premier Budos, qui, devant la haute mine et le port majestueux de la jeune femme, ne put s'empêcher de se découvrir. Ses amis l'imitèrent.

— Oui, oui, monsieur Malbessan, moi qui viens vous dire que vous êtes bien prompt à accuser d'une ou de plusieurs infamies une femme qui a droit à votre respect.

— Madame, fit Malbessan, en homme qui attend autre chose que des paroles.

— Ainsi, je vous ai montré En-dus, et je vous ai révélé qui il était.

— C'est vrai, fit Casterac.



— *Ne rien faire et toucher de l'argent, je ne connais rien de mieux* (page 198).

— Qui m'obligeait à vous dire que c'était là le chef de la bande redoutable dont on parlait tant ? Vous supposez que j'ai voulu me venger de lui en vous priant de le ren·

verser de son pavois de roi des menteurs. Mais ne pouvais-je obtenir de vous cet acte de brutalité sans vous dire qui était En-dus ?

— C'est évident, appuya Castérac.

— Mais enfin, madame, fit Budos, comment vous trouvez-vous ici ?

— C'est mon secret, cela.

— Votre réponse ne suffirait pas à tout le monde.

— C'est un secret mortel.

— Oh ! fit Malbessan, qui s'obstinait dans son doute et dans ses soupçons.

— Oui, monsieur, un secret mortel. Et, cependant, je consentirai à la révéler à deux d'entre vous.

— A qui donc ?

— A M. de Main-Hardye et à M. de Casterac. Je suppose, monsieur Malbessan, ajouta Cadichonne, je suppose que lorsque ces messieurs vous auront affirmé que ce qui m'amène ici n'est ni une complicité avec des brigands, ni toute autre cause blâmable, vous les croirez.

— Sans aucun doute.

— Monsieur de Main-Hardye, monsieur de Casterac, je vais vous prier de me suivre.

— Mais, madame, dit Tancrède, c'est inutile, nous vous croyons sur parole.

— Oh ! non, monsieur, je ne me contente pas de cela. Il faut que vous ayez mes preuves sous les yeux pour pouvoir attester que je suis une honnête femme et une femme honnête. Vous viendrez donc, ou, à votre défaut, j'irai jusqu'à prier M. de Budos de vous remplacer.

— Moi, j'accepte, madame. Du reste, je suis bien armé.

— Cela ne me gêne pas, répondit Cadichonne. Seulement vous allez jurer sur ce que vous avez de plus sacré, sur l'honneur de votre mère, vous allez jurer que vous ne révélerez jamais ce que vous allez apprendre en me suivant.

— Je le jure, dit tranquillement Budos.

— Sur l'honneur de votre mère ?

— Sur l'honneur de ma mère.

— Et vous aussi, monsieur de Castérac ?

— Je le jure, comme Budos.

— A aucun prix, en quelque lieu que vous soyez, quelque danger que vous couriez, et la révélation de ce secret

dût-elle vous sauver la vie, vous jurez que vous le garderez.

— Nous le jurons.

— Vous le jurez tous les quatre ?

— Nous le jurons, reprirent ensemble Malbessan, Casterac, Budos et Tancrède, dont la curiosité venait de s'éveiller à la fin.

— Eh bien, venez tous les quatre, après tout. Moi, messieurs, j'ai foi dans vos paroles.

Et, sans attendre davantage, Cadichonne fit un pas au devant des jeunes gens que tant de crânerie avait vaincus, que toutes ces formules de serments avaient charmés, puis elle leur dit :

— Suivez-moi.

Et sans qu'elle eût fait un geste, sans qu'elle eût eu seulement l'air de chercher à faire jouer un ressort, une partie de la muraille s'ouvrit et pivota sur elle-même, donnant accès dans un vaste souterrain.

— Entrez, messieurs, dit Cadichonne.

Les quatre jeunes gens obéirent silencieusement. Quand la grande Cadichonne eut à son tour mis le pied dans le souterrain, la lourde muraille de granit se referma comme d'elle-même, et ils restèrent tous là, à peine éclairés par une lampe fumeuse que la jeune femme prit à la main.

— Maintenant que j'ai votre parole, dit-elle, je puis vous dire même ce que vous ne me demandez pas. Vous avez vu s'ouvrir la roche devant nous ?

— Oui.

— Vous devinez, n'est-ce pas, qu'il y a un secret pour la faire pivoter. Ce secret fut inventé par les anciens seigneurs de Rouquey qui avaient imaginé, pour ne pas attirer l'attention, de faire creuser cette carrière assez avant pour qu'on pût s'assurer combien l'extraction de la pierre serait laborieuse.

« Par les souterrains qui communiquaient avec une tourelle du château, on venait jusqu'ici, et plus d'un, dans les guerres que se faisaient les petits vautours du moyen âge, dut son salut à ce mystérieux chemin. »

Cadichonne n'avait pas fini de parler qu'elle frappait à une porte en chêne très solide. Trois petits coups espacés d'une certaine façon furent le *Sésame, ouvre-toi !* de cette porte formidable.

— Entrez, messieurs, dit alors Cadichonne.

Casterac et Tancrède n'hésitèrent pas. Budos se tenait sur ses gardes, Malbessan avait mis la main sur le manche de son poignard.

L'endroit où la jeune femme venait d'introduire les quatre gentilshommes était une grande pièce voûtée qui avait bien plus l'apparence d'une prison que celle d'un logis habitable.

Il y avait cependant une fenêtre... ornée de grilles énormes, à la vérité, et à travers laquelle arrivait un jour tamisé par un énorme amas de ronces qui, du dehors, la cachait à tous les yeux.

Au milieu de cette salle basse, se tenait un homme dans une attitude qui ne manquait pas de noblesse.

— Messieurs, dit-elle, je vous présente M. Jean-Marie Capdeville, mon mari.

— Le grenadier ! s'écria Casterac.

— Oui, messieurs, répondit d'une voix mâle Jean-Marie.

Les quatre jeunes gens s'inclinèrent.

— Jean-Marie, reprit Cadichonne, je te présente MM. de Main-Hardye, de Budos, de Casterac et Malbessan.

— N'est-ce pas avec ces messieurs que tu as soupé la nuit du bal masqué ?

— Si. C'est avec eux. Et c'est pendant ce souper que les bandits ont enlevé Marinette, la jeune servante de M. de Main-Hardye.

Il y eut un moment de silence.

— Vous comprenez maintenant, je pense, monsieur Malbessan, pourquoi je suis dans ce pays et quelle est la cause de mes absences fréquentes et mystérieuses.

— Oui, madame, et je vous demande pardon.

— Vous comprenez pourquoi je préfère passer pour une femme qui ne craint pas le bal masqué plutôt que de laisser soupçonner à ceux qui m'espionnent ce que je viens faire ici.

— Nous comprenons tous, madame.

— Et vous devinez, je pense, comment je suis si bien au courant des faits et des habitudes des brigands qui partagent avec mon mari ce séjour.

— Qui partagent ? répéta Tancrède en fronçant le sourcil.

— Entendons-nous. Pas un d'eux ne sait que mon mari

est ici. Il n'y a que moi au monde et vous à présent qui connaissiez ce terrible secret.

— Terrible, en effet, dit Budos, car, s'il était révélé, il pourrait coûter la vie à M. Capdeville.

— C'est pour cela que je vous ai fait jurer sur l'honneur de vos mères de n'en parler jamais à une âme qui vive, même en présence d'un danger de mort.

— Et nous tiendrons notre serment, dussions-nous en mourir, vous pouvez en être certaine.

— Merci. Et maintenant, sachez qu'il existe à deux pas d'ici une grande salle souterraine et voûtée qui sert de salle d'armes et de lieu de délibérations aux bandits.

— Eh bien ?

— Eh bien, par une de ces bizarreries de la nature dont on trouve de fréquents exemples, tout ce qui se dit dans cette salle, on l'entend admirablement dans la pièce où est caché mon mari.

— Comment cela se fait-il ?

— Je suppose, dit Cadichonne, qu'il existe dans la roche une fissure à travers laquelle les paroles sont portées ici, grâce à la construction spéciale de la salle dans laquelle les bandits se réunissent.

— Bien ! mais croyez-vous qu'ils n'entendent pas ce qui se dit dans la... demeure de M. Jean-Marie ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que nous les aurions entendus s'étonner et qu'ils auraient pris eux-mêmes des précautions pour n'être pas entendus.

— Vous avez peut-être raison.

— Du reste, ils sont deux ou trois dans leur repaire, et ils causaient tout à l'heure ; nous n'avons qu'à faire silence pour les entendre.

Tout le monde se tut.

Pendant quelques instants, le silence le plus complet régna dans la pièce où se trouvaient Cadichonne et les autres personnages de ce récit. Mais tout à coup on entendit une voix avinée.

« — Est-ce qu'il te tarde, à toi, que Sémillant revienne ?

« — Ma foi, non, répondit une autre voix.

« — On est très bien ici, continua un troisième organe. On mange bien, on boit à n'en plus finir. J'en suis aujour-

d'hui à ma cinquième bouteille ; si Sémillant compte nous traiter toujours comme ça, je consens à l'attendre toute ma vie.

« — Sais-tu ce qu'il est allé faire à Bordeaux ?

« — Non. Mais ce doit être une grosse affaire, car il n'en a parlé à personne, et c'est un garçon de tête que Sémillant.

« — Et puis, il nous a promis cinq mille francs s'il réussissait. Ne rien faire et toucher de l'argent, je ne connais rien de mieux.

« — Tu as raison ; à sa santé !

« — A sa santé ! »

Les voix se turent. Il n'était pas difficile de supposer que ce qui fermait la bouche aux bandits, c'étaient leurs verres pleins.

— Quel est ce Sémillant ? demanda Tancrède, qui ne put s'empêcher de parler à voix basse.

— C'est le nouveau chef de la bande, depuis la mort d'En-dus.

— D'après ce que j'ai compris, continua Jean-Marie, il est allé s'installer à Bordeaux pour préparer la perpétration d'un crime sur lequel il compte pour s'approprier une somme énorme.

— Comment est-il ?

— Ah ! nous n'en savons rien. Nous les entendons, mais nous ne les avons jamais vus.

— C'est celui, dit Cadichonne, qui, dans le cortège du prince de Montcrabeau, remplissait le rôle du héraut. Je savais qu'ils devaient faire cette mascarade, dont le but était de s'aboucher avec un bourgeois.

— M. de Saintac alors ? dit Budos.

— Très probablement, dit Jean-Marie, mais comme En-dus n'avait qu'une préoccupation dans sa profession de voleur, se moquer de la police, il avait été résolu qu'on volerait le plus de montres, le plus de bourses et le plus de mouchoirs qu'on le pourrait pendant cette expédition.

— Ce qui, du reste, a été exécuté avec une habileté parfaite, remarqua Tancrède.

— Et maintenant, messieurs, croyez-vous toujours la Cadichonne capable de servir d'agent à de pareils misérables ?

— Oh ! madame, dit Malbessan, je sollicite mon pardon et je vous fais toutes mes excuses.

— Seulement, dit Casterac, avouez que vous avez été bien imprudente de sortir en plein jour de la cachette où se tient l'homme que vous avez une première fois arraché à la mort.

— A propos de cela, dit Tancrède, savez-vous bien, monsieur Capdeville, que tout Bordeaux croit que, depuis longtemps, vous avez servi de pâture aux poissons de l'Océan.

— Je l'espère bien.

— C'est même là, sans doute, votre principale chance de sécurité.

— Mais comment diable avez-vous eu l'idée de venir vous loger ici ?

— Ah ! c'est toute une histoire.

— Ne craignez-vous pas que la gendarmerie, en recherchant les bandits, ne mette la main sur vous ?

— Je ne le pense pas.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire. Les brigands eux-mêmes ne se doutent pas de l'existence du souterrain dans lequel je me cache depuis quinze mois.

— Oui ; mais la police, lasse de chercher ces malfaiteurs, pourrait envoyer une force considérable, afin de fouiller tout le pays, et le moindre hasard pourrait la mettre sur vos traces.

— Bah !

— Tenez, cette fenêtre grillée.

— Oh ! il y a devant elle une vraie forêt vierge de ronces inextricables, et en supposant que l'on entreprît de défricher cela, il faudrait au moins quarante-huit heures à deux ouvriers pour arriver à découvrir la fenêtre.

— Bien ; mais alors ?

— Vous pensez que je serais le premier averti si pareil fait venait à se présenter, et comme je ne cours que ce danger d'être découvert, je me suis enquis d'un moyen de me soustraire même à ces recherches.

— Et vous l'avez trouvé ?

— Ah ! ce n'a pas été sans peine. Mais vous jugez qu'un homme comme moi, qui est littéralement et volontaire-

ment prisonnier, n'a pas laissé un coin de son cachot sans l'explorer.

« Presque toute la journée, je la consacre à la lecture, et je vous assure que j'ai dévoré un nombre considérable de livres.

— Vous devez être un savant, en effet.

— Non ; mais enfin, j'ai appris beaucoup de choses. Et Dieu veuille que je puisse sortir de cette prison pour gagner à mon tour la vie de ma pauvre Cadichonne qui, depuis dix-sept mois, m'a nourri et a travaillé pour moi.

— Heureusement que Dieu a béni mes efforts, dit la jeune femme.

— Je travaille, je sculpte du bois, je fais mille autres chose, mais de ces choses qui n'exigent aucun bruit. Si j'y voyais davantage, je me serais perfectionné dans l'horlogerie, dont j'avais appris les éléments avant d'entrer au service.

« Dans les premiers temps, je ne supportais pas mon sort avec trop de résignation.

— Je comprends ça, fit Casterac.

— Et je passais des journées à tourner en rond comme une bête fauve enfermée, regardant les parois de granit de ma demeure, examinant tout, tâtant le sol, me baissant chaque fois que mon pied heurtait quelque chose d'insolite.

— Et enfin ?...

— Et j'ai fini par trouver un secret qui me mettrait à l'abri des perquisitions de toutes les polices du monde.

— Ce secret, quel est-il ?

— Messieurs, si vous n'aviez fait un serment auquel nous croyons, Cadichonne et moi, je ne vous révélerais pas ce fait qui constitue pour moi la suprême chance de salut ; mais j'ai foi en vous, et vous allez juger si je suis en sûreté.

Chose singulière, Jean-Marie avait à peine bougé en parlant. Il ne fit pas un seul mouvement, et pourtant, tout à coup, une trappe s'ouvrit au milieu de la salle basse.

Instinctivement, les quatre jeunes gens reculèrent.

— Ne craignez rien, messieurs, je suis là pour vous empêcher de tomber dans cet abîme, car c'est un abîme qui vient de s'ouvrir là sous nos pas.

— Que voulez-vous dire ?

— Que si vous aviez la prétention de descendre dans cette oubliette, je ne sais si vous en reviendriez jamais.

— Eh bien ! alors, à quoi peut-elle vous servir ?

— A trois pieds à droite, j'ai découvert une porte qu'il suffit de pousser du pied. Cette porte donne sur un nouveau et long souterrain, également inconnu des bandits, mais qui conduit à leur repaire sans qu'ils s'en doutent.

« Donc, en poussant la porte, on peut mettre la petite échelle que voilà en travers de l'oubliette, descendre dans le souterrain, tirer l'échelle, refermer la trappe, puis la porte, et je défie qui que ce soit de découvrir tout cela si, comme moi, on n'est pas resté ici emprisonné pendant longtemps.

— Tout cela est merveilleux, dit Casterac.

— Et comme fait exprès, ajouta Budos.

— Oui ; mais M. Capdeville ne nous a pas dit comment il a été amené à venir se cacher ici.

On laissa la trappe ouverte et l'on s'assit.

Capdeville reprit la parole :

— Vous savez, dit-il, que grâce à Cadichonne, j'échappai à un supplice atroce, le 25 juillet 1825, c'est-à-dire il y a dix-huit mois.

— Oui, c'est même tout ce que je sais de votre histoire, dit Tancrède.

— Le jour même de mon évasion, la police, mise sur mes traces par l'indiscrétion de l'un de ceux qui y avaient aidé, me retrouvait...

— Ah ! mon Dieu !

— Mais j'étais armé et fidèlement gardé.

— Par les bouchers ?

— Non, par les chiens des bouchers.

— Diable !

— Cela n'empêcha pas les policiers de m'attaquer dans une petite maison où je m'étais caché. L'un d'eux fut dévoré par un chien, l'autre allait peut-être me tuer, lorsque Cadichonne survint encore une fois au beau moment et trouva un moyen humain de m'en débarrasser.

— Mais enfin, cette fois, vous étiez délivré.

— Vous croyez cela ?

— Dame !

— Latour, le policier, qui m'avait manqué près de

Bègles, devina que j'avais fui par la rivière. Il prit une barque comme moi, fouilla la Garonne et la Gironde et ne me trouva pas, car je ne voyageais que de nuit, et avec le courant, tandis qu'il naviguait de jour et à la voile.

— Et où alliez-vous ainsi ? demanda Tancrède.

— A Richard, où un navire devait me recueillir.

— Bien, continuez.

— Mais, précisément à l'heure même où j'apercevais le navire, qui n'attendait que moi pour mettre à la voile, une tempête s'éleva, tempête qui porta mon embarcation en pleine mer, hors de vue de toute côte.

— Vous étiez dans une petite embarcation ?

— Dans un canot, répondit Jean-Marie.

— Alors, c'est un miracle que vous n'ayez pas péri ?

— Un vrai miracle. J'étais réservé à d'autres angoisses, à d'autres souffrances.

— Comment ?

— Lorsque la tempête s'apaisa, je vis à une certaine distance une autre barque qui naviguait à la voile. Je n'y prêtai d'abord aucune attention. Mais bientôt cette embarcation se rapprocha de moi, et celui qui la montait me parla. Le croiriez-vous, cet homme qui semblait sortir des flots pour me ramener à l'effroyable réalité, cet homme, c'était Latour le policier.

— D'où diable venait-il ?

— La tempête l'avait poussé au large comme moi, et ma mauvaise étoile voulait qu'il fût assez près de mon bateau pour que je n'eusse pas le temps de gagner le navire qui m'attendait.

— Mais je pense que vous ne vous êtes pas rendu ?

— Certes !

— Qu'avez-vous fait ?

— Le misérable, n'osant plus m'attaquer en face, imagina de prendre en flanc mon embarcation, qui fut éventrée et qui coula.

— Vous avec elle, probablement ?

— Tout juste. Mais je nage bien, fort heureusement, et pendant un instant le policier ne sut ce que j'étais devenu. Il attendait ma réapparition pour me donner un coup d'aviron sur la tête afin de m'étourdir et s'emparer de moi. Mais je déjouai ses calculs, et, faisant semblant de me rendre, je m'approchai de son bateau ; je parvins à le

saisir par son vêtement et je l'entraînai à la mer à son tour.

— Ah ! ah !

— Mais c'est alors qu'a eu lieu un drame affreux, que je ne voudrais pas recommencer au prix de ma vie. Je ne sais comment, n'étant pas mort, ce qui est un miracle, je ne suis pas devenu fou, ce qui est plus extraordinaire encore.

« Quand nous fûmes tous les deux dans l'eau, une lutte s'engagea entre nous.

« Vous figurez-vous bien ce que peut être un pareil combat, où les deux adversaires, préoccupés de se maintenir à la surface, se cherchent l'un l'autre et doivent être assez habiles pour frapper sans que l'ennemi puisse s'accrocher à eux et les entraîner dans son trépas.

— Cela fut-il long ?

— Autant que j'ai pu en juger, j'ai nagé ainsi quarante minutes, incessamment préoccupé de chercher à étrangler ce Latour. Puis la fatigue vint. Lui-même ne pouvait plus nager. Me sentant près de mourir, je fus pris d'un accès de rage, je m'élançai vers le misérable, je lui pris le cou avec les deux mains, j'y enfonçai mes ongles avec fureur et je m'écriai :

— Eh bien ! mourons ensemble !

« Les flots nous recouvrirent.

« Pendant quelques instants, je me sentis roulé par les vagues. Malgré moi, mes doigts crispés se serraient autour de la gorge de mon ennemi. Je comprenais que cet homme, qui avait voulu ma mort, périssait par moi et non par l'effet de l'eau.

« Puis je commençai à ne plus avoir mes idées ; je me souviens pourtant que je voulus lâcher Latour, mais que je ne pus pas.

— C'est horrible ! dit Casterac.

— Enfin, il me sembla que je ressentais un choc violent, comme si j'eusse été frappé à la tête, puis plus rien.

— Quelle heure était-il ?

— Assez tard, à ce que je crois ; mais je ne pourrais préciser, parce que je ne me suis pas rendu un compte exact du temps qu'avait duré ma lutte avec le misérable agent.

— Bref, vous avez été sauvé.

— Quand je revins à moi, il faisait jour. J'étais couché dans une grande pièce, sur un lit aux rideaux de serge verte. Autour de moi s'agitaient quatre personnes, parmi lesquelles je distinguai tout d'abord un prêtre, puis deux femmes âgées, et enfin un homme, encore assez jeune, à la figure rasée.

— C'était sans doute un médecin ?

— Vous l'avez deviné.

— Qui vous avait recueilli ?

— C'était le prêtre. Par un véritable miracle, ce vénérable pasteur allait porter les secours de la religion à un mourant qui demeurait au Verdon, et il suivait la plage pour avoir un chemin plus uni que la route défoncée qu'il aurait pu prendre.

« Il était nuit noire. Son pied me heurta. Il poussa un cri d'étonnement, presque d'effroi, et se pencha vers moi.

« Je tenais toujours Latour dans mes mains, et le malheureux était bien mort. Je ne sais comment le brave prêtre se figura qu'il pouvait me sauver, et il ordonna aux deux hommes qui l'accompagnaient de me porter en toute hâte au presbytère du nouveau Soulac, car c'était le curé de cette petite commune.

— Dès que vous serez arrivé, dit-il à nos deux compagnons, vous ferez prévenir le docteur.

— Et vous, monsieur le curé ?

— Moi, je vais aller voir mon mourant, mais si je dois sauver une âme, nous ne pouvons abandonner ce corps d'où la vie ne s'est peut-être pas entièrement retirée.

— Vous allez rester seul pour aller jusque là-bas ?

— Dieu me protégera, mes enfants, allez.

« On me porta au presbytère. Le médecin appelé constata, après des soins qui durèrent une partie de la nuit, que je n'étais pas mort, et il put annoncer cette nouvelle au curé lorsque celui-ci revint.

« On me raconta tout cela quand je fus en état d'entendre quelque chose.

Il ne me fut pas difficile de comprendre que la mer m'avait rejeté sur la plage, et comme la marée descendait, elle me laissa étendu mourant sur le sable. Le coup que j'avais ressenti à la tête était probablement celui que

j'avais reçu lorsqu'une lame m'avait, pour la première fois, porté à terre.

— Mais vous n'étiez pas sauvé pour cela !

— Non, certes.

— Comment avez-vous pu expliquer l'embrassement mortel dont vous étreigniez la gorge de votre ami Latour ?

— Je ne l'ai pas expliqué du tout.

— Ne vous a-t-on rien demandé à ce sujet ?

— Au moment où je revenais à moi et où j'étais déjà capable d'entendre ce qui se disait, mais non de parler moi-même, le médecin racontait comment il croyait que le fait s'était passé.

« — Ce sont probablement, disait-il, deux matelots de l'équipage d'un navire qui aura péri pendant la tempête d'hier. Ils auront longtemps nagé pour gagner le bord, l'un soutenant l'autre peut-être, mais lorsque la fatigue les a vaincus, ils se sont accrochés l'un à l'autre, comme le font les gens qui se noient, et celui-ci aura saisi la gorge de son compagnon, comme il aurait étreint sa jambe ou son corps.

« Ce fut alors que je compris que Latour était mort. Et, comme vous devez le penser, je me gardai bien de combattre l'opinion du médecin.

— Naturellement, dit Budos.

— Mais enfin on vous interrogea ? insista Tancrède.

— Oui, et je me hâtai de dire comme le docteur, qui fut très fier d'avoir deviné juste, et qui passa pour un homme fort intelligent, ce qui était d'ailleurs rigoureusement vrai.

— Mais ce mensonge pouvait être découvert ?

— Oui, pas avant que j'eusse repris mes forces, pourtant. Jugez donc, monsieur, Soulac est au fond du Bas-Médoc, on ne peut y aller qu'en bateau et il faut quelquefois plusieurs jours pour s'y rendre. Les magistrats ne se dérangent jamais pour venir constater le décès d'un marin noyé dans un naufrage. Du reste, j'avais deviné juste, car je restai près de quinze jours chez mon sauveur. J'assistai avec recueillement à l'enterrement de Latour comme à celui d'un frère d'armes.

— Vraiment.

— Et même, je ne vous cacherai pas que je fus secoué

par un profond sentiment de pitié, lorsque je vis descendre dans la fosse le corps de cet homme qui m'avait fait cruellement souffrir, mais qui peut-être n'avait obéi, dans sa persécution, qu'à un instinct exagéré du devoir.

— Vous l'avez pleuré ?

— Pleuré serait beaucoup dire.

— Mais enfin ?

— Mais enfin, je l'ai plaint.

— Brave Jean-Marie !

— Quand je fus tout à fait remis, il me fallut prendre un parti, et je vous assure que je n'étais pas au bout de mes peines.

— Votre odyssée n'était donc pas finie là ?

— Il s'en faut de beaucoup. Le brave curé m'avait pris en affection. Il s'était mis en quatre pour m'être agréable, et je dois dire que nous passions des soirées charmantes sur le bord de la mer à causer de mille choses. Enfin, il fut si bon pour moi qu'au moment de partir je me reprochai comme un crime le mensonge dont vous vous étonniez tout à l'heure.

— Bah !

— Oui ; cela me brûlait comme un remords.

— Mais le démentir pouvait vous coûter la vie ?

— Je n'en disconviens pas.

— Et vous eûtes le courage ?...

— De dire la vérité, oui, monsieur. Un jour je pris à part le brave homme et je lui contai tout : ma condamnation, mon évasion, la poursuite de Latour, mon mariage béni par le curé de Bègles. Justement il connaissait le vénérable vieillard qui avait consenti à nous unir.

— Et que dit-il en apprenant tout cela ?

— Il resta longtemps silencieux. Cela me permit de tout dire, de raconter ensuite ma fuite à travers la Gironde, et la tempête, et la nouvelle apparition du Latour maudit.

— Le fait est que c'est intéressant comme un roman.

— Pour moi, c'est bien plus intéressant encore, dit Jean-Marie.

— Et le curé de Soulac, fut-il de cet avis ?

— Oui. Après avoir longtemps réfléchi, il se tourna vers moi et me dit :

« — Mon enfant, Dieu vous pardonnera, vous avez courageusement défendu votre vie. Je n'ai pas la force de

vous en faire un crime. Mais qu'allez-vous faire, maintenant ?

« — Il n'est pas probable, lui dis-je, que le navire sur lequel je devais m'embarquer m'attende encore à Richard.

« — Quel est le nom de ce navire ?

« — Le *Bacalan*.

« — Il est parti depuis longtemps.

« — Alors, il ne me reste plus qu'un espoir de salut.

« — Et lequel ? me demanda le bon prêtre.

« — Gagner l'Espagne.

« — A pied ?

« — Eh ! puis-je faire autrement ?

« — Ce sera long et bien dangereux.

« — Dangereux ? En quoi ?

« — En ce que vous risqueriez de mourir de faim et de soif.

« Cela, vous le pensez, me donna à réfléchir, mais je n'avais pas le choix des moyens, et je n'hésitai pas.

« — Je vais me déguiser en paysan landais, dis-je au curé de Soulac. Ce n'est pas difficile : un béret, une peau de mouton et des échasses suffiront pour cela. Je parle assez bien gascon pour me faire comprendre partout où je passerai.

« — Alors, dit le curé, je vais vous donner un bon conseil. Vous ferez bien de suivre constamment la côte. De cette façon, vous ne vous perdrez pas, et vous trouverez de temps à autre des postes de douaniers dont les habitants, enchantés de voir figure humaine, vous recevront à bras ouverts et vous donneront les indications nécessaires à votre voyage et en même temps à votre alimentation.

« — Je vous remercie, monsieur le curé, de votre conseil.

« — Je prierai Dieu qu'il vous accompagne, dit le bon prêtre.

« — Quand je lui fis mes adieux, il voulut m'accompagner un bout de chemin. Tout en marchant :

« — Jean-Marie, me dit-il, aussitôt que vous serez en sûreté, vous m'écrirez.

« — Cela, monsieur le curé, je vous le promets.

« — Et ne manquez pas de mettre votre adresse dans la lettre.

« — Est-ce que vous seriez assez bon pour m'écrire aussi ?

« — Mon ami, j'ai une espérance, mais elle est si vague, si vague que je n'ose réellement pas vous en parler, me répondit-il.

« — Qu'est-ce donc ? lui demandai-je, intrigué.

« — Rien. Vous le saurez plus tard. Si je ne réussissais pas, je me reprocherais trop de vous avoir donné un espoir irréalisable.

« Il me sembla que je comprenais, mais je n'osai pas croire à ce qui me vint à l'esprit, et je me tus.

« Nous nous séparâmes.

« Les trois premiers jours, tout alla bien. Je suivis le bord de la mer et j'atteignis le cap Feret, à l'embouchure du bassin d'Arcachon.

« Là, je fus assez embarrassé.

« Les douaniers m'apprirent que si je voulais passer à l'autre côté, il me fallait faire le tour du bassin, ce qui constitue, dans ce pays où les chemins sont inconnus, et dans ce sable profond, quarante lieues à faire au moins.

— Mais, dit Tancrède, il me semble que les passes du bassin ne sont pas très larges.

— Trois ou quatre kilomètres.

— Ne pouvait-on trouver un bateau pour faire cette courte traversée ?

— C'est ce que je demandai. On me répondit que ce n'était pas facile sur la côte, et que les pêcheurs ne se dérangeraient pas de leur navigation pour me passer.

— Bref ?

— Bref, je me résignai à faire le tour du bassin. Je savais qu'il y avait de temps à autre un village : Arès, Andernos, Audenge, et je partis d'un pied léger après avoir couché dans le poste des douaniers du cap.

C'est ici que commencèrent mes nouvelles tortures, et je vous prie de croire que je frémis encore en y pensant.

— Que vous arriva-t-il donc ?

— Dès la première journée, je m'égarai.

— Oh ! oh !

— Vous ne savez pas ce que c'est que ce pays de landes. On dit qu'on va y semer des pins. Mais pour le moment il n'y a rien, rien d'un bout à l'autre que des bruyères. Sans boussole, il doit être impossible de s'y diriger.

« Quand on est perdu au milieu de ces immenses solitudes, il semble qu'on soit au milieu d'un autre océan. A perte de vue, le ciel et la bruyère ; pas autre chose.



— *Je ne sais comment le brave prêtre se figura qu'il pouvait me sauver* (page 204).

« J'avais remarqué une espèce de pointe qui s'enfonçait dans le bassin, et, pour gagner un peu de terrain, je voulus couper au court.

— C'est une imprudence, dit Casterac. Dans toutes les solitudes, il faut avoir toujours à sa portée la vue de l'étang, de la forêt, de la rivière qui vous guide.

— Je m'en suis bien aperçu.

— Mais trop tard, sans doute.

— J'ai trop appuyé à gauche, et bientôt il me fut impossible de retrouver le bassin. C'était une journée grise. Le ciel était couvert de nuages, et le soleil lui-même ne brillait pas pour me guider.

— Que fîtes-vous, alors ?

— Eh ! que faire ? Il n'y avait pas un arbre, pas un mamelon, pas une taupinière où je pusse monter pour savoir de quel côté se trouvait le bassin. J'étais en plein désert, destiné à y périr de faim ou de soif.

Toute ma journée se passa en efforts infructueux pour retrouver mon chemin. Il faut croire que j'avais continuellement tourné dans le même cercle, car le soir je me retrouvai à un endroit où je reconnus des traces de mon passage.

—« Anéanti, découragé, je m'assis par terre, puis je tirai de mon bissac quelques provisions que je mangeai, mais il me fallut renoncer à boire, ma gourde était vide. Je dus me contenter de me rafraîchir la bouche en mangeant une poire mouille-bouche que le bon curé m'avait donnée avant mon départ, et que j'avais eu le bon esprit de garder.

« Mon repas fini, je me confiai à la Providence et je m'endormis.

« Que vous dirai-je ? Le lendemain, ce furent de nouvelles souffrances et de nouveaux tourments. J'avais beau marcher, je m'égarais de plus en plus, et, le soir, je n'étais pas plus avancé que la veille.

— Cela dura-t-il longtemps ?

— Quatre jours. Je passai à l'état de squelette. On ne trouve dans ce pays maudit ni une maison, ni rien, pendant dix lieues. Enfin, un hasard heureux me ramena sur la route que j'avais suivie et que je reconnus.

« J'étais revenu sur mes pas, et je ne me trouvais pas à plus d'une journée de marche de la cure du nouveau Saulac.

— C'était de la malchance.

— Non, c'était du bonheur, au contraire ; je n'hésitai pas, et je retournai près du bon curé.

— C'est ce qu'il y avait de plus sage.

— Il m'accueillit à bras ouverts et me dit :

« Ce que je craignais est arrivé. Mais ce que vous avez souffert est un petit mal pour un grand bien. N'allez pas en Espagne, vous vous rendrez de nuit dans la commune de Beaurech où j'ai été curé. Il vous faudra beaucoup de temps. Quand vous arriverez, vous irez frapper à la cure. Le reste me regarde.

« Je n'avais plus la force de lutter, j'obéis et, le lendemain soir, je me mis en route ; mon voyage dura quatre nuits.

« Quand je frappai à la cure de Beaurech, ce fut le curé de Saulac qui vint m'ouvrir. Il était nuit noire.

« — Il ne faut pas, me dit-il, que personne vous voie ; suivez-moi. On m'a confié jadis un secret que je reçus sans y attacher d'importance et qui va vous être aujourd'hui fort utile.

« — Qu'est-ce donc ? lui demandai-je.

« — Vous allez le savoir.

« Et sans en dire davantage, il me fit monter la côte, me conduisit à la grotte de Champcenets, fit tourner la paroi de granit sur elle-même et m'introduisit ici en me disant :

« — Il n'est pas un être vivant qui connaisse cette retraite. La nuit dernière, j'y ai apporté de l'eau fraîche, quelques bouteilles de vin vieux et des vivres. Vous allez vous installer ici, ne sortir sous aucun prétexte.

« — Mais c'est une prison, lui dis-je.

« — Oui, seulement j'espère qu'elle s'ouvrira bientôt pour vous.

« — Que dites-vous ?

« — Je dis que j'ai quelques connaissances haut placées. J'ai raconté votre histoire à l'une d'elles, et j'espère qu'à son tour elle la racontera au roi.

« — Mais c'est le moyen de me faire reprendre par la gendarmerie.

« — Ne craignez rien. D'abord je n'ai pas dit que vous fussiez ici. On vous croit en Amérique, en Espagne, au bout du monde. Je compte que le roi s'attendrira sur votre sort, admirera le courage de votre femme et vous fera grâce entière.

« — Oh ! monsieur le curé, que de reconnaissance !

« — Ne me remerciez pas encore.

« — Dussiez-vous ne pas réussir, je veux vous remercier, au contraire, ne fût-ce que de vos bonnes intentions.

« — Nous parlerons de cela, plus tard.

« — Et comment vivrai-je ici ?

« — Je partirai demain, me répondit-il. Je vous laisse de quoi vous nourrir pendant sept à huit jours, et j'ai joint aux victuailles des livres qui vous feront trouver les heures moins longues. Puis je me rendrai directement chez Mme Capdeville, votre femme, à qui je raconterai tout.

« — Oh ! quel bonheur !

« — Il est donc probable que c'est à elle que reviendra le soin de ne vous laisser manquer de rien désormais.

« Et cela fut fait tel que l'avait dit le bon curé. Trois jours après, je vis arriver Cadichonne. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel transport je la reçus.

« Et depuis je vis tranquillement ici, j'attends avec patience que le roi veuille bien s'occuper de moi, mais, je vous avoue que je n'y compte plus, car voilà près de dix-huit mois que cela dure, et l'on m'a oublié sans doute. »

Jean-Marie se tut.

Les quatre jeunes gens ne pouvaient dissimuler leur émotion.

— Le curé de Soulac est un brave homme, dit Tancrède.

— Et Mme Capdeville vient-elle vous voir souvent ?

— Au moins une fois par semaine, dit Cadichonne.

Tout à coup Jean-Marie se leva précipitamment du rebord de son lit, où il s'était assis pour conter son histoire, et demanda d'une voix mal assurée :

— N'avez-vous rien entendu ?

On se regarda, Cadichonne eut un tressaillement.

— Non, répondit Casterac, qu'avez-vous donc, Jean-Marie ?

— Là, là, un bruit singulier.

Et l'ancien grenadier désignait du doigt la trappe qui était restée ouverte et au travers de laquelle il avait placé la petite échelle pour montrer aux jeunes gens comment on descendait dans le souterrain inférieur.

— Qu'as-tu entendu ? demanda Cadichonne.

— Quelque chose comme un long soupir ou une plainte.

— Allons donc, mon cher, vous vous êtes trompé.

— Oh ! non, je vous assure.

— C'est le vent qui se sera engouffré dans ce long corridor dont vous parliez tout à l'heure, dit Budos.

— Le vent ! quel vent ? Il n'y a pas un souffle ici. même pendant les plus fortes tempêtes.

— Alors, c'est en effet de votre imagination, dit Malbessan.

A ce moment même, on entendit très distinctement, cette fois, un long gémissement, qui monta vers les personnes rassemblées dans la retraite de Jean-Marie avec une lugubre intonation.

Il n'était plus permis de douter.

— Mais, c'est l'appel d'un mourant cela, dit Tancrède.

— Fermons la trappe d'abord, murmura l'ancien grenadier.

Cadichonne, avec une singulière promptitude, enleva l'échelle qui servait à gagner la porte du souterrain latéral et fit tomber le vantail sans bruit.

— Ne pensez-vous pas, dit Casterac, qu'il vaudrait mieux savoir ce que c'est et en avoir le cœur net tout de suite.

— Non, car je craindrais d'attirer quelqu'un sur mes traces et je n'en ai pas envie. Et puis...

Jean-Marie s'arrêta.

— Et puis ? interrogea Budos.

— Va donc, dit Cadichonne, il vaut mieux que ces messieurs apprennent tout.

— Eh bien ! vous savez, ou vous ne savez pas, que les ruines de la tour des Chouettes et tous les souterrains qui en dépendent ont une mauvaise réputation ?

— Oui, celle de donner asile aux bandits.

— Celle-là et une autre.

— Quelle autre ?

— On dit que ces ruines sont hantées. Il y a une histoire terrible qu'on raconte des anciens seigneurs de Rouquey

Les jeunes gens se regardèrent.

— Ah ça ! dit Tancrède, est-ce que vous, Jean-Marie, un ancien soldat, vous croyez à ces balivernes ?

— Je vous assure, messieurs, reprit Jean-Marie, que je ne suis pas superstitieux ; lorsque je suis arrivé ici, j'ignorais toutes les légendes et tous les contes qui se débitent sur les ruines ; mais j'ai entendu, depuis cette époque, tant de bruits singuliers, il s'est produit, tant au-dessus qu'au-

dessous de moi, mille échos, mille circonstances si étranges que tout cela a fini par m'inquiéter.

— Et vous avez peur ?

— Oh ! pour cela, non !

— Mais enfin, qu'avez-vous entendu ?

— Il ne se passe pas de vendredi que je n'entende distinctement des éclats de voix qui ne viennent pas du repaire des bandits. Il semble qu'un nombre considérable de gens prennent part à un festin. On distingue le bruit des assiettes et le choc des verres. Puis tout à coup retentit un grand cri, suivi de gémissements atroces. Cela est accompagné de fantastiques éclats de rire.

— Mais, mon ami, ce sont des bandits qui jouent quelque farce ou qui commettent quelque acte infâme de leur métier.

— Non, car eux-mêmes entendent cela comme moi, et souvent ils en parlent avec terreur.

— Eh bien ! puisque vous n'avez pas peur, mon cher Jean-Marie, dit Tancrède, il faut profiter de notre présence ici pour en avoir le cœur net.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes certain, comme nous, que la plainte que nous avons entendue venait du souterrain de l'oubliette.

— Oui.

— Alors, mon ami, il faut y descendre avec nous, ou si vous craignez quelque chose, laissez-nous y descendre seuls.

— Mais non. Je préfère vous accompagner. D'ailleurs, vous ne sauriez pas vous guider dans ce dédale que j'ai exploré bien des fois. J'irai avec vous !

— Soit !

— Nous sommes armés, je vous assure qu'avec deux bons pistolets, dit Tancrède, je n'ai peur d'aucun revenant.

— Cadichonne, ouvre la trappe, dit Jean-Marie résolument.

L'oubliette montra aussitôt, comme par enchantement, sa noire ouverture béante.

— Passez-moi la petite échelle, reprit Main-Hardye.

— Voilà, répondit Malbessan.

On assujettit l'échelle et Jean-Marie s'y engagea le premier. Du pied il poussa la porte latérale, et une bouffée

d'air humide et froid monta jusqu'à ceux qui se tenaient sur le bord de cette espèce de puits prêts à accompagner le mari de Cadichonne.

— Maintenant, dit celui-ci, passez-moi la lanterne.

La jeune femme lui tendit un fanal orné d'un réflecteur assez puissant, et qui était construit de façon à laisser dans l'ombre ceux qui le portaient, tout en éclairant le chemin au loin devant eux.

Tout le monde descendit, excepté Cadichonne, qui resta pour garder la trappe et empêcher qu'on ne la refermât.

Quand ils furent tous dans ce souterrain, Jean-Marie se rapprocha de Tancrède et allait lui parler, lorsqu'on entendit de nouveau une sinistre lamentation, accompagnée cette fois d'un éclat de rire cruel.

— Il y a ici quelqu'un que l'on torture, voilà tout, dit Malbessan.

— Une victime et un bourreau, Malbessan a raison.

— Messieurs, dit Jean-Marie, n'oubliez pas que vous ne devez pas me quitter d'une semelle, si vous voulez revenir de l'expédition que nous tentons en ce moment.

— Attendez, attendez, dit Casterac, je vois quelque chose.

— Quoi donc ?

— Une chose bizarre qui marche devant nous.

— Dans quelle direction ?

— Là, devant nous, à vingt pas, répondit Casterac qui s'élança pour courir après ce qu'il apercevait.

Mais Jean-Marie, d'une main ferme, le retint auprès de lui en disant :

— Pas d'imprudence, monsieur.

— Laissez donc...

— Non, croyez-moi. On ne sait où peut vous entraîner la poursuite d'un être imaginaire que vous seul avez vu ou croyez avoir vu.

— Mais je vous assure... voulut dire Gontran.

— Jean-Marie a raison, interrompit Tancrède, restez avec nous, mon ami.

Casterac n'insista pas, mais tout à coup il reprit :

— Tenez, tenez, encore, c'est quelque chose ou quelqu'un qui rampe.

— En effet, je vois un masse sombre, dit Budos.

— Oui, oui, moi aussi, appuya Malbessan. On dirait un énorme crapaud qui sautille.

— Eh bien ! hâtons le pas.

— Jean-Marie, élevez votre fanal.

L'ancien grenadier obéit et les cinq hommes s'avancèrent hâtivement.

Bientôt, on distingua mieux l'objet ou l'être incompréhensible qui fuyait. Puis on entendit des cris inarticulés qui semblaient partir de dix côtés différents.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Budos en s'arrêtant.

— On dirait que nous sommes entourés par les prétendus fantômes.

— Allons de l'avant, messieurs, dit Tancrède, nous sommes trop avancés pour reculer.

Ils firent encore une dizaine de pas.

— Casse-cou ! leur cria une voix qui s'efforçait d'être railleuse.

Jean-Marie, qui portait toujours la lanterne, s'arrêta net et même fit précipitamment deux pas en arrière.

— Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Il y a que nous avons devant nous un large trou que je ne connaissais pas et qui a été creusé depuis moins de quinze jours.

— Cela veut dire, mon cher ami, dit Malbessan, que vous n'êtes plus le seul à connaître le secret de ce souterrain.

— C'est probable.

— Tenez, voici encore cette bête bizarre qui marche de l'autre côté du trou.

Un nouvel éclat de rire plus strident, plus affreux que les précédents retentit sous les voûtes.

— Qu'allons-nous faire ? demanda Budos.

— Dame ! messieurs, répondit Jean-Marie, il me semble que nous n'avons plus qu'à nous en retourner. Le chemin est impraticable en avant et nous sommes entourés de dangers.

— Cela n'est pas douteux.

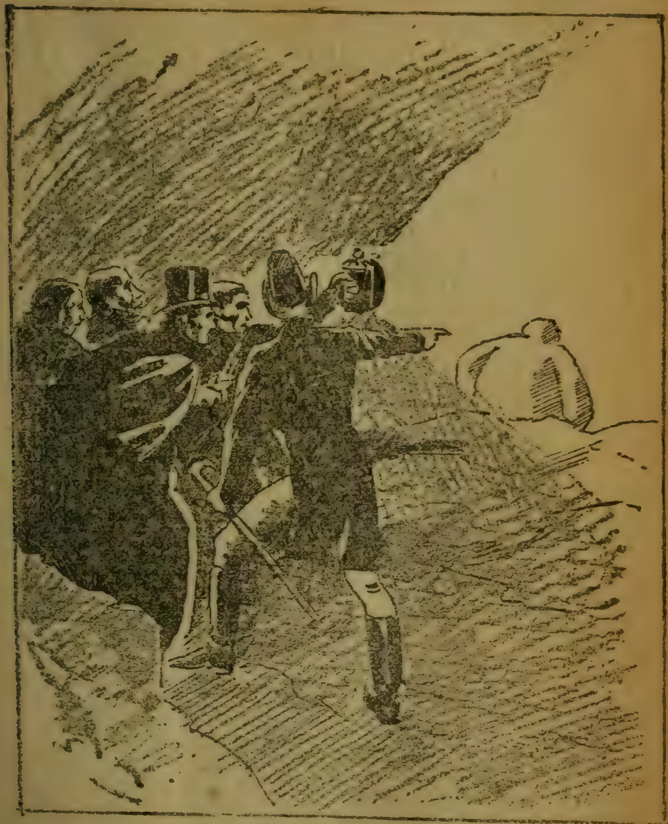
— Mais nous fuirons devant un péril ! s'écria Gontran.

— Il le faut, messieurs, dit Capdeville.

— Jean-Marie a raison, ajouta Main-Hardye. Le courage ne consiste pas à braver un danger inconnu. Allons-

nous-en, nous reviendrons mieux armés et mieux outillés, pour une exploration aussi difficile que celle-là.

En ce moment, ils entendirent à diverses reprises des



Qu'est-ce que cela ? demanda Budos en s'arrêtant (page 216).

battements d'ailes, puis quelques cris d'oiseaux, et enfin tout retomba dans le silence.

Seulement, de temps à autre, un petit cri, un sourd gé-

missement venaient encore frapper leurs oreilles, et les uns et les autres se sentaient frôler par des attouchements mystérieux.

Au milieu de cette obscurité, tout cela prenait des apparences fantastiques ; Budos et Gontran se sentaient déjà les nerfs agacés et n'étaient pas loin d'éprouver d'assez vives émotions.

Fort heureusement, ils arrivèrent sans encombre au terme de leur course, c'est-à-dire au bord de l'oubliette.

Mais là, Jean-Marie poussa un cri de terreur :

— La trappe, dit-il, la trappe est fermée.

— Que dites-vous ?

— Et l'échelle n'y est plus.

— Il n'y a qu'à appeler votre femme.

— Ne croyez pas cela, nous sommes perdus.



X

M. de Saintac, un peu étonné de la résistance qu'il avait trouvée chez sa femme, s'était résolu à précipiter les événements.

Il avait commencé par chercher Sémillant, ce qui n'était pas bien difficile, car le drôle se promenait effrontément dans Bordeaux et avait capté, sinon l'amitié, du moins la bienveillance d'une grande quantité de jeunes gens, au milieu desquels il jouissait, sans embarras, de la réputation que lui avait faite son intervention sur le grand chemin pour sauver Hermine.

Saintac lui-même, selon leurs conventions, l'avait introduit dans plusieurs maisons, et notamment dans celles où l'on trouvait des plaisirs faciles et où l'on jouait grand jeu.

Le bandit tenait les plus grands enjeux et passait pour un parfait gentleman. On n'avait pas encore eu le temps de s'apercevoir qu'il gagnait beaucoup, et plus souvent que cela n'arrive d'ordinaire.

Il s'était logé dans la rue du Palais-Gallien, où il avait loué et meublé un ravissant appartement, dont parfois il faisait les honneurs à quelques personnes avec une grâce parfaite.

C'était là, on s'en souvient, que le drôle avait donné rendez-vous au jeune David, et, comme il le lui avait pro-

mis, l'armure complète et les livres de chevalerie l'attendaient.

Saintac alla donc le voir pour lui faire part du désir qu'il avait d'en finir au plus tôt.

Quand les deux complices furent en face l'un de l'autre, le bandit, s'adressant à Saintac, lui dit :

— Mon cher commanditaire, je vous salue.

Ce mot n'eut pas l'air de plaire au mari d'Hermine, qui fronça le sourcil, mais sut cependant ne pas témoigner sa mauvaise humeur.

— Je viens pour causer d'affaires sérieuses, dit-il.

— Dans ce cas, monsieur de Saintac, veuillez me suivre.

Et Sémillant conduisit Saintac dans une petite pièce capitonnée, dont il referma la porte.

— Ici, dit-il, les murs ne peuvent avoir des oreilles.

— Ah !

— Mon valet est sorti, ajouta le bandit, mais je suis homme de précaution, et même quand il rentrerait et qu'il eût la tentation de venir écouter à la porte, il perdrait son temps.

— Vous êtes plein de prévoyance.

— Les capitons qui nous entourent absorbent le son, et on pourrait ici tuer lentement quelqu'un sans que les cris de la victime fussent entendus par n'importe qui.

— C'est parfait ; alors, causons.

— Je vous écoute.

— D'abord, pourriez-vous me dire ce qu'est devenue la jeune fille que nous avions enlevée l'autre nuit et qui m'a échappé ?

— La princesse ? fit Sémillant avec un sourire.

— Soit, la princesse, répondit Saintac avec impatience.

— D'abord, elle est retournée chez son maître.

— Cela, je le sais, mais ensuite.

— Ensuite, elle n'y est plus.

— Je sais encore cela. Je vous demande où elle est.

— Ah ! cher monsieur, dit Sémillant en se dandinant, j'ai bien peur que quelqu'un ne connaisse vos secrets aussi bien que vous-même.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que M. de Main-Hardye a fait disparaître la jeune fille.

— Disparaître ?

— Oui.

— Et vous ne savez pas où il l'a cachée ? Comment faites-vous donc votre métier ?

— Mon métier n'est pas d'être agent de police, répondit Sémillant... au contraire.

— Enfin, que savez-vous de plus ?

— Grâce à des perquisitions, à des questions, à des interrogations assez adroites, j'ai appris que Marinette avait été placée dans un pensionnat.

— Pourquoi cela ?

— Parce que M. de Main-Hardye a été mis au courant de tout ce qui concernait sa jeune servante.

— Par qui ?

— C'est ce que j'ignore. Et ce n'est pas le seul point resté obscur au milieu de mes recherches. Toujours est-il qu'il a fait venir la prétendue mère de la jeune fille et lui a ordonné de dire la vérité.

— Elle ne savait rien.

— Vous vous trompez. Elle savait l'histoire de la princesse, mais elle n'y avait jamais cru. Cela ne l'a pas empêchée de raconter ce dont elle se souvenait.

— Et alors ?

— Et alors, M. de Main-Hardye, séduit par la découverte qu'il venait de faire, a résolu de faire donner une éducation brillante à celle qui vous intéresse tant et probablement de la ramener à son père, lorsqu'elle sera en état de paraître avec avantage à sa cour. On dit même qu'il cherche un homme capable de lui enseigner la langue de son pays.

— Vraiment ?

— J'en suis persuadé.

— Alors, j'ai son affaire, et tout espoir de retrouver Wandeshah n'est pas perdu.

— Ah ! elle s'appelle Wandeshah, dit négligemment Sémillant.

— Vous le savez bien.

— Non, ma parole d'honneur !

Saintac se mordit les lèvres.

— Je gage, reprit le bandit, que vous pensez lui adresser, comme professeur d'indoustani, le drôle qui m'a si bien brutalisé l'autre nuit dans la petite maison de Beaurech et qui s'appelle Mulhar, si je ne me trompe.

— Précisément.

— Vous ne réussirez pas. Ils le connaissent, ce moricaud, et ils savent que c'est votre âme damnée.

— Qui *ils* ?

— M. de Main-Hardye et ses amis.

— Et vous ne savez pas, monsieur Sémillant, dans quel pensionnat il a caché cette jeune fille ?

— Non, pour cette raison bien simple que tout le monde l'ignore. M. de Main-Hardye, qui a un peu le tempérament d'un aventurier, a peut-être pensé de faire de cette jeune personne sa femme et à partager avec elle le trône qu'il compte lui rendre.

— Si je croyais cela ! s'écria Saintac en frappant violemment du poing sur une table.

— Bref, le beau-frère de votre belle-sœur, mis sur ses gardes par l'avortement de votre tentative du jeudi gras, ne confiera probablement son secret à personne.

— Très bien, alors il faudra que je découvre ce secret moi-même.

— Si vous pouvez.

— Maintenant, dites-moi où vous en êtes avec le jeune David.

— Il est venu hier. Je lui ai montré mon armure, mes panaches et je lui ai prêté mes livres de chevalerie.

— Parfait.

— Il va se farcir la tête de tout cela, et il sera de plus en plus impatient de venir avec moi visiter la tour des Chouettes.

— Il faut que cette expédition ait lieu bientôt.

— Dans trois ou quatre jours, si vous voulez.

— Oui.

— Mais vous savez que ce n'est pas à cette occasion que je vous priverai de ce bon parent. Il faut, au contraire, que je lui sauve la vie dans cette circonstance, pour asseoir encore mieux ma réputation de sauveteur patenté.

— Et cela traînera-t-il beaucoup ensuite ?

— Je ne vous demande pas plus d'une semaine pour faire votre femme héritière.

— C'est long.

— Vous êtes bien impatient.

— Oui, parce que je crois qu'on a mis ma femme en défiance.

— Contre qui ?
— Contre moi.
— Ah ! je respire. Je craignais que ce ne fût contre moi, dit Sémillant avec un sourire plein de fatuité.
— Comment vous a-t-elle accueilli ?
— Mais très bien. Et je crois que je ne tarderai pas à lui plaire.
— Voyons, monsieur Sémillant, quel jour choisissez-vous pour conduire ce petit imbécile de David dans votre caverne ?
— Attendez... répondit Samazan, en ayant l'air de compter les journées où il n'était pas libre, ce sera pour samedi.
— Et l'accident définitif ?
— Pour le samedi suivant.
— C'est très bien, j'y compte, avez-vous besoin d'argent ?
— Non. J'ai beaucoup gagné au jeu ces jours-ci.
— En effet, à ce propos, je veux vous faire une observation.
— Laquelle ?
— Vous avez une chance trop persistante.
— Vous trouvez ? demanda Samazan avec son éternel sourire.
— Oui, surtout quand c'est vous qui tenez les cartes.
— Oh ! ne craignez rien, je saurai perdre quand je voudrai.
— Alors, vous devriez commencer le plus tôt possible, si vous ne voulez pas vous compromettre.
— Merci du conseil, je le suivrai.

Saintac, sur ces quelques mots, se leva, dit un adieu assez impertinent à son complice et se retira.

Mulhar, le fidèle Mulhar, l'attendait à la porte. Quand il aperçut son hindou. Saintac eut un sourire cruel et alla vivement à lui en lui disant :

— C'est pour samedi.
— Ah ! fit simplement le sectateur de Brahma.
— Nous allons partir aujourd'hui même pour Beaurech, et nous examinerons les souterrains par où doivent passer Sémillant et son prétendu ami le jeune David.
— Que compte faire le brigand ? demanda Mulhar.
— Voilà. Une femme dressée pour cela se jettera aux

genoux de David et de Sémillant en leur demandant de la protéger.

— Très bien.

— Naturellement, ils se déclareront les chevaliers de la dame, et ils soutiendront un combat réel de la part de David, simulé par Sémillant et ses hommes, qui devront prendre la fuite après une honnête résistance.

— Mais je ne vois pas... fit Mulhar.

— Au cours de la bagarre, il est convenu qu'un des bandits qui est d'une grande force physique s'emparera de David et que Sémillant, après des prodiges de valeur, le délivrera. Ceci, c'est la comédie inventée par le bandit, comédie qui, dans son programme, doit précéder le drame.

— Et d'après votre programme à vous ?...

— D'après mon programme, la tragédie suivra la comédie, et Sémillant restera dans sa tour des Chouettes avec son prétendu ami.

— Morts tous deux ?

— Morts tous deux, répondit Saintac.

— Comment vous y prendrez-vous ?

— D'une façon bien simple. Nous griserons les bandits chargés de jouer les personnages contre lesquels Sémillant et David viendront s'escrimer. Nous prendrons leur place et nous nous servirons de nos armes sans hésitation. On apprendra, le lendemain, que M. de Samazan et M. David, ayant tenté une expédition aventureuse contre les bandits, auront été assassinés. Ce sera un crime de plus à l'actif de la bande, et personne ne sera inquiété.

— Mais votre femme ?...

— Ma femme, répondit Saintac d'une voix sombre, nous trouverons des moyens aussi sûrs que ceux indiqués par ce drôle. Et puis je n'aime pas à voir ce misérable s'approcher d'Hermine, même pour feindre l'amour.

— Il nous restera, d'ailleurs, la ressource de la conduire dans l'Inde.

— Oui. Et là...

Saintac fit un geste sinistre.

— En nous débarrassant de David et de Sémillant, reprit-il, nous écartons du même coup l'obstacle à notre fortune et un complice dont les prétentions, je le sens, deviendront chaque jour plus considérables, à mesure que nous approcherons du but.

— Partons-nous pour Beaurech ?

— A l'instant même, dit Saintac. Ah ! reprit-il tout à coup, demain, tu ne manqueras pas d'aller te présenter



Elle se tenait debout, le coude appuyé sur le rebord de la trappe ouverte verticalement, et elle songeait (page 235).

chez M. de Main-Hardye comme professeur d'indoustani.

— Qui donc veut apprendre notre langue ?

— Tancrède cherche un maître pour Wandeshah.

— Pour la princesse ? Vous savez donc où elle est ?

— Non, mais si tu obtiens ce poste de professeur, tu ne tarderas pas à le savoir.

— J'irai.

Le maître et l'esclave (car Mulhar était une espèce d'esclave, aveuglément soumis aux volontés de celui qu'il appelait le Sahile) partirent aussitôt pour Beaurech.

Qu'allaient-ils y faire ?

Nous le saurons en écoutant la conversation qu'ils tenaient en montant la côte après avoir contourné le hameau de Rouquey.

— Le soir même où le chef des bandits En-dus a disparu, assassiné probablement par son lieutenant, dit Saintac, je lui avais donné rendez-vous dans son repaire, et comme il voulait me donner quelques conseils sur la manière de se présenter sans danger dans les ruines, je lui répondis que je les connaissais mieux que lui.

— Et c'était vrai ?

— C'était si vrai que nous allons nous y rendre de ce pas, sans qu'aucun des bandits, qui attendent leur chef, s'en doutent une seconde.

Mulhar n'était pas bavard. Il ne répondit rien, sachant que son maître lui dirait ce qui serait nécessaire.

— As-tu remarqué, en allant du côté de Tabanac, un puits qui se trouve au milieu de la cour d'une ferme, ayant appartenu jadis aux seigneurs de Rouquey ?

— A droite d'un sentier, après les quatre chemins ?

— Précisément.

— Oui, je connais ce puits qui est très profond.

— Tu t'es donc penché pour regarder dedans ? demanda Saintac.

— Oui, Sahile, répondit Mulhar, étonné de toutes ces questions.

— Y as-tu vu de l'eau ?

— Oui, Sahile.

— Tu t'es trompé, Mulhar. Ce n'est pas de l'eau qui est au fond.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est un miroir qui reflète le ciel bleu ou les nuages, suivant le jour, et qui imite parfaitement l'eau.

— Cependant, Sahile, j'y ai laissé tomber une pierre.

— Et tu n'as rien entendu tomber au fond.

— C'est vrai, mais je n'ai pas cassé le miroir.

— C'est qu'au-dessus du miroir il y a des grillages très fins, qui empêchent tout objet de passer. Du reste, tu verras tout à l'heure.

A cet endroit de l'entretien, les deux Indiens aperçurent la ferme et se dirigèrent vers elle au pas de leurs chevaux.

Quand ils furent entrés dans la cour :

— Nous y voici, dit Saintac.

— Oui, répondit Mulhar, c'est bien le puits.

— Regarde bien, et n'oublie pas ce que tu vas voir.

— Faites, Sahile, je ne perds pas un seul de vos mouvements.

Saintac, alors, appuya fortement sur une des pierres de la margelle, et aussitôt un gros moellon qui se trouvait immédiatement au-dessous tomba brusquement à terre.

— Retiens bien ceci : c'est sur la plus petite pierre de la margelle qu'il faut appuyer pour faire tomber l'autre qui, comme tu le vois, va nous livrer passage.

En effet, il y avait largement, par la place qu'occupait auparavant la pierre qui venait de tomber, il y avait de quoi livrer passage à un homme corpulent.

Dans une cavité située à droite, on voyait une longue corde à nœuds. Saintac la prit, la déroula, en assujettit solidement l'extrémité, et la fit passer tout entière dans le trou que nous avons indiqué tout à l'heure.

— Mais, dit Mulhar, ce trou ne conduit pas dans le puits ?

— Non.

— Où mène-t-il donc ?

— Dans une galerie verticale, parallèle au puits et dans laquelle nous allons descendre.

— Et le puits, à quoi sert-il ?

— Quand nous nous enfoncerons dans les profondeurs de la terre, tu le verras. Tout le long, il y a de petites fenêtres grillées qu'il est impossible d'apercevoir d'en haut et qui servent à donner du jour au chemin que nous allons prendre.

— Est-ce vous qui passez le premier ?

— Non, c'est toi, parce qu'il faut que je replace la pierre. Personne ainsi ne pourra se douter de rien.

Mulhar prit la corde à nœuds et se laissa glisser par le trou.

— Tiens, dit-il, je trouve une plate-forme.

— Oui, mais prends garde, à côté c'est le vide et tu ne pourras plus te reposer qu'à une profondeur de soixante pieds. Du reste, attends-moi, je descends.

Saintac, en effet, disparut à son tour par l'étroite ouverture que laissait béante la pierre enlevée, puis d'une main évidemment très familiarisée avec cet exercice, il remit le gros moellon à sa place et dit à Mulhar :

— Tu vois que notre chemin est éclairé.

— Oui, Sahile.

— Allons, descends.

Trois minutes après, l'Hindou agitait la corde et criait à son maître :

— J'y suis.

— C'est bien, ne bouge plus, de peur de t'égarer, je vais te rejoindre.

Et avec une agilité plus grande encore que Mulhar, Saintac se laissa aller de nœud en nœud jusqu'au fond de la basse-fosse.

— Ici, dit-il alors en s'orientant, ici à gauche, nous trouverons une lanterne et un briquet.

En peu d'instants, Saintac eut du feu et alluma sa lanterne, qui était bien à la place indiquée.

— Celui ou ceux qui ont fait construire ces souterrains, mon cher Mulhar, n'étaient pas des maladroits. Je ne connais pas de labyrinthe où il soit plus facile de se perdre pour celui qui ne sait pas s'y guider, mais, en revanche, je ne connais pas d'asile plus sûr pour celui qui en connaît les détours.

— Vous, Sahile, les connaissez-vous bien ?

— J'en connais assez pour pouvoir surveiller les drôles de la bande d'En-dus et entendre ce qui peut m'intéresser.

— Ce n'est pas beaucoup.

— Mais je suis aussi assez familiarisé avec les recoins de ce dédale pour pouvoir échapper à vingt ennemis qui me poursuivraient. Du reste, tu vas voir, suis-moi.

— Que comptez-vous faire ?

— Je veux chercher un endroit favorable où je ménagerai notre rencontre avec Sémillant et David.

— Mais il me semble que le premier endroit venu...

— Non, car après tout ils peuvent bien se défendre énergiquement, et je veux leur couper la retraite.

— Pensez-vous que ce soit jamais dans ce souterrain que pourra avoir lieu ce combat ?

— Non, ce sera dans une galerie supérieure. Nous trouverons tout à l'heure un escalier qui nous conduira à quelques mètres plus haut. La galerie où nous nous trouvons n'est connue, à ce que je crois, que de moi.

— Tiens, voici une voûte latérale et une route assez large.

— C'est vrai, je ne la connaissais pas, dit Saintac

— Et vous ignorez où elle peut conduire ?

— Absolument.

— Le terrain est en pente, dit Mulhar, qui fit une vingtaine de pas dans les ténèbres de ce nouveau souterrain.

— Dans quel sens, la pente ? demanda Saintac.

— Elle monte, Sahile.

— Tant mieux. C'est peut-être le chemin le plus commode et le plus court pour arriver à l'endroit que je cherche. Bah ! livrons-nous à cette exploration. Rien n'est inutile.

Et Saintac tira de sa poche un paquet de fil à voile. Mulhar, qui ne comprenait pas encore, le regardait avec étonnement.

— Pourquoi cette ficelle ? demanda-t-il.

Le sahile ne répondit rien, il se contenta d'attacher solidement un des bouts de son fil à une pointe aiguë du roc et dit :

— L'éducation des Européens a quelquefois du bon. Leur mythologie m'a appris qu'une certaine Ariane donna à un guerrier qu'elle aimait un fil à l'aide duquel il put parcourir, sans crainte de se perdre, tout un labyrinthe.

— Et vous vous servez de cette ingénieuse idée pour explorer ces catacombes ?

— Comme tu vois. Quand nous serons au bout de notre corde, si je n'ai pas reconnu les endroits qui me sont familiers, nous reviendrons tranquillement sur nos pas en suivant le fil protecteur, et nous prendrons le chemin le plus long, mais le plus sûr.

— Allons ! dit Mulhar.

Les deux hommes s'engagèrent résolument dans la

galerie qui, en effet, montait insensiblement vers les régions les plus voisines du grand air.

— La raideur de la pente nous indique que nous ne tarderons pas à trouver ou le ciel ouvert ou une autre galerie.

— Mais ne risquons-nous pas, en nous aventurant ainsi, de tomber par surprise au beau milieu des bandits qui ne vous connaissent pas et qui pourraient bien nous faire un mauvais parti, surtout s'ils sont nombreux ?

— Tu as raison. C'est pourquoi il faut être prudent. Avançons à pas de loup et ne disons plus un mot.

Mulhar, en sa qualité d'Indien, savait se taire. Il se garda d'ajouter une parole et se mit à marcher silencieusement aux côtés du sahile.

Ils n'avaient pas fait vingt pas qu'ils entendirent comme un murmure indistinct.

— Il me semble, dit Saintac à voix basse, que plusieurs personnes parlent à nos côtés, ne distingues-tu rien ?

— Nous sommes trop loin, répondit Mulhar après avoir écouté. Les sons qui frappent nos oreilles se produisent à une certaine distance de nous.

— Eh bien ! avançons encore.

Ils firent quelques pas.

— Entendez-vous ? dit alors Mulhar, le bruit devient plus perceptible. Il y a par là plusieurs personnes qui causent.

— Laisse-moi prendre mes précautions, dit Saintac.

Et il rabattit sur la lumière de sa lanterne une petite porte en fer qui en interceptait complètement les rayons.

— Maintenant, avançons en nous appuyant de la main à la paroi du roc.

— Oh ! dit l'Hindou, j'entends mieux maintenant, nous ne devons pas être bien loin de l'endroit où l'on cause.

— Je crois bien, c'est ici à deux pas.

— Tiens ! une porte. Je touche une porte en bois.

— Chut ! écoutons.

Ils se tinrent silencieux pendant quelques minutes.

— C'est là, derrière cette porte, reprit Saintac, c'est là qu'on parle. Ecoutons, cela peut toujours servir.

Derrière la porte, on causait, en effet, à haute voix. C'étaient tout simplement Main-Hardye, Castérac et leurs

amis, qui venaient d'entrer dans le réduit de Jean-Marie et à qui celui-ci racontait ses aventures.

Si l'on eût pu voir la figure de Saintac, on y eût lu l'expression d'une joie cruelle. Il apprenait que le soldat qui s'était soustrait au supplice dix-huit mois auparavant était là, et il était d'une nature si perverse qu'il pensa aussitôt à le livrer.

Mais cette idée ne pouvait pas l'occuper longtemps. Il lui semblait plus intéressant d'apprendre si Capucine faisait, ou non, partie de la bande d'En-dus.

Il ne fallut pas bien longtemps pour qu'il fût fixé sur ce point : comme Jean-Marie et Cadichonne parlaient à cœur ouvert, Saintac sut bientôt tout ce qu'il voulait savoir.

Il entendit l'ex-grenadier proposer aux quatre jeunes gens de les conduire dans le noir souterrain dont il avait découvert l'orifice, et il ne tarda pas à comprendre que tout ce monde allait laisser Cadichonne seule dans la salle où se cachait son mari.

— Mulhar, reprit-il à voix si basse, qu'il fallait l'acuité d'ouïe qui caractérisait l'hindou pour que celui-ci le comprît, regarde si la porte est fermée.

Mulhar passa son doigt sur le chambranle de la porte jusqu'à la serrure.

— Non, dit-il.

— De quel côté s'ouvre-t-elle ?

— En dedans.

— C'est bien, maintenant, retirons-nous un peu en arrière, nous ne sommes pas bien ici, moi pour donner, toi pour recevoir mes instructions sur ce que nous allons faire.

Ils reculèrent de quelques pas et Saintac reprit :

— Parmi les gens qui causaient là, j'ai reconnu des voix qui me sont tout à fait familières.

— Vraiment ?

— Oui, d'abord celle de M. Tancrède de Main-Hardye, avec qui j'ai un compte à régler depuis le bal masqué du jeudi-gras.

— M. de Main-Hardye ? ne vous trompez-vous pas ?

— Non. J'ai également reconnu l'organe du héros de l'autre nuit, M. de Castérac, et je ne sais pas pourquoi je me défie de ce garçon.

— Que diable feraient là ces messieurs ?

— Enfin, continua Saintac, il n'est pas jusqu'à la voix de cette femme, celle qu'ils ont appelée Cadichonne que je ne croie avoir entendue dans une circonstance récente. Et parbleu ! c'est au bal masqué. C'est la laitière insolente que j'ai démasquée.

Mulhar ne répondit pas. Il ne comprenait en aucune façon pourquoi tout ce monde se trouvait réuni là. Même il supposait déjà que son maître se trompait grossièrement, et que sa haine violente contre Main-Hardye et les autres jeunes gens était l'unique cause de cette erreur.

— Tu m'as demandé ce qu'ils pourraient bien faire dans ce souterrain ? reprit-il.

— Oui, car je ne vois pas bien...

— Je vais te le dire. Ecoute-moi ; M. de Castérac sait que le repaire de ces bandits est ici.

— Eh bien ?

— Il aura voulu explorer la caverne. Je ne m'explique pas comment et par quel côté il a pu y pénétrer avec ses amis. Ce qui est certain, c'est qu'il y est.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Comment ! mais cela me fait beaucoup. Avec leur manie à tous ces gens-là de protéger les faibles et de secourir les affligés, ils peuvent faire avorter mon plan.

— De quelle façon ?

— S'ils se trouvent là le jour où nous nous débarrasserons de Sémillant et de David ils seront bien capables de leur porter secours et de nous forcer à la retraite.

— Sahile, dit sentencieusement Mulhar, vous m'avez souvent dit que j'étais de bon conseil, n'est-ce pas ?

— Certainement, et je ne cesserai de le répéter.

— Eh bien ! croyez-moi, laissez ces gens-là tranquilles. Ils ignorent votre présence ici et vous serez bien plus fort contre eux en gardant, pour vous en servir à l'occasion, ce secret que vous venez de surprendre.

— Non, non, Mulhar, je veux les enfermer dans ce souterrain et me venger de cette femme qui m'a cruellement offensé.

— Vous savez, Sahile, si je vous suis fidèle. Permettez donc à ma fidélité d'avoir son franc parler.

— Qu'as-tu à dire ?

— Que vous n'êtes pas digne de régner si vous avez des rancunes vulgaires, et si, au milieu des gigantesques

projets que vous roulez dans votre tête, vous pensez encore à vous venger de gens qui ne sont pas dignes de vous occuper.



Il exécuta sa menace et lança sa femme contre le mur (page 246).

— Ce n'est pas l'heure de la morale.
— Soit, que comptez-vous faire ?
— Nous allons retourner là-bas ; nous ouvrirons brus-

quement la porte et nous nous jetterons sur cette femme qui garde l'entrée du souterrain.

— Bien, après.

— Après, nous fermerons la trappe par où Main-Hardye, le grenadier Capdeville, Castérac et les autres viennent de passer et nous emmènerons la femme.

— Tout cela est, non seulement inutile, Sahile, mais encore dangereux.

— Dangereux ? en quoi ?

— En ce que cette femme vous reconnaîtra, et que vous serez forcé de la tuer si vous ne voulez pas que, plus tard, son témoignage contre vous ne soit écrasant.

— Eh bien ! nous la tuerons, dit Saintac qui se sentait dominé par la haine la plus profonde.

— J'ai tout dit, Sahile, reprit Mulhar, j'ai tout dit avec fermeté, mais aussi avec le respect que je dois à mon roi. Maintenant, ordonnez, je suis prêt à vous obéir.

— Viens donc. Tu pousseras la porte au moment même où j'ouvrirai ma lanterne sourde. Puis, nous nous emparerons de la femme. Main-Hardye et ceux qui l'accompagnent mourront de faim dans les catacombes où nous allons les enfermer.

— Puis ?

— Puis, nous n'aurons aucune inquiétude de ce côté pour l'avenir.

— Etes-vous bien sûr, Sahile, que les galeries dans lesquelles ces jeunes gens viennent de descendre ne communiquent pas avec le dehors.

— Tu l'as entendu toi-même, Capdeville a dit que c'étaient des culs-de-sac.

— Soit, allons. Mais encore un mot. Il se peut qu'à force de chercher les hommes que vous allez enfermer là-dedans trouvent une issue à la fin.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ce sera peut-être alors qu'ils pourront se mettre en travers de vos projets et porter secours à David et à Sémillant.

— Oh ! mon cher Mulhar, si on prenait toujours les précautions les plus minutieuses contre les événements les plus improbables, on ne ferait jamais rien.

— On ne prend jamais toutes les précautions, répondit sentencieusement Mulhar, parce qu'on n'est pas parfait.

— Allons, assez de maximes, mon vieux compagnon. et allons de l'avant.

— Je suis prêt, répondit Mulhar d'une voix résignée.

Et sans ajouter un mot il suivit Saintac, qui se dirigea à pas de loup vers la porte entr'ouverte du réduit où se tenait Cadichonne, près de la trappe ouverte.

— Si nous la jetions simplement dans l'oubliette, dit Saintac.

— En tout cas, ce serait plus sûr, répondit l'Hindou avec une féroce tranquillité.

Cadichonne, il faut le dire, ne se doutait de rien. Avec leurs allures de reptiles, les deux hommes n'avaient pas fait le moindre bruit. Elle se tenait debout, le coude appuyé sur le rebord de la trappe ouverte verticalement et elle songeait.

Parfois, elle prêtait l'oreille, pour écouter si elle distinguait encore les pas de son mari et de ses compagnons, puis elle jetait, en frissonnant, un regard sur les sombres profondeurs du trou au-dessus duquel la frêle échelle servait de pont.

L'œuvre des deux démons fut accomplie avec une effroyable célérité. Mulhar ouvrit la porte d'un seul coup, sans hésitation, et, avant que Cadichonne eût eu le temps de se rendre compte de ce qui se passait, elle se sentit prise à bras-le-corps et enlevée de force.

Elle eut à peine le temps d'apercevoir, dans le demi-jour de la salle basse, la noire figure de Mulhar et elle voulut pousser un cri. Mais ce cri ne sortit pas de son gosier, elle était paralysée par la frayeur.

Ce fut, d'ailleurs, rapide comme un éclair.

A peine avait-elle été enlevée qu'elle se sentit lancée dans l'espace. Mulhar venait de la précipiter dans l'oubliette.

La pauvre jeune femme tomba d'une hauteur d'au moins cinq pieds sur l'échelle qui obstruait l'ouverture de l'abîme, mais qui se brisa sous son poids avec un craquement sinistre.

Les deux hommes, penchés sur le gouffre, entendirent un bruit de bois raclant des murailles, puis comme un coup sourd retentissant à une profondeur inconnue.

Tout rentra ensuite dans le silence.

Saintac eut un sourire féroce et dit simplement :

— On n'insulte pas en vain le fils de mon père. Ferme la trappe, Mulhar, pour empêcher qu'on ne parvienne à l'ouvrir en venant du souterrain, dans lequel sont enfermés M. de Castérac et ses amis, mettons ce meuble dessus.

Ils prirent à eux deux une commode ventrue qui était, avec un lit et quatre chaises, le seul meuble de Jean-Marie et la placèrent sur la trappe.

— Maintenant, reprit Saintac, viens, je suis tranquille.

— Où allons-nous ?

— Choisir l'endroit de notre rencontre avec Sémillant.

Ils explorèrent le fond du souterrain dans lequel ils se trouvaient, puis, comme ils finirent par être convaincus que par ce côté ils ne trouveraient pas le passage qu'ils cherchaient, ils redescendirent, grâce à leur fil conducteur, dans la galerie où ils s'étaient primitivement engagés.

— Maintenant, dit Saintac qui était calme comme s'il n'avait pas commis un meurtre, aussi lâche qu'infâme, maintenant, je sais mon chemin et j'irai les yeux fermés à l'endroit que j'ai choisi.

Mulhar ne disait pas un mot. Le séide était plus troublé que le maître. Le barbare avait plus de cœur que l'homme civilisé.

— Du reste, reprit Saintac, nous n'aurons pas loin à aller. C'est ici.

Et, ce disant, il éclaira la paroi à l'aide de sa lanterne.

— Tiens, regarde, Mulhar, ajouta-t-il.

— Quoi donc ?

— Ne vois-tu pas ici que cette énorme masse de pierre qui surplombe le passage, on a voulu la détacher autrefois et que des travaux de carriers avaient été commencés dans cette intention ?

— En effet, il semble que le bloc énorme va tomber à mes pieds.

— Oui, mais il est encore joliment solide. Heureusement, on peut l'aider à accomplir la tâche que nous lui destinons.

— Comment ?

Saintac tira alors d'un petit sac de cuir qu'il portait en bandoulière une boîte en fer blanc assez volumineuse.

— Qu'est ceci ? demanda Mulhar.

— Ceci est un kilogramme de poudre fine, douée d'une grande puissance d'explosion.

— Et vous voulez ?...

— Si, par hasard, M. Sémillant se défendait trop, et si le jeune David était invulnérable, on les écraserait sous cette roche.

— Ah !

— Tiens, regarde. Je commence par enlever un des côtés de la boîte et je la place là, tout au fond de la fente pratiquée par les carriers.

— Mais qui ira y mettre le feu ? Celui qui l'oserait n'en reviendrait pas ?

— C'est prévu. Je vais mettre maintenant une traînée de poudre qui remplira cet office. La traînée aura huit ou dix mètres de longueur. Il y a un rebord à hauteur d'homme qui semble justement fait exprès pour cela. Il retourne dans la galerie perpendiculaire à celle-ci. Je mets de la poudre tout le long, comme tu vois. Il suffira d'approcher un morceau d'amadou de la traînée pour produire l'explosion au moment où Sémillant et David passeront sous la roche, et cela m'économisera un million.

— C'est bien !

— Quand Sémillant et son jeune ami se retireront après avoir combattu avec nous, car en somme il vaut mieux que nous laissions le chef des bandits suivre son programme, tu mettras le feu et nous rirons bien. Le lendemain, je serai riche comme mes ancêtres, et, un an plus tard, j'aurai reconquis ou racheté le trône de mes pères.

— Dieu vous entende, dit Mulhar, qui finissait par trouver toutes ces machinations bien ténébreuses.



XI

Depuis le jour où Castérac l'avait mise en garde, Mme de Saintac avait beaucoup réfléchi.

La conduite de son mari dont elle savait tous les détails, grâce à quelques précautions prises assez habilement, l'inquiétait de plus en plus.

Elle connaissait les fréquents voyages de celui-ci, ses colloques avec des gens suspects, et comme Saintac lui parlait souvent de Samazan dans des termes élogieux, elle avait fini par se défier de celui qui passait à tous les yeux, comme aux siens, pour son sauveur.

Néanmoins, elle agissait avec la plus grande prudence. Quoiqu'elle fût un peu froide avec son mari, elle ne laissait paraître aucune de ses inquiétudes.

Castérac et Tancrède, lorsqu'ils l'avaient vue dans ces dispositions, lui avaient révélé d'autres choses et, entre autres, le rôle que Saintac comptait faire jouer à Marinette pour l'édification de sa fortune future.

Ce fut même à la suite d'un conciliabule tenu par Hermine, Gontran et Tancrède, qu'il fut décidé que la jeune Indienne serait placée dans un pensionnat où, grâce à son intelligence et à son application, on espérait qu'elle apprendrait en deux ou trois ans ce qui fait le fond de l'éducation des jeunes filles.

Mme de Saintac savait donc où était Marinette, et celle-ci, qui n'avait pas été mise au fait de sa destinée, croyait qu'elle devait uniquement aux bontés d'Hermine les soins qu'on prenait d'elle.

Cela fit qu'elle voulut un jour prouver sa reconnaissance à celle qu'elle prenait pour sa bienfaitrice, en lui montrant ainsi les progrès qu'elle faisait chaque jour.

Elle lui adressa donc une lettre que Mme de Saintac eut la maladresse de ne pas brûler.

Or, lorsque M. de Saintac revint de Beaurech, le soir du jour où il avait précipité Cadichonne dans l'oubliette, Hermine venait de recevoir et de lire la lettre de Marinette ou de Wandeshah.

Cette épître était tout empreinte d'une joie naïve, d'une gratitude touchante et même de quelques remarques malicieuses qui firent sourire la petite-fille de Mme de Blossac.

Sans plus songer à son mari, Hermine relisait pour la seconde fois la missive de sa protégée, lorsque M. de Saintac entra dans le salon où se tenait sa femme.

Celle-ci comprit aussitôt toute l'étendue de l'imprudence qu'elle avait commise, et se trahit par un tressaillement.

Elle voulut ensuite se remettre et, d'un air parfaitement indifférent, elle ploya la lettre qu'elle mit tranquillement dans sa poche en regardant son mari en face.

Mais le sahile n'était pas un homme à se laisser intimider par un regard de sa femme.

— Encore un poulet mystérieux, dit-il avec un rire méchant.

— Peut-être bien, répondit Hermine sans laisser voir son trouble.

— Vous avouerez, au moins, ma chère, reprit Saintac, que vous avez des correspondances bien nombreuses.

— En quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Mais cela m'intéresse comme tout ce qui vous touche de près ou de loin.

— Vous êtes bien gracieux, aujourd'hui.

— Comme les autres jours ; seulement, aujourd'hui, vous daignez vous en apercevoir.

Hermine sentait que sous ce ton de persiflage une tempête s'amassait dans le cœur de son mari.

Son premier mouvement fut de tenir tête à l'orage,

mais elle réfléchit que si les affaires se gâtaient, celui-ci voudrait avoir la lettre qu'elle ne voulait pas lui laisser voir.

De son côté, Saintac n'avait pas oublié que, quelques jours auparavant, sa femme avait brûlé à sa barbe, et dans une circonstance semblable, une lettre dont il voulait connaître le contenu.

Aussi fit-il aussitôt une manœuvre assez habile pour empêcher pareil fait de se renouveler. Il vint s'accouder à la cheminée faisant pour Hermine l'office d'écran.

Celle-ci vit le danger et jugea prudent de battre en retraite. Elle se leva d'un air tout à fait dégagé et dit :

— Mon cher époux, croyez bien qu'une femme, quand son mari est gracieux, s'en aperçoit toujours.

— Où allez-vous ? lui demanda brutalement Saintac.

— Dans ma chambre.

— Répondre, sans doute, à la lettre que vous venez de recevoir ?

— Peut-être bien !

— Ne raillez pas, madame, fit Saintac qui s'exaspérait.

— Mais je ne raille point. Pourquoi ne répondrais-je pas aux lettres qu'on m'écrit ? Ce serait ridicule et grossier.

— Madame, reprit Saintac, sur un ton de colère mal contenue, je trouve que depuis quelque temps vous prenez par trop l'habitude de vous moquer de moi.

— Alors, vous trouvez mal, car je vous assure que vous vous trompez. Je n'ai jamais eu envie de me moquer de vous !

— Vous me traitez, en outre, comme si vous me détestiez cordialement.

— Encore une autre erreur. Je vous ai promis au pied des autels de vous aimer, de vous respecter ; je vous aime, je vous respecte.

— Vous avez promis de m'obéir.

— C'est vrai.

— Et vous ne tenez pas votre promesse.

— Que voulez-vous dire ? demanda Hermine.

— L'autre jour, je vous ai priée de me laisser lire la lettre que vous veniez d'écrire...

— Pardon, vous m'avez sommée brutalement de vous la livrer.

— C'est la même chose.

— Pas tout à fait. Je veux bien obéir à un désir, accéder à une prière, mais lorsque l'ordre que vous me don-



Je ne rabattrai pas une pistole. La besogne que je vais faire pour vous peut me coûter la tête (page 253).

nez se complique d'une menace, c'est plus fort que moi, je résiste. Que voulez-vous, je ne suis pas parfaite.

— Soit, madame, je passe condamnation pour la scène de l'autre jour, mais aujourd'hui.

— Aujourd'hui, quoi ?

— Aujourd'hui, je vous prie de me montrer la lettre que vous venez de recevoir et qui avait amené sur votre charmant visage un sourire que, j'ai le regret de le dire, je n'y avais pas vu depuis longtemps.

— Vous dites, monsieur ?

— Je dis, répliqua Saintac, en faisant des efforts pour se contenir, que je vous prie de me montrer la lettre que vous lisiez quand je suis entré ici.

— Je suis désolée de vous refuser, mais je ne puis pas ?

— Ah ! fit Saintac qui pâlit prodigieusement, vous ne pouvez pas ?

— Non, répondit Hermine d'une voix ferme.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ? articula Saintac.

— Parce que cette lettre renferme un secret qui n'est pas le mien et que je serais coupable de vous livrer.

— Un secret ! vous seriez coupable ! que signifient ces plaisanteries, ces fins de non-recevoir ? Ne voyez-vous pas que vos réponses excitent encore davantage ma curiosité ?

— C'est possible. Mais vous ne verrez pas cette lettre.

— A moins, cependant, que je ne m'en empare, dit Saintac devenu tout à coup farouche et menaçant.

— Vous oseriez ?

— Oui, madame, j'oserais !

En prononçant ces derniers mots, Saintac fit un pas vers sa femme.

Hermine recula, instinctivement, jusqu'à l'autre bout du salon vers un endroit où se trouvait, entre autres objets de curiosité, un kriss malais, arme terrible qu'on disait empoisonnée.

La jeune femme s'empara de ce poignard et le brandissant :

— Si vous me touchez, dit-elle, je me tue à vos pieds, et comme chacun connaît vos façons violentes, personne ne doutera que vous ne m'ayez assassinée.

Cette menace arrêta net Saintac.

Hermine représentait pour lui plus de cinquante millions, et il ne voulait pas pousser sa femme à accomplir un acte qui pouvait le priver de sa fortune et de sa liberté.

— Etes-vous folle ? dit-il.

— Vous savez bien que non. Mais je vous jure que je

n'hésiterai pas à me poignarder si vous faites un pas de plus.

Il faut dire qu'Hermine, qui savait que Saintac voulait sa mort, jouait là une petite comédie à deux fins. Elle voulait voir si son mari la pousserait jusqu'à se frapper, et en même temps, elle était décidée à le menacer lui-même de l'arme empoisonnée s'il persistait dans sa résolution.

Sa surprise fut grande, lorsqu'elle vit Saintac se reculer et lui dire :

— Peste, ma chère, quelle amazone vous faites ! Il est bon de vous confier des secrets, vous les gardez bien.

— N'est-ce pas ? fit Hermine, très surexcitée néanmoins.

— Mais, rassurez-vous. Puisque c'est aussi grave que cela, je me ferais un scrupule d'insister : je croyais que c'était, de votre part, une affaire d'entêtement et je m'étais promis de ne pas vous céder.

— Vraiment ! fit Hermine d'un ton à moitié convaincu.

— Mais, puisque c'est vraiment sérieux, je vous demande pardon et je vous prie de croire que je ne veux rien savoir de ce que contient cette fameuse lettre.

Ce Saintac jouait admirablement la comédie. Il avait prononcé son petit discours sur un ton de bonne foi si parfaite que sa femme s'y trompa. Elle crut, pour la dernière fois, à la loyauté de cet homme.

Elle fit un pas en avant.

— Rassurez-vous, vous dis-je, reprit Saintac.

Hermine regarda attentivement son mari et le vit calme.

— A la bonne heure ! dit-elle.

Et, déposant son kriss sur la table, elle revint vers la cheminée. Mais, au moment où elle s'approchait de son mari, celui-ci s'élança sur elle, lui prit ses deux frêles poignets dans sa main de fer et dit en poussant une sorte de rugissement :

— Il me faut cette lettre.

De sa main restée libre, il fouilla dans la poche d'Hermine et n'eut pas de peine à s'emparer du fameux papier.

Quand il le tint, il repoussa sa femme qui ne trouva dans sa colère qu'un mot à lui jeter à la face :

— Misérable !

Sans se préoccuper de cette injure, il ouvrit fiévreusement la lettre et sauta aussitôt à la signature.

— Marinette ! s'écria-t-il. Et un éclair de triomphe illumina son regard.

Il est impossible de dire avec quelle avidité il dévora la courte épître de Wandeshah ! Malheureusement pour lui, il n'y avait pas une ligne, pas un mot qui pût l'éclairer sur l'asile où se cachait celle qu'il voulait enlever à tout prix.

En s'apercevant qu'il lui fallait, s'il voulait savoir quelque chose, arracher ce secret à sa femme, il redevint sombre et soucieux.

— Ainsi, madame, dit-il lentement, vous vous êtes alliée à mes ennemis.

— Vos ennemis ! répéta Hermine sur un ton hautain. Est-ce ainsi que vous appelez ceux que vous torturez, ceux qui ont tout à craindre de vous ?

— Qu'entendez-vous par là, madame ?

— Eh ! vous le savez bien.

— Je le sais ! répéta Saintac en feignant l'étonnement.

— Ah ! tenez, s'écria la jeune femme que la violence de son mari venait d'exaspérer, ne me poussez pas à bout, je vous prie.

— De quel ton vous dites cela.

— Je le dis sur le ton qui convient à votre situation et à la mienne.

Sans trop prêter d'attention à cette dernière réponse, Saintac se rapprocha de sa femme et d'une voix sourde :

— Vous allez, madame, lui dit-il, me révéler en quel lieu se cache cette jeune fille qui vous écrit.

— Moi ? s'écria Hermine, vous êtes fou.

— Je vous l'ordonne.

— Je ne vous dois pas obéissance, s'écria alors dans son indignation la charmante et sympathique jeune femme.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire, articula Hermine hors d'elle-même, cela veut dire que demain, si je veux, vous ne serez plus mon mari.

— Quelle est cette plaisanterie.

— Je ne plaisanterai plus de ma vie avec vous, *sahile,* dit d'une voix ferme et sèche Mme de Saintac.

Le prince indien reçut ce nom de *sahile,* prononcé par sa femme, comme un projectile qui l'aurait atteint en

pleine poitrine. Il chancela même en acquérant la certitude que son secret n'en était plus un.

Sans avoir le temps d'analyser ses sentiments, il vit tout l'échafaudage de sa fortune future s'écrouler devant lui.

Sa femme savait qui il était. Rien n'était plus facile, si la justice voulait faire des recherches, de prouver tout au moins qu'il ne s'appelait pas M. de Saintac et qu'il y avait eu erreur dans la personne, ce qui entraînait de droit la nullité du mariage.

Il réfléchit à cette situation nouvelle l'espace de quelques secondes ; Hermine s'aperçut de son hésitation.

— Par respect pour moi-même, dit-elle, je garde un secret qui pourrait vous coûter cher et je supporte vos insolences, mais apprenez qu'à partir d'aujourd'hui, non seulement je n'aurai aucun rapport avec vous en dehors de ce qui sera nécessaire pour garder les convenances. .

Saintac n'écoutait pas un mot de ce que disait sa femme. Il réfléchissait.

— ... Mais encore, continua Hermine, vous serez aussi souple que vous avez été brutal jusqu'ici.

Un sourire effleura la lèvre du sahile. Il venait de trouver la solution du problème.

— Sans quoi, ajouta Mme de Saintac.

— Sans quoi ?... interrogea son mari qui avait retrouvé son aplomb.

— Sans quoi, je me verrai forcée de faire savoir à M. le procureur du roi quel est le faussaire que ma mauvaise fortune m'a fait épouser.

— Faussaire ! répéta Saintac en bondissant.

— Ah ! ah ! prince, ce mot là vous atteint. C'est heureux !

Saintac, sans avoir l'air de remarquer les railleries d'Hermine, marcha vers elle et lui dit :

— Je vous ai ordonné, madame, de me dire en quel lieu se cache la jeune fille qui s'appelle Marinette.

— J'ai refusé de vous répondre, parce que je ne vous reconnais plus le droit de m'interroger.

— Vous répondrez pourtant.

— Non !

— Je le veux.

Hermine le regarda bien en face et haussa les épaules.

Alors, comme un tigre, il fit un bond sur la jeune femme et lui prit les mains en disant :

— Répondez, ou je vous écrase les poignets.

— Non !

— Répondez ou je vous brise le front contre le marbre de cette cheminée.

— Non !

— Hermine, vous allez pousser ma colère à ce point où un homme n'est plus maître de lui, et peut commettre un crime. Répondez !

— Non ! vous dis-je, non ! Cent fois non !

— C'est votre dernier mot ?

— Torturez-moi, assassinez-moi, je vous en crois bien capable ; mais soyez bien assuré que je saurai vous résister. Le temps de vos cruautés est passé.

— Madame !

— Et tenez, si vous étiez intelligent...

Elle n'acheva pas ; Saintac pris d'une fureur indescriptible l'enleva dans ses bras, et la tenant au-dessus de sa tête :

— Si vous ne répondez pas, dit-il, je vous lance contre cette muraille.

Pour toute réponse, Hermine, qui était encore plus surexcitée que son mari, Hermine parvint à lui donner un soufflet.

Alors, ce fut une fureur atroce, et le sauvage domina seul dans cet être qui avait su prendre les dehors et le vernis de la civilisation.

Il exécuta sa menace, et lança sa femme contre le mur. Celle-ci poussa un faible cri et resta évanouie.

Mais, tout à coup, la raison lui revint et, par conséquent, tous ses plans lui apparurent dans leur netteté. Il craignit de l'avoir tuée.

— Morte ! s'écria-t-il, morte ! pourvu qu'elle ne soit pas morte !

Il sonna violemment.

On accourut de tous côtés.

Saintac, alors, se préoccupa de la tenue qu'il devait affecter. Son plan fut bientôt dressé. Il prit Hermine dans ses bras, et, lorsque les domestiques arrivèrent auprès de lui, il cria :

— Qu'on coure chercher un médecin.

Le valet de pied prit cet ordre pour lui et disparut.

— Vous, Jeanne, ajouta Saintac en s'adressant à la femme de chambre, preparez tout de suite le lit de madame.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

— Obéissez d'abord, vous satisferez plus tard votre curiosité.

Jeanne ne se le fit pas répéter. Elle alla faire la couverture du lit dans lequel Hermine fut mise aussitôt.

La malheureuse femme était complètement inanimée et ne donnait plus signe de vie. Saintac, à qui on demanda de nouveau comment l'accident était arrivé, répondit :

— Mais, je ne sais trop. Elle était au bout du salon et, pour voir quelque chose de près dans un tableau, elle est montée sur une chaise. C'est de là-haut qu'elle a perdu l'équilibre et qu'elle est lourdement tombée à terre. Je ne m'occupais même pas d'elle lorsqu'elle a accompli sa chute, et c'est au bruit qu'elle a fait en tombant que je me suis aperçu de l'accident.

Naturellement, on ne contesta pas ce récit.

Le médecin ordinaire de la famille de Blossac, M. Brulatour, un vieillard qui avait soigné Hermine depuis son enfance, fut amené en toute hâte.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il en entrant.

On lui raconta en deux mots l'accident, à la façon de Saintac.

Il monta droit à la chambre d'Hermine.

— Est-elle donc toujours évanouie ?

— Toujours, docteur, dit Saintac qui affectait un air désolé.

— Voyons le pouls. Il est imperceptible, mais il bat. Elle vit. La première chose à faire, c'est de la rappeler à elle-même. Peut-être faudra-t-il la saigner.

— Vous savez, docteur, que la vue du sang lui cause une impression très désagréable.

— Oui, mais puisqu'elle est évanouie, elle ne le verra pas. D'ailleurs, je veux savoir avant, où peut être le siège principal de ses souffrances.

Et il examina attentivement la pauvre Hermine inanimée. A plusieurs reprises, il fronça le sourcil et dit :

— Voilà des ecchymoses bien accentuées pour avoir été faites dans une chute aussi simple.

Et s'adressant à Saintac.

— Avec qui était-elle dans cette pièce où l'accident est arrivé ?

— Avec moi.

— Avec vous seul.

— Oui.

— C'est fort bien. N'oubliez pas ce détail qui pourra servir plus tard, dit Brulatour en s'adressant aux domestiques.

Après cela, le docteur se mit en devoir de faire revenir Hermine à elle-même. Mais ce fut long et difficile. Saintac était là, haletant, qui suivait avec une anxiété terrible, tous les gestes, toutes les actions du médecin. Si Hermine parlait, il était perdu, car il savait bien qu'elle n'hésiterait pas à l'accuser, à tout dire, pour se débarrasser de lui, de lui qui, après avoir été son tortionnaire, était devenu son assassin.

Lorsque le corps de sa femme tressaillait, lorsque, de temps à autre, un mouvement nerveux venait témoigner que la vie était encore là, il se sentait suer.

Chose étrange, il n'aurait pas voulu qu'elle fût morte, parce qu'avec elle s'envolait l'espoir de toucher les cinquante millions du jeune David ; mais il n'aurait pas voulu non plus qu'elle revînt tout à fait à la vie.

Nous ne savons quel mauvais génie exauça son infernal désir.

Hermine revint à la vie, mais à peine avait-elle recouvré la parole, qu'elle fut prise d'une fièvre affreuse et que le délire s'empara d'elle presque aussitôt.

Elle n'était pas morte, et elle n'était pas en état de parler. C'était plus que n'en pouvait espérer le monstre que son malheur lui avait fait épouser.

M. Brulatour déclara, le soir même, que Mme de Saintac avait une fièvre cérébrale, et il ne dissimula pas l'inquiétude que lui causait l'état de sa cliente.

Quand Saintac fut assuré qu'Hermine ne pourrait, au moins jusqu'à sa très problématique guérison, ni l'accuser ni raconter ce qu'elle savait sur son compte, il ne put s'empêcher de laisser percer sur ses lèvres son hideux sourire.

Il n'en conserva pourtant pas moins ses airs hypocrites et parut plus désolé que jamais. Des ordres furent donnés

par lui pour qu'on ne quittât sa femme ni nuit ni jour. Il alla même jusqu'à demander à M. Brulatour s'il ne connaissait pas quelque jeune médecin de talent, qui consentirait à veiller Hermine, jusqu'à ce qu'elle fût hors de danger.

Puis, toutes ces précautions prises, il appliqua sur le front de la malade un baiser de Judas, sous lequel elle tressaillit, et se retira dans sa chambre.

A peine y était-il qu'il sonna et que Mulhar parut. Celui-ci s'avança silencieusement, et s'assit aux pieds de son maître, qui prit la parole en ces termes :

Mulhar, ma femme est dangereusement malade.

— Je le sais.

— As-tu deviné, par hasard, l'origine ou la cause de cette fièvre cérébrale ?

— Non, mais je pense que c'est à vous qu'elle doit cela, riposta l'Hindou, dont le dévouement menaçait de s'émousser au contact de ces crimes infâmes et ténébreux.

— Je vois que tu ne m'approuves pas, cette fois encore.

— Je ne me permettrai d'avoir une opinion que lorsque je saurai comment les choses se sont passées.

— Je me suis laissé emporter par la colère.

— Toujours ?

— Oui. Je n'ai pas été maître de moi-même et ma nature violente a eu le dessus. J'ai pris ma femme dans mes bras et je l'ai précipitée à terre.

— Vous pouviez la tuer.

— Oui.

— Et vous auriez perdu ainsi tous les bénéfices d'une dissimulation de douze ans. J'ai fait examiner le testament du vieux Samuel par un homme de loi. Si Mme Hermine vient à mourir avant David, vous pouvez être assuré que la fortune de ce dernier ne passera pas à votre fils. L'interprétation du testament ne peut donner lieu à aucune contestation.

— Mais si David meurt avant ?

— Vous avez un défaut capital, continua Mulhar sans répondre, vous commettez, à tout propos, des crimes terribles et ces crimes-là sont en même temps des fautes, qui pourront vous coûter cher.

— Assez de morale, mon ami. Cette fois, mon crime, si crime il y a, n'a pas été inutile, au contraire.

— Expliquez-vous.

— Sache donc qu'Hermine sait qui je suis.

— Ce n'est pas possible !

— Cela est, pourtant.

— Qui le lui aurait appris ? Il n'y a que vous et moi qui sachions ce secret.

— Nous deux et, peut-être, dit Saintac, peut-être Wandeshah.

— Comment le saurait-elle ?

— La nuit de son enlèvement, n'avons-nous pas eu l'imprudence de causer pendant que nous la croyions sous l'empire d'un narcotique.

— Elle dormait, sahile, elle dormait ; vous pouvez vous en rapporter à moi.

— Enfin, Mme de Saintac m'a appelé sahile, elle m'a appelé prince, et m'a menacé d'un procès en nullité de mariage.

— C'est fort grave, en effet.

— C'est donc un bonheur pour moi d'avoir été excessif et violent. Avant tout, elle ne parlera pas, et parlât-elle, dans son délire qui la croirait ?

— Bien, ensuite.

— Ensuite, elle peut mourir de cette terrible maladie, mais avant, David sera mort.

— Ceci n'est pas très sûr, car nous avons encore quatre jours à attendre avant la fameuse expédition projetée par Sémillant.

— Oui, mais, de ce pas, je vais aller signifier qu'il faut qu'elle ait lieu demain même.

— Demain, c'est trop tôt, Sémillant ne peut disposer de David comme d'un domestique.

— Soit, après-demain alors ; du reste, je vais aller le voir de ce pas.

— Quel est le médecin qui soigne madame ? demanda Mulbar.

— Le docteur Brulatour.

— Est-il habile ?

— Si un homme peut sauver ma femme, c'est lui. Et je veux qu'il la sauve, jusqu'au jour où sa science rencontrera contre elle ma volonté. Mais tu me fais bavarder. Je cours chez Sémillant. Si on me demandait, tu

dirais que je suis allé en ville pour provoquer une consultation de médecins.

— Ne restez pas trop longtemps absent. Dans l'état où est madame, il faut que vous paraissiez au moins vous intéresser à son sort.

— Ne crains rien. Je n'ai pas besoin de plus d'une heure.

Saintac sortit d'un air affairé, comme un homme qui ne sait où donner de la tête, et même il prit la précaution de demander à l'un de ses domestiques l'adresse de trois ou quatre médecins les plus en renom de Bordeaux.

Dans la rue, il garda sa mine contristée et s'en alla, d'un pas rapide, chez celui qui devait l'aider à accomplir l'œuvre infâme dont il comptait se faire un marchepied pour remonter sur un trône.

— Eh ! quel air funèbre ! lui dit le bandit en l'apercevant.

— Trêve aux réflexions, répondit Saintac, cet air-là, je ne l'ai pris que pour ceux qui auraient pu me rencontrer...

— Et vous avez oublié de le laisser dans la rue. Du reste, cela ne me gêne pas.

— Il y a du nouveau, mons Samazan.

— Je m'en doutais et j'attendais vos confidences. Parlez, je suis tout oreille.

— Mme de Saintac est à toute extrémité.

— Oh ! oh ! est-ce que la nature se mettrait de moitié dans notre entreprise ?

— Ce n'est pas la nature toute seule.

— Alors, dites-moi tout.

— Ma femme a fait une chute.

— Sans qu'on l'y ait aidée ?

— Ceci n'a qu'un médiocre intérêt pour vous et pour moi.

— C'est possible.

— Il suffit que Mme de Saintac soit au plus mal.

— Mais, remarqua Sémillant, si elle est aussi malade que cela, sa mort prématurée pourrait bien déranger nos combinaisons.

— C'est vrai, aussi suis-je venu vous trouver pour vous dire de hâter la campagne que vous devez entreprendre.

— Mais le jour en est fixé à samedi, comme vous savez.

— Je ne puis attendre jusque-là.

— Mais, moi, je ne puis rien faire avant ce moment. Mes précautions sont prises, mes ordres sont donnés, tout est prêt. Il faudrait changer notre programme.

— Oh ! changez-le.

— Vous en parlez bien à votre aise. Croyez-vous qu'il soit bien facile, sans éveiller les soupçons, de décider le jeune David à m'accompagner plus tôt ?

— C'est votre affaire.

— Mon affaire, oui, mais c'est aussi la vôtre.

— Bref, si vous ne voulez pas vous charger de cette besogne, je trouverai quelqu'un pour l'exécuter.

— Oh ! halte-là, cher monsieur. Si vous me faussez compagnie, je saurai parfaitement bien protéger le jeune David et faire avorter vos projets.

— Des menaces ?

— Parbleu ! croyez-vous que j'exerce mon métier sans en connaître toutes les ressources ? Si vous vous avisiez de vouloir me mettre de côté, vous pourriez, en peu de temps, vous apercevoir que je suis capable de vous faire mettre à l'ombre.

— Que signifie ?

— Cette expression veut dire que je vous ferais mettre en prison.

— Sous quel prétexte ?

— Oh ! rassurez-vous ; je ne serais pas assez bête pour me compromettre. Je ferai savoir tout simplement qui vous êtes au procureur du roi. J'ajouterai que la maladie de Mme de Saintac, c'est à vous qu'elle la doit, et enfin, vous n'aurez aucune peine à comprendre que l'on vous enverrait au fort du Hâ réfléchir sur vos grandeurs passées et sur vos destinées futures.

Saintac se mordit les lèvres.

— Soit, dit-il, mais laissez-moi vous dire que je ne comprends pas votre résistance, vous avez intérêt autant que moi à terminer cette affaire.

— Vous allez peut-être un peu loin en disant que j'y ai autant d'intérêt que vous. Cinquante millions d'un côté, un million de l'autre, les parts du gâteau ne sont pas égales.

— Voudriez-vous partager, par hasard, par moitié ?

— Oh ! je ne suis pas si indiscret.

— Que voulez-vous donc ?

— Je n'ai pas que votre affaire sur les bras. Si je hâte la conclusion de celle-ci, il m'en faudra négliger d'autres, et de très lucratives. Puisque nous parlons d'intérêt, je ne veux pas laisser péricliter les miens.

— Faites donc votre prix, dit Saintac qui s'impatientait.

— Je veux cinq millions.

— Cinq millions ! s'écria Saintac, chez qui les sentiments d'avarice se réveillèrent.

— Ni plus ni moins.

— C'est trop.

— Je n'en rabattrai pas une pistole. La besogne que je vais faire pour vous peut me coûter ma tête. Or ma tête vaut bien cinq millions ? j'imagine. Et puis, cher monsieur, quand un homme comme moi trouve une aubaine pareille, il doit en profiter, sauf à passer pour un imbécile.

— Cinq millions !

— Je m'appelle de Samazan. Je me suis fait gentilhomme. Il me faut une belle fortune pour soutenir mon rang, vous me la donnerez.

— Et si je refuse ? s'écria Saintac.

— Vous ! allons donc.

— Si, en présence de vos exigences, je renonce à la fortune de M. David ?

— Oh ! j'ai prévu le cas. Cela m'est parfaitement indifférent. Je n'abuserai même pas de ce que je pourrais aller conter à la magistrature, mais j'ai une autre corde à mon arc.

— Et cette corde ?

— C'est encore à vous que je la dois. Seulement comme vous ne m'avez rien confié, au contraire, c'est moi qui ai surpris un secret précieux, je ne me ferai pas faute de m'en servir.

— Parlez plus clairement.

— Je veux bien. Donc, si ce soir vous [illegible] : laissez vivre M. David, car je renonce à l'immense fortune qui peut m'échoir après sa mort, Sémillant ne s'occupera plus de ce jeune et intéressant personnage. Seulement, dès demain, je retiens mon passage à bord d'un navire et je pars pour l'Inde.

— Pour l'Inde ! Et que diable irez-vous faire là-bas ?

Je vous préviens que le brigandage s'y pratique sur un pied qui vous laissera bien peu de besogne, et que vous y mourrez de faim.

— Je n'ai pas l'intention que vous me supposez.

— Ah !

— Non. Je me propose tout simplement d'aller trouver le père de la princesse Wandeshah.

Saintac, en entendant cela, changea de visage. Sémillant continua :

— Je lui dirai : vous pleurez une fille qui vous a été enlevée au berceau par une nourrice fanatique...

— Qui vous a révélé tout cela ?

— Que vous importe ? Le principal, pour moi, c'est que je le sache. Je dirai encore à ce rajah, dont je sais le nom, car j'ai pris bien des renseignements depuis quelques jours, je lui dirai : votre fille existe, je sais où elle est, je vais vous le dire.

« Et vous comprenez, cher sahile, continua Sémillant avec son sourire diabolique, vous comprenez que ce père ravi me comblera de bienfaits, en échange du secret que je lui apporterai.

— C'est fort bien, repartit Saintac, mais comme vous ignorez, ainsi que moi, où se trouve actuellement Wandeshah...

— Je n'ai pas besoin de le savoir. Le rajah, son père, s'adressera au gouvernement anglais, qui réclamera la jeune fille au roi de France, et M. de Main-Hardye ne refusera pas à Charles X de lui révéler en quel lieu il a caché votre Marinette.

Saintac resta un instant sans prononcer une seule parole.

— Puis, ajouta le bandit, quand j'aurai touché la récompense que j'aurai bien gagnée, je me rendrai dans vos anciens états et je mettrai votre parent, l'usurpateur, celui à qui vous comptez bien reprendre son trône, je le mettrai au courant de vos projets. En sorte que, lorsque vous vous présenterez pour soulever le pays, vous trouverez la prison ou la mort, là où vous comptez reconquérir la puissance suprême.

Saintac était abasourdi. Le plan du bandit était praticable, après tout, et, dans le cœur de cet homme abominable, une passion des plus violentes s'était installée en maître : il aimait, il aimait réellement Wandeshah.

La perdre lui semblait le dernier mot de la misère, le comble de la douleur. Il ferma les yeux un instant pour se recueillir et dominer le trouble qui l'agitait, et, dans cette nuit, il aperçut distinctement la princesse avec sa fauve et admirable chevelure, endormie devant lui et drapée, à son insu, dans la soie à la couleur ardente qui était l'emblème de la royauté.

— Vous feriez cela, vous ? reprit-il enfin.

— Sans hésiter, et convenez que ce n'est pas trop mal calculé. En tout cas, avouez aussi qu'en me donnant cinq millions, vous n'achèterez pas trop cher une femme charmante et un trône. J'avoue que je ne partage pas votre goût pour la royauté, en un temps où il est si facile de déraciner des dynasties, mais je le respecte ; seulement ne vous étonnez pas que cela coûte cinq millions.

Un combat se livra dans cette âme qui n'avait que deux passions dominantes : l'avarice et l'ambition. Mais cette fois ce fut l'ambition qui fut la plus forte.

— Soit donc, dit-il, je vous compterai cinq millions.

— Sur lesquels, ajouta Sémillant, vous me donnerez un million d'arrhes.

— Un million d'arrhes, s'écria Saintac, plus étonné que jamais. Vous êtes fou, où diable voulez-vous que je les prenne ?

— Cela ne me regarde pas. Laissez-moi seulement vous faire observer que Mme de Saintac, qui est très mal en ce moment, ne peut contrecarrer vos actes. Vous êtes le chef de la communauté et votre femme est assez riche pour que vous puissiez trouver un million quand vous voudrez.

Saintac n'avait résisté, lorsqu'il s'était agi de promettre cinq millions, que par instinct d'avare, car, au fond, il était bien décidé à écraser Sémillant et son compagnon sous la roche du souterrain et, par conséquent, à ne lui rien payer du tout.

Mais lorsqu'il l'entendit demander un million d'arrhes, il se sentit, cette fois, réellement ému.

Seulement, il s'était trop avancé pour pouvoir reculer maintenant, et puis ce diable de Sémillant avait réponse à tout. C'était décidément un bandit trop intelligent.

Saintac essaya de marchander.

— Vous avez raison, dit-il. A la grande rigueur, je pourrai me procurer un million quand je le voudrai...

— Alors !...
— Mais vous ne réfléchissez pas à une chose.
— Laquelle ? demanda Samazan.
— Ou plutôt vous ne vous faites pas une idée bien exacte de ce que c'est qu'un million.
— Mais si, je m'en fais, au contraire, une idée très exacte. Un million, c'est dix fois cent mille francs, cent fois dix mille francs, mille fois mille francs. J'y ai tellement réfléchi que je pourrais vous dire combien il faudrait de pièces de vingt francs pour faire un million.
— Ce n'est pas cela que je veux dire, car je n'ai jamais douté de vos aptitudes de mathématicien.
— Alors qu'entendez-vous par ces mots : vous ne vous faites pas une idée bien nette de ce que c'est qu'un million ?
— Je veux dire que quelque riche qu'on soit, on ne trouve pas un million dans vingt-quatre heures. Il n'y a pas un banquier à Bordeaux, pas un notaire qui soit capable de me trouver d'un jour à l'autre dix fois cent mille francs, comme vous dites.
Sémillant sentait la vérité de l'objection et ne soufflait mot. Il attendait que Saintac continuât.
Celui-ci reprit en effet la parole.
— Je ne sais même pas si en prenant tout l'argent que j'ai chez moi et en avertissant, ce soir même, les banquiers, je pourrais trouver cent ou deux cent mille francs d'ici à après-demain matin.
— Deux cent mille francs, ce n'est pas assez.
— Alors, ce sera là le seul obstacle qui empêchera l'exécution de nos projets, dit Saintac, car, si vous le voulez, nous allons nous rendre chez mon banquier et vous pourrez acquérir la certitude qu'on ne trouve pas un million comme cela.
— Eh bien ! dit Sémillant, qui voyait lui échapper sa proie, je me contenterai de trois cent mille francs.
Saintac réfléchit.
— C'est déjà une somme énorme, mais je tâcherai de la trouver.
— Quand me la donnerez-vous ?
— Après-demain seulement.
— Alors, je n'entreprendrai rien avant après-demain, dit Sémillant.

— Soit, seulement préparez tout pour pouvoir agir dès que vous aurez touché.

— Ne craignez rien. Je serai prêt. David sera prêt. Nous



En-Dus ! s'écria-t-elle en voyant l'horrible cul-de-jatte (page 264).

partirons pour Beaurech vers neuf heures du matin. Quand même vous ne m'auriez rien apporté chez moi à cette heure-là, nous partirons tout de même, mais si, lorsque je

passerai sur le pont, je n'ai pas reçu la somme, vous pourrez m'attendre sur le parcours : je fais tourner l'expédition en eau de boudin. Car je suppose qu'il ne s'agit plus, maintenant que Mme de Saintac est mourante, d'une fausse tentative.

— Non, certainement, le jeune David doit y rester.

— C'est convenu.

— Alors, à après-demain.

— A après-demain. Et surtout, arrangez-vous de façon à ce que votre femme ne meure pas d'ici-là.

— Je tâcherai.

— Allons, prince, au revoir, et recevez mes vœux les plus ardents pour la réalisation de vos désirs et la satisfaction de votre ambition.

Saintac ne répondit que par un haussement d'épaules à ce souhait et quitta Sémillant pour rentrer chez lui, où il apprit que l'état d'Hermine avait encore empiré.



XII

Revenons auprès de ceux de nos personnages que nous avons laissés enfermés dans le souterrain.

Jean-Marie Capdeville, en voyant la trappe fermée et l'échelle absente, ne s'était guère douté du drame affreux qui venait de s'accomplir à quelques pas de lui.

Ni le grenadier, ni Main-Hardye, ni les autres n'avaient d'ailleurs rien entendu qui pût les inquiéter. Par conséquent, la terreur et la désolation qui s'étaient emparées du mari de Cadichonne avaient semblé bien prématurées.

— Nous sommes perdus ! avait répété après lui Casterac, c'est bientôt dit, mon cher, mais je ne vois pas trop comment nous sommes perdus.

— Ne voyez-vous pas que la trappe est fermée et qu'il nous est impossible de l'ouvrir ?

— Mais, mon cher, votre femme aura entendu quelque bruit. Peut-être aura-t-elle craint d'être surprise.

— Et par qui ?

— Je n'en sais rien, mais elle aura jugé prudent de laisser retomber la trappe.

— Oui, mais vous ne songez pas que dans ce cas elle aurait laissé l'échelle.

— Sapristi, c'est vrai, dit Malbessan.

— Alors, monsieur Jean-Marie, demanda Tancrède, dites-nous comment vous expliquez que votre femme vous

laisse avec nous, dans un danger que vous jugez et qu'elle doit croire sérieux.

— Je ne vois qu'une explication. Les bandits auront trouvé quelque issue pour parvenir jusqu'à ma cachette. Ils y auront trouvé ma femme et l'auront emmenée après avoir fermé la trappe.

— Alors, dit Casterac, nous ne devons pas désespérer de trouver aussi une issue, par laquelle nous tomberons soit dans la caverne des bandits, soit en plein air.

— Gontran a raison, dit Budos. Cherchons et ne nous laissons pas gagner par un désespoir ridicule.

— Soit, messieurs, cherchons, dit Jean-Marie, cherchons vite, car il me tarde de savoir ce qu'est devenue Cadichonne.

— Alors, revenons sur nos pas et ne nous laissons arrêter par aucun obstacle. Nous sommes armés, il faut que nous nous tirions de là.

Cela dit, la petite troupe se mit en marche et s'enfonça dans les ténèbres des souterrains. Les mêmes phénomènes mystérieux qui avaient accompagné leur marche quelques instants auparavant se manifestèrent encore, mais, cette fois, ils étaient trop occupés de sauver leur vie pour s'inquiéter de revenants et de fantômes.

A peine s'étaient-ils éloignés qu'un gémissement indistinct se fit entendre presque au bord de l'oubliette.

Malbessan, du reste, l'entendit, car il murmura :

— Encore ces plaintes singulières !

Puis il continua à suivre ses camarades sans y penser davantage.

Les gémissements devinrent bientôt plus fréquents. Mais, chose réellement effrayante, d'autres gémissements plus lugubres leur répondirent et, peu à peu, les cris de douleur qui se répondaient semblaient se rapprocher.

— Où suis-je ? dit enfin une voix, la voix de Cadichonne.

La pauvre femme était étendue, presque inanimée, au bord de l'abîme, que Saintac avait voulu lui donner pour tombeau.

C'était par un miracle qu'elle n'était pas tombée au fond de l'oubliette. Lorsque Saintac l'avait lancée dans l'espace, elle était tombée sur le bois de l'échelle, qui s'était brisée sous son poids.

Mais, tout en se cassant, les deux portants avaient développé une certaine force élastique, qui avait lancé la jeune femme sur le sol du souterrain, tout à fait sur le bord du trou béant, dans lequel les débris de l'échelle avaient été engloutis.

Cadichonne, à la suite de cette chute, était restée évanouie. Et, lorsque son mari et les quatre jeunes gens étaient venus là et s'étaient aperçus de l'absence de l'échelle, la pauvre femme gisait à leurs pieds, de telle façon qu'un pas de l'un d'eux pouvait la faire tomber dans l'insondable puits.

Mais, d'un côté, la lanterne de Jean-Marie éclairait mal, et de l'autre, Main-Hardye et ses amis ne posaient leurs pieds dans ces ténèbres qu'avec la plus grande précaution.

Bref, ils ne s'aperçurent pas de la présence de Cadichonne et ils s'éloignèrent probablement pour ne revenir en cet endroit que lorsqu'ils auraient acquis la conviction qu'il était impossible de trouver une issue.

Or, pendant que Cadichonne se lamentait et appelait à son secours, quelque chose de rampant qui geignait aussi, un être vivant à coup sûr, se dirigeait vers elle et s'en rapprochait sensiblement.

Personne, dans ces ténèbres, n'aurait pu distinguer ce singulier individu, mais lui, comme s'il eût été l'animal créé pour ce lieu sinistre, se mouvait avec une sûreté parfaite et s'avançait vers son but, qui était le corps de Cadichonne.

Il y avait quelque chose de hideux et d'effrayant dans les mouvements de reptile de cet être sans nom. Cela ressemblait si peu à quoi que ce soit de connu qu'on se serait pris, en le voyant, à penser à la réputation lugubre de la tour des Chouettes et à se demander si ce ne serait pas là un des fantômes dont les paysans racontaient les apparitions.

Il approchait toujours de Cadichonne.

Etait-ce un vampire qui allait se repaître du sang frais de cette adorable jeune femme ? Etait-ce, au contraire, un secours qui arrivait à la malheureuse ? Qui le sait !

Peu à peu la raison revenait avec la vie à Cadichonne. Elle se souvint de ce qui s'était passé et frémit en pensant qu'elle était peut-être au fond du précipice.

Alors elle voulut se lever. Elle ébauchait même un mouvement dans ce but, lorsque tout à coup elle sentit se poser sur sa main une main lourde, froide, visqueuse.

Elle poussa un cri, mais un cri étouffé. Puis elle entendit ces mots, prononcés à son oreille :

— Ne craignez rien.

La voix qui lui parlait avait quelque chose de brisé, comme si elle fût sortie d'une poitrine durement éprouvée par la souffrance.

Cadichonne n'était pas rassurée. Elle tourna la tête et chercha à voir qui lui parlait.

Mais, dans l'obscurité profonde qui l'entourait, elle ne distingua rien que la pâle lueur de deux yeux qui la regardaient et dont l'éclat l'effraya plus encore.

— Ne bougez pas, reprit la voix, ou vous êtes perdue.

— Qui êtes-vous, qui me parle ? demanda-t-elle, épouvantée.

Ah ! si elle avait distingué quelque chose, elle aurait été bien autrement terrifiée en voyant, accroupi à côté d'elle, un être informe qui ressemblait vaguement à un crapaud gigantesque ou à quelque chose d'approchant.

— Qui êtes-vous ? Où suis-je ? Répondez-moi, reprit-elle en s'agitant.

— Ne bougez pas, vous dis-je. L'abîme est à vos côtés. Par un basard admirable, vous avez été lancée de côté.

— Dans le souterrain ?

— Oui !

— De quel côté est l'oubliette ?

— A votre droite ; appuyez de mon côté, c'est cela ; dans quelques secondes, vous pourrez vous lever sans danger. Voulez-vous me donner la main ?

Et, sans attendre la réponse, le montre prit la main de Cadichonne, qui tressaillit à ce froid contact.

— Là, vous êtes loin du précipice, vous pouvez vous lever.

Cadichonne se dressa sur ses jambes. Elle frissonnait malgré elle en songeant qu'elle se trouvait en tête à tête avec un être mystérieux, et, quoiqu'elle ne fût pas superstitieuse, elle ne pouvait s'empêcher de songer à toutes les histoires qu'on racontait sur le souterrain.

— Je vous ai sauvé la vie, reprit la voix gravement.

— Peut-être ; qui êtes-vous ?

— Un revenant, répondit la voix avec un ricanement sec.

— L'heure est mal choisie pour plaisanter, dit Cadichonne, qui se raidissait contre les impressions funèbres auxquelles elle était en proie.

— Je ne plaisante pas. Je vous assure que, lorsque j'apparaîtrai devant bien des gens, je leur ferai l'effet d'un revenant. Mais vous, qui êtes-vous ? comment vous trouvez-vous dans ce souterrain ? Quel est l'homme qui a voulu votre mort et qui vous aurait lancée dans l'oubliette sans l'échelle qui vous a sauvée ?

— Je ne puis dire qui je suis, mais puisque vous m'avez sauvée, comme vous venez de le dire, mettez le comble à vos bienfaits en me disant...

— Quoi ?

— S'il y a une issue par laquelle on puisse sortir de ce souterrain.

— Ceci, ma petite dame, est une question à laquelle je ne puis répondre avant de savoir à qui j'ai affaire. Vous devez comprendre que si je vis ici dans ces ténèbres, blessé comme je le suis, ce n'est pas précisément pour mon plaisir et que je ne révélerai pas des secrets dont la divulgation peut amener ma mort.

Cadichonne, en entendant cela, crut comprendre qu'elle avait à son côté quelque malheureux qui, comme son mari, avait demandé à ces ruines un abri contre les dangers immérités.

— Vous vous cachez aussi, vous ? s'écria-t-elle.

— Oui, moi aussi, répondit la voix en ricanant ; cela me fait penser que je ne suis pas le seul à me dissimuler par ici.

Il y eut un silence.

— Ecoutez, reprit la voix, avez-vous confiance en moi ?

Cadichonne fut fort embarrassée pour répondre à cette question. Elle se tut. La voix ricana de nouveau.

— Je suis bien bête, dit-elle. Comment auriez-vous confiance en moi ? Je voulais vous demander si vous consentiriez à me suivre en un réduit où nous pourrions nous voir et causer sans crainte d'attirer des curieux.

— Des curieux, dites-vous ?

— Oui, quatre ou cinq godelureaux qui trouvent plaisant de venir explorer mon... notre domaine.

Cadichonne avait repris tous ses esprits. Elle pensa qu'il était plus sage de sa part de ne rien dire touchant son mari et les quatre jeunes gens.

— Je suis prête à vous suivre où vous voudrez bien me conduire.

— Tenez, alors, prenez le bout de cette corde et laissez-vous guider par moi.

Cadichonne obéit.

Elle sentit alors que la corde se tendait devant elle et elle suivit. Mais elle ne fut pas peu surprise en constatant que la personne avec laquelle elle venait de parler et qui la gardait semblait ramper devant elle.

Elle n'eut pas le temps de s'étonner beaucoup, car, au bout de cinq ou six minutes, elle entendit son interlocuteur dire :

— Nous sommes arrivés, attendez, je vais faire un peu de lumière.

Elle entendit battre le briquet et, quelques instants après, une lampe fumeuse éclaira un coin du souterrain sur le sol duquel elle vit tout d'abord une couche de paille froissée.

Mais son regard chercha aussitôt celui qui l'avait amenée là et elle ne distinguait rien, lorsque la voix se fit entendre à ses pieds.

— En-dus ! s'écria-t-elle en voyant l'horrible cul-de-jatte qui s'était laissé aller sur son lit de paille.

— Vous me connaissez ? dit celui-ci au comble de l'étonnement.

— Oui, répondit-elle, je vous ai aperçu quelquefois.

— Ah ça ! mais, reprit le chef des bandits, attendez donc, moi aussi je vous connais, ou du moins je vous ai vue aussi.

Et il se dressa sur son séant pour la regarder attentivement.

— Oui, oui, murmura-t-il, je vous connais. Le son de votre voix, je l'ai entendu ; mais où ?

Il réfléchit profondément. Cadichonne gardait le silence, étonnée, anxieuse.

Tout à coup le cul-de-jatte se frappa le front.

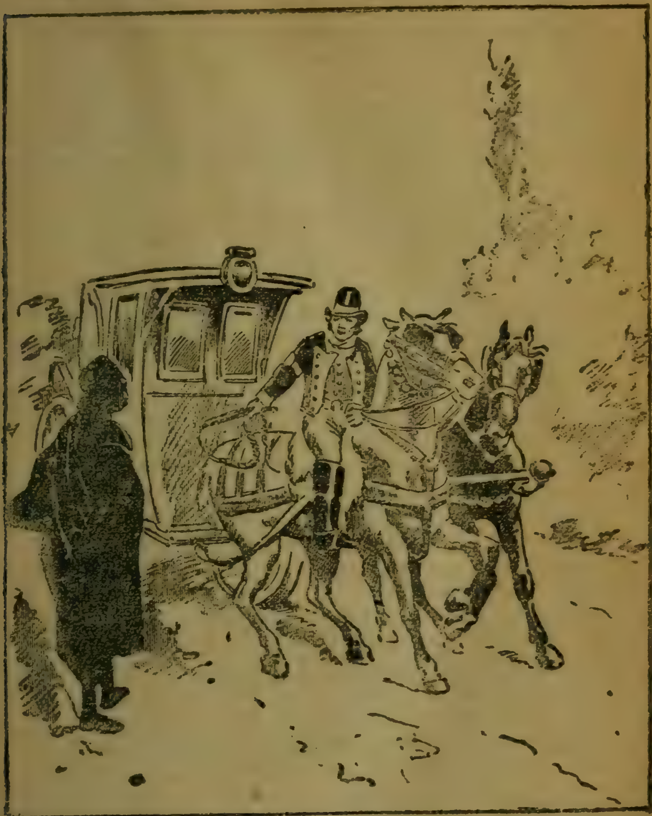
— J'y suis, dit-il, vous êtes Cadichonne, la grande Cadichonne, la maîtresse du grenadier Jean-Marie.

— Sa femme ! dit Cadichonne.

— Sa femme, soit, ça m'est égal.

— Où m'avez-vous vue ? demanda la jeune femme.

— Ma chère, dit En-dus, qui devenait familier, si j'étais



Il vit le nègre annoncé qui se tenait gravement debout sur le bord de la route (page 282).

un homme à rancune, je vous ferai payer bien cher aujourd'hui mes deux jambes.

— Que voulez-vous dire ? demanda Cadichonne inquiète.

— C'est à votre mari que je dois d'être cul-de-jatte, répondit En-dus.

— Ce n'est pas possible.

— Vous devez vous rappeler les trois agents de police qui poursuivaient Jean-Marie le jour de son audacieuse évasion, et qui le découvrirent dans la petite maison de Bègles ?

— Oui, je m'en souviens.

— Vous n'avez peut-être pas oublié que l'un d'eux fut à moitié dévoré par un des chiens de boucher que le grenadier avait avec lui.

— Oui, un agent nommé Joseph.

— C'était moi !

— Vous ?

— Oui. Moi qui voulais sincèrement et sans haine reprendre Jean-Marie pour le livrer à la justice. Latour et Jacques qui étaient avec moi ne firent pas leur devoir. Je les dénonçai. Mais au lieu de les pincer, l'administration les récompensa, et moi, je n'eus pas même les secours qui m'étaient nécessaires. Ce fut à l'hôpital qu'on me coupa ce qui me restait de mes deux jambes. Ecœuré, irrité, furieux contre la police, je résolus de devenir, pour me venger, l'ennemi de la société, et aussitôt guéri, je me fis le chef des bandits de ce pays, bandits que je connaissais bien pour les avoir traqués en maintes circonstances.

Cadichonne, en présence de ces déclarations, ne savait quelle contenance garder.

— Une poignante inquiétude s'empara d'elle.

— Cet homme, pensa-t-elle, doit nourrir contre Jean-Marie et contre moi une haine mortelle. Il vient de me sauver la vie, mais ne va-t-il pas s'en repentir et me faire payer ses deux jambes, comme il dit ?

En-dus restait silencieux et semblait réfléchir.

— Pourvu qu'il ne sache pas que mon mari est dans le souterrain...

— J'aurais dû vous reconnaître plus tôt, reprit l'ancien agent de police transformé en bandit.

— Et pourquoi ?

— Parce que j'ai vu votre mari tout à l'heure.

— Mon mari ! dit Cadichonne qui voulait jouer l'étonnement.

— Eh ! oui, Jean-Marie. Pensez-vous qu'un ci-devant po-

licier comme moi puisse se tromper de physionomie. Je voudrais bien savoir ce qu'il faisait dans cette galerie avec cette escorte de mirliflors.

Cadichonne ne répondit pas.

— Vous craignez de le compromettre et de vous compromettre en me disant la vérité, reprit En-dus.

Toujours même silence de la jeune femme.

— Vous avez bien tort, continua le bandit. D'abord je ne suis pas en état de nuire à Jean-Marie, et puis je ne pourrais le dénoncer sans me perdre moi-même. D'ailleurs, je n'ai plus de colère contre lui. Toute ma haine a changé d'objet. Je l'ai reportée vivace, terrible, violente, je l'ai reportée sur la société que j'étais appelé à défendre et qui m'a maltraité en récompense des services que j'avais voulu lui rendre.

« Croyez-moi, Jean-Marie n'a rien à craindre de moi. Je ne le hais plus. Au contraire, il est proscrit, je le protégerai plutôt, si je peux.

Comme il achevait ces mots, il poussa un long gémissement et se laissa aller sur son lit de paille en disant :

— Que je souffre ! que je souffre !

Cadichonne ne put se défendre d'un sentiment de pitié en entendant cette plainte. Cet homme, qui était là devant elle, lui avait voulu mal de mort, mais il souffrait cruellement pour faire entendre un pareil cri de douleur.

— Qu'avez-vous donc, lui dit-elle, êtes-vous blessé ?

— Oui !

— Où ?

— Un drôle que j'avais choyé, à qui je m'étais pleinement fié, il m'a planté un poignard dans les côtes et m'a jeté à l'eau.

— C'est Sémillant.

— Vous le connaissez aussi ?

— J'en ai entendu parler.

— C'est un miracle que dans le brouillard qu'il faisait ce soir-là j'aie pu gagner la rive de la Garonne à la nage.

— A la nage ? répéta Cadichonne étonnée avec un regard qui constatait chez En-dus l'absence de ses jambes.

— Oui. J'ai appris à marcher très vite avec les mains, je sais aussi nager rien qu'avec les bras. Ce n'est pas

si difficile qu'on le croit, à condition pourtant d'être cul-de-jatte.

Je me suis réfugié ici, dans cette galerie qui est inconnue de Sémillant... Attendez donc, murmura le bandit en baissant la voix et en prêtant l'oreille, j'entends quelque chose d'inusité.

Et sans hésiter, le cul-de-jatte se releva de son grabat et s'élança, moitié rampant, moitié sur les mains, dans les ténèbres du souterrain.

Cadichonne resta seule. Ce ne fut pas sans terreur qu'elle se vit abandonnée ainsi en cette sinistre catacombe. En-dus ne l'effrayait plus autant, mais allait-il revenir ? Quelle lubie l'avait poussé à la quitter !

Fort heureusement pour elle, Cadichonne n'attendit pas longtemps. L'ex-policier revint au bout de quelques minutes.

— Il va se passer ici, dans quelques jours probablement, un terrible drame.

— Que voulez-vous dire ?

— Connaissez-vous un M. Saintac ?

Cadichonne à cette question tressaillit.

— Allons, je vois que vous le connaissez, reprit le chef de la bande.

— C'est lui, répondit la jeune femme d'une voix sourde, c'est lui qui, pour se venger d'une plaisanterie, a voulu me faire périr au fond de cet abîme au bord duquel vous m'avez trouvée.

— Ah ! ah ! il exerce lui-même alors, dit En-dus. Savez-vous que ce gentilhomme est un brigand bien plus dangereux que tous ceux qui ont été sous mes ordres.

— Certes !

— C'est lui qui vient de passer là-bas au bout du souterrain, suivi d'un moricaud qui a une bien vilaine figure.

— Que font-ils ici ? Pourvu qu'ils ne rencontrent pas mon mari !

— Ah ! ah ! vous avouez donc qu'il est là ce cher époux. il est prisonnier sur mon domaine. Nous causerons de lui tout à l'heure.

Une souffrance plus cruelle encore que les précédentes, sans doute, arracha un nouveau cri de douleur à En-dus.

— C'est cette maudite blessure. Jamais je n'ai souffert comme cela. Ah ! mons Sémillant, tu me payeras cher ce coup de poignard qui me fait éprouver de si horribles tortures.

Et le misérable se tordait sur la paille.

— Cadichonne, voulez-vous que je vous pardonne tout, que je ne songe plus même à votre mari, voulez-vous ?

— Que faut-il faire ?

— Tenez, il faut prendre cette pommade que voilà et en faire un emplâtre que vous étendrez sur l'orifice de ma blessure. C'est dans le dos que ce drôle m'a frappé. Je ne puis y atteindre. Et depuis le jour où j'ai été sa victime, je n'ai pas eu une main humaine à ma disposition pour me rendre ce service. Voulez-vous, vous ?

— Je le veux, répondit Cadichonne.

— Pour sauver votre mari ?

— Non, je le veux parce que vous souffrez et que je ne puis voir souffrir qui que ce soit sans essayer de lui porter secours.

De la main d'En-dus elle prit le flacon qui contenait la pommade dont il avait parlé. Elle déchira son mouchoir de poche et s'en servit pour faire l'emplâtre.

Ce fut alors qu'En-dus, à la clarté fumeuse de la lampe, ôta son vêtement et lui montra sa plaie.

C'était quelque chose d'affreux. Comment cet homme avait-il pu résister au formidable coup de poignard qu'il avait reçu ? C'est ce que la jeune femme ne pouvait s'expliquer.

Elle demeura muette d'horreur devant cette épouvantable blessure.

— Ah ! oui, dit-elle, vous devez bien souffrir.

— Ne me parlez pas, ne me dites rien, mettez l'emplâtre, l'emplâtre, disait En-dus qui faisait des efforts surhumains pour ne pas crier.

Avec des précautions infinies, Cadichonne étendit le linge tout imprégné de pommade sur la plaie du bandit.

— Voilà, dit-elle.

— Ah ! fit En-dus en poussant un long soupir de soulagement. Il me semblait que j'avais un brasier dans les épaules.

— Et maintenant ?

— Oh ! maintenant, j'éprouve une fraîcheur sans pareille. Je suis sauvé, je suis guéri. Cadichonne, je ne suis pas un ingrat, moi. Que faut-il faire pour votre mari ?

— Avant de vous répondre, dit la jeune femme, laissez-moi vous poser une question.

— Laquelle ?

— Ne m'avez-vous pas demandé tout à l'heure si je connais M. de Saintac ?

— En effet.

— Pourquoi m'avez-vous interrogée sur ce sujet ?

— C'est que je viens de voir M. de Saintac dans le souterrain. C'est même fort singulier. Je croyais être le seul à connaître ces galeries des catacombes de Roquez, et voilà que, non seulement je vous y trouve tous, votre mari et se amis, mais encore M. de Saintac y vient dresser des traquenards.

— Des traquenards ?

— Oui. Tous ces gens-là ont la rage de raconter leurs affaires et de démontrer jusqu'à quel point ils sont plus misérables que nous.

Je ne sais quel horrible combinaison il a imaginé avec Sémillant, mais ce dont je suis sûr, c'est qu'il compte se débarrasser de lui et d'un autre.

— D'un autre ?

— Oui, j'ai entendu un autre nom. Cela ne m'intéressait pas. Ce que je sais, c'est qu'il va écraser Sémillant sous une roche énorme, et que je veux assister à ce spectacle. Le drôle a voulu me tuer pour prendre ma place auprès de Saintac et me souffler une affaire superbe ; Saintac, pour ne pas lui payer la somme promise, va le faire périr ici ; c'est, ma foi, fort bien fait, et je ne m'y oppose pas.

En-dus, en parlant ainsi, était animé de la haine la plus ardente contre son ancien lieutenant.

— Saintac et Sémillant ont cru pouvoir, l'un me supprimer, l'autre se passer de moi, c'est ce que nous verrons.

— En-dus, dit alors Cadichonne, en échange du petit service que je vous ai rendu tout à l'heure, vous m'avez demandé ce que vous pourriez faire pour mon mari ou pour moi.

— Oui, et je vous le demande encore.

— Peut-on sortir de ce souterrain ?

— Naturellement, puisque j'y suis entré.
— Pouvez-vous nous délivrer ?
— Qui, vous ?
— Mon mari, ces jeunes gens qui sont avec lui.
— Quels sont ces jeunes gens ?
— M. de Main-Hardye, M. de Casterac et deux autres.
— M. de Main-Hardye ! répéta En-dus en souriant. Tiens, il est ici maintenant. C'est chez lui que nous avons enlevé la jeune Marinette.
— Pour le compte de Saintac, ajouta Cadichonne.
— Oui, mais désormais... hurla En-dus en fermant les poings...
— Pouvez-vous nous délivrer tous ?
— Oui.
— Croyez-vous pouvoir retrouver mon mari et ces messieurs dans le labyrinthe où nous nous trouvons ?
— Je le crois.
— Alors, je vous demande de les rechercher et de les amener ici et...
— Et de leur donner la clef des champs ?
— Oui.
— Je veux bien exécuter la première partie de votre programme.
— Et la seconde ?
— Pour la seconde, il faudra attendre trois jours.
— Trois jours ! répéta Cadichonne.
— Oh ! trois jours ne sont pas bien longs, allez.
— Mais pourquoi nous faire attendre ainsi ?
— Pour une raison bien simple. C'est que l'issue par laquelle je vous rendrai à la liberté ne s'ouvre pas du dedans.
— Comment ?
— C'est un ami fidèle, un de mes bandits, le plus dévoué, qui vient tous les trois jours m'apporter des vivres et me donner des nouvelles du dehors. Lui seul connaît le secret à l'aide duquel on pénètre jusqu'à moi, mais aussi sans lequel on ne peut sortir d'ici. Il est venu ce matin.
Cadichonne fut sur le point de perdre l'espérance. Néanmoins, elle sut se contenir et dit :
— C'est bien imprudent, En-dus, de n'avoir pas d'autre planche de salut.
— Et pourquoi ?

— Parce que votre messager, votre serviteur, ce brigand enfin, peut être la victime d'un accident.

— C'est vrai.

— On peut le prendre, le tuer, le mettre en prison, que sais-je ?

— C'est vrai.

— Et vous ne frémissez pas à l'idée de la mort affreuse qui vous attend ici dans le cas où votre homme serait arrêté ou même simplement acheté par Sémillant.

— Je ne crains pas cela ; on n'achète pas Cabassous.

— Mais il peut être empêché.

— Oui, et je ne me dissimule pas le danger qu'il y a là pour moi, pour vous-même. Mais je n'avais pas le choix des moyens et j'ai bien dû me résigner à venir me cacher ici, puisque c'était le seul endroit où ceux qui ont reconnu Sémillant pour leur chef ne viendront pas me chercher.

— Il nous faut donc attendre trois jours, dit Cadichonne.

— Oui.

— Et avez-vous de quoi nourrir cinq personnes pendant ce temps-là ?

— Oui, en se serrant un peu le ventre.

— Alors, allez chercher mon mari et ses amis.

— Oui, mais avant, vous me promettez de ne pas révéler ce que je vous ai dit touchant M. de Saintac.

— Et pourquoi ne voulez-vous pas qu'on les mette au courant ?

— Parce que ces messieurs sont des protecteurs-nés de l'innocence, et qu'ils pourraient bien avoir la fantaisie d'empêcher Saintac d'écraser Sémillant sous son rocher, et par conséquent de me priver d'une vengeance qui ne me coûtera ni un pas, ni une fatigue.

— Il vaudrait bien mieux livrer Sémillant à la justice et étouffer dans l'œuf les projets malfaisants de ce Saintac.

— Faire plaisir à la police, jamais. Du reste, reprit le bandit, c'est à prendre ou à laisser. Si vous ne voulez pas être muette sur ce que vous savez, je vous garderai ici trois jours, et je vous rendrai à la liberté lorsque mon messager viendra, mais je ne m'occuperai pas de votre mari ni de ses compagnons et ils mourront de faim.

— Puisqu'il faut en passer par là pour sauver mon mari, je n'hésite pas, je consens à tout.



En-Dus.

— Et vous me garderez ce secret.
— Je le garderai.
— Vous le jurez.

— Un serment ne vaut pas mieux que ma promesse. Néanmoins, je le jure.

— C'est bien. Tenez, voici une pierre sur laquelle vous pouvez vous asseoir en m'attendant. Je vais me mettre à la recherche du grenadier, et je crois pouvoir vous faire espérer qu'avant une heure il vous aura rejointe.

—o—

XIII

Sémillant, alléché par l'espoir de toucher trois cent mille francs, avait déployé une activité dévorante.

D'abord il s'était rendu à la tour des Chouettes, et avait expliqué aux quelques malfaiteurs qu'il y avait trouvé ce qu'il attendait d'eux.

— Toi, Simon, dit-il, et toi Saturnin, vous vous embusquerez dans le souterrain au-dessus de la grande salle basse.

— Et qu'y faudra-t-il faire ?

— Nous y attendre.

— A quelle heure arriverez-vous ?

— Vers midi ou midi et demi. Nous serons munis d'une lanterne qui révélera notre présence. Dès que vous nous apercevrez, vous imiterez le cri de la chouette pour me faire savoir que je puis compter sur vous.

— Et puis ?

— Et dès que nous serons arrivés à quelques pas de vous, vous fondrez sur nous. Toi, Saturnin, tu attaqueras le petit, moi je me défendrai pour la frime contre Simon.

— Et ce petit, faudra-t-il le ménager ?

— Non, il vaut trop cher, et nous n'avons pas le temps.

— Tout ça, c'est très bien ! dit Simon, mais je soupçonne que tu fais une grosse affaire, toi, Sémillant, en te chargeant de nous faire expédier ton compagnon dans l'autre monde.

— Peuh ! une grosse affaire ! les riches sont bien avares, allez !

— Soit, mais, en tout cas, tu fais une affaire.

— Certainement, car vous savez que je n'ai pas, moi, de fantaisies, comme En-dus, et que je ne travaille pas pour rien.

— Alors, qu'est-ce qui nous reviendra à nous pour cette besogne ?

— Combien voulez-vous ?

— Pardi, nous voulons partager.

— Par parts égales ?

— Mais oui.

— Oh ! oh ! vous n'êtes pas dégoûtés. Je vous ai associés à mon entreprise pour vous faire gagner quelque chose, mais si vous êtes trop gourmands, mes moutons, vous n'aurez rien du tout.

— Alors, nous ne ferons pas l'ouvrage.

— Soit, je le ferai moi-même, dit Sémillant en leur tournant le dos et en faisant mine de s'en aller.

Saturnin se mordit les lèvres.

— Enfin, reprit-il, combien donnes-tu ?

— Ecoutez, je touche pour cela cinq ou six mille francs.

A cette déclaration, les yeux des bandits s'allumèrent. C'était une somme que cinq ou six mille francs pour eux qui faisaient quelquefois le pied de grue pendant un mois avant de détrousser quelque fermier.

Et encore souvent ne trouvait-on sur lui que quelques centaines de francs que, par surcroît de malechance, il fallait partager avec toute la bande.

— Je vous donnerai, reprit Sémillant, mille francs à chacun.

— Mille francs ! s'écrièrent en même temps les deux bandits qui étaient manifestement émerveillés.

— Pas un sou de moins , dit Sémillant

— Mais ce sera pour nous seuls ?

— Pour vous seuls, vous n'aurez à partager avec personne.

— Pourquoi ne nous les donnes-tu pas de suite ?

— Je vois que vous avez confiance, il y a plaisir. Pourquoi ne me demandez-vous pas de vous les constituer pardevant notaire ? Je ne vous les donne pas tout de suite pour cette raison bien simple que je ne toucherai moi-même qu'après la mort du petit.

Les deux bandits se grattaient l'oreille.

— Allons, décidez-vous, leur dit Sémillant, ou j'aurai bientôt fait d'en trouver d'autres qui ne cracheront pas sur deux cents écus de cent sous.

A cette menace, les drôles prirent leur résolution.

— Nous serons à midi précis à l'endroit convenu. Ne serait-il pas bon d'effrayer un peu le gamin en lui faisant voir quelque fantasmagorie ?

— Si vous voulez, cela ne gâtera rien.

— Ces précautions prises, Sémillant rentra dans Bordeaux et se hâta de rencontrer comme par hasard le jeune David.

Ce ne fut pas bien long, car le chef des brigands avait étudié à fond les habitudes de celui qui le croyait son ami.

Dès que David aperçut Samazan, il alla vivement à lui et lui dit :

— Eh bien, cette expédition, est-ce pour tantôt ?

— Il vous tarde donc bien ? demanda Sémillant, d'un ton moitié railleur, moitié fraternel.

— S'il me tarde ! mais tous les jours je monte à cheval, tous les jours, je fais de l'escrime pendant deux heures pour être tout à fait en main, lorsque le moment viendra.

— Eh bien, cher ami, j'ai pitié de votre impatience.

— Ah ! fit David avec un frisson de joie.

— Oui, tout est prêt pour notre excursion.

— Et quand aura-t-elle lieu ?

— Quand vous voudrez fixer vous-même le jour.

— Mais le plus tôt sera le mieux, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, ce sera pour demain.

— Pour demain, soit, dit Sémillant, qui pensait avec orgueil qu'il avait sans peine amené sa victime à choisir, elle-même, l'heure et le jour de l'holocauste.

— A quelle heure ?

— Je partirai de chez moi vers huit heures et demie.

— Moi de même, alors.

— De cette façon, nous explorerons le repaire des bandits en plein jour et, s'il y a du danger, il sera amoindri par cette précaution.

— Oh ! ce n'est pas le danger qui me fait peur, dit David, mais je suis enchanté que ce soit à cette heure-là, parce que je pourrai sortir sans éveiller les soupçons de mes tuteurs, qui, s'ils savaient ce que nous allons faire, pourraient bien vouloir me priver de ce plaisir.

— Vous faites renaître mes scrupules en me parlant ainsi, dit Samazan, et je ne sais s'il n'est pas temps encore de renoncer à cette folie.

— Oh ! ne parlez pas ainsi, je vous en supplie.

— Allons, vous faites de moi tout ce que vous voulez. A demain.

— Le rendez-vous est à la Bastide, sur la place du pont, à neuf heures et demie.

— J'y serai.

Le lendemain matin, Sémillant, qui comptait bien se rendre à Beaurech sur sa belle jument noire, qui d'ailleurs n'était autre que celle d'En-dus, se leva de bonne heure pour ne pas se mettre en retard.

Mais il ne fut pas peu surpris d'apprendre à son lever que sa jument avait disparu pendant la nuit.

— Comment ! disparue ? dit-il à son domestique.

— Oui, monsieur, l'écurie est vide.

— Alors, on m'a volé ma jument ?

— Probablement !

— Y a-t-il trace d'effraction ?

— Non, monsieur.

— Quel fâcheux contretemps !

Personne n'est plus vexé qu'un voleur d'être l'objet d'un vol. Aussi Sémillant pesta-t-il pendant une demi-heure contre le drôle qui lui avait cueilli sa jument, mais il avait bien d'autres soucis pour ce jour-là, et des occupations trop graves. Il se hâta donc d'envoyer son valet chercher un cheval de louage qu'il enfourcha aussitôt.

A neuf heures précises, Sémillant acquittait, entre les mains du receveur, le prix de son passage et de celui de son cheval sur le pont. Il était fort inquiet et regardait

attentivement de tous côtés, espérant voir Saintac, car, jusqu'à ce moment, celui-ci ne lui avait pas encore compté les trois cent mille francs d'arrhes promis.

— Il peut pourtant être bien sûr que je lui rendrai son cousin à héritage sain comme l'œil et se portant comme un charme, s'il ne me donne pas l'argent.

Et ce disant, il s'en allait mélancoliquement au pas de son cheval de louage.

De loin il jeta sur la place du pont un regard scrutateur, et constata que David n'était pas encore arrivé.

— Si, dans cinq minutes, Saintac n'a pas paru et payé, je lui fausse compagnie et je rentre chez moi.

Comme il achevait cette réflexion, un homme sortit d'une auberge, qui se trouvait à la droite de Sémillant. Du premier coup d'œil le bandit eut reconnu Saintac.

— Il est là toujours, murmura-t-il, sans cependant oser espérer qu'il allait réellement toucher trois cent mille francs.

— Monsieur de Saintac, je vous salue, dit tout haut Sémillant, en descendant de cheval à la porte de l'auberge. qui servait en même temps de bureau pour les voitures faisant le service entre Bordeaux, Cubsac, le Carbon-Blanc et toute cette ligne.

— Venez, dit simplement Saintac d'un air affairé.

— Eh ! donnez-moi, de grâce, le temps de trouver un rustre, qui moyennant un pourboire, consente à me garder mon cheval pendant que nous causerons.

Un homme se présenta aussitôt, qui s'offrit à tenir la bête de louage par la bride.

Alors Sémillant suivit Saintac dans une chambre que celui-ci avait retenue.

— Pourquoi diable, lui dit le bandit quand ils furent seuls, pourquoi diable prenez-vous cette physionomie mystérieuse qui attirerait sur nous toute la police de Bordeaux, si un seul agent me connaissait ?

— Voilà vos trois cent mille francs, dit Saintac.

— Ce sont des billets de la Banque de France, remarqua Sémillant qui avait peine à dissimuler sa joie.

— Oui, je n'ai pas trouvé d'autre moyen d'apporter ici pareille somme.

— Le fait est, qu'en argent et même en or, il aurait été difficile de la transporter sans éveiller l'attention.

— Veuillez reconnaître que le compte y est.

Sémillant se contenta de compter les liasses de dix mille francs et dit :

— Croyez bien, monsieur de Saintac, que je m'en rapporte...

— David est-il arrivé ?

— Non, pas encore.

— Pourvu qu'il vienne.

— Oh ! il viendra, je vous en réponds. C'est lui-même qui a choisi le jour, sans que j'aie besoin même de l'y aider. Tenez, reprit le bandit en conduisant Saintac à la fenêtre de la petite chambre où ils se trouvaient, et qui donnait sur la place du pont, regardez ce cavalier qui s'arrête au milieu de la chaussée et qui promène ses regards autour de lui.

— C'est David, c'est bien lui.

— Eh ! savez-vous, reprit le bandit, qu'il a un petit air fort crâne sur son cheval andalous, et qu'il est joliment vigoureux pour son âge.

— Ne vous laissez pas aller à votre sensibilité et à votre admiration, monsieur de Samazan, dit Saintac, vous n'êtes pas ici pour cela.

— C'est vrai, répondit Sémillant avec son sourire cruel. Permettez donc que j'empoche les arrhes que vous venez de me compter et que je vous quitte, car il ne faut pas faire attendre un client aussi précieux que M. David.

— Quand vous verrai-je ? demanda Saintac avec une dissimulation parfaite.

— Mais, ce soir même.

— Où ?

— Chez moi, vers neuf heures.

— C'est bien, allez, dit Saintac.

Le bandit descendit sans se presser l'escalier quelque peu roide de l'auberge, appela le paysan qui lui avait gardé son cheval, lui mit une pièce de cinq francs dans la main, à la grande joie dudit villageois, puis monta à cheval.

En un temps de galop il eut rejoint le jeune David.

— Ah ! fit celui-ci avec satisfaction en l'apercevant, vous voilà, je commençais à être inquiet.

— Pourquoi ?

— Je tremblais que vous n'eussiez changé d'idée, et

comme il est l'heure exacte du rendez-vous, je me forgeais mille crainte de voir notre aventure tombée dans l'eau.

— J'étais entré dans cette auberge pour régler un compte avec l'un de mes fermiers, qui venait précisément m'apporter ses arrérages. Mais j'étais arrivé depuis déjà longtemps.

— Alors, c'est moi qui suis en retard.

— Non, puisque le rendez-vous est pour neuf heures et demie, et qu'elles sonnent à l'instant même à l'église de la Bastide.

— Partons-nous ? demanda le jeune David avec une nuance d'impatience.

— Partons et faisons un temps de galop pour nous mettre en avance ; car il nous faut bien deux heures pour arriver à Beaurech.

— Soit, au galop, dit David en lançant sa monture.

— Ah ! mais ménagez-moi, monsieur David, dit Sémillant, et veuillez remarquer que je suis perché sur un misérable cheval de louage.

— Tiens, c'est vrai, qu'avez-vous fait de votre jument noire ?

— On me l'a volée cette nuit.

— Volée ! fit David.

— C'est invraisemblable, mais c'est ainsi.

— Alors, je vais calmer l'allure de Boabdil, fit David avec courtoisie.

Et les deux cavaliers firent silencieusement la première partie de la route.

Pendant qu'ils cheminaient, Saintac montait dans une chaise de poste, et disait au postillon :

— Il y a, pour aller à Beaurech, une autre route que celle qui longe la rivière ?

— Oui, monsieur.

— Est-elle beaucoup plus longue ?

— D'un tiers à peu près.

— Alors, cela fait six lieues de poste.

— Oui, un peu plus ou peu moins.

— Te charges-tu de faire ce trajet en une heure ?

— Il faudrait pour cela crever mes chevaux...

— Crève-les, on les paiera. Et tu n'auras pas à te plaindre de cette course échevelée.

— Alors, monsieur, montez vite.

— Tiens, voilà trois louis pour arroser les guides.

— En avant, hue les poulets d'Inde, cria le postillon en mettant ses éperons dans le flanc du porteur et en faisant exécuter à son fouet une véritable fanfare.

— Je te permets de faire du bruit tant que nous serons ici, mais une fois en route, n'arrête sous aucun prétexte, et ne parle à âme qui vive.

— C'est bien, bourgeois, on s'en souviendra.

— Encore un mot, reprit Saintac, pendant que la voiture roulait avec un horrible fracas sur la route de la Benauge.

— Quoi encore ? demanda le postillon.

— Là-bas, au pied de la côte, tu verras planté sur le bord du chemin un homme de couleur...

— Un nègre ?

— Oui, ou quelque chose qui y ressemble.

— Bien.

— Tu arrêteras ta voiture juste assez pour qu'il ait le temps de monter.

— C'est tout ?

— C'est tout.

Saintac s'enfonça dans le coin de sa berline, le postillon fit claquer encore un peu son fouet, puis, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui l'établissement de Maurepas, il vit le nègre annoncé qui se tenait gravement debout sur le bord de la route.

La voiture s'arrêta une seconde. Mulhar, car on l'a reconnu, s'élança aux côtés du sabile et les deux chevaux, vivement stimulés par deux maîtres coups de fouet, montèrent la côte au grand galop.

Ce fut même un miracle si les deux vaillantes bêtes ne tombèrent pas épuisées en arrivant sur le plateau.

Fier de son exploit, le postillon se retourna pour voir si le bourgeois était content de lui, mais celui-ci était pardieu bien occupé d'autre chose.

Il causait à voix basse avec Mulhar. Le postillon essaya bien de saisir quelques bribes de leur conversation, mais ce qu'il en entendit lui prouva qu'il faisait là de vaines tentatives, car les deux voyageurs parlaient dans une langue qui ne ressemblait ni à l'espagnol, ni à l'italien, ni à l'anglais.

Saintac et Mulhar parlaient indoustani.

— Sémillant est parti ? avait demandé Mulhor.

— Oui.

— Avec David ?

— Oui. C'est à midi et demi à peu près que doit avoir lieu le combat dans lequel mon beau cousin trouvera un glorieux trépas.

— Ce postillon arrivera-t-il à temps ?

— Il me l'a promis.

— Mais il n'est pas dans le secret, je pense, dit Mulhar.

— Es-tu fou ?

Onze heure sonnaient lorsque la berline arriva par la traverse, dans un chemin d'où l'on apercevait un vieux château, aux tourelles lourdes, aux pierres branlantes, château qui appartenait à la famille de Lacaussade.

— Faut-il descendre dans le bourg ? demanda le postillon.

— Non, c'est inutile.

— Eh bien, mon bourgeois, est-ce mené cela ?

— Tu as été admirable. Tiens, voilà dix louis pour toi.

— Dix et trois, ça fait treize, monsieur le comte, dit le postillon qui donnait un titre à son généreux client. Treize ! mauvais nombre, qui porte malheur et je suis superstitieux.

— Tiens donc, dit Saintac en ajoutant deux louis. Et maintenant trouve une grange, une ferme, n'importe quel toit pour abriter les chevaux, les faire reposer et leur donner l'avoine. Peut-être te reprendrai-je pour rentrer à Bordeaux.

— Oui, mais pas du même train, je pense ?

— Oh ! non, dit Saintac en souriant.

Le postillon s'éloigna en quête d'une écurie. Quant à Mulhar et à Saintac, ils se dirigèrent, en se cachant dans la bordure d'un petit bois, vers le puits dont nous avons déjà fait la description.

Ils y purent arriver sans rencontrer un être vivant, et, au rebours de la première fois, ce fut Saintac qui descendit le premier, et Mulhar qui ferma la marche, après avoir remis tout en état dans la margelle du puits.

Cependant En-dus avait tenu la promesse qu'il avait faite à Cadichonne.

Après avoir rampé dans tous les recoins du souterrain, il avait fini par découvrir Jean-Marie ainsi que Tancrède et ses amis.

Ceux-ci avaient fouillé tous les replis des galeries et n'avaient pas même trouvé l'espoir d'une issue.

Les moins prompts au découragement étaient bien près de se laisser aller au désespoir.

— Je suis certain pourtant, dit Budos, que ces catacombes communiquent directement avec le dehors.

— Oui, dit Jean-Marie, mais au moyen de la trappe qui nous est fermée.

— Alors, dit résolument Malbessan, il faut retourner là-bas et essayer d'ouvrir cette fameuse trappe, dussions-nous combler l'oubliette avec les innombrables pierres que nous trouvons sur nos pas.

— Vous n'y parviendrez pas, messieurs, dit tout à coup derrière eux une voix qui retentit d'une façon singulière sous ces voûtes.

— Qui a parlé ? demanda Tancrède en s'avançant du côté où il avait entendu la voix.

— Moi ! répondit l'interpellé.

— Qui vous ?

— Eh ! Dieu me pardonne ! s'écria Jean-Marie, c'est En-dus ; En-dus vivant.

— Oui, messieurs, En-dus vivant, répondit le cul-de-jatte et vous devez vous réjouir dans votre cœur qu'il n'ait pas succombé au coup de poignard qu'il a reçu, car sans lui vous ne sortiriez jamais de ce souterrain.

— En-dus ! n'est-ce pas ce chef de bandit qui joua au dernier bal du jeudi-gras le rôle du prince de Montcrabeau.

— C'est lui-même, répondit En-dus. C'est encore lui qui, dans la matinée, enleva de chez M. de Main-Hardye sa servante Marinette.

— Misérable ! s'écria Tancrède.

— Oh ! messieurs, pas de gros mots. Vous êtes mes prisonniers, et, si je veux, je puis vous laisser mourir de faim ici.

— A moins cependant que nous ne trouvions seuls la porte de ce prodigieux cachot.

— Vous ne la trouverez pas, pour cette raison bien simple qu'elle ne s'ouvre pas en dedans, et que moi-même, si on ne vient pas me délivrer, je ne pourrai sortir d'ici.

En-dus mentait à Main-Hardye et à ses amis comme il avait menti à Cadichonne.

En réalité, il connaissait un passage très bas et très étroit, mais en somme praticable, par où il pouvait sortir de sa prison ; mais ce passage conduisait au repaire des bandits, et leur ancien chef n'aurait pas voulu, pour tout au monde, leur révéler sa présence avant l'heure qu'il avait choisie.

Budos, Malbessan, Gontran et Tancrède regardaient avec curiosité s'agiter à leurs pieds leur étrange interlocuteur.

— Messieurs, reprit celui-ci, je n'en suis pas moins fier de vous offrir l'hospitalité.

— En vérité ?

— J'ai promis à quelqu'un de vous sauver tous, et je vous sauverai.

— Quel est ce quelqu'un ?

— Une personne que vous connaissez, grenadier.

— Cadichonne ! s'écria Jean-Marie, qui n'avait pas vu d'autre personne depuis dix-huit mois.

— Oui, Cadichonne elle-même, qui l'a échappé belle, et que j'ai sauvée aussi. Ah ! quoique brigand de ma profession, je ne dédaigne pas de rendre, de temps à autre, quelque signalé service à mes contemporains.

— Vous l'avez sauvée ! quel danger courait-elle ?

En deux mots, En-dus mit Jean-Marie et ceux qui l'accompagnaient au courant de l'aventure dont Cadichonne avait failli être la victime.

Aussitôt tout le monde demanda à être conduit auprès de la jeune femme, pour entendre de sa bouche les renseignements circonstanciés qu'elle seule pouvait donner.

— Suivez-moi, messieurs, fit En-dus.

Et se mettant à ramper devant eux, le chef des bandits les conduisit dans son réduit où Cadichonne, assez anxieuse, les attendait.

Lorsqu'elle vit son mari, suffoquée par l'émotion, elle se jeta dans ses bras en laissant échapper des sanglots qui lui déchiraient la gorge.

— Ma femme ! ma femme ! lui disait l'ex-grenadier en la pressant dans ses bras et en pleurant, lui aussi, à l'idée qu'il avait failli être séparé d'elle encore une fois.

Puis, quand le premier moment d'émotion fut passé, Tancrède, qui était un homme pratique, voulut savoir comment il se faisait que la trappe avait été fermée.

Il interrogea Cadichonne sur ce point.

— Monsieur de Main-Hardye, j'ai été victime d'un attentat commis par un homme qui touche de près à votre famille.

— Saintac ! s'écria Tancrède.

— Oui, M. de Saintac. Il a sans doute voulu se venger de vous et de moi.

— Comment ! c'est ce misérable qui a osé ! ! !

— Où est-il ce Saintac ? s'écria Jean-Marie. Maintenant qu'il connaît ma retraite, je n'ai plus rien à cacher et il me dénoncera ; mais avant, je veux aller le châtier et lui faire expier son crime.

— Calmez-vous, Jean-Marie, dit En-dus, je connais M. de Saintac, je vous réponds qu'il saura bien tout seul courir au-devant des galères qui l'attendent.

— Mais au fait, dit Casterac, En-dus a raison, il connaît M. de Saintac et même il a eu avec lui, au bal masqué, une conversation qui nous a fort intrigués, messieurs, répondit En-dus d'une voix tranquille.

— Vraiment ?

— Oui, M. de Saintac voulait, j'en conviens, me proposer une affaire...

— Parbleu ! il voulait vous entretenir de l'enlèvement de Marinette.

— Oui, et d'autre chose encore.

— Quoi donc ?

— Je devais l'apprendre dans une entrevue qui avait été décidée pour le dimanche suivant, lorsque mon lieutenant me planta un poignard dans le dos et me jeta dans la Garonne.

— D'où vous vous êtes tiré ?

— Comme vous voyez.

Cadichonne et Jean-Marie s'étaient retirés dans un coin obscur et causaient à voix basse. La conversation entre En-dus et les jeunes gens dura jusqu'à ce que le chef des bandits reprit la parole :

— Messieurs, dit-il, à la guerre comme à la guerre. Il est l'heure de prendre quelque nourriture.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Budos en consultant sa montre. Déjà huit heures ! Comme le temps a passé.

— Avez-vous des provisions ? demanda Malbessan à En-dus.

— Oui, quelques-unes, arrivées de ce matin, et par conséquent toutes fraîches. Permettez-moi de vous les offrir.

Tancrède et Casterac ne purent s'empêcher de sourire en se voyant à la merci de ce brigand qui les traitait, qui les empêchait de périr de faim et qui faisait son métier d'amphitryon avec pas mal de bonne grâce.

Quand les uns et les autres eurent apaisé leur faim, rien de plus, car En-dus, en homme prévoyant, n'avait donné à ses hôtes que le strict nécessaire, on s'arrangea pour passer la nuit.

Le bandit offrit son lit de paille à Cadichonne d'abord, mais celle-ci refusa en lui disant :

— Vous avez une horrible blessure ; s'il y a un lit ici, l'humanité commande de vous le laisser.

— Et vous n'appelez pas cela un lit, je pense ?

— C'est du moins ce qui en tient lieu.

Chacun, là-dessus, s'arrangea pour passer la nuit le moins mal possible, et, une demi-heure après, En-Dus, qui avait encore un peu de fièvre et qui ne dormait pas, En-Dus put entendre la respiration régulière de tous ses hôtes.

Heureux privilège de la jeunesse, tout le monde dormait bien sur la dure, et il était même déjà tard lorsque Malbessan, le plus paresseux de tous, consentit à ouvrir les yeux.

Le déjeuner fut aussi sommaire que l'avait été le souper de la veille, et les jeunes gens cherchèrent une distraction qui pût les aider à passer cette longue journée. Mais, malgré leur bonne volonté, ils ne trouvèrent pas grand'chose et ils en furent réduits à faire raconter à Casterac une de ses chasses à l'ours gris, ce qui d'ailleurs était fort intéressant.

Vers onze heures et demie, En-Dus, qui paraissait assoupi sur sa couche de paille, dressa la tête tout-à-coup et parut écouter.

Puis silencieusement il s'en alla, marchant sur les

mains avec une rapidité qui faisait toujours l'étonnement de Main-Hardye et de ses amis.

— A qui diable en a-t-il ? fit Budos.

— Il doit y avoir du nouveau, dit Cadichonne.

— Du nouveau, tant mieux.

— Pourquoi ?

— Nous serons probablement délivrés plus tôt.

— A moins que ce ne soit un danger.

— Bah ! quel danger pouvons-nous craindre, armés comme nous le sommes ?

— Qui sait ?

— Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a quelque chose, dit la jeune femme. Cet homme a des sens d'une acuité incomparable. Il entendrait voler une mouche dans son souterrain.

— Mais Casterac aussi est doué d'une ouïe des plus fines, en sa qualité de chasseur canadien, dit Tancrède.

— C'est vrai, seulement, répondit Gontran, cette faculté s'est bien émoussée, depuis que j'habite la France.

— Qu'importe, écoutez, mon ami, pour tâcher de deviner ce qui a fait partir si vite notre hôte, le chef des bandits.

— Je veux bien, fit Casterac.

Le jeune homme se coucha à plat ventre, après avoir recommandé à tous le silence, et appuya son oreille contre le roc nu.

Au bout d'une minute, il releva la tête :

— Oui, on entend quelque chose, dit-il.

— Mais quoi ?

— On marche dans le souterrain. C'est même étonnant comme on distingue le bruit des pas.

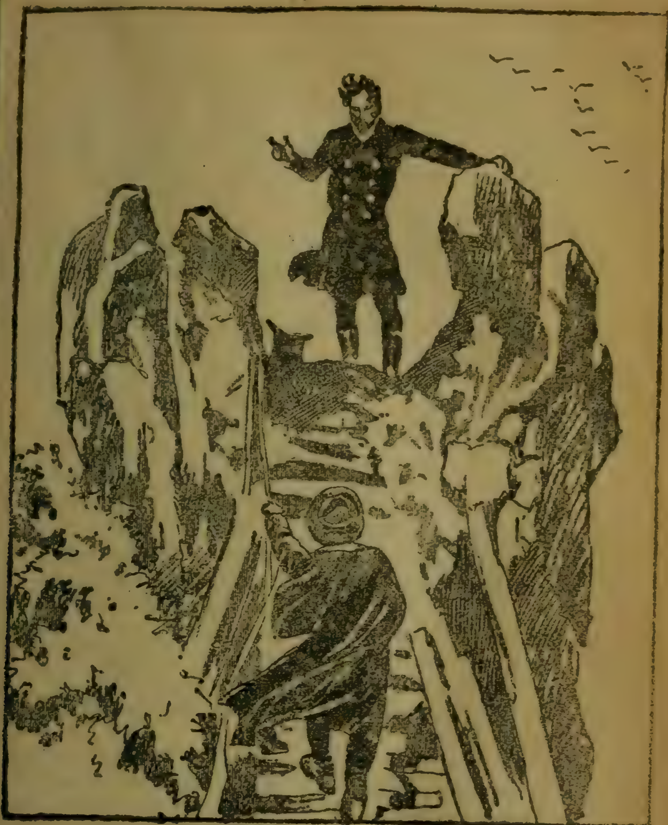
— Cela tient à ce que le rocher est tout d'une pièce et qu'il n'y a probablement pas solution de continuité entre les diverses parties du bloc immense dans lequel on a taillé les souterrains.

On fit de nouveau silence.

— Il y a deux personnes, dit Casterac.

— Bah !

— Oui, on distingue parfaitement la cadence de deux démarches.



Allons ! imitez-moi, venez ! (page 295).

Chacun retenait son haleine pour que Gontran pût mieux écouter.

— C'est singulier, fit-il.

— Quoi donc ?

— Si j'étais en Amérique, je saurais dire quels sont les intrus.

— Dites-le, comme si vous étiez en Amérique.

— Eh bien ! l'un est Européen, ou du moins il a toutes les habitudes et les défauts.

— Oh ! les défauts.

— Les défauts du marcheur, bien entendu.

— Et l'autre ?

— Si j'étais dans les prairies de l'ouest du Canada, je vous dirais que l'autre est un sauvage : un Huron ou un Apache.

— A quoi devinez-vous cela ?

— C'est que le premier marche d'un pas régulier, comme marchent ceux qui ont passé un long temps dans une ville au milieu d'un peuple civilisé, tandis que l'autre s'avance, comme un guerrier du Far-West, avec rapidité, souplesse, mais avec précaution.

On sent que l'un est pressé d'arriver à un but déterminé, tandis que son compagnon s'attend sans doute à quelque obstacle ou à quelque danger.

— Bravo, Gontran, dit Main-Hardye, moi qui ai couru les bois d'Amérique, je vous comprends.

— En-Dus, reprit le Canadien, est allé sans doute reconnaître l'ennemi.

Gontran ne se trompait pas. Le capitaine des voleurs, en percevant le bruit de la marche de deux hommes dans son domaine, s'était élancé avec une prestesse inconcevable du côté où ce bruit se manifestait.

Grâce à sa faculté de locomotion qui le faisait avancer comme une boule, il ne tarda pas à rejoindre les deux hommes dont Casterac entendait résonner les pas à son oreille.

Il les suivit avec précaution, sans bruit par exemple, et il aurait fallu une oreille cent fois plus fine que celle de Gontran pour entendre le murmure de sa locomotion derrière les nouveaux explorateurs du souterrain.

— Tiens, tiens ! dit-il, c'est M. de Saintac.

C'était, en effet, le sahile et son séide Mulhar.

— Est-ce que la petite fête serait pour aujourd'hui ? Ce serait vraiment très bien, à eux, de ne pas m'avoir fait attendre.

Et il rampait, sans faire le moindre bruit, derrière Saintac et son complice.

— Seulement, se disait-il, je veux bien que le diable m'emporte si je devine par où il est entré ici. Je vois qu'il ne se vantait pas lorsqu'il me disait qu'il saurait pénétrer dans la tour des Chouettes sans que mes sentinelles aient le temps de s'en apercevoir.

Saintac percevait bien autour de lui quelque chose de vague, mais il n'aurait pu définir quoi.

Mulhar, lui, plus disposé à la défiance et doué d'organes plus fins, se sentait suivi et observé.

— Sahile, dit-il à voix basse, n'avez-vous rien entendu ?

— Si, un frôlement.

— On marche sur nos talons.

— Peureux ! répondit Saintac, c'est quelque couleuvre.

— Oh ! que non.

— Ou bien le bruit que fait une chouette en s'ébouriffant.

— Il n'y a pas de chouettes ici.

— Alors une chauve-souris.

— Vous êtes tranquille, sahile ?

— Oh ! tout à fait.

— Moi pas.

— Et que crains-tu ?

— Je crains que nous ne soyions épiés. Vous avez commis l'imprudence d'enfermer ici quatre ou cinq personnes, qui pourraient bien vous faire repentir du mal inutile que vous avez commis.

— Tu perds le respect, Mulhar, dit Saintac.

— Non, je dis ce que je pense.

— Marche, marche, mon ami, tu verras tout à l'heure que nous ne trouverons ici que Sémillant et David, ainsi, bien entendu, que les deux bandits qui doivent accomplir la besogne promise.

En-dus, qui marchait comme un reptile, littéralement dans les jambes des deux hindous, put saisir une partie de la conversation.

— C'est bien pour aujourd'hui, pensa-t-il.

Et il s'arrêta un moment pour se remettre sur son séant et pour se frotter les mains en signe de joie.

— Sahile, fit Mulhar qui s'arrêta tout à coup, donnez-moi la lanterne que je voie un peu derrière nous.

En-dus avait eu l'idée de s'arrêter, car Mulhar, après avoir saisi la lanterne, en dirigea le jet de lumière sur l'endroit où il supposait voir quelqu'un. Mais, comme de juste, il éclaira le souterrain à hauteur d'homme, et le bandit eut le temps de se faufiler dans une fissure du rocher, d'où il défiait toutes les perquisitions du monde.

— C'est vrai, dit-il, je ne vois rien.

— Je te le disais bien.

— Et pourtant ! reprit Mulhar.

— Pourtant ?

— Je jurerais que nous sommes suivis.

— Bah ! fit Saintac, c'est peut-être un des fantômes ou revenants dont on dit que les ruines de la tour des Chouettes sont peuplées.

— Ne plaisantez pas, sahile.

— Et qui probablement trouvent, pendant le jour, un asile dans les souterrains, quand ils n'ont pas le temps de regagner l'enfer ou leurs tombeaux.

Mulhar ne répondit rien, mais en sa qualité d'Indien il n'était pas très aguerri contre les fantômes et les loups-garous.

— Allons, allons, ne perdons pas de temps, reprit Saintac.

— Quelle heure est-il ?

— Midi moins cinq.

— Est-ce l'heure ?

— Pas encore, mais nous devons aller voir si ma poudre est sèche et si les habitants mystérieux de céans n'ont pas dérangé nos préparatifs.

— Soi, allons, mais tenez-vous sur vos gardes.

Saintac et Mulhar, toujours épiés par En-dus, arrivèrent à l'endroit où il avait placé sa poudre, dans l'interstice du rocher.

Le sahile monta sur les épaules de son fidèle serviteur et examina si la traînée était intacte.

— Tout va bien, dit-il.

— On n'y a pas touché ?

— Non.

— Parbleu ! pensa En-dus, on s'en serait bien gardé.

— Tu vas te placer là, dans cette galerie en retrait, et c'est toi qui mettras le feu à la poudre, puis tu te jetteras

vivement à terre pour éviter le choc de la colonne d'air, qui va se déplacer après l'explosion.

— Je ne comprends pas, dit Mulhar.

— Qu'importe que tu comprennes, pourvu que tu obéisses, répliqua durement Saintac.

— J'obéirai.

— Midi, fit Saintac. Avant un quart d'heure, l'action sera engagée. Eh ! voici même venir les deux bandits qui doivent ferrailler avec Sémillant et son jeune et intéressant ami.

— Ceux-là, pensa En-dus, je sais par où ils ont pénétré jusqu'ici. Le chemin n'est pas difficile, mais il m'est interdit, jusqu'à ce que j'aie vu Sémillant écrasé par le rocher. Alors, je reprendrai ma place, et j'y pense, je vais pouvoir rendre mes hôtes à la liberté plus tôt que je ne l'espérais.

Pendant ce temps, Casterac écoutait attentivement en appuyant toujours son oreille sur le roc.

— Ah ! ah ! dit-il, cela se complique.

— Comment ?

— J'entends marcher deux autres individus.

— Mais ce souterrain mystérieux sert donc de promenade à tout le monde ?

— Attendez, faites silence.

— Qu'y a-t-il ?

— Les deux nouveaux venus ne se gênent pas, eux, et marchent d'un pas assuré. On peut être sûr qu'ils sont chez eux ou à peu près. Bon. Ils s'arrêtent ; ils piétinent. Puis plus rien.

— Et les premiers ?

— Les premiers sont arrêtés aussi depuis longtemps.

— Je voudrais bien voir revenir En-dus, murmura Tancrède.

Celui-ci était resté un moment à écouter ce que ne pouvaient manquer de dire les deux bandits qui attendaient Sémillant, prêts à exécuter ses ordres.

En effet, celui que Sémillant avait appelé Simon, prit bientôt la parole et dit d'une voix avinée :

— Saturnin, est-ce bientôt l'heure ?

— Le capitaine a dit midi et quart ou midi et demi.

— C'est le moment, alors.

— Pourvu qu'il ne se fasse pas attendre.

— Oh ! moi, ça m'est égal. J'ai bien déjeuné, j'ai vidé trois bouteilles, et, pour le prix, je resterais ici jusqu'à ce soir.

— Moi, j'aime en finir promptement.

— Eh bien, mon cher, tu vas être servi.

— Oui.

— J'entends Sémillant tout au bout, au pied de la tour des Chouettes. Dans dix minutes il sera ici.

— Oui, il faut bien dix minutes pour que Sémillant arrive jusqu'à l'endroit où il trouvera la mort, pensa En-dus. J'ai le temps d'aller avertir ces messieurs, pour qu'ils ne s'effrayent pas au bruit de l'explosion.

Et avec une vitesse incroyable, il revint auprès de la Cadichonne et des autres.

— Il va se passer dans le souterrain des événements que je ne comprends pas bien, dit-il.

— Quoi donc ?

— Je n'ai pas pu entendre, répondit-il. Ce sont des gens bien mystérieux.

— Sont-ce des malfaiteurs ?

— Peut-être.

— Va-t-on commettre un crime ?

— Je ne sais.

— Mais nous pourrions nous opposer... dit Tancrède.

— Oh ! non. Ne faites pas quelque folie chevaleresque, elle vous coûterait trop cher.

— Pourquoi ?

— Parce qu'une partie du souterrain va sauter.

— Sauter ?

— Oui, mais je suis venu pour vous avertir et vous dire : Ne vous effrayez pas. Vous entendrez une formidable explosion et c'est tout. La partie de la caverne où vous vous trouvez est solide et ne risque pas de tomber sur vos têtes.

— Vous en êtes sûr ? demanda Jean-Marie qui tremblait pour Cadichonne.

— Très sûr. Mais je bavarde, et je serais désolé d'arriver trop tard pour assister à ce spectacle.

Cela dit, En-dus s'esquiva et disparut dans l'obscurité profonde.

Nous n'avons pas besoin de dire s'il laissa stupéfaits les personnages qu'un hasard avait fait ses hôtes.

Le drame s'acheminait vers son dénouement fatal, de l'autre côté du souterrain.

C'étaient bien Sémillant et David que les bandits avaient entendus.

En arrivant à la tour des Chouettes, Samazan avait dit à l'adolescent :

— Je vais vous faire tout d'abord connaître un secret, que les brigands croient ignoré de tous.

— Lequel ?

— Celui du moyen qu'il faut employer pour pénétrer chez eux. Tenez, suivez-moi.

Ils entrèrent dans la tour où, avant eux, avaient pénétré Tancrède et l'un de ses compagnons.

— Vous voyez, dit-il, qu'en apparence il n'y a pas d'issue et, si je n'étais pas avec vous, il ne vous resterait plus qu'à vous en aller.

— En effet, je ne vois pas.

— Tout le mystère consiste en ceci : Pour descendre dans le souterrain, il faut commencer par monter.

— Monter où ?

— Vous voyez cet escalier ?

— Oui.

— Il semble prêt à s'effondrer sous les pas des imprudents qui oseraient s'y aventurer.

— C'est vrai. On dirait que chaque degré est tout branlant.

— C'est une erreur. Il n'y en a pas de plus solide à vingt lieues à la ronde.

David regardait l'escalier en question et ne paraissait pas convaincu. Les pierres qui servaient aux degrés étaient accrochées au flanc intérieur de la tour et entre chacun d'eux on apercevait le jour. C'était réellement effrayant.

— Vous allez voir, dit Sémillant.

Et, avec une grande légèreté, il escalada l'escalier jusqu'au faîte de la tour ; puis, s'adressant à David :

— Allons ! imitez-moi, venez.

David n'était point craintif ; cependant, il hésita. Mais la crainte de paraître avoir peur, l'amour-propre, la vanité, que sais-je ? tous les sentiments qui sont susceptibles de dominer une jeune âme, le poussèrent en avant, et, à son tour, il s'élança dans l'escalier qui, comme le lui avait dit Samazan, était, en effet, des plus solides.

Quand il arriva tout à fait en haut, David trouva son compagnon assis sur une saillie des créneaux qui avait la forme d'une cheminée ébréchée.

Au milieu, en effet, était un trou assez noir dans lequel David jeta tout d'abord, par curiosité, un regard.

— C'est par là que nous allons descendre, dit Sémillant.

— Par là ?

— Oui. Vous voyez que ces brigands ne sont pas des imbéciles. Si un hasard ne m'avait livré leur secret, j'en suis bien convaincu, je ne l'aurais pas trouvé.

— Ma foi, ni moi non plus.

— Cet escalier, personne au monde n'oserait s'y aventurer, et dans le cas où quelqu'un serait assez audacieux pour cela, que trouverait-il ici ? quelque chose qui ressemble à une cheminée, et rien de plus.

— Comment allons-nous descendre ?

— Il y a là, comme vous pouvez le voir, dit Samazan en montrant le trou à David, deux saillies sur lesquelles vous pourrez placer vos pieds. Du dos, vous vous appuierez contre l'autre paroi de la muraille, un pied plus bas, autre saillie, puis à sept ou huit pieds la cheminée s'élargit et l'on trouve une échelle d'acier, à l'aide de laquelle on n'a qu'à descendre bourgeoisement.

— C'est fort ingénieux.

— Du reste, je vais vous faire voir la manière de s'en servir, dit Samazan en s'introduisant dans ce tube de pierre.

— Attendez-moi là, ajouta-t-il avant de disparaître. Je réponds de vous et je veux aller voir, avant de vous laisser descendre, s'il n'y a pas danger d'être canardé, pendant que nous serions suspendus entre le ciel et l'abîme.

— Mais vous allez vous exposer tout seul, dit David.

— Il le faut bien.

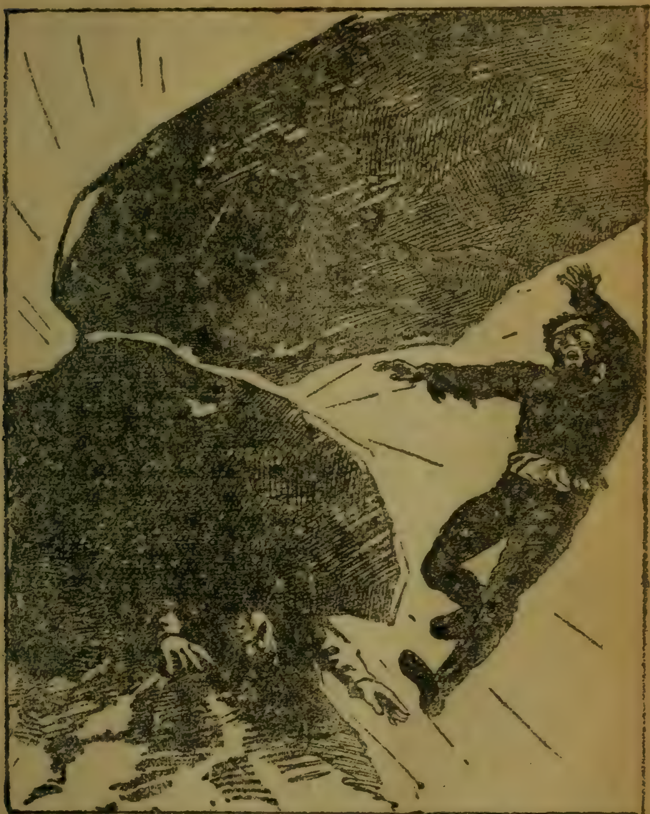
— Je ne le veux pas et je vais vous suivre.

— Non, non, attendez-moi.

— Pas le moins du monde, monsieur de Samazan, je ne vous quitte pas d'une semelle. S'il y a un danger, j'en veux ma part. Je ne suis venu que pour cela, d'abord. Il ferait beau voir un paladin laisser un autre chevalier faire toute la besogne à sa place.

— Alors, comme vous voudrez, dit Sémillant.

Et il s'engagea dans cette bouche mystérieuse, par où l'on pénétrait dans le repaire des bandits. David le suivit sans hésitations, et comme il était fort habile à tous les exer-



La roche menaçante s'était détachée et était retombée lourdement sur les deux brigands (page 309).

cices du corps, il accomplit cette descente en se jouant.

— Maintenant, dit Sémillant quand ils furent arrivés au bas, nous allons allumer notre lanterne.

— Bon.

— Quelles sont les armes que vous avez apportées ?

— Une épée triangulaire que voici.

— Et puis ?

— Un poignard.

— Oh oh ! ceci est peu chevaleresque et d'ailleurs inutile. Mais peu importe, pourvu que ce ne soit pas embarrassant. Ensuite ?

— Ensuite, une paire de pistolets très légers, mais très puissants, sur lesquels je compte comme sur moi-même.

— Donnez-moi un de vos pistolets, dit Sémillant.

— Le voici.

— Très bien, voilà la lanterne allumée. Prenez maintenant votre épée d'une main, votre pistolet de l'autre, et suivez-moi.

Le jeune David, nous n'avons pas besoin de le dire, était très ému. Il venait d'entrer de plain-pied dans la vie d'aventures, sans se douter qu'il marchait à la mort, le pauvre enfant !

Son courage n'avait pas faibli, certes, mais il se sentait un peu troublé et cela ne peut étonner, si l'on songe qu'il avait quatorze ans à peine.

— Où allez-vous me conduire d'abord ? demanda-t-il d'une voix un peu tremblante, ce qui amena l'ombre d'un remords dans l'âme endurcie de Sémillant.

— Mais, répondit le capitaine des voleurs, nous allons nous diriger tout droit vers la grande pièce sombre qui sert de salle commune aux brigands.

— Soit, allons.

— Seulement, je vous préviens que nous avons à suivre de nombreux détours, avant d'y arriver.

— Qu'importe ?

— Mais, mon ami, vous semblez un peu troublé, reprit Samazan, vous savez qu'il est encore temps de reculer.

Avec des mots comme celui-là, le bandit aurait fait sauter David dans une chaudière d'huile bouillante.

— Reculer ! répéta ce dernier, jamais de la vie !

— Oh ! oh ! ce n'était donc qu'une émotion passagère ?

— Je ne vous cache pas que ce qui me gêne ici, c'est surtout l'obscurité. Ah ! si j'avais à combattre au grand

jour, dit David, mon cœur n'aurait pas un battement plus précipité que l'autre.

— Oh ! pour cela, vous vous y habituerez. Et puis, un conseil : faites bien attention où vous posez les pieds ; un faux pas, dans des circonstances graves, peut être mortel.

L'infâme Sémillant jouait son rôle jusqu'au bout.

Les deux compagnons s'avançaient donc avec précaution. Samazan éclairait la route et s'arrêtait de temps à autre, comme s'il n'eût pas été sûr de son chemin.

— Je vous demande pardon d'hésiter, disait-il alors à David, mais je ne suis venu ici que deux fois, et il n'est pas étonnant que je ne sois pas toujours très sûr de moi.

— Je vous sais gré, au contraire, dit David, du soin que vous mettez à me conduire.

Ils avaient marché ainsi pendant environ huit minutes, lorsqu'ils entendirent le houloulement de la chouette.

David eut un léger tressaillement, et assura dans sa main la garde de son épée.

— Qu'est ceci ? demanda-t-il.

— Cela ressemble fort à un cri d'oiseau de nuit.

— Mal imité, dit David qui s'y connaissait.

— Peut-être bien. C'est qu'alors ce serait un cri de ralliement des bandits et que nous allons avoir à en découdre avec leurs sentinelles avancées.

— Tant mieux, dit l'enfant, car je commençais à être las d'entendre bourdonner à mon oreille des bruits singuliers. Il me tardait d'avoir quelqu'un au bout de mon épée.

Comme il achevait ces mots, on entendit une voix avinée qui cria :

— Qui vive ?

— Ah ! sapristi, pensa Sémillant, mes drôles se seront grisés comme des grives avant de venir se placer en embuscade.

— Qui vive ? dit un autre personnage.

— Cela ne vous regarde pas, dit Sémillant d'une voix haute.

— Très bien, appuya David.

— Alors, on ne passe pas, reprit l'une des voix.

— C'est ce que nous verrons.

Et aussitôt apparurent, dans la partie lumineuse qu'éclai-

rait la lanterne de Sémillant, deux hommes qui n'étaient autres que Saturnin et Simon.

— Ah ! ah ! mes drôles, dit Sémillant, vous êtes de la bande d'En-dus. Nous vous cherchions précisément.

— Eh bien ! nous voilà, dit Saturnin en s'avançant pour voir dans l'obscurité de quel côté était David.

Le bandit avait l'épée haute et se tenait sur ses gardes.

— A moi celui-ci, s'écria David.

— A moi l'autre, alors, dit Sémillant avec un rire sec.

Et le combat commença dans l'obscurité. Il faut cependant remarquer que tout l'avantage, en ce moment, était pour David qui voyait très bien son adversaire, tandis que celui-ci ne pouvait porter ses coups qu'au jugé.

Mais les choses allaient changer de face.

Sémillant, qui avait vu combien il serait difficile à Saturnin de toucher David si celui-ci restait dans l'obscurité, s'était, tout en ferraillant avec son prétendu adversaire, et comme s'il eût été forcé par les péripéties du combat, tourné de façon à faire sortir seulement Saturnin de la zone de lumière projetée par la lampe, et à y faire rentrer à son tour l'enfant.

Mais celui-ci avait trop d'avantage à voir le bandit qui s'était chargé de le tuer, pour laisser accomplir sa manœuvre à Sémillant, sans en paralyser l'effet.

Il suivait pas à pas les mouvements de Samazan, et à mesure que la lumière tournait, il tournait avec elle.

— Il est plus fort que je ne pensais, se disait le chef des bandits.

— Faites en sorte, lui disait David, faites en sorte, monsieur de Samazan, de ne pas vous éloigner de moi. Tant que nous serons coude à coude, nous vaudrons quatre hommes à nous deux.

Et le jeune adolescent ferraillait avec un courage, une ardeur, une adresse des plus rares.

Deux ou trois fois déjà, il avait éraflé la peau de Saturnin, qui commençait à écumer de rage.

Mais là n'était pas le grand danger. Pendant que cette lutte s'engageait, quatre yeux brillants en suivaient les péripéties avec une attention sans seconde.

Saintac et Mulhar attendaient que, dans la chaleur de l'attaque et de la riposte, les deux combattants dont ils voulaient se débarrasser, c'est-à-dire Sémillant et David, se

fussent placés sous la roche à demi détachée, pour mettre le feu à la traînée de poudre.

Mulhar tenait de la main droite une mèche allumée qui fumait lentement et dont l'odeur était déjà parvenue aux narines d'En-dus qui, lui aussi, était un des spectateurs invisibles de ce drame terrible.

— Monsieur de Samazan, s'écria tout à coup David, ne vous tournez pas ainsi, vous allez me perdre et par conséquent vous attirer, moi vaincu, deux ennemis sur les bras.

— Où êtes-vous donc ? demanda Sémillant qui semblait faire des efforts pour retrouver son ami.

— Ici, monsieur, ici.

Et sans hésiter, David rompit avec une très grande rapidité et vint se placer de nouveau à côté de Sémillant.

— Sacrebleu ! murmura ce dernier, mais c'est une sangsue que ce petit. On ne peut pas s'en débarrasser.

— Ah bien ! si ça continue, dit alors Saturnin de sa voix avinée, j'y mettrai le temps à finir cette besogne.

— Tenez, tenez, reprit David, reculons un peu encore, la galerie se rétrécit, et nous ne risquerons pas d'être tournés.

Sémillant, à moins de se démasquer tout à fait, ne pouvait pas se refuser à accomplir la petite manœuvre que réclamait de lui son jeune compagnon, et en cédant à sa recommandation, il ne se doutait guère qu'il se mettait à l'abri d'une mort certaine, car il s'éloignait ainsi, de plus en plus, de la roche sous laquelle Saintac et Mulhar voulaient les ensevelir.

Dans cette position, le combat recommença plus acharné.

Cependant Main-Hardye, Budos, Malbessan et Casterac continuaient à faire mille suppositions sur les événements qu'En-dus leur avait annoncés.

Gontran appuyait de temps en temps son oreille sur le sol et disait ce qu'il entendait.

Lorsque Sémillant et David entrèrent dans le champ d'action où allait se développer ce que Saintac espérait bien être un dénouement, Casterac distingua leurs démarches spéciales.

— Cette fois encore, voici quelqu'un.

— Mais c'est un rendez-vous de conspirateurs, peut-être.

— C'est bien possible.

— Les nouveaux venus sont encore au nombre de deux.

— Ce sont peut-être les premiers que vous avez entendus, Gontran ?

— Oh ! que non.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il y a ici une femme ou un enfant, mais je pencherai volontiers pour un enfant.

— Oh ! oh ! reprit-il, je gagerais qu'un combat vient de s'engager. J'entends des piétinements, des appels ; ils sont au moins quatre ou cinq qui prennent part à la lutte.

— C'est peut-être un duel ?

— En tout cas, ce serait une bien drôle d'idée de venir se battre en duel dans une pareille cave.

— N'est-ce pas plutôt un guet-apens ? demanda Budos.

— Pour moi, dit Casterac, je pencherais pour cette dernière hypothèse.

— Alors, reprit Main-Hardye, il faut savoir ce qui se passe là-bas.

— Mais, messieurs, s'écria Cadichonne, n'oubliez pas que le souterrain va sauter et que, pour porter secours, qui sait ? peut-être à des bandits qui se tuent entre eux, vous allez vous exposer à une mort certaine.

— J'ai remarqué, madame, dit Tancrède, que la mort n'atteint, ordinairement, pas ceux qui n'ont pas peur d'elle. On intimide la mort par son courage comme on intimide les hommes. Je suis convaincu que nous ne mourrons pas aujourd'hui. Venez-vous, mes amis ?

— Parbleu ! fit Casterac.

— Moi aussi, je dis parbleu ! fit Malbessan, mais permettez-moi de vous demander comment vous vous y prendrez, pour nous rendre sur le lieu présumé du guet-apens.

— Nous marcherons au bruit.

— Soit, allons, et fasse Dieu que nous ne nous égarions pas encore une fois.

— Est-ce qu'En-dus n'est pas là, en tout cas, fit Casterac.

— Messieurs, je vous accompagne, dit Jean-Marie.

— Oh ! non, fit Tancrède.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'il faut quelqu'un pour veiller sur Cadichonne et que ce quelqu'un doit être naturellement son mari.

— Oh ! messieurs, ne vous inquiétez pas de moi, je vous prie. Ici, je ne cours, selon toute apparence, aucun danger, dit la jeune femme.

— Je ne suis pas de votre avis, dit Casterac, car rien ne dit que vous ne rencontrerez pas encore M. de Saintac par ici.

— Oh ! celui-là, dit Jean-Marie, fera bien de ne pas se trouver sur mon chemin. Je crois qu'il passerait un mauvais quart d'heure.

— Alors, décidément, vous venez avec nous ?

— Oui.

— Casterac, de quel côté devons-nous diriger nos pas ?

— Mais, à ce que je crois, droit devant nous. Jean-Marie portera la lanterne et, de crainte de surprise, marchera entre deux de nous.

— C'est bien ; alors, en avant.

— A tout à l'heure, madame, nous vous rapporterons des nouvelles, dit Malbessan.

Et nos cinq compagnons se mirent en marche.

A mesure qu'ils approchaient, le bruit devenait plus distinct. Puis tout à coup il cessa complètement.

— Nous n'entendons plus rien, dit Budos.

— C'est vrai, pourquoi cela ?

Casterac réfléchit.

— C'est que, sans doute, dit-il, nous avons dépassé la galerie qui conduit à l'endroit où l'on se bat.

Ils revinrent sur leurs pas et entendirent de nouveau le cliquetis des épées.

Mais ils cherchèrent en vain le couloir ou la fissure par lequel ce bruit leur arrivait.

— Il doit y avoir là quelque bizarrerie que nous devons expliquer, fit Casterac.

Et de la main il chercha sur la muraille s'il n'y avait pas une fente dans le roc. Mais comme il se haussait sur la pointe du pied, pour atteindre aussi haut que possible, il sentit que ses jambes s'avançaient trop loin pour que le mur fût réellement perpendiculaire en cet endroit.

Alors il se baissa et découvrit une espèce de passage carré, de très petites dimensions, creusé au niveau du

sol. Ce passage n'avait pas plus de quarante-cinq centimètres de côté, et pour s'y engager il fallait littéralement ramper à la manière d'En-dus.

Casterac prêta l'oreille.

— C'est d'ici que vient le bruit, dit-il.

— Y a-t-il moyen de passer ?

— Je l'espère. Jean-Marie, donnez-moi votre lanterne.

Et, sans dire un mot de plus, Gontran s'engagea dans cette espèce de boyau dont les parois lui parurent usées, ce qui donna à penser qu'En-dus le pratiquait assez fréquemment.

— Si c'est là le seul passage pour communiquer avec les autres parties du souterrain, dit Jean-Marie, je ne suis plus étonné si nous n'avons pas trouvé d'issue.

Les cinq compagnons s'engagèrent successivement dans le passage, et Casterac, qui marchait en tête, venait d'arriver au bout, lorsqu'une main s'abattit sur son épaule et lui dit :

— Qui va là ?

C'était la voix d'En-dus.

— Ma foi, dit Casterac, nous commencions à nous ennuyer là-bas. Vous êtes venu piquer notre curiosité. Alors nous nous sommes mis à la recherche de l'inconnu.

— Et vous avez trouvé le passage ?

— Comme vous voyez.

Pendant que ces quelques mots étaient échangés entre le cul-de-jatte et Gontran, les quatre compagnons de celui-ci sortirent successivement du trou, dans lequel ils s'étaient engagés à la file.

— Vous savez, reprit En-dus, qu'ici vous n'êtes pas en sûreté.

— Oh ! que si, fit Tancrède.

— Mais du moment que je vous dis...

— Monsieur En-dus, il ne faudrait pourtant pas prendre tous les honnêtes gens pour de simples imbéciles.

— Qui vous dit ?...

— Vous pourrez nous voler, nous dévaliser, nous arrêter sur les grands chemins, parce que nous négligeons de prendre nos précautions et que le fond de notre caractère est de supposer les autres aussi honnêtes que nous.

— Je ne comprends pas.

— Mais, croyez bien, reprit Tancrède, que si nous nous mettions en tête de former des bandes pour exterminer les voleurs, ce ne serait pas très long, parce que nous



Menteur ! Un seul mot, il me faut un seul mot : pardon ! (page 317).

sommes plus courageux et plus intelligents que la plupart des bandits.

— Où voulez-vous en venir ?

— A vous dire ceci : Monsieur En-dus, vous n'avez pas plus envie de mourir que nous.

— Ça, c'est bien possible.

— Eh bien ! si vous restez là, en attendant le dénouement d'un drame dont à coup sûr vous avez le secret, c'est qu'il n'y a aucun danger à y rester, et nous voulons faire comme vous.

— A votre aise, messieurs. Pour moi, je ne m'y oppose pas. Je vous donnais un conseil. L'événement justifiera s'il était bon ou inutile.

— Soit donc, attendons l'événement.

— On se bat par-là, si je ne me trompe, dit Casterac.

— Oui, dit En-dus, on ferraille.

— Qu'est-ce ?

— Je crois, répondit le cul-de-jatte, que c'est une querelle entre quatre hommes de mon ancienne bande, querelle qui se vide par les armes.

— Et connaissez-vous ceux qui se battent ?

— J'en connais un au moins. C'est celui qui m'a planté un poignard dans les reins. Celui-là, vous comprenez que je fais des vœux pour son ennemi.

Les quatre jeunes gens et Jean-Marie se contentèrent de ces explications et gardèrent le silence.

Sous le rocher, qu'un effort de la poudre allait faire écrouler tout à l'heure, le combat se poursuivait acharné.

David, qui décidément était un garçon extrêmement intelligent pour son âge, n'avait plus permis à Sémillant de s'éloigner de lui.

Il lui avait démontré rapidement que leur intérêt à tous les deux était de se tenir ferme et côte à côte.

De plus, dans le premier élan de l'attaque, David et son guide avaient si vivement harcelé Saturnin et Simon que ceux-ci, qui ne les voyaient pas, avaient opéré une espèce de conversion, en sorte que les deux brigands occupaient la place où auraient dû être leurs adversaires et réciproquement.

Cela fit que ce furent Simon et Saturnin qui se trouvèrent placés sous le rocher, tandis que Sémillant et David se trouvaient en dehors de la sphère d'action de la mine, quoiqu'en réalité ils fussent très gravement exposés encore.

Néanmoins, Saintac, qui les surveillait d'un œil farouche, ne se sentait pas assez sûr de les ensevelir tous deux sous la roche, pour donner à Mulhar le signal d'enflammer la poudre.

Semillant voyait avec ennui que l'affaire traînait en longueur, et que celui qu'il avait pris pour un enfant se défendait comme un homme.

Il fallait pourtant en finir.

L'ancien lieutenant d'En-dus imagina alors une ruse qu'il crut n'avoir pas besoin d'expliquer à ses complices.

Il résolut de laisser croire qu'il était frappé à mort et de tomber, en ayant soin de tenir toujours sa lanterne, et, cette fois, d'en éclairer en plein le jeune David.

Cette résolution était à peine conçue qu'elle fut exécutée.

Sémillant jeta tout à coup un grand cri et se laissa aller en arrière en disant :

— Ils m'ont frappé au cœur.

Puis il roula sur le sol.

Saturnin et Simon comprirent aussitôt la manœuvre et, sans perdre une seconde, commencèrent à s'acharner contre David.

— Monsieur de Samazan ! cria l'enfant.

Sémillant, ainsi interpellé, ne répondit que par un grognement inarticulé, mais il n'oublia pas de diriger la lumière de sa lanterne sur David.

— A mort, à mort, le petit ! crièrent les deux bandits.

Saintac, lui, faisait une réflexion :

— Ce damné Sémillant, pensait-il, s'est placé de façon à ce que la roche, en tombant, ne puisse l'atteindre. On dirait qu'il a deviné mon projet.

Puis, se tournant vers Mulhar :

— Eteins ta mèche, lui dit-il à voix basse.

— Pourquoi ?

— Elle est inutile.

— Non, l'explosion servira au moins à ensevelir le jeune homme.

— Et crois-tu donc qu'il puisse résister à ces deux bandits, maintenant qu'il est seul contre eux.

Mais, d'autre part, David allait recevoir un secours inattendu.

Tancrède, Gontran, Malbessan et Budos, en entendant l'adolescent appeler M. de Samazan, avaient été singulièrement surpris.

C'est donc M. de Samazan qui se battait contre ces misérables ?

— Il faut le croire, dit Budos.

— Mais alors, s'écria Casterac, il faut leur porter secours.

Et, sans réfléchir davantage, Gontran s'écria :

— Tenez bon, monsieur, tenez bon, nous arrivons à votre aide. Mais au moment même où les quatre jeunes gens allaient s'élancer vers la lumière de Sémillant, David, serré de près, répondait aux attaques de ses assassins en se battant en désespéré.

Contre un seul homme il s'en fût peut-être tiré. Malheureusement il était pris de deux côtés à la fois, et il n'hésita plus. Il prit de la main gauche son pistolet.

On entendit alors une voix qui criait :

— N'est-ce pas M. David qui est là ?

C'était la voix de Saintac. Il avait entendu Casterac dire au jeune homme de tenir bon et il venait de comprendre qu'il ne pouvait jouer qu'un rôle, celui de sauveur de l'enfant, s'il ne voulait pas être pris pour le complice des spadassins.

— C'est la voix de Saintac, remarqua Tancrède.

— Marchez droit à la lumière, monsieur de Saintac, cria Malbessan, qui croyait naïvement que le mari d'Hermine arrivait là comme un secours inespéré.

Mais les uns et les autres n'avaient pas fait deux pas qu'un coup de pistolet retentit. Puis ce coup de feu fut suivi d'une détonation effroyable.

Tout s'ébranla.

Il y eut comme un déchirement dans le granit. Le sol trembla longuement. Dans toutes les parties du souterrain, l'écho porta le formidable bruit et le répercuta mille fois. Ce fut comme le paroxysme du vacarme.

Rien de plus épouvantable n'a jamais été entendu.

Mais ce ne furent pas là les seuls résultats de l'explosion qui effraya Saintac et tous les autres, sauf En-dus, car c'était à un pur hasard qu'on devait ce résultat.

David, se voyant perdu, avait dirigé son pistolet sur un des bandits et avait lâché la détente presque à bout portant.

Le coup, du reste, avait atteint Simon, qui tomba en arrière, mais il produisit un effet bien plus grave.

La bourre du pistolet, tout enflammée, fut jetée sur la traînée que Saintac avait préparée, et les deux livres de poudre avaient fait leur œuvre.

Selon les prévisions de Sabile, la roche menaçante s'était détachée d'un seul bloc et était tombée lourdement sur les deux brigands dont on aurait pu entendre craquer les os, si le bruit, répercuté dans toutes les galeries avec un redoublement de rage, n'avait assourdi tous les acteurs de cette scène effrayante.

Bien mieux, nos cinq compagnons qui venaient de sortir de la retraite où ils se tenaient avec En-dus, pour se porter au secours de David, nos cinq compagnons reçurent un choc d'air brûlant qui les renversa comme des capucins de carte.

Ils se relevèrent aussitôt, tout meurtris qu'ils fussent, et prêtèrent l'oreille avec anxiété.

D'abord ils n'entendirent aucun bruit autour d'eux, puis, peu à peu, ils distinguèrent quelques gémissements qui semblaient partir du lieu même de l'explosion.

— Allons, messieurs, en avant, dit Tancrède.

— En avant, murmura Casterac, c'est bien facile à dire. Mais nous sommes dans une obscurité complète.

— C'est vrai.

— Toutes les lanternes se sont éteintes, ce qui n'est pas bien étonnant avec une pareille pétarade.

— Quelqu'un a-t-il un briquet ?

— Moi, dit Jean-Marie.

— Alors, rallumez votre fanal.

On eut de la lumière en quelques secondes et l'on se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les victimes présumées de cette catastrophe.

En-dus y alla comme les autres, espérant bien trouver Sémillant réduit à l'état de bouillie.

Les gémissements guidèrent les sauveteurs. Ils arrivèrent bientôt auprès d'un corps étendu par terre. C'était celui de Sémillant.

Tancrède, qui portait la lanterne lui éclaira le visage.

— Celui-ci, dit-il, doit être M. de Samazan.

— Oui, dit Casterac, je le reconnais, quoiqu'il ait la figure noire de poudre.

— Est-il mort ?

Budos lui mit la main sur le cœur.

— Non, dit-il.

— Alors, nous nous occuperons de lui tout à l'heure. Cherchons David.

Malbesson buta contre un obstacle.

— Je crois que le voici, dit-il.

L'enfant était étendu sur le dos, tenant encore son épée d'une main et son pistolet de l'autre, comme un soldat qui a voulu mourir debout.

Sa face était plus noire encore que celle de Sémillant. La poudre enflammée avait brûlé ses vêtements, et il ne donnait pas signe de vie.

Ce fut à ce moment-là que Saintac apparut.

— Aucun de vous n'est blessé, messieurs ? demanda-t-il.

— A qui parlez-vous ? lui répondit Casterac qui n'hésitait pas à soupçonner le sahile d'avoir trempé dans cette affaire.

— Mais je parle à M. de Main-Hardye et à ceux qui l'accompagnent, par conséquent à vous-même, monsieur de Castérac.

— Nous ne sommes pas blessés, non, monsieur, et je suis aussi surpris que charmé de votre sollicitude, lui répondit Gontran.

— Et M. David ?

— Ah ! ça, c'est une autre affaire.

— Serait-il mort ?

— Vous le voudriez bien, dit Casterac.

— Moi, monsieur, et pourquoi donc ?

— Casterac, dit Tancrède, ce n'est ni l'heure ni le moment de traiter ces questions avec M. de Saintac cherchons à sauver M. David et M. de Samazan avant tout.

En-dus n'avait pas compris, d'abord, quand on parlait de Samazan, qu'il s'agissait de son ancien subordonné, mais quand il fut bien convaincu que son lieutenant passait pour un gentilhomme aux yeux de tout ce monde, il ne put s'empêcher de ressentir quelque admiration.

— Il faut avouer, pensait-il, que ce gamin-là n'a pas perdu son temps. Il n'y a pas plus de quinze jours qu'il est devenu le capitaine, grâce à son coup de poignard, et déjà il s'est fait admettre par tous ces messieurs comme un noble bon teint. C'est très fort ce qu'il a fait là, et quand j'en aurai l'occasion, je lui en ferai mon compliment. Mais cela ne me fera pas renoncer à ma vengeance.

— En-dus ! cria Tancrède.

— En-dus ! répéta Saintac, il est mort.

— Vous croyez ?

— Mais sans aucun doute.

— C'est une erreur, et la preuve, c'est que le voilà, di de Main-Hardye dans les jambes duquel venait d'arriver le cul-de-jatte.

— En-dus est vivant ! s'écria Saintac.

— Pour vous servir, monsieur de Saintac, si j'en suis capable, répondit le tronçon d'homme.

— Vous vous ferez des politesses plus tard, dit Casterac.

— Oui, affirma Tancrède. Pour le moment, ce qu'il nous faut, c'est un passage pour transporter M. de Samazan et M. David quelque part où l'on puisse leur donner des soins.

— Il faudrait retourner, dit En-dus, à l'endroit même que vous avez quitté pour venir jusqu'ici, mais il sera bien difficile de faire passer ces corps par l'étroit passage qui vous a servi à me rejoindre.

— Ecoutez, En-dus, il doit y avoir un autre passage pour arriver au grand jour.

— C'est-à-dire, répliqua le cul-de-jatte, qu'il y en avait un.

— Expliquez-vous plus clairement.

— L'explosion que vous venez d'entendre a fait tomber un rocher qui obstrue, maintenant, la galerie par laquelle on se rendait directement dans la salle commune de mes hommes.

— On doit pouvoir passer néanmoins.

— C'est ce qu'il faut voir.

Et, avec une agilité de chat, En-dus se cramponna, de ses mains de singe, au rocher écroulé et passa de l'autre côté.

— Ce sera difficile, dit-il en revenant, mais c'est possible.

— Alors, Casterac et Malbessan vont prendre M. de Samazan, et s'ils éprouvent quelque difficulté, le domestique de M. de Saintac voudra bien les aider. Quant à David, Budos et moi, nous le transporterons, aidés par Jean-Marie. En-dus, guidez-nous.

— Ah ! pardon, dit le cul-de-jatte, il y a encore quelque chose.

— Quoi ?

— Il y a que nous pourrions trouver chez mes hommes un certain nombre de gaillards qui nous recevraient fort mal.

— Combien peuvent-ils être ?

— Sept ou huit, tout au plus.

— Bien. Passons d'abord le rocher. Ensuite nous irons explorer le souterrain et nous sommes quatre qui n'avons pas peur des voleurs.

— Nous sommes cinq, monsieur de Main-Hardye, dit Jean-Marie.

— C'est vrai. Je vous demande pardon, grenadier.

— Et moi, messieurs, ne me comptez-vous pas ? demanda Saintac.

— Venez avec nous, monsieur, répondit Tancrède, vous ferez votre devoir, si vous le jugez convenable.

Saintac ne pouvait s'y méprendre. On le tenait en suspicion, et il sentait que ses secrets n'étaient plus à lui.

Néanmoins, il fit bonne contenance et dit à son séide

— Prête main-forte à ces messieurs, Mulhar.

Celui de tous ces gens-là qui se trouvait le moins à son aise était sans contredit Sémillant.

Le drôle n'était pas mort, nous n'avons pas besoin de le dire, et même il n'était pas seulement évanoui.

Grâce à l'idée qu'il avait eue de se laisser tomber, pour permettre aux deux bandits d'assaillir ensemble le jeune David, il s'était trouvé presque totalement en dehors de l'action de l'explosion.

La poudre enflammée lui avait à peine léché la figure, et cela l'avait simplement noirci sans lui faire aucun mal.

Contrefaisant le mort, il n'avait pas bougé, mais il avait

tout entendu, et la présence de Saintac lui avait expliqué bien des choses.

— Ah ! ah ! pensait-il, tout cela ressemble fort à une mine préparée par M. de Saintac, qui comptait bien reprendre sur mon cadavre les trois cent mille francs qu'il m'a comptés.

Il avait à peine fait cette réflexion qu'il eut un bien autre sujet d'étonnement.

Il entendit Tancrède appeler En-dus.

— En-dus, se dit-il, est-ce que je rêve ?

La réponse à cette question ne se fit guère attendre. Il entendit résonner à son oreille la voix de son ancien capitaine, et même celui-ci, en passant à son côté, s'amusa à lui tirer vertement une oreille, comme pour lui faire comprendre qu'il n'était pas dupe de sa gentilhommerie.

— En-dus est vivant ! pensa-t-il, eh bien ! il ne me manquait plus que cela.

Mais le bandit était une sorte de fataliste, qui avait foi dans son étoile. Il espérait que, malgré tout, il s'en tirerait, et il persista dans sa résolution de contrefaire l'homme évanoui et de rester M. de Samazan jusqu'à nouvel ordre.

Selon l'ordre réglé par Tancrède, ceux qui portaient les deux corps inanimés ou passant pour tels, de David et de Sémillant, montèrent sur le rocher éboulé, passèrent de l'autre côté et reçurent leur précieux fardeau.

Une fois là, on déposa par terre les blessés, et Tancrède dit à En-dus :

— Maintenant, conduisez-nous vers la pièce dont vous nous avez parlé tout à l'heure.

— Oh ! ce ne sera pas long. Veuillez donc tourner à droite. Là, c'est bien cela ; puis, maintenant, tournez encore une fois à droite.

— Mais c'est un cul-de-sac.

— Non, poussez la muraille devant vous.

Tancrède obéit. Cette muraille était une porte, et les sept ou huit personnes qui marchaient derrière En-dus se trouvèrent dans une vaste pièce qui recevait un jour blafard d'une lucarne située dans le plafond et communiquant avec une tour écroulée.

— Tiens ! il n'y a personne. C'est bien étonnant, dit En-dus.

— Après cela, ajouta-t-il, mes braves, en entendant l'ex-

plosion, auront cru à quelques farces de mes revenants ordinaires, ou à quelque tremblement de terre, ils auront pris peur et se seront sauvés.

— Et j'en suis ravi, dit Tancrède, au moins ils ne nous gêneront pas.

— Maintenant, ajouta Casterac, ne flânons pas et allons chercher les blessés.

Sémillant n'était pas tranquille pendant que l'on explorait le repaire. Il se demandait si Saintac ou En-dus ne parleraient pas et ne révèleraient pas sa véritable qualité.

Mais, par bonheur pour lui, le mari d'Hermine n'osait pas révéler les faits qui eussent perdu Sémillant, et cela parce qu'il craignait en même temps de se perdre lui-même, ce qui, du reste, n'était pas trop mal calculé.

En quelques minutes, on eut transporté Sémillant et David dans la salle basse.

— Où allons-nous les mettre ? demanda Budos.

— Il y a ici quelques matelas, dit En-dus, prenez-en deux.

Jean-Marie se chargea de cette besogne.

Quand on eut étendu David sur un matelas, Sémillant sur l'autre, Tancrède reprit la parole :

— Y a-t-il de l'eau par ici ?

— Oui, voici une jarre qui doit en contenir, dit le cul-de-jatte.

Casterac en remplit une écuelle et, à l'aide d'un mouchoir, en imbiba le front et la face des blessés.

Cette opération eut deux résultats. D'abord, celui de leur laver la figure qui était toute noire de poudre ; ensuite, celui de les faire revenir à la vie.

Sémillant, le premier, ouvrit les yeux. Il pensa qu'il serait imprudent de prolonger sa prétendue syncope, et il joua parfaitement sa comédie lorsqu'il s'écria :

— Où suis-je ?

Quant à David, ce fut plus long. Cependant, au bout de cinq minutes, il revint à lui, promena autour de lui un regard doux et dit :

— Qu'est-il donc arrivé ?

On allait lui répondre.

— Ah ! je me souviens, dit-il, quelle explosion ! M. de Samazan n'est pas mort, j'espère ?

— Non

— Ah ! tant mieux. Moi non plus, à ce qu'il paraît, mais je souffre affreusement.

— Où est votre mal ?

— Là, à la poitrine.

On s'empressa de regarder à l'endroit qu'il indiquait et l'on se mit en devoir d'ouvrir ses vêtements, mais il repoussa les mains qui voulaient accomplir cette besogne.

— Laissez, laissez, dit-il, vous me faites souffrir davantage.

— Avez-vous reçu un coup d'épée ?

— Non, je ne crois pas. Ce doit être le feu.

Avec mille précautions, on écarta son gilet et sa chemise et l'on fut épouvanté. Le pauvre enfant avait la poitrine entière brûlée. Le feu de l'explosion l'avait frappé là et lui avait fait une plaie horrible.

Sa peau se levait déjà en boursouflures. A mesure qu'on découvrait sa poitrine, on était menacé d'enlever des fragments de chair avec ses vêtements.

Budos, Tancrède, Casterac et les autres se regardèrent.

— Pauvre enfant ! murmura Saintac d'une voix hypocrite. Mais aussi quelle singulière idée avez-vous eue de venir ici, et comment diable M. de Samazan a-t-il été assez imprudent pour vous y accompagner ?

Cette réflexion un peu banale, mais qui ne pouvait manquer de se produire, cette réflexion ramena l'attention sur Sémillant.

On s'occupa davantage de lui.

— Et vous, monsieur de Samazan, lui demanda Casterac, êtes-vous blessé ?

— Depuis cinq minutes, je me tâte, répondit celui-ci, et je ne trouve aucune trace du coup formidable que j'ai reçu.

— Où avez-vous été touché ?

— Là, au côté gauche. J'ai senti comme un violent coup de fronde. Une balle, en entrant dans mon corps, n'aurait pas produit une autre sensation.

— Et comment expliquez-vous qu'il n'en reste pas de trace, lui demanda Saintac avec une nuance d'ironie, que le bandit et En-dus pouvaient seuls saisir.

— Il est probable, répondit Sémillant, que la rapière du bandit contre lequel je me défendais aura frappé vio-

lemment, par un coup droit et à fond, sur mon portefeuille. Mais le coup était si rude, que j'ai senti mes jambes vaciller et que je suis tombé évanoui.

— C'est probablement ce qui vous a sauvé, dit Malbessan, car si vous étiez resté debout, il y a gros à parier que vous seriez dans le même état que ce vaillant enfant.

Depuis un instant, Jean-Marie avait disparu. On ne s'aperçut pas d'abord de son absence, puis quand on ne le trouva pas et l'on ne s'en occupa d'ailleurs pas davantage.

— Peut-on introduire ici un médecin ? demanda Tancrède.

— Ce sera fort difficile, répondit En-dus.

— Mais est-ce impossible ? insista Main-Hardye.

— Pas absolument. Seulement, il n'y en a pas dans le pays. Il faudrait aller en chercher un jusqu'à Créon.

— C'est trop loin. Il faut nous arranger de façon à emporter cet enfant à Bordeaux le plus tôt possible.

Quelqu'un qui avait un remède de bonne femme contre les brûlures fabriqua un emplâtre composé de divers ingrédients, qu'on étendit sur la poitrine de David, et qui eut au moins l'avantage de lui procurer, momentanément, une douce sensation de fraîcheur.

— Par où allons-nous sortir ? demanda Budos.

— Dame ! fit En-dus, par le chemin qu'avaient suivi ces messieurs pour entrer, mais il n'est pas commode.

— Ah ! si on pouvait ouvrir la trappe de Jean-Marie, fit observer Casterac, ce serait le moins dangereux.

— Malheureusement, c'est impossible.

— Mais, où diable est Jean-Marie ? fit Malbessan.

— Me voici, messieurs, répondit le grenadier d'une voix ferme.

Et il rentra dans la vaste salle. Mais on ne fut pas peu surpris, en apercevant Cadichonne, qu'il tenait par la main.

A la vue de la jeune femme, Saintac et Mulhar ne purent dissimuler leur étonnement.

Jean-Marie n'eut pas l'air de voir leur trouble, mais, tenant toujours Cadichonne par la main, il alla droit au mari d'Hermine :

— Vous êtes bien monsieur de Saintac ? lui demanda-t-il.

— Oui, répondit l'autre, d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir.

— Alors, vous êtes un assassin !

Saintac voulut se redresser.

— J'ai dit un assassin, reprit Jean-Marie, et je ne vous permets pas de faire l'étonné. Je vous trouve dans ce repaire et cela ne m'étonne pas, c'est bien votre place.

— Monsieur ! fit Saintac, comme un homme absolument scandalisé.

— Laissez-le dire, allez, monsieur de Saintac, dit Gontran, il ne sait pas encore tout.

A ces mots, le sahile sembla prêt à bondir sur les jeunes gens.

— Monsieur de Saintac, continua le grenadier sur un ton froid et résolu, vous allez vous mettre à genoux devant cette femme que vous avez voulu assassiner, et qui ne doit la vie qu'à un miracle.

Saintac ne bougea pas.

— A genoux ! vous dis-je, vociféra Jean-Marie, en mettant la main sur l'épaule du mari d'Hermine.

Le prince indien résista encore.

Alors, avec une force triplée par la colère, Capdeville força Saintac à ployer les jambes devant Cadichonne.

— Et maintenant, ajouta-t-il, demandez pardon à ma femme, demandez-lui pardon ou, sur mon âme, je vous brûle la cervelle comme à une bête malfaisante que vous êtes, et je délivre ainsi Mme de Saintac de l'horrible supplice qu'elle endure, d'être enchaînée à vous.

Saintac ne savait quelle contenance garder.

— Voulez-vous lui demander pardon ? demanda encore Jean-Marie en armant son pistolet.

Saintac se décida.

— Je refuse d'autant moins de lui faire mes excuses, dit-il, que je vois que je me suis trompé. Ce n'est pas elle que...

— Menteur ! Un seul mot, il me faut un seul mot : pardon.

— Pardon, madame, murmura Saintac.

Cadichonne, sans daigner le regarder dans cette humble posture, lui tourna le dos.

Alors, le sahile se releva et, les traits contractés par la rage, il s'écria :

— Je me vengerai !

— Je ne vous y engage pas, dit Casterac. Seulement écoutez-moi bien. Vous n'avez plus rien à faire ici. Allez-vous-en avec votre fidèle complice.

Mulhar et son maître disparurent aussitôt.

Jean-Marie sortit des souterrains et alla rétablir l'issue, par laquelle les blessés et leurs sauveurs purent enfin sortir de cette caverne.



DEUXIEME PARTIE

LE PIEGE

I

Quand, dans une ville comme Bordeaux, une personne aussi riche que Mme de Saintac tombe malade d'une façon mystérieuse, cet événement ne tarde pas à faire le sujet de toutes les conversations.

On parla donc d'Hermine et de son mal dans tous les endroits possibles, et même dans le couvent où l'on avait placé Marinette, qui considérait Mme de Saintac comme sa bienfaitrice.

Main-Hardye, et tous ceux qui s'étaient occupés de la jeune fille, n'avaient pas jugé à propos de mettre la supérieure du couvent au courant des mystères découverts par Casterac.

Il eût été maladroit de laisser connaître à la digne femme ce que Mme de Saintac avait à reprocher à son mari. C'était surtout une question de haute convenance, qui avait empêché la jeune femme de laisser même soupçonner quelque chose.

Aussi, dès que le bruit se répandit que Mme de Saintac était très dangereusement malade, la supérieure fit appeler Marinette et lui dit :

— Ma chère enfant, je viens de recevoir une mauvaise nouvelle.

La jeune fille crut tout d'abord qu'on allait lui annoncer que son éducation ne pouvait se continuer dans la maison et elle se prit à trembler, car elle se trouvait très heureuse depuis son entrée au couvent.

— Quelle mauvaise nouvelle, ma mère ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Je viens d'apprendre qu'une grande dame, qui vous veut beaucoup de bien...

— Mme de Saintac ? s'écria Wandeshah.

— Oui, mon enfant, que Mme de Saintac est très dangereusement malade.

— Ah ! mon Dieu !

— Elle a, paraît-il, fait une chute.

— Chez elle ?

— Oui, chez elle, dans son salon, en présence de son mari, dit la supérieure.

— Son mari était là ? demanda Marinette, visiblement effrayée.

— Oui. Et, à la suite de cet événement, elle a été prise par une violente fièvre cérébrale qui met ses jours en danger.

— Pauvre Mme de Saintac !

— En ces circonstances, mon enfant, reprit la supérieure, il vous reste à accomplir un devoir que je n'ai pas besoin de vous indiquer.



Ce programme fut suivi de point en point (page 330).

— Je suis prête, ma mère, dit Marinette qui, cependant, craignait de comprendre.

— Une de nos sœurs va vous conduire chez votre bienfaitrice.

— Moi ?

— Oui, vous, mon enfant. En quoi cela peut-il vous étonner ?

La jeune fille ne répondit pas.

— Vous êtes d'un âge où vos soins délicats peuvent être d'un grand secours pour une pauvre malade.

Marinette ouvrit la bouche et dit :

— Mais, ma mère...

Puis elle s'arrêta.

Elle venait de comprendre que si Mme de Saintac n'avait pas révélé à la supérieure les raisons qui devaient la tenir cachée aux yeux du sabile, ce n'était pas à elle à les dire.

— Quoi donc, ma fille ?

— Rien, ma mère.

— Allez dans votre chambre, mon enfant ; habillez-vous, et dans une demi-heure vous vous rendrez chez Mme de Saintac où, à mon avis, vous resterez tout le temps que durera la maladie de cette excellente dame.

Ceci se passait le jour même où Sémillant et David étaient à Beaurech, où le dernier devait périr.

Marinette s'habilla promptement, puis elle quitta, le cœur gros, cet asile où on l'avait si bien cachée.

Une voiture la transporta chez Hermine, où elle fut introduite, ainsi que la sœur.

La malade avait un délire aigu. Il est inutile d'ajouter qu'elle ne vit même pas Marinette, et que celle-ci fut épouvantée des ravages que le mal avait faits en si peu de temps.

Lorsqu'elle entra dans la chambre d'Hermine, le docteur Brulatour s'y trouvait et suivait, d'un œil inquiet, les progrès de la maladie.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il d'une voix brusque.

— Je suis la protégée de Mme de Saintac.

— Que venez-vous faire ici ?

— Je viens pour la soigner.

— Et vous faites bien, repartit le docteur, car, dans cette maison, on croirait que tout le monde s'est donné le mot pour laisser cette pauvre femme sans secours.

— Dites-moi ce qu'il faut faire.

Le docteur Brulatour lui expliqua, en peu de mots, ce qu'elle aurait à donner à boire à Mme de Saintac.

Puis, l'attirant dans un coin de la chambre :

— Mon enfant, lui dit-il, aimez-vous bien Mme de Saintac ?

— Oh ! oui, répondit-elle avec un geste expressif.

— Eh bien ! reprit-il à voix basse, veillez bien sur elle.

— Je ferai tout ce que je pourrai.

— Autant que vos forces vous le permettront, restez toujours à ses côtés, et retenez bien ceci, quand son mari viendra, surveillez-le. Je le soupçonne de n'être pas étranger au mal qui dévore la malheureuse dame.

— Et moi, j'en suis sûre, murmura Wandeshah en laissant briller dans ses yeux magnifiques un sombre éclair.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne puis pas m'expliquer davantage.

— Même devant un médecin ?

— Même devant vous. Car ce secret n'est pas seulement le mien.

— Soi, vous avez compris ma recommandation ?

— Oui.

— Voici l'ordonnance que je viens de rédiger. Vous savez la manière de l'appliquer. Je vais vous laisser et je reviendrai ce soir.

Le docteur prit son chapeau aux larges bords, qui le faisait reconnaître de si loin, endossa sa longue douillette et se retira.

Au bout de quelques instants, la religieuse qui avait accompagné Marinette se retira également et la jeune fille resta seule.

Dans les premières minutes, elle tenta de se faire reconnaître de Mme de Saintac, mais tous ses efforts furent vains.

Alors elle fut prise d'une peur terrible.

— Pourvu, pensait-elle, que ce misérable M. de Saintac, en me trouvant ici, ne veuille pas encore m'enlever... oh ! j'aurais dû tout dire à la supérieure ou au médecin.

Heureusement, il lui vint un secours sur lequel elle ne comptait pas.

Vers trois heures arriva Philippine, la sœur de Mme de Saintac.

On avait été si ahuri par le prétendu accident qu'on

n'avait pas songé à faire prévenir même les membres de la famille de Blossac.

C'était par son mari Godefroy que la jeune femme avait appris dans quel état se trouvait sa sœur et elle n'avait pris que le temps de jeter un manteau sur ses épaules et d'embrasser ses enfants, avant de se rendre à l'hôtel de la place Dauphine.

Elle trouva là Marinette qui lui expliqua sa présence en deux mots.

— C'est bien, mon enfant, dit Philippine, je suis enchantée que la reconnaissance vous attache à ma sœur. Nous la soignerons à nous deux, nous ne la quitterons pas jusqu'à ce qu'elle soit guérie, et elle n'aura pas à attendre des soins mercenaires.

— Il faudrait faire quelques conventions, dit Marinette, pour nous relayer auprès d'elle.

— Oui, mon enfant. On dressera un lit dans le cabinet de toilette que voici, et, à tour de rôle, nous irons nous y reposer.

— Comme vous voudrez, madame.

— Comment va-t-elle ?

— Depuis quelques minutes, elle est plus calme.

— Ah !

— Mais le docteur est bien inquiet.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien. Seulement, sa figure parlait pour lui. Quand je suis arrivée, il était là, et Mme votre sœur avait le délire.

— Est-ce qu'elle dort ?

— Je ne crois pas.

— Alors, je puis lui parler, lui révéler ma présence, lui dire que nous allons bien la soigner.

— Oh ! c'est inutile, madame.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est hors d'état de vous voir et de vous entendre.

— Pauvre sœur ! pauvre sœur ! mais comment cela est-il arrivé ?

— Chut ! fit Marinette à voix basse, le docteur a recommandé de ne pas la laisser seule avec son mari.

— Vraiment. C'est le docteur Brulatour qui vous a dit cela ?

— Oui, madame.
— Et que croit-il donc ?
— Je ne sais, répondit la jeune fille embarrassée.
Philippine n'insista pas.
Elle fit ses préparatifs pour s'installer et envoya chez elle avertir qu'elle ne rentrerait pas.
Godefroy vint visiter sa belle-sœur quelques instants après. On le laissa entrer, quoique la consigne du docteur fût de ne permettre à personne de parler à la malade.
— Où est Saintac ? demanda-t-il à la femme de chambre.
— On n'a pas vu monsieur depuis ce matin, répondit cette fille.
— Ah ! fit Godefroy, qui dit à sa femme quand la servante fut sortie : c'est, au moins, bien singulier.
— En effet. Est-ce que le docteur Brulatour saurait quelque chose de plus que tout le monde ?
— C'est ce que nous verrons.
Vers le soir, c'est-à-dire vers cinq heures et demie environ, Saintac arriva.
Il se dirigea aussitôt vers la chambre d'Hermine et y trouva les deux femmes. Seulement, comme Marinette s'était mise en prières et était agenouillée devant un prie-Dieu, la face tournée vers un crucifix suspendu à la muraille, dans l'ombre, il ne la reconnut pas.
— Bonjour, chère sœur, dit-il à Philippine, comment va la pauvre malade ?
Mme de Main-Hardye eut bien envie de lui répondre que cela n'avait guère l'air de l'inquiéter, mais elle était timide de sa nature, et se contenta de dire :
— Elle né va pas bien.
— Qu'a dit le docteur ?
— Il est inquiet.
— Oh ! mais il faut qu'il la sauve, dit-il avec l'accent de la plus profonde conviction.
Philippine regarda son beau-frère. Le visage de celui-ci respirait la plus ardente bonne foi et en effet il était sincère.
David n'était pas mort, l'intérêt du sabile était désormais que sa femme vécût, du moins jusqu'à nouvel ordre.
— Quelle est cette personne ? demanda-t-il en montrant Marinette.
— Une jeune fille qui est venue pour veiller Hermine.

Saintac ne se doutait guère qu'il avait devant lui cett Vandeshah tant cherchée, tant désirée, et que les obsta cles accumulés lui avaient fait aimer, aimer ardemmen

Ah ! s'il l'eût su.

Mais, de son côté, Marinette dont la prière avait été in terrompue et qui écoutait en frémissant cette voix redou tée, Marinette semblait se plonger encore davantage dan ses oraisons.



II

A la suite des événements qui s'étaient accomplis dans le souterrain et que nous avons minutieusement racontés, tous les acteurs de ce drame, sauf, bien entendu, Simon et Saturnin, qui étaient restés parfaitement écrasés sous l'énorme rocher que l'explosion de la mine avait détaché, tous les acteurs de ce drame, disons-nous, étaient rentrés à Bordeaux.

Comme par une convention tacite, ni En-dus, ni Saintac, n'avaient jugé à propos de révéler la véritable position sociale de Sémillant. Le premier chef des bandits avait conçu pour lui une admiration qui lui avait fermé la bouche.

— Ce gaillard-là, s'était-il dit, ira bien et, après tout, c'est mon élève. J'ai été bien bête de lui donner l'idée de me poignarder et je n'ai eu que ce que je méritais.

Puis, après réflexion, il ajouta mentalement :

— D'ailleurs, le voilà lancé dans un monde d'où il ne consentira pas à sortir, maintenant, pour revenir vivre de notre vie indépendante, mais trop inquiète. En sorte que je reviendrai, quand je voudrai, le chef réel de la troupe.

Quant à Saintac, il sentait bien qu'une dénonciation de

sa part entraînerait les indiscrétions de Sémillant et que cela pourrait se terminer fort mal, pour lui comme pour le bandit.

Et puis, il avait été pris d'une haine farouche contre Jean-Marie, contre ce grenadier qui l'avait insulté, avili, humilié devant Mulhar, devant le séide qui le vénérait à l'égal d'un dieu.

Il comprenait que, traité ainsi par un homme de rien, par un soldat jadis voué au dernier supplice, il ne pouvait que perdre de son influence et de son autorité sur ce serviteur fidèle, mais imbu de certaines idées autocratiques.

Aussi ne songeait-il qu'à se venger de Capdeville en rentrant à Bordeaux.

— Oh ! pour celui-là, dit-il à Mulhar, je ne prendrai pas des mitaines pour informer l'autorité militaire qu'elle le trouvera au gîte quand elle voudra.

— Ce sera peut-être une imprudence.

— Non, non.

— A votre place, reprit Mulhuar, je n'aurais pas hésité à lui offrir aussitôt un combat...

— Un duel avec cet homme.

— C'est un soldat.

— Tu es fou, Mulhar, dit Saintac, qui sentait bien que son garde du corps perdait peu à peu de son dévouement et de son respect.

— Et d'ailleurs, sa femme vous accusera d'avoir voulu l'assassiner.

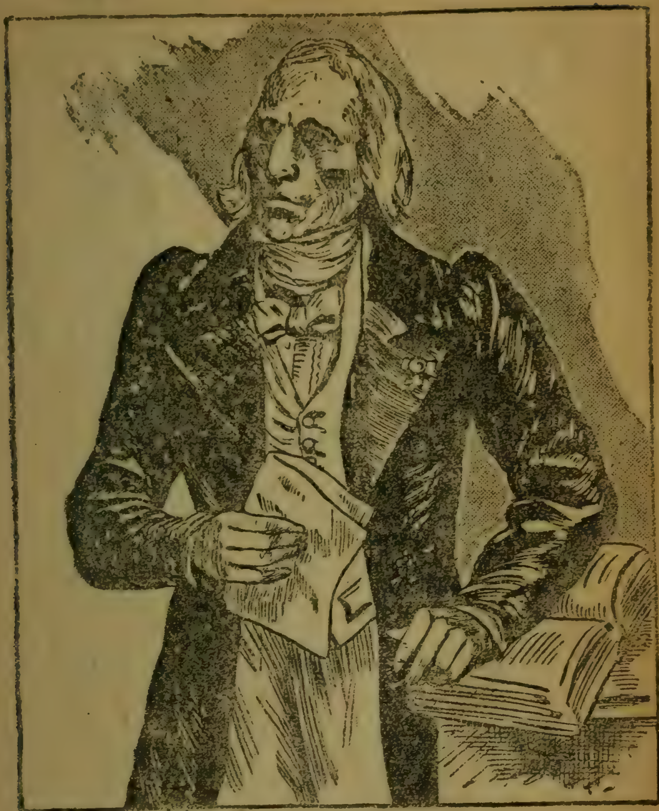
— Il me sera bien facile de démontrer que son accusation ne peut avoir le sens commun. Tu diras avec moi que nous avons reconnu le grenadier, que nous avons voulu le poursuivre, et que sa femme s'étant interposée, est tombée dans l'oubliette dont nous ne soupçonnions pas l'existence ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas un tribunal qui ne croie cette version, d'autant plus que la Cadichonne et son mari ne doivent pas être en odeur de sainteté auprès des magistrats.

— Vous avez peut-être raison, sahile, dit Mulhar.

— Demain, le général aura des nouvelles de son grenadier.

Après ce bout de conversation, il y eut un moment de silence. Puis Saintac reprit la parole :

— Que penses-tu de l'état de David ?
— Je le crois perdu, répondit Mulhar.
— Bah ! perdu pour une brûlure.



Le docteur Brulatour.

— Une brûlure qui lui couvre toute la poitrine et qui va se changer en plaie affreuse, vu le temps qui s'est écoulé depuis l'accident jusqu'à ce qu'il ait eu un médecin à sa disposition.

— Je ne le crois pas si mal que cela.

— Vous parlez ainsi parce que vous avez peur.

— Peur de quoi ?

— Peur que Mme de Saintac ne meure avant lui et comme bien des gens qui croient éloigner les mauvais sorts en en prévoyant de pires, vous...

— Tu as trop d'esprit, Mulhar, dit Saintac en interrompant son serviteur avec un sourire.

La vérité, c'est que le jeune David était en effet très mal. Main-Hardye, Budos et les autres, à peine sortis des souterrains, avaient dû s'occuper d'un moyen de locomotion doux, à l'aide duquel on transporterait le vaillant enfant à Bordeaux.

Après quelques instants de recherches, on dut renoncer à trouver une voiture, le pays ne renfermant que deux ou trois berlingots héréditaires, dont les ressorts réfractaires criaient comme des damnés à chaque cahot, sans préjudice des secousses qu'ils imprimaient aux imprudents habitants du véhicule.

— Messieurs, dit Castérac, quand on eut constaté l'inanité des recherches, il faut employer les grands moyens.

— Parbleu ! dit David qui avait reprit la force de rire, malgré ses souffrances, les grands moyens sont les moyens les plus hauts. Perchez-moi sur mon cheval et je vous assure que j'aurai le courage de m'y tenir jusqu'à Bordeaux.

— Où vous arriveriez dévoré par la fièvre et dix fois plus dangereusement malade que vous ne l'êtes. Non, jeune homme, non, pas de folie, dit Malbessan.

— Messieurs, dit alors Sémillant qui commençait à reprendre son aplomb, je propose de mettre M. David sur une civière.

— C'est une idée.

— Et il nous sera facile de trouver quatre robustes paysans qui, moyennant finances, porteront notre ami sur leurs épaules jusqu'à Bordeaux.

Ce programme fut suivi de point en point.

Il était six heures du soir lorsque le cortège arriva à la Bastide. Là, pour ne pas se donner en spectacle et surtout pour éviter les réflexions et les inventions plus ou moins saugrenues de la foule, on prit une voiture dans laquelle David fut installé et conduit à son domicile.

Le pauvre enfant souffrait cruellement.

L'excitation du combat, la fièvre, qui l'avaient soutenu pendant quelque temps, avaient fait place à un abattement, à une prostration des plus terribles.

Ce fut à ce moment qu'on devina à quel point il était en danger.

— Budos, dit Castérac, allez en avant chercher le docteur Brulatour, et faites qu'il se trouve chez David au moment où nous arriverons.

— Le croyez-vous plus mal ?

— Je le crois très mal, à coup sûr.

Sur cette réponse, Budos piqua des deux et se dirigea vers la place du Champ-de-Mars, où demeurait le docteur.

Quand M. Brulatour vit la plaie affreuse que la brûlure de la poudre avait faite, il demanda de quelle façon cet événement s'était produit.

Il fallut raconter comment M. de Samazan avait cru pouvoir emmener cet enfant avec lui pour une expédition aventureuse et par trop chevaleresque contre des bandits.

— Et vous n'avez pas pesé la responsabilité sous laquelle vous alliez vous placer, monsieur ?

Sémillant jouait la confusion et gardait le silence.

— Vraiment, reprit le docteur, vous auriez eu le coupable projet de vous défaire de cet enfant, que vous n'auriez pas agi autrement. Et prenez garde, M. David est bien riche et il y a de grands intérêts placés sur sa tête.

— Monsieur, un pareil soupçon... dit Sémillant.

— Vous avez tout fait pour le provoquer, répondit le docteur en colère.

Sémillant se redressa et dit impudemment :

— Vous avez peut-être raison et les apparences sont contre moi. Cela m'apprendra à me laisser gagner par les câlineries de mes amis. S'il ne fallait que ma vie pour racheter le mal...

— Et que voulez-vous que nous en fassions de votre vie ? dit le docteur. C'est celle de cet enfant qu'il faut sauver.

Et sans s'occuper davantage de ce qu'on pouvait dire autour de lui, il commença un premier pansement et se retira.

Le soir, lorsqu'il vint faire sa visite à Hermine, il ne

cacha pas à Saintac, qu'il regardait dans le blanc des yeux, l'état de David.

— Est-il vraiment si dangereusement malade ?

— Eh ! oui, monsieur, ce sera un miracle si nous le tirons de là.

— Mais aussi, dit Saintac, quelle néfaste idée de s'en aller avec ce M. de Samazan courir les souterrains peuplés de bandits.

— Vous y étiez bien, dit M. Brulatour à brûle-pourpoint.

— Oh ! moi...

— Vous ! interrompit le docteur, vous aviez peut-être des raisons spéciales de ne pas craindre les brigands.

— Que voulez-vous dire ? Vous allez m'expliquer tout de suite vos paroles.

— Je n'expliquerai rien du tout. J'ai la conviction que vous me comprenez. Malheureusement et heureusement pour vous, je n'ai que des convictions. Si j'avais des preuves...

— Des preuves de quoi ?

— Nous perdrons notre temps, monsieur, dit le docteur, moi à vous accuser, vous à vous défendre, et j'ai tort puisque, comme je viens de le dire, je ne puis rien prouver. Voyons la malade.

Il prit le bras d'Hermine, lui tâta le pouls et dit :

— Cela ne va pas plus mal.

— Alors, il y a du mieux ?

— Non. La maladie reste stationnaire. Cela peut durer quarante-huit heures, au bout desquelles une crise viendra décider du sort de Mme de Saintac.

Il fit une nouvelle ordonnance.

— Je ne vois pas, dit-il, quand il eut signé le papier destiné au pharmacien, je ne vois pas une jeune fille qui était venue pour veiller la malade.

— Elle est dans le cabinet voisin où on lui a dressé un lit, répondit Philippine. Je l'ai forcée à se coucher pour qu'elle fût reposée à une heure du matin, moment où elle prendra la veillée.

— Vous avez bien fait d'agir ainsi, ma chère enfant, dit le docteur à Philippine.

Marinette, à qui l'on avait fait la proposition de se coucher pendant la première partie de la nuit, avait en effet accepté avec empressement cette combinaison, parce

qu'elle espérait se soustraire ainsi aux regards de Saintac, au moins jusqu'au moment où Hermine aurait recouvré sa raison et pourrait la protéger.

Lorsque le docteur fut parti, Saintac se hâta de rentrer dans sa chambre. Il sonna et Mulhar parut.

— Tu avais raison, lui dit le sahile, David est au plus mal.

— Je n'en doutais pas, moi. Je me connais en blessures, répondit l'hindou.

— Alors, laissons faire la nature, et peut-être nous servira-t-elle mieux que nous ne l'aurions fait nous-même.

— Ne vous y fiez pas, répondit Mulhar. La nature ne se fait pas la complice des hommes.

— Oh ! tu es bien sentencieux aujourd'hui.

— D'ailleurs, reprit l'hindou,. Mme Hermine est plus malade que lui.

— Qui te l'a dit ?

— Le vieux médecin qui m'a regardé de travers.

— Toi aussi.

— Oui, moi aussi, dit le séïde de Saintac avec un sourire froid. Et puis je n'ai pas besoin du médecin pour savoir ce qui peut arriver. La brûlure de David peut le tuer, mais il est probable qu'il vivra encore assez longtemps avec son mal. Il souffrira le martyre, mais il peut vivre six mois, tandis que la fièvre cérébrale de madame peut l'emporter en quelques heures.

— Tu me donnes les sueurs froides.

— Sahile, vous avez voulu être trop malin et vous aimez trop les moyens tortueux.

— Tu as peut-être raison. Il faut en finir tout de suite et puisque les événements m'ont fait la partie belle, sachons profiter.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, mon cher Mulhar, il faudrait sauver ma femme.

— Le médecin est bien désespéré.

— Oui, mais toi ?

— Moi ?

— Je me souviens qu'autrefois, là-bas dans mon royaume, tu étais renommé pour les secrets médicinaux que t'avaient laissés tes ancêtres.

— C'est vrai.

— Or, ces maladies du cerveau sont fréquentes dans notre pays, ajouta Saintac. Tu dois avoir quelque baume ou onguent, à l'aide duquel on guérit les fièvres cérébrales.

— Si j'étais dans l'Inde, je ne dis pas, mais ici.

— Ici, ne peux-tu pas te procurer ce qu'il faut ?

— C'est bien difficile. Je ne sais pas très bien les noms français des plantes.

— Tu trouveras bien quelque savant qui pourra te les apprendre. Oh ! mon Dieu ! moi-même, grâce à l'éducation européenne que j'ai reçue, ne pourrais-je pas t'aider ?

— Essayons, sahile, je veux bien.

— Mettons-nous à l'œuvre, tout de suite.

— Mais, ne craignez-vous pas, demanda Mulhar, que nous n'arrivions un peu tard. Madame est dans un état désespéré.

— Non, une crise se produira bientôt, mais pas avant trente-six ou quarante-huit heures. D'ici là, tu as le temps de trouver tes herbages et de préparer ta drogue.

— Soit.

— Mais avant, tu iras accomplir une petite mission.

— Laquelle ?

— Tu iras chez Samazan ou Sémillant, comme tu voudras, et tu lui diras que je compte le trouver chez lui demain à une heure précise.

— Ce sera fait.

— Ensuite, tu te mettras à la recherche de tes végétaux, tu sauveras Hermine.

— Si je peux.

— Tu la sauveras et nous donnerons ainsi à David le temps de mourir. Quand celui-ci aura rejoint ses aïeux, nous verrons. Cela regarde le fameux Samazan.

Mulhar, qui n'aimait pas les paroles inutiles, salua son seigneur à la mode indienne et se retira.

Le lendemain, à une heure, les deux complices se trouvaient de nouveau face à face.

— Avouez, mons Sémillant, dit Saintac, que vous n'avez qu'à moitié gagné la somme énorme que je vous ai comptée l'autre jour.

— Au contraire, cher monsieur, dit Sémillant, les événements se sont succédés de telle façon que vous hériterez probablement du jeune David tout naturellement, et

sa mort sera attribuée à une imprudence, à une folie, mais pas à autre chose.

— J'hériterai ! j'hériterai ! dit Saintac, vous parlez d'or, mais point si ma femme meurt avant cet enfant.

— Oh ! pour cela, mon cher monsieur, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.

— Que dites-vous !

— Ce que tout le monde se répète sous le manteau.

— Et que dit-on ? précisez, s'il vous plaît.

— On dit que la maladie de votre femme n'est point venue toute seule.

Peut-être aurez-vous été espionné par quelque domestique ou bien quelqu'un a-t-il entendu, sans le vouloir, quelque chose ; toujours est-il qu'on vous accuse d'avoir provoqué le mal terrible qui dévore votre femme, et cela, dans une scène de violence dont on ne connaît pas les détails.

— Ah ! cela se dit ?

— Dans toute la ville.

— Eh bien ! je ferai taire les bavards.

— Comment ?

— En guérissant moi-même ma femme.

— Vous êtes donc médecin ?

— Non, mais j'ai appris jadis à Pondichéry quelques secrets d'un vieux Mogol, et parmi ces secrets il en est un qui s'applique à la maladie d'Hermine.

— Vous sauverez votre femme ! répéta Sémillant. Je ne comprends plus. Je vous avais proposé un plan très bien conçu et à l'aide duquel tout se serait passé sans qu'un seul magistrat eût le droit de mettre le nez dans vos affaires. Mais vous êtes pressé ; croyant que David serait mort le soir même, vous vous êtes arrangé de façon à mettre votre femme dans un état alarmant. Et maintenant vous voulez la guérir.

— Oui, pour faire taire les méchantes langues.

— Et pour qu'elle ne meure pas avant David. Mais cela m'est bien égal. Seulement, quand David sera mort, vous serez obligé de recommencer sur nouveaux frais.

— Alors, mon cher S mazan, dit Saintac, nous exécuterons simplement le plan que vous avez conçu.

— Je ferai la cour à votre femme.

— Parfaitement.

— Aussi parfaitement que je le pourrai, appuya Sémillant avec son mauvais sourire.

Saintac ne parut pas froissé de cette douteuse plaisanterie et y répondit par un autre sourire non moins équivoque.

— Et, reprit le bandit, le jour où David sera mort, le jour où vous serez sûr d'empocher les cinquante ou soixante millions du jeune homme.

— Ce jour-là ! dit Saintac avec une flamme sombre dans le regard...

— Ce jour-là, l'interrompit Sémillant, vous me surprendrez en conversation criminelle avec Mme de Saintac.

— Et alors...

— Et alors, avec un pistolet à deux coups, dont l'un des canons sera chargé à poudre seulement, vous nous brûlerez la cervelle à tous les deux.

— C'est convenu de nouveau.

— Seulement, reprit Samazan, n'allez pas vous tromper et me servir la balle, à moi qui n'attends que la poudre.

— Oh ! ne craignez rien.

— Ce qui me rassure, c'est que votre intérêt exige que vous tuiez votre femme la première.

— Il faudra d'abord vous introduire chez moi.

— Bien entendu. Mais c'est vous, je pense, qui m'y conduirez.

— Oui.

— Quand ?

— Lorsque Mme de Saintac commencera à être en état de recevoir des visites.

— Et quand pensez-vous que ce moment-là arrive !

— Dame ! je n'en sais trop rien. Cela dépendra beaucoup de l'effet que produiront mes drogues sur la tête de Mme de Saintac.

— Au reste, dit Sémillant, je ne suis pas pressé.

— Je vous recommande, dit Saintac, de ne pas trop vous laisser aller dans la conversation, le jour où vous verrez ma femme souvent.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux dire que je crains que vos habitudes de langage relâché ne se fassent jour malgré vous, qu'on ne vous trouve mal élevé pour un gentilhomme et que l'on finisse par vouloir connaître l'origine de votre noblesse.

— Ma noblesse ! dit Sémillant. Demain elle sera authentique.

— Allons donc !



On aurait pu le voir, sa face noire éclairée par les charbons ardents (page 340).

— Croyez-vous donc qu'il soit si difficile de se faire faire des parchemins ? Avec la somme que vous m'avez comptée, j'ai déjà entamé des négociations pour l'acqui-

sition d'un majorat, et la terre de Samazan va sortir de l'obscurité où l'avait laissée le mauvais état des finances de ses maîtres. De plus j'ai trouvé un artiste, habile calligraphe, qui prouvera, clair comme eau de roche, que mes aïeux étaient aux croisades, tout comme les vôtres, monsieur de Saintac.

Le sahile ne put s'empêcher de rire.

— Ainsi, reprit-il, c'est convenu ?

— Vous vous préparerez à bien jouer votre rôle.

— Et vous verrez quel merveilleux comédien je puis faire. Du reste, mes émoluments valent la peine qu'on se donne quelque mal pour les gagner. Cinq millions !

— Cinq millions, sur lesquels vous déduirez, s'il vous plaît, la somme de trois cent mille francs que vous avez déjà touchés.

— C'est trop juste. Mettons donc quatre millions sept cent mille francs et n'en parlons plus.

Les deux sinistres associés se quittèrent.

Saintac retourna chez lui et Sémillant se rendit auprès des amis qu'il avait su se faire, et dans la société desquels il plaisait par son esprit et ses allures un peu débraillées.

Le sahile trouva Mulhar installé dans sa chambre.

— Eh bien ! lui demanda Saintac, as-tu trouvé ?

— Oui. Chez le premier herboriste que j'ai rencontré j'ai trouvé mon affaire. Voilà, ajouta-t-il en montrant un petit paquet.

— Que vas-tu faire, maintenant ?

— Je vais faire bouillir cela pendant huit heures d'horloge et quand ce sera réduit en une espèce de pâte très dense, je m'en servirai pour en couvrir la tête de la malade comme d'une calotte.

— Et combien de temps faut-il pour que le remède fasse son effet ? demanda Saintac.

— Si je réussis, répondit l'Hindou, Mme de Saintac sera hors de danger douze heures après l'application de mon emplâtre.

— Et si tu ne réussis pas ?

— Elle mourra quarante-huit heures après le moment où on l'aura débarrassée de cette calotte.

— Elle mourra !

— Sûrement.

Mais sais-tu bien que ton remède peut nous mettre

dans un embarras plus grand que celui dont nous voulons sortir.

— Seulement, pour vous rassurer, je vous apprendrai que sur dix malades on en sauve neuf au moins.

— Combien as-tu employé de fois ce remède ?

— Environ soixante fois.

— Et combien as-tu perdu de malades ?

— Deux.

— Ah ! alors je suis tranquille. Et puis si tes plantes ne font pas l'effet que nous attendons, nous en serons quittes pour utiliser sagement les quarante-huit heures et aider la nature à achever le jeune David.

Sur ces cyniques paroles, Mulhar se mit à l'œuvre. Le sahib s'enferma soigneusement dans sa chambre avec lui.

— A quoi bon ces précautions ? demanda l'Hindou.

— Je ne tiens pas à être dérangé pendant que tu feras ta cuisine.

— Oh ! les domestiques ne viennent guère chez vous sans y être appelés.

— J'aime mieux être sûr de mon affaire. Fort heureusement nous sommes encore en hiver, ce qui est un prétexte suffisant pour faire du feu.

— Mais il nous manque un pot quelconque.

— Pourquoi faire ?

— Pour faire bouillir mes plantes.

— Prends celui dans lequel tu m'as apporté de l'eau chaude, ce matin.

— C'est vrai, avons-nous assez d'eau ? demanda encore Mulhar en visitant un broc et le pot à l'eau.

— Je le pense.

— Ce sera juste, mais cela suffira.

Et Mulhar se mit aussitôt à l'œuvre. Il prit les plantes qu'il avait apportées, mit leurs tiges à nu, c'est-à-dire qu'il enleva soigneusement toutes les feuilles qui y adhéraient et jeta dans le petit pot plein d'eau ces tiges seulement.

— Tu ne prends pas les feuilles ? demanda Saintac.

— Non. C'est la moelle des tiges qui doit faire la pommade dont j'ai besoin. Du reste, voilà qui est fait.

« Maintenant, je vais faire bouillir cela jusqu'à ce soir. Ce ne serait pas trop des cinq ou six litres d'eau que nous avons et qui devront se réduire à rien par l'ébullition.

— Combien de temps cela doit-il rester devant le feu ?

— Huit ou dix heures.

— Bien. Il est trois heures. Cela nous mènera jusqu'à minuit.

— Ou une heure du matin.

— Soit ! nous attendrons même jusqu'à deux heures pour aller dans la chambre de ma femme.

— Ah ! l'heure n'y fait rien.

— Tu crois cela, toi. Mais je suis trop soupçonné, trop surveillé en ce moment, pour ne pas accomplir notre médication dans le plus profond mystère.

— Comme vous voudrez.

— A deux heures, mon estimable belle-sœur aura été prendre un peu de repos, et ma femme ne sera plus veillée que par cette femme que j'ai entr'aperçue.

— Et celle-là ne s'étonnera pas de vous voir pénétrer chez madame à cette heure tardive ?

— Pas le moins du monde. Tandis que Philippine, dont l'esprit est prévenu, pourrait croire que nous venons pour attenter aux jours de sa sœur.

— Vous avez peut-être raison.

— Maintenant, fais ta cuisine, moi, je vais me reposer, car je suis brisé par la fatigue.

Saintac s'étendit sur son lit et Mulhar se mit à souffler le feu avec une lenteur méthodique.

Le jour tomba. L'Hindou n'alluma pas la moindre lampe. On aurait pu le voir, sa face noire éclairée par les charbons ardents et les yeux attachés sur son pot qui ne cessa de bouillir que lorsque la provision d'eau fut tarie.

Il était environ minuit et quart lorsque le remède fut prêt au gré de l'Hindou.

Il prit alors un mouchoir qu'il tailla sans façon et à l'étoffe duquel il donna une forme ronde.

Puis, prenant avec les doigts la matière blanchâtre et gluante qui était restée au fond du vase, il l'étendit soigneusement sur la batiste.

Quand cela fut fait :

— Sahile, dit-il, tout est prêt.

Saintac sauta à bas de son lit.

— Ton emplâtre doit-il être appliqué tout chaud ? demanda-t-il.

— Non, au contraire.

— Eh bien ! alors, laisse-le refroidir et attendons jusqu'à deux heures.

Lorsque deux heures sonnèrent, Mulhar sortit de la chambre de son maître pour s'assurer que tout le monde dormait dans la maison.

— Il n'y a d'éveillé, dit-il quand il revint, que la vieille Catherine qui surveille les tisanes à la cuisine.

— Sans compter la jeune fille qui veille ma femme. C'est le moment, Mulhar. Allons.

Les deux hommes se glissèrent dans un couloir et eurent bientôt gagné la chambre d'Hermine.

Grâce à l'habileté de sauvage avec laquelle Mulhar sut ouvrir la porte, ils s'introduisirent chez Mme de Saintac, dans le silence le plus parfait, si bien que Marinette qui était assise, un peu somnolente au pied du lit, ne les entendit même pas venir.

Leurs pas étouffés par l'épaisseur du tapis ne retentirent pas et ils se trouvèrent derrière la jeune fille, sans que celle-ci eût entendu le moindre bruit.

Alors Saintac se montra.

Wandeshah, en l'apercevant tout à coup, se leva effrayée et un petit cri lui déchira la gorge.

— Monsieur de Saintac, murmura-t-elle.

Le sahib jeta un regard sur l'enfant, que la tremblotante lumière de la veilleuse éclairait et reconnut celle qu'il aimait éperdument.

— Wandeshah ! fit-il à son tour, cloué sur place par l'étonnement.

La jeune fille et Saintac se regardèrent une minute. La première tremblait de tous ses membres, le second laissait voir dans ses yeux le rayonnement d'un triomphe inespéré.

Quant à Mulhar, qui avait aussi reconnu la princesse, il s'inclina profondément et resta dans cette posture pleine d'humilité jusqu'au moment où Saintac reprit la parole.

Celui-ci comprit tout l'avantage que lui donnait la présence de Wandeshah chez sa femme.

— Ce serait une faute, se dit-il, d'effrayer encore cette enfant. Il faut qu'elle soit rassurée par mon attitude et qu'elle ne craigne pas de rester ici. Par elle j'apprendrai en quel lieu on la cache et on pourra me l'enlever ensuite, je saurai la retrouver.

Ce fut donc avec les marques du plus profond respect et d'une certaine indifférence qu'il prit la parole à voix basse.

— Mademoiselle, dit-il, je ne pouvais dormir. L'état de ma femme m'inquiète au delà de tout ce que je puis dire. Tout en songeant, je me suis rappelé que jadis j'avais appris dans l'Inde à soigner les malades et je viens...

— Malheureux ! dit Marinette avec un tremblement dans la voix.

— Que signifie ? fit Saintac.

— Vous n'approcherez pas de ce lit, reprit la jeune fille, en se dressant devant Saintac avec un regard qui disait clairement ce qu'elle craignait.

L'obstacle que le sahile avait cru écarter en venant nuitamment chez sa femme se dressait ainsi devant lui.

— Je ne sais, dit Saintac qui se possédait, je ne sais, mademoiselle, quel est le sentiment qui vous pousse à me parler ainsi.

— Mme de Saintac est ma bienfaitrice, dit Wandeshah.

Mulhar et son maître, sur cette réponse, n'hésitèrent pas à croire que si Hermine avait été instruite de bien des choses, c'était par Marinette.

— Remettez-vous, mademoiselle, reprit Saintac. Il est probable que l'obscurité, la longue veillée et une légère frayeur vous ont troublé l'esprit.

— Si vous approchez de ce lit, j'appelle, dit Wandeshah.

— Appelez, si bon vous semble, fit Saintac. Il est étrange que vous vous croyiez autorisée à me traiter en ennemi devant ce lit de douleur, où repose la femme qui porte mon nom.

Marinette fut frappée par ces paroles.

— Qui donc, reprit le sahile d'une voix sévère, pourrait m'empêcher de donner à ma femme les soins que je crois nécessaires pour la sauver du mal qui la dévore ?

— Le médecin a interdit de rien faire jusqu'à sa prochaine visite, hasarda la jeune fille, qui sentait bien que sa position était fausse.

— Eh ! que m'importe le médecin. Allons, Mulhar, applique ton remède, dit Saintac.

Marinette se plaça devant le lit, et voulut étendre les bras pour s'opposer à l'action de l'Hindou.

— Allons, mon enfant, dit Saintac, laissez-nous faire.

Et lui prenant sans façon les deux mains :

— Vous m'en voulez, dit-il, de ce qui s'est déjà passé entre nous, et vous me croyez capable des plus grands crimes. Je vous jure pourtant que je me repens du mal que j'ai pu faire, et que je vous en demande pardon.

Wandeshah haussa les épaules.

— Et puis, si je voulais commettre quelque mauvaise action, ne seriez-vous pas un témoin dangereux et n'aurais-je pas pris soin de vous éloigner ?

Marinette réfléchit un instant et murmura :

— Peut-être.

Puis elle resta un moment silencieuse, après quoi elle ajouta :

— Si vous ne venez ici que pour faire une bonne action, vous ne devez pas craindre d'appliquer votre remède devant un autre témoin que moi. Je vais réveiller Mme de Main-Hardye.

— Ne faites pas cela, c'est inutile.

— Si, si, reprit l'enfant qui s'obstinait.

Saintac commençait à perdre patience.

— Mais, malheureuse, dit-il enfin, vous oubliez que je puis vous plonger dans un état léthargique semblable à celui dans lequel vous avez été une fois déjà.

Marinette, à cette menace, frémit.

— Si je venais ici accomplir quelque noire action, je ne vous permettrais pas d'en connaître toutes les péripéties.

La pauvre enfant se tut. Elle tremblait à l'idée qu'elle pouvait se trouver inanimée, à la merci de cet homme qu'elle redoutait à l'égal d'un monstre.

Sa résistance était vaincue.

Mulhar, qui était un observateur, s'en aperçut d'un coup d'œil et s'approcha du lit d'Hermine.

La jeune femme avait eu dans la soirée un accès de délire très violent, après lequel elle était tombée affaissée sur ses oreillers.

Anéantie, elle était là, n'ayant aucune idée de ce qui se passait autour d'elle, respirant péniblement et les paupières à demi-fermées, plus par la fatigue et son état comateux que par le sommeil.

— Sabile, dit Mulhar, veuillez m'aider.

— Que faut-il faire ?

— Soulever madame de façon à ce que je puisse lui ôter son bonnet.

— Est-ce ainsi ? dit le sahile en prenant délicatement Hermine par-dessous les épaules et la forçant à se mettre presque sur son séant.

— C'est bien cela, attendez.

Avec une rare dextérité, Mulhar ôta le bonnet d'Hermine. Les blonds cheveux de la charmante femme, que le docteur Brulatour se proposait de couper, étaient rassemblés en nattes épaisses sur le derrière de la tête.

Mulhar enleva le peigne d'écaille et la luxuriante chevelure se répandit comme un manteau d'or sur les épaules de la malade.

— Hâte-toi, dit Saintac, qui ne se sentait pas à son aise.

— Il ne me faut plus qu'une minute.

— N'importe, fais vite.

Mulhar avait laissé son remède sur un guéridon. Il revint le prendre et, avec des précautions dont on n'aurait pas cru ce gaillard-là capable, il appliqua son emplâtre sur le sommet de la tête en s'inquiétant surtout de faire adhérer la matière aux cheveux.

— Voilà qui est fait, dit-il.

— Je puis la laisser se recoucher ? demanda Saintac.

— Pas encore. Il faut lui remettre son bonnet.

Wandeshah avait assisté terrifiée à ce pansement qui lui semblait être quelque effroyable sortilège.

La figure de cet Hindou, avec ses yeux profonds et ardents, le regard faux et froid de Saintac, la demi-obscurité dans laquelle se mouvaient les personnages en présence ; tout cela donnait à cette scène une apparence des plus fantastiques.

— Laissez madame retomber sur son oreiller.

Saintac remit doucement la tête d'Hermine sur le traversin et poussa un soupir de soulagement.

Il n'était pas fait pour être garde-malade, ce cruel sauvage.

— Dans combien d'heures le remède aura-t-il fait son effet ?

— Entre dix heures et demie, répondit Mulhar, il y aura un mieux sensible.

— Et si elle doit être sauvée ?

— Si elle doit être sauvée, elle recouvrera sa connaissance vers trois heures et nous saurons dans la soirée s'il y a encore du danger



Celle-ci s'est rendue à la grotte de Champcenets (page 358).

— Alors, nous n'avons plus rien à faire ici ? demanda Saintac.

— Rien.

— Vous avez entendu, mademoiselle, reprit le sahile. Ne vous avisez pas, dans un zèle maladroit, de vouloir défaire ce que nous avons fait. Vous tueriez votre bienfaitrice, et moi je ne vous le pardonnerais jamais.

Le sahile prononça ces derniers mots avec un tel accent de sincérité que la jeune fille resta convaincue de la vérité de ses paroles.

Du reste, les deux hommes n'attendirent pas sa réponse. Ils se retirèrent aussitôt et Marinette entendit Mulhar dire à son maître :

— Elle va dormir pendant huit heures du sommeil le plus calme.

C'était vrai.

Quelques instants après le départ des deux hommes, Wandeshah entendit Hermine pousser comme un soupir de soulagement, puis à ce soupir succéda le bruit de sa respiration calme et régulière.

Puis le reste de la nuit, la malade le passa dans un repos si complet que la jeune fille fut bien forcée de convenir que Mulhar et son maître avaient soulagé Mme de Saintac.

Lorsque arriva l'heure à laquelle Philippine, reposée, vint reprendre sa place auprès de sa sœur, Marinette se demanda si elle avertirait Mme de Main-Hardye de ce qui s'était passé.

— Après tout, se dit-elle, ils ne m'ont même pas commandé de garder le silence sur ce qu'ils ont fait. S'ils m'avaient dit de me taire, j'aurais parlé. A plus forte raison dois-je le faire puisqu'ils ne m'ont rien dit.

Et elle conta tout à Philippine.

— Mais, mon enfant, dit la jeune femme effrayée, il fallait m'appeler.

— Ces messieurs s'y sont opposés.

— N'importe.

— Et puis qu'auriez-vous pu faire de plus que moi ?

— Nous aurions crié, nous aurions fait venir du monde.

— Hélas ! madame, tout le personnel de cette maison, à ce que je crois, tremble devant le maître. Nous aurions été impuissantes.

— Peut-être, dit Philippine qui s'exaltait.

— Et, d'ailleurs, le remède est vraiment sérieux. Pour cette fois, au moins, M. de Saintac n'a pas menti.

— Hermine va donc mieux ?

— Beaucoup mieux. Elle a dormi toute la matinée, elle dort encore.

— Allons, dit Philippine, le remords aura touché ce cœur dur et il a peut-être racheté cette nuit bien des fautes.

La matinée s'écoula.

Vers midi Hermine se réveilla. Elle jeta autour d'elle un regard étonné, regarda Marinette d'abord, puis sa sœur et resta un moment silencieuse, comme si elle eût cherché quelque chose dans sa mémoire.

Enfin elle ouvrit la bouche et dit en s'adressant à la jeune fille :

— Vous ! Je vous connais. Qui êtes-vous ?

— Je suis Marinette.

— Marinette ! répéta-t-elle, comme si elle eût cherché dans sa mémoire, Marinette ! non, je ne sais pas. Oh ! que j'ai bien dormi !

Puis, se tournant vers Philippine :

— Et vous, madame, qui êtes-vous ?

— Je suis ta sœur, mon Hermine chérie, s'écria Mme de Main-Hardye, qui était étonnée de voir un mieux si sensible.

— Ma sœur ! répéta Mme de Saintac.

Puis elle baissa la voix, dit encore : « Ma sœur », se laissa aller sur son oreiller, referma les yeux et se rendormit.

Ce nouveau sommeil dura trois heures.

Quand elle se réveilla de nouveau, elle reconnut d'abord Philippine et lui dit :

— Que s'est-il donc passé ?

— Tu as été souffrante.

— Oh ! oui, je sais. Bien malade même. Eh ! bonjour, ma pauvre Marinette, y a-t-il longtemps que vous êtes là ?

Mais la jeune fille, sans répondre, s'écria :

— Oh ! quel bonheur, madame, vous êtes enfin revenue à la santé.

Et il y avait des larmes de joie dans l'accent de Marinette.

Le docteur Brulatour, qui était venu dans la matinée, et qui avait été agréablement surpris de voir qu'Hermine dormait, le docteur Brulatour revint dans la soirée, et à

son grand ébahissement, il constata que la malade était à peu près hors de danger.

— Mais qui a fait ce miracle ? demanda-t-il à Marinette. Ce sont peut-être vos prières ?

— Non, monsieur, c'est un remède que M. de Saintac a donné à sa femme, répondit la jeune fille.

— M. de Saintac ! répéta le docteur abasourdi.

— Mon mari ? s'écria Hermine, chez qui la mémoire revenait.

— Oui, madame.

— Mais ce n'est pas possible, reprit Hermine.

— Je vous assure que si, madame. C'est cette nuit qu'il est venu ici avec son domestique noir.

— Et vous l'avez laissé faire.

— J'ai voulu crier, appeler. Il m'a parlé de ses droits et je n'ai osé rien dire.

— Je m'y perds, dit le docteur, dont les soupçons n'étaient pas éteints.

Quant à Hermine, elle commençait à se souvenir de tout. Elle se rappelait la terrible scène dans laquelle elle avait été si cruellement traitée, et le bien-être qu'elle ressentait lui fit penser que son mari, accablé par le remords, avait voulu réparer sa faute.

D'ailleurs, elle n'était pas encore en état de penser longuement à cela et elle ne voulut pas se fatiguer.

Quand Saintac vint à son tour s'informer de l'état de sa femme, il la trouva éveillée et tout étonnée de sa guérison.

Il sourit.

— Est-ce vraiment à vous que je dois mon salut ? lui demanda Hermine.

— Oui, madame, à moi et à Mulhar, à ce monstre.

Mme de Saintac ne releva pas le mot et se contenta de dire :

— Je vous remercie.

Mais le docteur, se tournant vers le sahile, lui demanda :

— Quel diable de remède avez-vous donc employé ?

— Je n'en sais trop rien, répondit Saintac. C'est Mulhar, qui était dans son pays un grand médecin, à ce qu'il paraît, et qui a composé un onguent, grâce auquel le délire est parti et le repos est revenu.

— Mais cet onguent, de quoi est-il composé ?

— Vous le demanderez à Mulhar. Ou bien vous l'analyserez vous-même, car Hermine l'a encore sur la tête.

— Vraiment ? demanda Mme de Saintac.

— Oui.

— Je ne sens rien.

— Il est collé à vos cheveux. Mais rassurez-vous, ma chère, cela ne peut nuire en rien à la beauté de votre chevelure.

Le docteur Brulatour parvint à enlever un peu de l'emplâtre et l'emporta, non, cependant, sans avoir recommandé de ne pas fatiguer la malade par trop de visites.

Mais la recommandation du docteur était inutile, car le mal d'Hermine s'en alla presque aussi vite qu'il était venu, et deux jours après, par un vrai miracle, elle était en état de manger un blanc de volaille et même de faire quelques pas dans sa chambre.

Dès qu'elle fut tout à fait hors de danger, Marinette voulut prendre congé d'elle.

Mais Hermine la retint et lui dit :

— Non, mon enfant, ne me quittez pas encore.

La pauvrette n'osait dire les raisons qui lui faisaient redouter de rester dans cette maison, mais elle tremblait que M. de Saintac ne sortît à un moment donné de la réserve qu'il s'était imposée et elle insista.

— Ma chérie, lui dit Hermine, faites-moi encore l'aumône de quelques journées. Je suis sûre que vos bons soins et votre gracieuse présence ont fait fuir la mort, qui déjà me tendait les bras. Restez encore avec moi pendant une semaine.

Marinette ne devait pas résister.

Du reste, elle pouvait croire que Saintac avait renoncé à ses projets sur elle, car il la traitait avec le plus grand respect, mais en même temps du ton de la plus parfaite indifférence.

Et, de plus, il faisait étalage de sentiments de plus en plus tendres pour Hermine, qui, cependant, ne s'y laissait pas prendre et se tenait de plus en plus sur ses gardes.

L'effroi que lui inspirait son mari était même la raison pour laquelle elle avait voulu garder auprès d'elle Marinette.

Elle ne se doutait guère qu'en agissant ainsi elle exau-

çait le vœu le plus ardent du sahile. Celui-ci était devenu en effet fou d'amour.

La seule présence de Wandeshah suffisait à le rendre heureux, et ce qu'il redoutait par-dessus tout, c'était de voir arriver le moment où elle quitterait la maison.

Mais il dissimulait et cachait sa passion sous les dehors les plus froids.

C'était à peine s'il levait les yeux sur la jeune fille lorsqu'il pénétrait dans les appartements d'Hermine, mais quand il pouvait la contempler sans qu'elle l'aperçût, il restait longtemps en extase devant l'objet de son amour insensé.

III

La convalescence d'Hermine fut très prompte. Au bout d'une semaine, elle était en état de recevoir ses amis, et les jeunes gens que nous connaissons vinrent tour à tour la féliciter et lui présenter des hommages.

Un jour qu'elle se trouvait seule avec Casterac, celui-ci crut pouvoir entamer un chapitre délicat.

Ce fut du reste Hermine qui, la première, le mit sur la voie en lui disant :

— Eh bien ! mon cher Gontran, êtes-vous toujours persuadé que M. de Saintac veut se débarrasser de moi ?

— Votre question m'embarrasse beaucoup, répondit-il.

— Pourquoi ? demanda la jeune femme.

— Parce que, dans mon âme, je crois qu'en effet M. de Saintac n'a pas abandonné ses projets...

— Ah !

— Et que, d'autre part, la conduite qu'il a tenue pendant votre dernière maladie semble prouver qu'il vous aime.

— Expliquez-vous mieux, dit Hermine en souriant.

— Volontiers.

— Je ne veux pas, reprit Gontran, m'occuper des bruits singuliers qui se sont sourdement répandus...

— Quels bruits ?

— Faut-il tout vous dire ?

— Tout.

— Eh bien ! on affirmait que votre fièvre cérébrale était venue à la suite d'une scène violente, à la fin de laquelle M. de Saintac se serait livré à des sévices d'une extrême brutalité.

— Ah ! on a dit cela ?

— Oui. Et je ne vous cacherai pas que lorsque j'ai trouvé votre mari dans les souterrains de Rouquey, où, d'ailleurs, il a porté secours comme nous au jeune David, j'ai été très surpris qu'il ne fût pas à votre chevet. Car l'événement qui a failli coûter la vie à votre jeune cousin a eu lieu, vous vous le rappelez, le lendemain même du jour où vous avez été mise au lit, privée de connaissance.

— Je crois que oui.

— Un moment même, j'ai cru que Saintac était là bien plus pour assister à la mort de David que pour le protéger.

— Dans quel but ?

— Ah ! ceci est encore une idée que j'ai eue, mais que je ne puis dire, parce que ce serait peut-être aller trop loin.

— Bref ?

— Bref, madame, je ne suis pas encore bien sûr que votre mari n'ait pas eu l'intention de se défaire de vous.

— Et de David ?

— Oui.

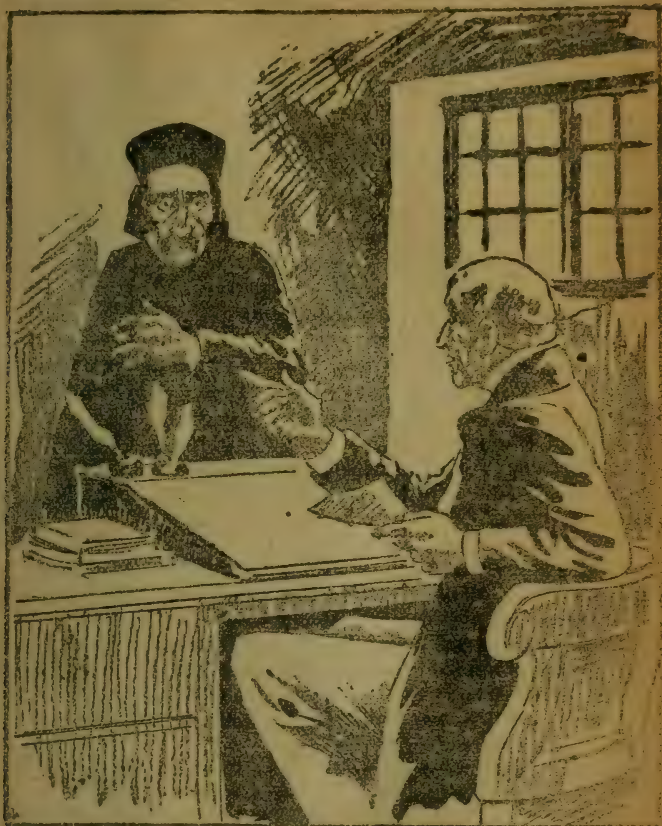
— Mais alors, en l'accusant, il faudrait accuser aussi M. de Samazan.

— Je n'y verrais aucun inconvénient.

— Et pourtant M. de Samazan m'a sauvé la vie.

— C'est là ce qui me trouble et me déroute.

— De plus, il est certain que M. de Saintac m'a radicalement guérie de ma fièvre cérébrale.



Vous êtes libre (page 375).

— On l'affirme.

— Comment alors expliqueriez-vous cela ?

— Mon Dieu, madame, je ne l'explique pas. Je suis en

défiance seulement et mon instinct me dit qu'il y a là un gros danger pour vous.

— Et que faire alors contre ce danger ?

— Voilà le difficile. M. de Saintac vous a-t-il donné matière de plaider en séparation contre lui.

Hermine hésita à répondre.

— Oh ! madame, parlez franchement, dit Casterac. Vous savez avec quel discret dévouement nous sommes attachés à vous et aux vôtres. Vous pouvez être assurée que pas une de vos paroles ne sera rapportée à qui que ce soit.

— Eh bien ! oui, dit Hermine, je puis demander ma séparation.

— Pour cause de sévices graves ?

— Oui.

— Mais vous avez des témoins ?

Hermine regarda Casterac.

— Ma parole ne suffirait donc pas ?

— Hélas ! non, madame.

— Alors n'y songeons pas. Cela s'est passé sans témoins.

— Il ne vous reste donc plus qu'une chose à faire si vous redoutez les entreprises de votre mari.

— Quoi donc ?

— Prouvez, reprit Casterac, prouvez que M. de Saintac n'est pas M. de Saintac, et demandez la nullité de votre mariage.

— Et mon enfant, malheureux !

— Qui pourrait vous faire un crime, à vous d'avoir été trompée, à lui d'être le fils d'un imposteur. D'ailleurs, M. de Saintac est prince, roi détrôné, que sais-je ?

— Si vous saviez comme j'ai de la peine à vous croire.

— C'est pourtant l'exacte vérité. Mais parlons d'autre chose ; aussi bien vous ne devez pas prendre un parti à la légère, et il vous faut réfléchir longuement à ce que vous entreprendrez.

— De quoi donc voulez-vous que nous parlions ?

— De cette jeune fille.

— De la princesse ? demanda Hermine en souriant.

— Oui. Comment se fait-il qu'on ait eu l'imprudence de l'envoyer chez vous ?

— C'est la supérieure de son couvent qui a cru devoir la faire venir auprès de moi pour me soigner pendant ma maladie.

— Elle n'est pas en sûreté ici.
— Vous le croyez sérieusement ?
— Très sérieusement. J'ai même des raisons de penser que Saintac, outre les intérêts d'ambition qui le guident, est porté vers cette enfant par une passion réelle.
— Il l'aime ?
— Je le crois, madame, et si je vous le dis, c'est que je soupçonne que vous-même n'avez plus même de l'estime pour votre mari.
— N'allez-vous pas un peu loin, monsieur de Casterac ?
— Si vous le croyez, madame, rappelez-moi aux convenances.
Hermine garda un silence significatif, puis au bout de quelques instants elle reprit :
— Je vous trouve bien ardent à accuser M. de Saintac.
— Que voulez-vous dire ?
— Est-ce que vous-même vous n'auriez pas conçu pour cette enfant, pour cette fameuse princesse...
— De l'amour ?
— Dame !
— Moi, madame, moi amoureux de Marinette ?
— Elle est fille de roi, s'il faut vous en croire.
— Oh ! madame, si je l'aimais, si je la croyais digne de mon amour, peu m'importerait qu'elle fût princesse ou laveuse de vaisselle, je vous assure que je saurais la conquérir...
— Mais... interrompit Hermine d'une façon interrogative, avec une nuance d'émotion dans la voix.
— Mais, reprit Gontran, je n'aime point Marinette ou Wandeshah, comme vous voudrez l'appeler.
— Tant pis pour vous, monsieur l'indifférent.
— Hélas ! madame, je ne suis pas si indifférent.
— En vérité.
— J'ai aussi mon secret, et ce secret c'est un amour profond, irrémédiable pour une noble dame, qui n'en a jamais rien su et qui n'en saura probablement jamais davantage.
— Mais vous êtes un chevalier des anciens temps.
— Ne riez pas de cela, madame. J'en souffre trop pour permettre qu'on me plaisante à ce sujet.
— C'est à ce point là ! dit Hermine avec une émotion un peu plus vive qu'elle n'aurait voulu le laisser paraître.

Mais ne peut-on savoir comment se nomme l'objet de cette flamme discrète et mystérieuse ?

— Non, madame.

— Comment, mon ami, vous me refusez cette confidence.

— Sans hésiter, madame, je refuse, au moins pour le moment. Mais il n'est pas question de moi, il s'agit de vous. Prenez garde à votre mari.

— Et que peut-il ?

— Comment ! quand vous m'avez presque avoué qu'il vous a maltraitée, au point que vous avez failli en mourir, vous me demandez ce qu'il peut ! Tenez, voulez-vous que je vous dise le fond de ma pensée, il vous a guérie parce qu'il avait un intérêt moral et matériel à le faire.

— Allons donc !

— Parce qu'il a cru que vous pouviez user de ce que vous saviez, et vous lui en avez assez dit pour qu'il se tienne en éveil. En perdant son nom de Saintac, si vous aviez le courage de le démasquer, il perdrait le titre de votre mari et ainsi n'aurait plus aucun droit à être le tuteur de votre fils dans le cas contraire où vous viendriez à mourir après avoir hérité...

En ce moment, une personne entra dans le salon. Gontran qui, fort heureusement, parlait à voix basse, s'arrêta net.

Mais c'était simplement Marinette.

A la vue de Casterac, la jeune fille accourut gaiement vers lui et lui demanda de ses nouvelles.

Après les premiers compliments, Marinette dit à Hermine :

— Je venais, madame, vous demander si vous pouviez recevoir un monsieur qui est là.

— Quelle est cette personne ?

— M. de Samazan.

— Faites entrer, dit Hermine.

Et comme Marinette se retournait pour aller chercher Sémillant, Mme de Saintac lui dit :

— Et vous viendrez vous asseoir auprès de moi pendant que ce monsieur sera ici ; vous n'êtes pas de trop.

— Comme il vous plaira, madame.

Marinette introduisit le bandit qui se présenta, du reste, avec infiniment de bonne grâce. Il prit un air modeste comme il convenait à quelqu'un qui a fait une sottise.

Cette sottise, d'ailleurs, ne tarda pas à être mise sur le tapis par Casterac, qui commençait à douter des excellentes intentions du fameux Samazan.

Après quelques paroles banales, Gontran lui demanda :

— Comment diable, monsieur de Samazan, cette idée de chevalier errant a-t-elle pu vous venir à l'esprit ?

— Hé ! ce n'est pas moi qui l'ai eue.

— C'est donc David ?

— Lui-même. Vous souvenez-vous, madame, du jour où j'eus l'honneur de vous voir pour la première fois ?

— David était là, dit Hermine.

— Oui, et tout en causant, je racontai que dans mon enfance je m'amusais à chevaucher avec une armure, et le chef orné d'un casque à plume.

— En effet, je me souviens de cela.

— Mes paroles enflammèrent l'imagination de votre petit cousin et il me pria de lui prêter des livres de chevalerie.

— Ce que vous avez fait.

— Je n'y vis aucun inconvénient. Mais peu à peu il se monta la tête et il en vint à être véritablement obsédé par le désir de courir les aventures. Il me demanda si je voudrais l'accompagner.

— Et quelle fut votre réponse ? demanda Gontran.

— Elle fut nette. Je refusai sans ambages. Ensuite, je lui représentai qu'il était fou, que la civilisation avait changé le roulement des choses et que les chevaliers errants seraient aujourd'hui enfermés dans une maison de fous.

— C'est fort bien.

— David, alors, m'assura qu'il ne s'agissait point de se mettre en campagne pour chercher des aventures quelconques, mais qu'il voulait tenter une expédition contre En-dus et sa bande.

— Quelle folie !

— Je lui représentai non seulement le danger qu'il courait, mais l'inutilité d'une entreprise pareille, rien n'y fit.

« — J'en sais assez, me dit-il, pour trouver le repaire des bandits et si vous ne voulez pas m'accompagner, j'irai seul.

— Il était fort capable de le faire, dit Hermine.

— C'est ce dont je m'aperçus, et voilà pourquoi je me décidai à l'accompagner. Vous savez le reste.

Sémillant avait débité son récit, mélange curieux de vérités et de mensonges, avec une aisance toute particulière.

Ce qu'il venait de raconter était fort plausible, ni Gontran ni Hermine n'hésitèrent à le croire.

Jeannette était restée immobile, écoutant ce que disait cet homme et assez étonnée de ce qu'elle entendait. La voix de Sémillant produisait sur elle un effet singulier.

Cette voix, elle l'avait entendue à plusieurs reprises différentes et toujours dans des circonstances graves.

Aussi, quand le bandit eut fini son petit discours, elle leva sur lui son regard, et Sémillant qui n'avait jusque-là pas fait attention à elle, Sémillant fut ébloui par la profusion de lumière qui sembla s'échapper des yeux de la jeune fille.

— Dieu ! qu'elle est belle ! pensa-t-il.

Mais il avait de l'empire sur lui-même, ce misérable, et il sut dissimuler l'impression que venait de faire sur son âme la vue de Wandeshah.

— Mais à propos des souterrains de Beaurech, reprit Samazan tout à coup, vous savez, sans doute, monsieur de Casterac, ce qui se passe.

— Quoi donc ?

— Le grenadier Jean-Marie ?

— Eh bien ?

— Il a été arrêté.

— Comment arrêté.

— Oui, hier dans la journée. Il paraît que la police savait, depuis quelque temps, où elle le trouverait, mais elle voulait faire d'une pierre deux coups et prendre sa femme en même temps.

— Et comment cela s'est-il passé ?

— Un agent a suivi Cadichonne, dans la nuit de dimanche à lundi. Celle-ci s'est rendue à la grotte de Champcenets, où il y avait, paraît-il, une entrée des souterrains.

— En effet, dit Casterac.

— Ah ! vous saviez cela ? demanda Sémillant.

— Oui. Continuez.

— On dit qu'au moment où elle se faisait ouvrir la porte mystérieuse, par laquelle elle s'introduisait dans la cachette de son mari, elle a été saisie et bâillonnée.

— Pauvre femme.

— Puis d'autres agents qui étaient cachés dans les environs sont survenus et ont opéré des perquisitions, à la suite desquelles le malheureux Capdeville a été ramené à Bordeaux.

— Pour être livré à la justice, probablement ?

— Selon toute apparence.

Gontran resta un moment silencieux. Puis tout à coup il releva la tête.

— Savez-vous bien une chose, monsieur de Samazan ?

— Laquelle ?

— C'est qu'il va peser sur nous, à la suite de cette arrestation, une responsabilité des plus lourdes.

— Que voulez-vous dire ?

— Personne au monde ne connaissait la retraite de Jean-Marie.

— Ah !

— Un hasard tout à fait imprévu nous a révélé ce secret à MM. de Main-Hardye, Budos, Malbessan et moi.

— Cela fait bien du monde pour garder un secret.

— Tous ces messieurs et moi-même, nous nous sommes engagés, sur l'honneur, à ne rien dire à qui que ce soit de ce que nous avions vu, dit Gontran, sur un ton extrêmement raide.

— Oh ! alors, fit Sémillant, qui comprit que ses plaisanteries auraient peu de chances d'être goûtées.

— Eh bien ! monsieur, reprit Casterac, voilà que Capdeville a été trahi. Lorsque vous et David couriez le danger, auquel vous avez échappé par miracle, Jean-Marie s'est porté à votre secours avec nous.

— En effet, je l'ai vu.

— Ce serait donc son acte de générosité qui lui aurait coûté si cher ?

— Qu'entendez-vous par là ?

— Combien étions-nous dans les souterrains ?

— Il y avait d'abord ce cul-de-jatte.

— Oh ! celui-là n'ira dénoncer personne et pour cause.

— Il y avait ensuite, continua Sémillant, vous, M. Budos.

Gontran, impatienté, l'interrompit.

— Il y avait M. de Saintac, son domestique indien et vous-même, monsieur de Samazan.

— C'est exact, répondit Sémillant.

— Eh bien ! monsieur, il y a quelqu'un, sur ces trois dernières personnes, qui a dénoncé Capdeville.

— C'est bien possible, dit le jeune brigand.

— Et ce n'est pas vous ?

— Mon Dieu, monsieur, dit Sémillant, après une pareille question, j'aurais bien le droit de me mettre en colère...

Gontran fit un geste d'indifférence.

— ...Et de ne pas vous répondre, continua Samazan.

— Qui ne dit mot, consent, remarqua Gontran.

— Pas toujours. En tout cas, moi, je vous affirme que si personne n'avait plus que moi dénoncé le grenadier, il serait encore dans sa cachette, où il pourrait atteindre les limites de l'extrême vieillesse sans qu'on vienne le déranger.

— Vous m'en donnez votre parole d'honneur.

— Je vous la donne.

— Alors, c'est ou M. de Saintac ou ce Mulhar qui ont trahi le grenadier.

— Il faut savoir, monsieur, dit Sémillant, nous sommes trop intéressés à cela pour ne pas nous en occuper.

— Vous avez raison. J'interrogerai M. de Saintac.

— Ne vaudrait-il pas mieux, remarqua le bandit, s'informer de cela auprès de la police elle-même ?

— C'est que je ne connais personne.

— Tant pis, car lorsqu'on aurait su quel était le délateur, celui-ci aurait eu beau nier.

— Je verrai mes amis et nous prendrons une résolution.

— Et maintenant, demanda Hermine, qui avait gardé le silence pendant l'échange de ces propos aigres-doux entre Sémillant et Casterac, et maintenant, que va-t-on faire à ce pauvre grenadier ?

— Mais, madame, selon toute apparence, on va l'exécuter.

— Comment ! encore !

On ne put s'empêcher de sourire à cette naïve exclamation. Hermine, elle-même, ne réprima pas un petit accès de gaieté.

— C'est vrai, ajouta-t-elle, il semble que déjà ce malheureux ait subi le dernier supplice. Il serait bien plus humain de lui tenir compte de l'adresse avec laquelle il s'était sauvé...

— C'est-à-dire, interrompit Gontran, que la police, on

plutôt l'autorité militaire, aurait mieux fait de ne pas lui mettre la main dessus et de ne pas réveiller cette vieille histoire.



Ils restèrent cependant à causer longtemps, dans une douce intimité (page 382).

— Pourtant, s'il y a eu délation...

— Alors, il eût été bien plus habile de faire prévenir Jean-Marie qui se serait mis à l'abri et de punir le délateur, en lui prouvant qu'il s'était moqué de la justice.

— Nous en dissertons bien à notre aise, dit Hermine.

— Et Cadichonne, que peut-on lui faire ? demanda Marinette, en levant ses grands yeux sur Sémillant.

— Cadichonne ! mais elle sera probablement traduite en police correctionnelle, sous l'accusation d'avoir favorisé l'évasion de son amoureux.

— Qui est devenu son mari quelques heures après sa délivrance, dit Casterac.

— Oui, c'est vrai, je l'ai entendu dire.

— Alors, reprit Hermine, il ne sera pas exécuté tout de suite.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il sera probablement assigné comme complice dans le procès de sa femme.

— C'est vrai.

— Et cela peut durer plusieurs jours.

— En effet.

— Qui sait s'il ne pourra pas se sauver une seconde fois pendant ce temps-là ?

— Et puis, dit Marinette, il me paraît impossible qu'on ose traîner au supplice, après dix-huit mois, un homme dont la faute, en somme, était légère et qui avait bien gagné sa liberté.

— Vous avez raison ma fille. Le général ne pourra faire autrement que de solliciter la grâce du grenadier.

— L'obtiendra-t-il ?

En ce moment, M. de Saintac entra dans le salon où se tenaient les personnes dont nous venons de raconter la conversation.

Sémillant qui, depuis quelques minutes, dévorait des yeux Wandeshah, prit, en le voyant entrer, un air de tranquille indifférence.

Casterac, lui, qui avait sur Saintac des idées arrêtées, prit une physionomie des plus raides et garda le silence.

Bref, l'entrée du mari d'Hermine jeta dans la petite société ce qu'on est communément convenu d'appeler un froid.

Marinette devint très pâle. Ce détail n'échappa point à Sémillant, qui jeta au Sahile un regard exempt de ce sourire qui adoucissait tant sa physionomie.

Dans ce regard, il y avait bien des menaces.

— Comment vous trouvez-vous, ma chère ? demanda Saintac à Hermine.

— Je vais aussi bien que possible.

— Tant mieux. Messieurs, je suis votre serviteur.

Les jeunes gens s'inclinèrent.

Saintac ne dit rien à Wandeshah, sur laquelle il se contenta de jeter un coup d'œil plein de sombres flammes.

Le jeune bandit s'en aperçut et ne put réprimer un frémissement. La jeune fille, en effet, avait produit une très vive impression sur Sémillant.

Cette figure, d'une pâleur mate et un peu bronzée, ces grands yeux noirs, dans lesquels on voyait pour ainsi dire son âme, cette merveilleuse chevelure de cheveux cendrés avec des teintes chaudes, tout cela avait séduit le drôle, qui se sentait envahi par un sentiment dont il n'avait jamais, jusqu'à ce jour, ressenti les atteintes.

— Est-il vrai, demanda Saintac à brûle-pourpoint, que le fameux grenadier Jean-Marie ait été trouvé et arrêté ?

— Très vrai, répondit Sémillant.

— Ah ! fit le Sahile avec un sourire, voilà un gaillard qui n'a pas de chance. Son affaire est claire.

— Pardon, monsieur de Saintac, dit Casterac, je voudrais vous adresser une question.

— Parlez. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit de ce grenadier ; lors de l'événement qui a mis le jeune David dans l'état pitoyable où il se trouve, nous avons trouvé le grenadier dans le souterrain.

— C'est vrai.

— Nous étions les seuls à savoir son secret.

— Les seuls ! Pourquoi ?

— Parce qu'il me l'a dit.

— Bref ?

— Bref, il a été dénoncé, et c'est pour vous comme pour nous, une question d'honneur de savoir qui a pu commettre cette infamie de livrer à la mort un homme qui était intéressant au plus haut degré.

— Je ne suis pas de votre avis, dit Saintac. Ce militaire, qui a mérité le dernier supplice, ne m'inspire pas le moindre intérêt. Qu'il vive ou qu'il meure, cela m'est bien égal.

— Votre réponse m'étonne.

— En quoi ?

— En ce que vous êtes plus qu'un autre soupçonnable, si je puis parler ainsi, d'avoir contribué au malheur qui le frappe.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais être plus clair. Dans un bal masqué, récemment, sa femme vous a dit devant témoins des choses qui vous étaient fort désagréables.

— Eh bien ?

— Eh bien ! on pourrait croire, et notez bien que je ne fais là qu'une supposition gratuite, on pourrait croire que vous avez voulu vous venger de cette femme en vendant son mari.

— Monsieur, ce soupçon !

— Je ne vous dis pas, monsieur, que je vous soupçonne, il faut bien me comprendre. Je dis que des gens malintentionnés pourraient vous soupçonner et que vous ne devez pas rester sous le coup d'une pareille accusation sans en faire justice.

— Mais comment ?

— En fournissant les preuves que vous n'avez pas mis la main à cette misérable besogne.

— Quelles preuves pourrais-je donner ? Vous en parlez bien à votre aise. Il me semble, à moi, qu'au contraire ce sont mes accusateurs qui devront baser leur dire sur des preuves. Qu'ils formulent une accusation et je me défendrai.

— Soit. Au reste, ce n'est pas moi qui vous accuse, dit Casterac.

— Pour en finir avec ce sujet, reprit Saintac, permettez-moi de m'étonner que vous ayez choisi le salon de Mme de Saintac... de Mme de Saintac encore malade, pour tenir de pareils propos.

Casterac qui sentait la colère lui monter aux dents et qui se rappelait ce qu'avait raconté Cadichonne touchant la tentative de meurtre dont elle avait été victime, Casterac se contint pourtant, et après avoir jeté à Hermine un regard des plus singuliers, il prit le parti de garder le silence.

— Ah ! pensa-t-il, si ce n'était pas pour cette chère femme qui, après tout, porte le nom de ce drôle.

Un silence assez embarrassant suivit cette explication.

Mais il fut interrompu, fort heureusement, par l'entrée assez brusque de Mulhar dans le salon.

Il fallait qu'il y eût quelque chose de grave pour que l'Hindou, après la défense formelle qui lui avait été faite, se permît d'entrer chez Hermine.

— Encore cet homme ! dit-elle en le voyant.

— Pardonnez-moi, madame, fit Mulhar en s'inclinant, pardonnez-moi d'enfreindre la consigne que vous m'avez donnée, mais il y a péril en la demeure.

— Que signifie ? demanda Saintac.

— Maître, ce sont des hommes de loi qui vous demandent.

— Des hommes de loi ?

— Oui.

— Faites-les entrer ici.

Mulhar obéit.

Trois hommes vêtus d'une façon quelque peu étriquée se présentèrent à la porte du salon où ils s'arrêtèrent.

Tous les trois mirent le chapeau à la main et l'un d'eux se déboutonnant laissa voir une écharpe.

— Lequel de vous, messieurs, demanda celui-ci, est M. de Saintac.

— C'est moi, monsieur.

— Veuillez me suivre, monsieur.

— Vous m'arrêtez ! s'écria le Sahile avec explosion.

Hermine s'était levée toute droite. Casterac, médiocrement étonné, attendait quelques mots de plus.

Quant à Sémillant, il n'était pas à son aise. Il connaissait assez Saintac pour savoir qu'il n'hésiterait pas à perdre le bandit si cela pouvait avoir une influence sur son propre salut.

Seule, Marinette eut dans le cœur comme un soulagement.

Le commissaire de police répondit :

— Non, monsieur, non, je ne vous arrête pas, la justice n'a pu croire à l'accusation qui a été formulée contre vous.

— Et quelle est cette accusation.

— Une femme prétend que vous avez voulu l'assassiner.

— Quelle folie ?

— Le juge d'instruction avant de prendre des mesures

contre votre liberté désire vous entendre et m'a chargé de venir vous prier de passer dans son cabinet.

— Alors, pourquoi cet appareil ? pourquoi ces deux hommes et cette écharpe solennelle ?

— J'ai mis mon écharpe, parce que vos domestiques m'ont fort mal reçu et que j'ai été forcé de décliner mes qualités.

— Mes domestiques ont eu tort, monsieur.

Le commissaire de police fit un pas en avant et dit en s'adressant à Hermine :

— Rassurez-vous, madame. C'est une simple formalité que M. de Saintac va remplir. Le magistrat qui l'attend est convaincu qu'il n'y a dans cette accusation qu'un moyen employé par la demoiselle Cadichonne pour gagner du temps.

— Ne parlez-vous pas de Mme de Capdeville, demanda Casterac.

— En effet, elle prend ce titre.

— Et elle en a le droit, car elle est mariée.

— A l'église, oui.

— Qu'importe, si elle est mariée ?

— La loi ne reconnaît pas cette union, dit le commissaire. D'ailleurs, je ne suis pas ici pour discuter ce fait, mais bien pour prier M. de Saintac de venir avec moi.

— Je vous suis, messieurs, Mulhar, fais atteler.

— Nous avons une voiture, dit le commissaire.

— Soit, monsieur.

Et Saintac, après avoir salué les hôtes de sa femme, marcha d'un pas ferme vers la porte. Arrivé là, il se tourna vers Casterac et lui dit :

— Vous aviez raison, monsieur, il ne faut jamais dédaigner une accusation d'où qu'elle parte.

Et il sortit.

— Que peut-il lui arriver ? demanda Hermine dès qu'il fut sorti.

— Oh ! rien, madame, dit Casterac.

— Eh ! ne voyez-vous pas, ajouta Sémillant, que c'est une invention de la grande Cadichonne, pour intéresser le public à son sort et, comme l'a dit le commissaire, pour gagner du temps.

Le juge d'instruction croit si peu aux dires de la femme du grenadier qu'il se contente de mander votre mari dans

son cabinet pour avoir avec lui une explication qui sera terminée dans un quart d'heure.

Hermine resta silencieuse.

— Avec votre permission, madame, je vais me retirer, ajouta le bandit et j'irai de ce pas aux abords du palais de justice pour attendre M. de Saintac.

Sémillant jeta un regard passionné sur Wandeshah qui leva les yeux sur lui à ce moment et qui rougit jusqu'aux cheveux.

— Tiens ! tiens ! pensa le bandit. Ce serait un singulier bonheur que de plaire à cette enfant qui sera pour moi la source d'une fortune inespérée.

Il salua Mme de Saintac, s'inclina devant Marinette avec le plus gracieux respect, et sortit.

— Maintenant que nous sommes seuls, dit Casterac.

— Seuls ! fit Hermine en regardant Marinette.

— Mademoiselle fait cause commune avec nous, reprit Gontran.

— Soit, parlez.

— Votre mari, j'en suis sûr, a trempé dans le crime qu'on lui impute.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— La Cadichonne nous a raconté cela bien avant qu'il ne fût question de trouver Jean-Marie dans le souterrain de Rouquey.

— Ah ?

— Que comptez-vous faire ? demanda encore Casterac.

— Votre question m'embarrasse beaucoup.

— Vous savez que cet homme ne s'appelle pas Saintac ?

— Vous me l'avez affirmé, toujours.

— Si c'est un criminel, et je crains qu'il n'en soit un, ne devriez-vous pas prendre les devants et demander la nullité du mariage ?

— Encore !

— Oui, encore, madame, parce que je pense qu'il vaut mieux, pour vous, rester dans cette singulière position de n'être ni fille, ni femme, ni veuve, plutôt que d'être la femme d'un homme flétri par les lois.

— Mais, sur quoi baserai-je ma demande ?

— Sur les propos tenus par Saintac lui-même, propos

que j'ai entendus et que je suis prêt à répéter devant les tribunaux.

— Mon cher ami, vous ne songez pas à une chose, c'est que je vais être ensuite dans la plus fausse des positions.

— Ne craignez pas cela.

— Que deviendrai-je ?

— Vous vous remarierez avec un honnête homme.

— Et qui voudra de moi, après un pareil scandale ?

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je sais des jeunes gens qui seront fiers de vous conduire à l'autel et de donner un nom à votre fils.

Marinette écoutait tout cela sans y comprendre un mot.

— Vous voyez, reprit Casterac, dans quelle position s'est placé Saintac. Rompez carrément et brusquement avec lui, sans quoi vous serez entraînée dans sa chute.

— Madame ! s'écria une femme de chambre en se précipitant dans le salon.

— Et qu'y a-t-il donc ? demanda Hermine très ennuyée d'être ainsi dérangée. Le feu est-il dans la maison, pour entrer ici comme une folle sans y avoir été appelée ?

— C'est que c'est si extraordinaire.

— Enfin, qu'est-ce ?

— On vient pour arrêter Mulhar !

— Eh bien ! laissez-le arrêter.

La camériste s'en retourna fort surprise.

— Vous le voyez, madame, tout tourne contre Saintac. Avec lui on y a mis des formes. Avec son Hindou on procède vigoureusement.

— Laissez-moi, le temps de réfléchir, au moins.

— Il faut alors réfléchir vite.

— Oh ! vous savez bien que la justice est boiteuse et qu'elle n'est jamais bien pressée.

— Mais c'est à vous à prendre l'initiative qui doit vous sauver.

— Ecoutez. Je suis encore convalescente. Il me faut au moins encore trois jours pour être tout à fait bien.

— C'est vrai.

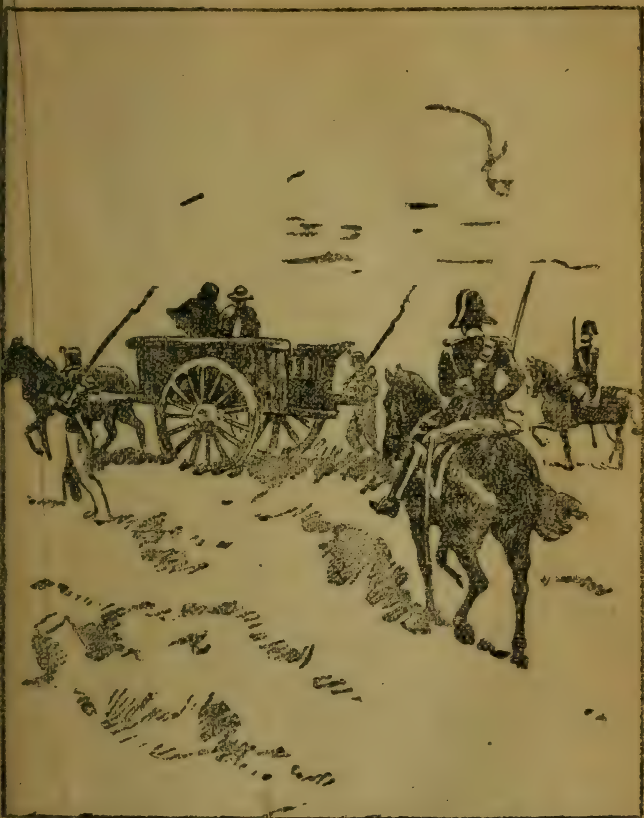
— Dans trois jours j'aurai pris un parti.

— C'est parfait.

— Et si je me décide à agir contre mon mari je me retirerai aussitôt chez ma mère, d'où partiront les accusations que vous soutiendrez.

— De toutes mes forces.

— Quant à vous, Marinette, je vous crois intéressée à ...us garder le secret.



...ette conversation avait lieu dans une espèce de charrette, sur laquelle on ramenait les deux prisonniers (p. 386).

— Oh ! ne craignez rien, madame.

— D'ailleurs, j'ai la plus entière confiance en vous.

Casterac, après ces paroles, prit congé d'Hermine et de

Marinette. S'il y avait eu quelque intérêt, il aurait rem-
qué que cette dernière était rêveuse.

Mais quoiqu'il eût sauvé la jeune fille des griffes
Mulhar ce n'était pas elle qui lui faisait éprouver un se-
timent quelconque.



IV

Pendant ce temps, Sémillant, très fiévreux, se promenait dans la rue du Hâ et attendait que Saintac sortît de chez le juge d'instruction.

— Pourvu, pensait-il, que ce monsieur ne se laisse pas mettre dedans ou enguirlander par les paroles mielleuses du juge.

« C'est qu'un fois parti à faire des aveux il ne s'arrêterait peut-être plus, et j'ai intérêt à ce qu'il ne soit pas bavard.

— Ah ! s'il ne devait compromettre que lui, cela me serait bien égal. Grâce à ses trois cent mille francs, je suis à mon aise et j'ai de quoi prétendre à de hautes destinées.

« Cette petite princesse indienne est vraiment adorable. Jamais je ne me suis senti troublé en présence d'un femme, comme lorsqu'elle a levé ses yeux sur moi. »

Ici, le bandit laissa échapper un ricanement.

— Eh ! quoi, reprit-il, je serais épris de cette enfant ! Sémillant amoureux ! ce serait nouveau et drôle.

« Est-ce que j'ai le droit et le temps d'être amoureux ?

« Et pourtant, ce serait un bonheur à nul autre comparable que celui qui ferait de cette petite fille ma femme, ma vraie femme.

Il réfléchit un instant.

— Le plan que j'avais ébauché l'autre jour devant Saintac n'était pas déjà si bête, dit-il à demi-voix.

« Et pourquoi ne le mettrais-je pas à exécution. Saintac est un homme perdu. Il n'a pas la tête organisée pour les grandes conceptions.

« Si je l'abandonnais, si, pendant qu'on fait donner à Wandeshah une éducation soignée, je me rendais à la cour de son père, si je lui disais tout ce que je sais !

« Il me semble que l'enfant m'a jeté un regard, dans lequel il y avait beaucoup d'étonnement et pas du tout de haine, au contraire peut-être.

« Allons, M. Sémillant, vous êtes un fat, ma parole d'honneur ! »

Comme il en était là de son monologue, il vit tout d'un coup sortir du palais de justice Saintac, qui marcha droit devant lui.

Le sahile, qui avait gardé son calme, ne se hâta pas de marcher à la rencontre de son complice, mais dès qu'il l'eut rejoint :

— Vous avez bien fait de venir m'attendre. J'ai beaucoup de choses à vous dire.

— Alors, causons.

— Oh ! pas dans la rue. Vous m'avez appris à être prudent et nous avons besoin de l'être plus que jamais.

Ils se dirigèrent vers un café où ils parvinrent à s'isoler dans un coin.

— Eh bien ! demanda Sémillant, que vous a dit le juge d'instruction ?

— Ce qu'il m'a dit, je l'avais prévu.

— Ah !

— Aussi y ai-je répondu victorieusement.

— Votre innocence est prouvée ?

— Si elle n'est prouvée, on ne peut pas davantage éta-

blir ma culpabilité. La femme Capdeville a eu beau m'accuser, je lui ai démontré qu'elle s'était trompée.

— Trompée.

— Oui. Si j'avais dit qu'elle m'accusait injustement, elle aurait pu produire le témoignage de Main-Hardye, de Casterac et des autres, à qui elle avait raconté son aventure, bien avant de soupçonner que son mari pût être arrêté.

— Enfin, tout est pour le mieux.

— Oui, et pourtant je ne suis pas tranquille.

— Que craignez-vous ?

— Tout. Il me semble que mes combinaisons s'écroulent autour de moi, que mes projets avortent ; que ma femme va me demander mon vrai nom. Je suis inquiet, j'ai des pressentiments.

— Seriez-vous superstitieux ?

— Non. Mais pourquoi a-t-on arrêté Mulhar ?

— Il est donc en prison ? demanda Sémillant, qui était parti quand on avait annoncé l'arrestation de l'Hindou chez Mme de Saintac.

— Oui, et de quoi peut-on l'accuser, sinon du même crime que moi ?

— En effet.

— Et puisque l'on me croit innocent, pourquoi ne le relâche-t-on pas aussi ?

— Ce n'est pas, je pense, pour me confier votre désespoir et vos terreurs chimériques, dit Sémillant, que vous m'avez conduit ici.

— Non, c'est pour vous dire qu'il faut agir vite.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Je veux quitter la France au plus tôt.

— Avec Wandeshah ?

— Oui. Il faut donc que tout ce que nous avons préparé soit exécuté.

— Vous voulez dire que je dois me préparer à jouer mon rôle dans la comédie de l'adultère que j'ai imaginée.

— Oui.

— Mais David n'est pas mort.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Si Mulhar sort de prison, ce ne sera pas long, je vous assure. Et puis, il ne faut pas vous imaginer que Mme de Saintac va vous

sauter au cou. Il faut lui donner le temps de s'habituer à l'idée saugrenue qu'elle pourrait vous aimer.

Sémillant gardait le silence.

— Ecoutez, dit-il enfin, je suis fort hésitant.

— Hésitant ! Pourquoi ?

— Parce que Mme de Saintac m'intéresse et que je recule devant l'idée de lui tendre ce piège infâme.

— Vous avez des scrupules ! s'écria Saintac étonné.

— Et pourquoi pas ?

— Monsieur de Samazan a des scrupules, voilà du nouveau.

— Et puis, je n'avais jamais rêvé qu'une modeste aisance, je l'ai, je suis plus que content.

— Il faudrait donc que je fisse ma besogne moi-même ?

— Oui, tenez, cela vaudrait infiniment mieux.

— Samazan, vous vous moquez de moi.

— Mais pas du tout. J'ai des projets ; moi aussi, je veux quitter la France et me mettre à l'abri des poursuites qui pourraient être exercées contre moi.

— Mais vous n'y pensez pas, mon cher.

— Si fait, j'y ai beaucoup pensé.

— Vous perdez cinq millions.

— Non, quatre millions sept cent mille francs seulement.

— Cinq millions ! Sémillant, reprit Saintac d'une voix contenue, mais avec l'accent du tentateur, ne savez-vous pas ce que c'est que cinq millions. Cela fait deux cent cinquante mille francs de rente. C'est-à-dire tous les plaisirs à votre portée, toutes les joies. Qui résiste à ce *Sésame, ouvre-toi* qui s'appelle l'argent. Personne et rien.

« Cinq millions, c'est-à-dire la puissance, la grandeur, la considération. Je vous croyais ambitieux ?

— Je l'étais.

— Et vous ne l'êtes plus ?

— Non.

— Vous êtes le premier homme qui refuse une pareille somme. Vous pourriez quitter la France avec cinq millions aussi bien qu'avec trois cent mille francs et aller vous installer quelque part où vous seriez le roi du pays. Avec votre esprit, votre intelligence, votre fortune, vous pourriez prétendre aux plus hautes destinées.

— J'y prétends bien, pensa Sémillant.

Saintac continua à parler, et peu à peu il se fit écouter du drôle. Celui-ci, en effet, n'aurait pas été l'incorrigible bandit que nous connaissons, s'il n'eût été vaincu par cet argument : cinq millions, c'est le plaisir sans fin et la puissance presque sans bornes pour un homme sans scrupules.

Quand le sahile eut fini de parler, Sémillant garda le silence.

— Voyons, décidez-vous, lui dit Saintac.

— C'est que...

— Attendez, dit le sahile en se levant brusquement.

— Qu'y a-t-il ?

Sans répondre, Saintac courut à la porte du café, l'ouvrit et s'élança dans la rue. Au bout d'un instant, il revenait avec Mulhar.

— On t'a donc lâché ?

— Oui.

— Après t'avoir interrogé ?

— Oui.

— Sur quoi ?

— Sur la tentative de meurtre.

— Et qu'as-tu répondu ?

— Ce que vous m'aviez dit l'autre jour.

— Ils t'ont cru ?

— Parbleu. Ils ont comparé mes réponses aux vôtres.

— Et comme elles concordaient...

— Ils m'ont dit : vous êtes libre. Mais c'est égal, maître, tout cela se gâte et si vous voulez me croire, vous agirez prudemment en terminant d'une façon ou d'une autre toutes vos affaires.

— C'est ce que je disais à Samazan. Mais tu ne sais pas une chose, M. de Samazan ne veut plus nous prêter son concours.

— Je n'ai pas dit cela.

— Pourtant...

— J'ai dit que j'hésitais.

— Eh bien ! n'hésitez plus et terminons tout en huit jours. Toi, Mulhar, tu te chargeras de David.

— C'est inutile, répondit l'Hindou.

— Pourquoi ? Est-ce que toi aussi tu aurais des remords ?

— Non, répliqua Mulhar en souriant.

— Alors, pourquoi est-ce inutile ?
— Parce que David est au plus mal.
— Qui te l'a dit ?
— Un de ses domestiques.
— Quand ?
— Ce matin même.
— Il y a donc eu des complications ?
— Non, mais le mal a suivi son cours. On pensait qu'il ne passerait pas la journée.
— Il faut savoir tout de suite ce qu'il en est, dit Saintac en se levant.
Il jeta sur la table une pièce de monnaie destinée à payer des consommations auxquelles on n'avait pas touché, et sortit suivi de Sémillant et de Mulhar.
Lorsqu'ils arrivèrent sur l'Intendance, ils croisèrent le docteur Brulatour qui s'en allait d'un air bourru.
— Voilà un heureux hasard ! pensa Saintac.
Et abordant le vieux et habile médecin :
— Docteur, lui dit-il, est-il vrai que le pauvre David soit plus malade ?
— Cela est si vrai qu'il vient de mourir.
— Il est mort ! s'écria le sabile en jouant la douleur.
Mais le père Brulatour se connaissait en désespoir.
— Oh ! dit-il brutalement, gardez pour d'autres, monsieur de Saintac, cette physionomie navrée. Vous héritez de cinquante millions et je vous connais assez pour savoir que vous êtes enchanté de la mort de mon client.
Saintac allait riposter.
Mais le docteur lui tourna le dos et s'en alla de son pas solennel, laissant flotter les pans de sa douillette puce au vent du soir.
— Eh bien ! demanda Sémillant qui s'était tenu à l'écart avec l'Hindou.
— Eh bien ! c'était vrai.
— David est très mal ?
— Mieux que ça.
— A l'agonie ?
— Mieux que ça.
— Il est donc mort ?
— Oui, monsieur de Samazan, et, vous le voyez, il n'y a plus qu'un seul obstacle qui vous sépare des cinq millions qui vous ont été promis.

Sémillant hésita une minute.

— Soit, dit-il enfin, je consens à me mêler de cette dernière affaire, mais que ce soit mené rondement, ou je vous abandonne.

— Ne craignez rien, cher ami, je suis aussi pressé que vous, dit Saintac.



V

A partir de ce jour, Sémillant fut des plus assidus auprès de Mme de Saintac.

Comme la jeune femme accueillait avec joie toutes les visites qui lui faisaient passer son temps agréablement et qui avaient, en outre, l'avantage de ne pas l'exposer à rester seule avec son mari, Samazan fut très bien accueilli et ses assiduités vues d'un bon œil.

Le drôle ne manquait pas d'une certaine gaieté.

Parfois même, il avait fait des saillies fort amusantes, et l'on ne s'ennuyait pas quand il était là.

De son côté, Saintac se montrait rarement. Il voulait laisser le champ libre à son associé.

Mais celui-ci en profitait d'une façon qui aurait été médiocrement agréable au sahile si celui-ci avait su ce qui se passait.

Le bandit ne négligeait, certes, pas une occasion de faire sa cour à Mme de Saintac, et en quelques circonstances il avait été assez osé pour que Casterac s'en aperçût.

Aussi, Gontran ne manquait-il pas une seule après-midi de venir, lui aussi, causer dans le salon d'Hermine.

Mais si ce dernier eût été plus clairvoyant, il eût bien vu autre chose.

Un jour que Sémillant avait accablé Mme de Saintac de compliments et qu'il avait lâché de ces mots à double entente qui font la joie des amoureux, Gontran ne put s'empêcher de laisser paraître sa mauvaise humeur.

— Ne trouvez-vous pas, madame, dit-il à Hermine quand Samazan fut parti, ne trouvez-vous pas que ce M. de Samazan le prend avec vous sur un ton de familiarité et de liberté qui choque.

— Mais non, mon cher Gontran.

— Moi qui ne suis pas intéressé à la chose, dit Casterac avec effort, je ne m'explique pas ses allures dégagées.

— Je crois que vous exagérez.

— Non, non, je vois bien ce que je vois.

— Est-ce que, par hasard, vous seriez jaloux ? demanda Hermine, moitié souriante, moitié sérieuse.

— Jaloux ! moi ! et à quel titre, juste Dieu ! s'écria Gontran.

— Mais au même titre que tous ces jaloux qui ne s'inquiètent généralement pas d'avoir une patente ou un droit à leur jalousie.

— Vous avez tort de plaisanter sur ce sujet.

— Eh ! mon ami, je plaisante parce qu'il y a une chose qui vous crève les yeux et que vous ne voyez pas.

— Laquelle ?

— C'est que M. de Samazan est vraiment amoureux.

— Quand je vous le disais.

— Mais pas de moi.

— Et de qui donc ?

— Combien y a-t-il de femmes dans ce salon ?

— Mais je n'en vois qu'une.

— Vous êtes impertinent pour une princesse qui vous doit tant.

— Marinette !

— La princesse Wandeshah, s'il vous plaît.

— Samazan l'aime ?

— Il en est fou.

— Vous m'étonnez extraordinairement.

— Mais, mon ami, il faut être aveugle pour ne pas s'apercevoir de cela. Et à ce propos, je voulais vous demander de vous informer de ce M. de Samazan.

— M'informer de quoi ?

— De sa famille, de ses antécédents, des mille choses qu'il faut savoir lorsqu'on veut marier une jeune fille à un jeune homme.

— Quoi ! vous songeriez.

— Pourquoi pas. Si M. de Samazan est bon gentilhomme, s'il a mené jusqu'à ce jour une conduite régulière. Bref, s'il est dans les conditions requises pour un futur époux.

— Mais n'avions-nous pas projeté de renvoyer la princesse à son père ?

— Si.

— Eh bien ! ce mariage...

— Ce mariage déléguera tous nos droits à M. de Samazan. Nous ne trouverons que difficilement un marin ou un voyageur qui consente à s'exposer aux dangers que comporte la mission que nous lui voudrions confier. Tandis que M. de Samazan, qui me paraît un personnage aventureux, pourra conduire sa femme à sa famille et lui rendre la splendeur à laquelle elle a droit.

— Tout cela est fort bien, mais Wandeshah !

— Eh bien ?

— Elle n'aime pas Samazan.

— Qui vous l'a dit ?

— Comment, vous croyez.

— Je ne crois pas, j'en suis presque sûre.

— Oh !

— Ne poussez pas de soupirs. C'est un fait certain. Et après tout, que trouvez-vous d'étonnant à cela ? M. de Samazan n'est pas trop mal tourné. Il a une grasse gaieté et un esprit assez vif.

— C'est vrai, vous avez raison.

— Que de fois, reprit Hermine, je les ai surpris échangeant des regards pleins de langueur.

— Ils en sont déjà là ?

— Oh ! n'allez pas croire que cette enfant, qui est charmante et qui est très vertueuse en même temps ait commis la moindre imprudence. Pas le moins du monde.

— Mais alors ?

— Et ne savez-vous pas que les yeux parlent souvent à l'insu de leurs propriétaires. Samazan, lui, sait ce qu'il fait. Mais elle, la pauvre enfant, est entraînée par son cœur et elle ne s'est peut-être pas aperçue du chemin qu'elle a fait dans le royaume du tendre.

— Tout cela est fort bien, mais ce ne sont que des probabilités.

— Il me semble enfin, ajouta Mme de Saintac, qu'aujourd'hui j'ai surpris entre eux un serrement de main.

— Vraiment !

— Oui. Vous savez comment cela se passe. Sous prétexte d'admirer la tapisserie, on tâte l'étoffe, les mains se rapprochent. Bref, on se les serre avec passion, silencieusement, délicieusement.

— Et vous avez vu cela ?

— J'en aurais douté si je ne m'étais aperçue que la pauvre Marinette est devenue rouge comme une cerise.

— Pauvre enfant !

— Rougeur qui, du reste, semble prouver qu'elle se trouvait à pareille fête pour la première fois.

— Enfin, vous ne voyez aucun inconvénient à les marier ?

— Aucun.

— Et vous pensez que si M. de Samazan est de temps à autre plus gracieux avec vous que ne le désireraient vos amis, c'est pour vous attendrir et gagner vos bonnes grâces pour le jour où il se déclarera ?

— Pas autre chose.

— Dieu le veuille, madame.

— De quel air lugubre vous me dites cela.

— Eh ! mon Dieu non, je ne suis pas lugubre, je suis inquiet.

— Pour qui ?

— Pour vous.

— Toujours donc, dit Hermine, qui malgré elle devenait sérieuse.

Depuis un instant, en effet, et malgré cette conversation si éloignée de tout sentiment tendre, il s'échangeait enre Hermine et Gontran comme un courant magnétique.

Elle se souvenait de ce qu'il lui avait dit, quelques jours auparavant, d'un amour sans espoir et dont l'objet ne pouvait être même nommé.

Elle faisait presque malgré elle une comparaison entre la nature loyale, ardente, généreuse de Gontran et le tempérament froid, calculateur, égoïste, hypocrite de son mari.

Et alors dans son cœur il y avait comme un soupir muet qui aurait pu figurer au chapitre des regrets.

Mais, d'autre part, elle était trop honnête femme pour s'abandonner même une minute à ses coupables pensées, et elle chassa bien loin d'elle ce sentiment qui se faisait jour pour la première fois.

Quant à Gontran, il n'osait pas s'avouer à lui-même quels étaient ses désirs, quelles étaient ses espérances.

Ils restèrent cependant à causer longtemps dans une douce intimité.

Le jour tombait lentement, et, dans cette demi-obscurité, leurs voix étaient devenues plus graves, leurs paroles plus languissantes.

Il ne fut pas un seul moment question d'amour entre eux, mais quelqu'un qui les eût observés n'eût pas eu de peine à deviner ce qui se passait au fond de leur âme et combien de passion tumultueuse se cachait sous la banalité apparente de leur conversation.

Pour leur malheur, du reste, quelqu'un les épia et ne fut pas médiocrement enchanté de la découverte qu'il venait de faire.

Ce quelqu'un n'était autre que l'odieux Mulhar.

On peut se faire une idée de l'ardeur avec laquelle il se mit à la recherche de Saintac pour lui faire part de ce qu'il avait deviné.

Mais le sabile était sorti.

En revanche, Mulhar eut la chance de se trouver nez à nez dans le vestibule avec Samazan, qui avait été invité à dîner chez Mme de Saintac.

— Je voudrais vous dire un mot, murmura-t-il.

— Eh bien, attends, dit Sémillant sur le même ton.

Et, à haute voix, il lui demanda un renseignement tel que Mulhar lui dit :

— Si monsieur veut me suivre, je le conduirai dans la chambre de M. de Saintac, où monsieur trouvera ce qu'il désire.

— Soit, dit Samazan.

Quand ils furent dans la chambre du maître de la maison, Mulhar, parlant toujours à voix basse, par surcroît de précaution, dit à Sémillant :

— Il y a du nouveau.

— Quoi donc ?

— Vous connaissez M. de Castérac ?

— Parfaitement.

— Il est amoureux de madame.

— Allons donc !

— J'en suis sûr.

— Mais comment as-tu appris cela ?

— Ce soir, en passant devant le salon, il faisait déjà nuit. M. de Casterac et madame étaient sans lumière. Ils causaient.

— Eh bien ?

— J'ai entendu quelques mots.

— D'amour ?

— Non, mais à la façon dont ils se parlaient, il ne faut pas être un grand clerc pour deviner que ces deux personnes s'aiment.

— Sapristi, Mulhar, que tu as été bête dans ta fidélité à ton maître, dit Sémillant.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es dix fois plus intelligent que lui et que, si tu étais resté dans ton pays, où tu aurais pu utiliser tes facultés, tu serais devenu un grand homme indien.

Mulhar ne répondit rien.

D'ailleurs, presque au même intant, Saintac arriva dans sa chambre, où il ne fut pas peu surpris de trouver Mulhar et Sémillant.

Il fronça même le sourcil et dit :

— Je n'aime pas les conciliabules tenus ici.

— Pourquoi ?

— Si quelqu'un entendait le quart de ce que vous dites, tout serait perdu.

— Ne craignez rien, sahile, nous n'avons rien dit q
puisse compromettre quelqu'un ou quelque chose.

— Ce que vous aviez à vous raconter était donc bi
important ?

— Mais assez, comme vous allez pouvoir en juger.

— Parlez vite, car on va se mettre à table, et il ne fa
pas faire attendre M. de Casterac, dont le regard inquis
teur vous surveille, Sémillant, autant que moi.

— C'est précisément de M. de Casterac qu'il s'agit.

— Ah !

— Oui, nous avons fait une grande découverte.

— Laquelle ?

— Le sire Gontran aime Mme de Saintac.

— Lui ! s'écria le sahile avec une sorte de rugissemen

— Oui, lui.

— Alors, malheur à l'un de nous.

— Allons, bon ! vous revoilà jaloux d'une femme qu
vous n'avez jamais aimée. Soyez donc un homme et songe
à utiliser cette situation inespérée, dit Sémillant.

— Qu'entendez-vous par là ?

— J'entends que la besogne va devenir une chose ex
trêmement facile.

— Comment ?

— Jusqu'ici, à ce qu'il y a lieu de croire, les deux amou
reux ne se sont rien dit qui puisse être blâmé par le plu
sévère des censeurs.

Mais, un de ces soirs, il faudra bien que leur cœur parle
Je m'arrangerai de façon à les laisser seuls chaque jour
et vous, vous veillerez.

— C'est, ma foi, une excellente idée.

— Qu'une seule fois M. de Casterac s'oublie jusqu'
tomber aux genoux de votre femme, et en voilà assez pou
que vous puissiez dénouer la situation à l'aide de votr
pistolet.

Et puis, se disait Sémillant en aparté, j'aime mieux ça
M. de Saintac n'aurait qu'à se tromper, volontairement, e
à me tuer roide, sous prétexte de tuer sa femme, ce serai
une manière fort adroite de me payer mes cinq millions

— Vous êtes un homme précieux, Samazan, dit Saintac
qui n'était peut-être pas fâché de se venger de Casterac

Ces paroles échangées, on se rendit au salon. Aussitôt que Saintac et Samazan y furent entrés, le valet de chambre annonça :



Et il alla se planter contre le poteau (page 404).

— Madame est servie.

Puis, l'on se mit à table, et Saintac fut tout le temps du dîner d'une gaîté folle. Jamais on ne l'avait vu comme cela.

Jugez donc : sa femme allait être mise le lendemain en possession des biens de David et lui-même comptait hériter de sa femme avant huit jours.

Il y avait pourtant une ombre à ce tableau. Il s'indignait, malgré lui, à l'idée de payer cinq millions à Sémillant. Mais ces mouvements d'avarice n'avaient que peu de durée et il reprenait tôt sa gaîté.

Pendant que ces événements se passaient et que d'autres plus graves, comme on vient de le voir, se préparaient, Jean-Marie et Cadichonne étaient en prison.

Ainsi que l'avait dit Casterac, le sort du grenadier était décidé et il n'y avait pas à y revenir. Mais on faisait un procès à sa femme et l'on avait retardé l'exécution de Capdeville pour qu'il fût jugé comme complice, formalité un peu puérile mais nécessaire.

Jean-Marie, lui, était à bout de forces.

Il ne cherchait plus à lutter.

Lorsqu'on l'avait arrêté, il était tombé dans un état de prostration indicible.

Sa femme avait essayé, mais en vain, de le remonter.

— Sois homme, du courage, lui avait-elle dit.

— Ma foi non, avait-il répondu, je n'en ai plus.

— Un dernier effort.

— Je suis vaincu, ma pauvre Cadichonne, je me rends.

— Qui sait si tu ne te sauveras pas encore ?

— Peu m'importe. C'est trop de désespoir. J'ai lutté pendant deux ans. J'ai couru les plus grands dangers, j'ai supporté une captivité cruelle. Et il faut maintenant recommencer à défendre ma vie. Elle n'en vaut pas la peine.

— Ne parle pas ainsi.

— Et comment veux-tu que je parle ?

— Souviens-toi de ce que j'ai tenté, de ce que j'ai réussi, et dis-toi bien que rien n'est impossible.

Jean-Marie se tut. Il n'avait plus d'espérance.

Cette conversation avait lieu dans une espèce de charrette sur laquelle on ramenait les deux prisonniers à Bordeaux.

Quand ce véhicule arriva au fort du Hâ, il fallut se séparer. Jean-Marie embrassa tendrement sa femme, et ils ne se revirent plus que devant le juge d'instruction.

Cadichonne était une femme trop énergique pour s'abandonner au désespoir.

Elle voulut lutter jusqu'au bout et, avec cet instinct de la justice qu'ont les âmes nobles, elle sut faire surgir de tous côtés des témoins favorables.

Elle fit assigner principalement le curé de Bègles et celui du nouveau Soulac.

Quand le vénérable pasteur qui avait consacré le mariage religieux de Cadichonne et de Jean-Marie se présenta devant le magistrat avec sa couronne de cheveux blancs, il fit une vive impression sur le jeune juge.

Les vertus qu'il avait pratiquées, sa réputation de sainteté, tout, jusqu'à sa modestie, donnait un poids considérable à ses paroles. Il demanda comment on n'avait pas craint de ressusciter une si vieille affaire et parla de clémence en des termes tels que ceux qui l'entendirent fondirent en larmes.

Mais il était trop tard pour reculer.

On avait fait la sottise d'arrêter Jean-Marie, il fallait aller jusqu'au bout.

Le curé de Soulac obtint de Jean-Marie qu'il signât un nouveau recours en grâce, le premier ayant été rejeté dans des circonstances tout à fait différentes.

Puis, le brave homme partit pour Paris.

— Tant que la réponse à ce placet ne sera pas revenue à Bordeaux avec moi, se disait-il, Jean-Marie vivra et espérera.

Enfin, Cadichonne n'avait même pas renoncé à punir Saintac des infamies qu'il avait commises.

Chaque fois qu'elle comparaissait devant le juge d'instruction, elle l'accusait, non seulement d'avoir voulu l'assassiner, elle, la Cadichonne, mais encore d'avoir contribué volontairement à l'accident du jeune David et d'avoir traité sa femme avec la dernière violence.

A force d'insister, elle avait fini par ébranler le juge qui, on l'a vu, fit venir Saintac.

Le sabile fut confronté avec Cadichonne. Il sortit triomphant de cette épreuve.

Le surlendemain, elle revint à la charge.

— Vous voyez bien, dit alors le jeune magistrat, vos accusations n'ont pas le sens commun.

— Et moi je soutiens que cet homme ment.

— Pourtant...

— Faites venir M. de Main-Hardye, M. de Casterac, M. de Budos, M. Malbessan.

— Pourquoi faire ?

— Pour leur demander si je ne leur ai pas parlé de cette tentative d'assassinat avant qu'il fût question d'arrêter mon mari.

— A vous entendre, il faudrait que j'interrogeasse toute la ville.

— Eh ! monsieur, cela serait peu de chose si au bout de vos peines il y avait la vie d'un innocent !

Cadichonne prononça cette phrase avec une incomparable majesté.

Le juge d'instruction fut frappé par ces paroles. Cependant, il subissait, comme bien d'autres l'auraient subie à sa place, l'influence de la position de Saintac.

— Mais quel intérêt, reprit-il, aurait eu M. de Saintac ?

— La satisfaction de sa vengeance.

— Oh ! ma chère, un homme bien élevé ne commet pas un crime pour satisfaire une rancune.

— Mon Dieu ! s'écria alors la Cadichonne, je ne trouverai donc rien qui puisse vous convaincre !

— Mais pourquoi tenez-vous tant à faire condamner M. de Saintac ?

— C'est que si l'on fait grâce à ce noble...

— Eh bien ?

— On sera bien forcé de faire grâce à mon mari.

— Pas trop mal raisonné.

— Ah ! tenez ! s'écria Cadichonne comme si elle eût été frappée par un trait de lumière, il y a moyen de savoir la vérité, d'avoir la preuve que M. de Saintac est le dernier des misérables.

— Lequel ?

— Vous avez entendu parler du brigand En-Dus ?

— Parbleu.

— Si je vous le livrais ?

— Vous savez où il est ?

— Je le sais.

A cette réponse, le juge eut un éblouissement. Mettre la main sur ce bandit redouté, que ses chefs cherchaient en vain depuis si longtemps, c'était un coup de maître qui le désignerait à l'attention du ministre et qui lui promettait les plus hautes destinées.

— Et vous me diriez... ?
— Je vous le dirai, à une condition.
— Des conditions ! fit le jeune magistrat d'un air scandalisé, de vous à moi... !
— Eh ! laissez donc, dit Cadichonne, je vous fais votre avenir avec quelques mots et vous le marchandez ?
Décidément, cette femme était plus forte que lui. Il sembla réfléchir un moment, prit un air extrêmement bienveillant et dit :
— Voyons cette condition.
— Si je vous dis où vous trouverez En-dus, vous vous engagerez sur votre parole d'honneur à déclarer à vos chefs, à tout le monde et à En-dus lui-même que vous devez cette révélation à M. de Saintac.
— Mais on ne me croira pas.
— Pourquoi ?
— Parce que M. de Saintac ignore le lieu de la retraite du bandit.
— Il l'ignore si peu que MM. de Budos, de Casterac et les autres l'ont vu dans le souterrain, le jour de l'attentat contre David, et il causait avec En-dus.
— Vraiment ?
— Du reste, vous devez vous souvenir du bal masqué où la bande du Cul-de-jatte fit cette rafle de montres, de bourses et de foulards dont on a parlé si longtemps.
— Oui.
— Eh bien, ce fut pour venir causer avec M. de Saintac qu'En-dus, déguisé en prince de Montcrabeau, vint au bal dans le brillant cortège que vous savez.
— Savez-vous que la précision de vos réponses... Mais dites-moi où est En-dus.
— Engagez-vous d'abord à lui dire que c'est M. de Saintac qui le livre.
— Je vous le promets.
— Sur votre parole d'honneur.
— Sur ma parole d'honneur.
Cadichonne entra alors dans les explications nécessaires pour qu'on trouvât le chef des bandits.
Le juge avait pris des notes lui-même.
Quand la jeune femme eut fini.
— Maintenant, voulez-vous me dire ce que vous attendez de cette arrestation ?

— Je crois qu'Endus sera furieux.

— Moi aussi.

— Il voudra savoir qui l'a livré.

— Naturellement.

— Vous lui ferez dire que c'est M. de Saintac.

Si Cadichonne avait su que Sémillant s'était glissé dans le monde et y faisait son chemin, elle aurait ajouté au nom de Saintac celui de Samazan, mais elle ignorait totalement la transformation du jeune bandit.

— Et ensuite ? demanda le juge.

— Ensuite, c'est bien simple.

— Voyons.

— Quand En-dus apprendra qu'il a été trahi par cet homme il entrera dans une violente colère.

— Vraisemblablement.

— Et il jugera que si M. de Saintac a parlé, il pourra parler lui-même, et alors je crois que vous en apprendrez de belles.

— Sur M. de Saintac ?

— Lui-même.

— Avec les preuves à l'appui ?

— Avec les preuves, dit Cadichonne hardiment.

— Ah ! si vous me trompez, vous vous exposez à des punitions bien sévères.

— Je ne le crains pas.

— Très bien, votre interrogatoire est fini pour aujourd'hui.

La pauvre Cadichonne se retira et revint en prison, un peu plus confiante néanmoins dans l'issue de son procès et dans l'avenir qu'elle ne l'était le matin.

Et pourtant, ce que son amour conjugal et son énergie naturelle lui avaient suggéré allait se retourner contre elle-même.

Saintac, le jour où il avait été mandé chez le juge d'instruction, avait eu trop peur pour ne pas essayer de se mettre à l'abri, pour l'avenir, de semblable aventure.

Aussi, dès le lendemain, s'était-il informé de l'adresse du greffier du juge d'instruction et lui avait-il fait une visite.

Nous n'avons pas besoin de peindre la surprise du greffier en voyant entrer M. de Saintac dans son modeste logis.

Ce dernier n'hésita pas à entamer la conversation sur le sujet qui l'amenait.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez vu hier que, sur les dénonciations de la femme de ce soldat, j'ai été conduit devant le magistrat insrtucteur ?

— Oui, monsieur.

— On m'a même fait l'injure de me forcer à me défendre contre des accusations imbéciles.

— Mais vous les avez réduites à néant.

— C'est déjà trop qu'un magistrat ait pu accueillir une pareille dénonciation.

— C'était son devoir.

— Soit, mais...

— Pardon, monsieur, interrompit le greffier, seriez-vous assez bon pour me dire ce que vous attendez de moi, car je vais être forcé de sortir pour me rendre au Palais.

— Voici, monsieur. Hier, j'ai été tellement ému en comparaissant devant le juge, qu'un magistrat plus sévère aurait pu me croire coupable. Je sais que j'ai des ennemis et qu'ils peuvent tenter encore contre moi les plus cruelles machinations.

— Eh bien ?

— Eh bien, je ne voudrais pas être pris au dépourvu par leurs calomnies.

— Bref ?

— Bref, si quelqu'un disait contre moi quelque nouvelle infamie, je vous serais bien reconnaissant de me le faire savoir.

— Mais, monsieur, s'écria le greffier, vous me proposez tout simplement de trahir des secrets que je me suis engagé à garder par serment.

— Croyez bien, répondit Saintac, que je saurai reconnaître.

— Mais c'est une tentative de corruption.

Saintac vit qu'il fallait frapper un grand coup ou voir sa démarche tourner contre lui.

— Permettez-moi, dit-il, de vous offrir ces vingt-cinq mille francs.

— Vingt-cinq mille francs, dit le greffier en avançant d'un pas et en tendant machinalement la main pour les prendre.

Le pauvre diable gagnait quinze cents francs par an ;

on lui offrait douze cents francs de rente. Il fut vaincu.

Ce ne fut pourtant pas sans un rude combat intérieur, mais enfin il finit par dire :

— Ne craignez rien, monsieur, vous serez tenu au courant de tout.

Et sans oser regarder celui qui venait de le corrompre, il prit son chapeau et dit :

— Il faut que j'aille au Palais.

Puis, tout effaré, il s'échappa, sans même songer à fermer sa porte, laissant Saintac tout stupéfait à la vue d'un homme qui était si épouvanté de s'être vendu.

Le sahile ne put retenir un sourire de dédain et s'en alla à son tour.

Ce fut le lendemain que Cadichonne, pour sauver son mari, pour se sauver elle-même, révéla au juge d'instruction la cachette d'En-dus, et quelques heures après, Saintac était averti du nouveau danger qui le menaçait.

— C'est très bien, dit le mari d'Hermine au greffier ; quand pensez-vous que la police soit envoyée pour s'emparer du bandit.

— Mais, demain matin.

— A quelle heure.

— Au petit jour.

— Je vous remercie.

— Il n'y a pas de quoi, répondit le malheureux, avec un accent indicible.

— Continuez à me servir, reprit le sahile et je saurai encore reconnaître vos bons soins.

L'homme ne répondit pas. Il s'en alla silencieux.

Quant à Saintac, il alla louer un cheval, partit en toute hâte pour Beaurech, y arriva à la nuit close et se rendit aussitôt dans le souterrain.

Dès qu'il fut dans les parages où il soupçonnait qu'En-dus devait se trouver, il l'appela de toutes ses forces.

Le Cul-de-jatte ne tarda pas à répondre.

— Mon garçon, lui dit Saintac, il faut déguerpir d'ici.

— Pourquoi ?

— Mais parce que vous n'y êtes plus en sûreté.

— Oh ! fit le bandit d'un air de doute.

— Vous avez été livré.

— Bah ! par qui ?

— Par Cadichonne.

— Par Cadichonne, c'est impossible.
— C'est pourtant vrai.
— Ne serait-ce pas plutôt par vous ?



Un grand cri répondit à sa détonation (page 407).

— Si je vous avais livré, me serais-je dérangé pour venir vous avertir ?
— C'est vrai.

— Et puis n'ai-je pas tout intérêt à ce que vous ne tombiez jamais dans les mains de la justice ?

— C'est encore possible.

— Alors, vous allez fuir ?

— Ma foi, non.

— Vraiment ?

— C'est comme je vous le dis.

— Mais pourquoi ?

— Parce que la police aura beau faire, elle ne me trouvera pas.

— Vous vous vantez.

— Non, non. Il y a ici vingt cachettes où personne au monde ne pourra me dénicher.

— Vous allez donc attendre les agents.

— Très tranquillement.

— A votre aise, vous êtes averti.

— Si je sortais d'ici je ne tarderais pas à être pris au premier piège venu, tandis que les agents pourront fouiller les souterrains pendant un mois sans me trouver.

— Vous en êtes sûr.

— Absolument.

— C'est que j'ai un grand intérêt à ce qu'on ne s'empare pas de vous.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que si je croyais qu'on pût vous prendre j'aimerais mieux...

Saintac s'arrêta.

— Vous aimeriez mieux vous débarrasser de moi tout de suite ?

— Vous êtes très intelligent, En-dus.

— Eh bien, essayez, dit le bandit en disparaissant tout à coup.

Saintac fut un peu interloqué par cette retraite subite.

— Où êtes-vous, En-dus ?

— Ici, répondit la voix du brigand qui se tenait à distance et hors de vue dans l'obscurité.

— Ne voyez-vous pas que j'ai voulu plaisanter.

— Possible, mais si vous faites un pas vers moi, vous êtes mort. Je vous vois très bien et vous ne savez pas où je suis.

Saintac n'insista pas et, comme au fond il était persuadé

qu'En-dus ne se laisserait pas prendre par la police, au moins autant que possible, il tourna le dos et dit :

— Pour vous prouver que je vous crois, je m'en vais, En-dus.

— Et vous faites bien.

Trois jours après, le sahile, Mulhar et Sémillant se réunirent pour s'entendre sur ce qui leur restait à faire.

— Le moment approche, dit Samazan.

— Est-ce que Casterac a fait l'aveu de son amour.

— Je crois que oui, dit le bandit.

— C'est bien.

— Il ne s'agit plus que de profiter du moment favorable.

— Je n'y manquerai pas, dit Saintac.

— Chaque soir, je les laisse seuls dans le salon et ils doivent échanger de bien tendres propos.

Ce que Sémillant se gardait bien de dire, c'est qu'il était, lui, éperdument épris de Marinette.

Profitant de la latitude que lui laissait Hermine, car Mme de Saintac croyait à la pureté des sentiments de celui qui passait à ses yeux pour un gentilhomme, Sémillant avait fait du chemin dans le cœur de Wandeshah.

La pauvre jeune fille, séduite par la tournure du bandit, par son sourire gracieux et par ses allures bon enfant, s'était abandonnée tout entière à ce sentiment si nouveau pour elle.

De même que Sémillant, elle avait recherché les occasions de se trouver seule avec lui. Quand elle passait dans un corridor et qu'elle avait la joie de le rencontrer, elle se laissait presser doucement la main.

Parfois même, le drôle fut plus audacieux et il essaya de cueillir un baiser. Ce ne fut que bien faiblement qu'elle résista.

Puis, la première fois que, par un hasard imprévu, ils restèrent en tête-à-tête, Sémillant lui parla mariage, lui offrit sa main, et cela dans les termes les plus respectueux.

Au reste, il était sincère le misérable.

Wandeshah, qui n'avait rien rêvé de pareil et qui était d'une innocence parfaite, ne se scandalisa pas de ce projet. Elle sentait bien qu'elle aurait dû parler de son amour à Hermine, mais elle était si heureuse qu'elle craignait de perdre une partie de son bonheur en le confiant à qui que ce soit.

Bref, le bandit était totalement maître du cœur de sa victime, lorsque le moment de la catastrophe finale arriva.

— Comme j'aurai roulé ce grand seigneur, pensait-il. Quand il aura tué sa femme, il sera arrêté, car il faut que la justice ait son tour. Le jury l'acquittera, mais il restera en prison jusqu'aux assises, et pendant ce temps-là je partirai pour l'Inde avec la femme qu'il adore. C'est charmant.

Dès le lendemain, il s'aboucha de nouveau avec Saintac et lui dit :

— L'heure va sonner.

— Oui.

— Ce sera pour ce soir ou pour demain.

— Peut-être. Il m'est venu une idée.

— Laquelle ?

— Nous sommes au printemps. Si je proposais à ma femme et à Casterac, ainsi qu'à vous d'aller passer quelques jours à ma campagne de Bassens.

— Pourquoi faire ?

— Ils y auront les coudées plus franches. Ils seraient moins sous les yeux des domestiques, dit Saintac.

— Peut-être.

— Et ils se livreront plus naturellement.

— C'est la première idée heureuse que vous avez eue. Mais avant de partir pour cette dernière expédition, je veux vous demander quelque chose.

— Quoi donc ?

— L'exécution de votre promesse. Faites-moi pour quatre millions sept cent mille francs de billets.

— Oh ! oh ! vous êtes bien pressé.

— Ecoutez, David est mort. Je vous ai suggéré les moyens d'en finir avec votre femme, il faut vous exécuter.

— Mais !...

— Si vous hésitez, je vais tout dire à Castérac.

A cette menace, Saintac se rendit. Du reste, la fortune de David était encore plus considérable qu'on ne l'avait supposé et cette perte de cinq millions n'amoindrissait pas le moins du monde la somme sur laquelle Saintac avait compté.

Il fit donc séance tenante quarante-sept lettres de change de cent mille francs chacune et les donna à Sémillant qui les mit aussitôt en sûreté.

Le soir, Castérac, Sémillant, Main-Hardye étaient dans le salon lorsque Saintac dit à sa femme :

— Ne pensez-vous pas, ma chère amie, maintenant que vous voilà à peu près bien, que quelques jours de campagne achèveraient votre convalescence ?

— Mais... fit Hermine, assez étonnée de la bonne grâce avec laquelle son mari s'inquiétait de sa santé.

— Nous sommes en plein printemps, il fait déjà un temps magnifique, nous pourrions aller passer une quinzaine sur notre domaine de Bassens.

— Comme vous voudrez, mon ami, dit Hermine.

— Messieurs, si vous n'avez rien de mieux à faire ? reprit Saintac.

Les jeunes gens firent un geste poli.

— Vous serez de la partie. Je ne veux pas que ma femme se sépare de la petite cour de fidèles qui l'aident à passer le temps. Monsieur de Castérac, nous comptons sur vous.

— Vous êtes bien aimable, répondit Gontran.

— Et sur vous, monsieur de Samazan.

— Oh ! moi, j'accepte sans hésiter, dit Sémillant. Après tout je suis un paysan et j'ai la nostalgie des arbres.

— Monsieur de Main-Hardye nous fera-t-il aussi l'honneur ?...

— Mon Dieu, monsieur, vous êtes bien bon.

— Et vous acceptez ?

— J'irai vous voir souvent et vous demander à dîner.

— Fort bien.

Quand nous serons installés, ma chère Hermine, vous ferez venir votre charmante sœur et son mari. Si Mlle Marinette veut vous accompagner, ajouta Saintac, elle est libre.

Wandeshah rougit et eut l'air de consulter Mme de Saintac, mais au fond elle ne désirait que d'être invitée depuis que Sémillant avait si carrément promis d'y aller.

— Vous viendrez avec nous, mon enfant, dit Hermine.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit la jeune fille avec un sourire de joie qui la rendit si belle que Saintac eut un éclair de concupiscence dans les yeux.

— Et pour ne pas laisser au mauvais temps le loisir de nous jouer quelque vilain tour, nous partirons demain,

dit Saintac, à moins que quelqu'un y voie un inconvénient.

Tout le monde fut du même avis, et le départ fut fixé au lendemain.

Vingt-quatre heures après, tous ceux qui jouent un rôle dans le terrible dénoûment de cette histoire étaient installés à Bassens.



VI

Huit jours entiers s'écoulèrent pendant lesquels aucun événement saillant ne se produisit.

Saintac, avec une patience de tigre, guettait le moment favorable pour accomplir son funeste dessein.

Mais il ne pouvait, sous aucun prétexte, le mettre à exécution, car la conduite de Castérac et de sa femme était des plus correctes.

Un lundi soir Main-Hardye vint, selon sa promesse, dîner à Bassens.

La conduite de Saintac envers sa femme, ses attentions, tout ce qu'il faisait pour lui plaire, au moins en apparence, avaient écarté les fâcheux soupçons sous le poids desquels le sahile avait failli succomber.

Aussi la plupart des jeunes gens étaient-ils revenus à des sentiments presque bienveillants envers lui. C'est ce qui explique la présence de Tancrède et celle de Castérac qui n'avaient, jusqu'ici, que très peu assidûment fréquenté sa maison.

Lorsque Main-Hardye arriva tout le monde s'avança vers lui et on lui demanda selon l'usage :

— Quoi de nouveau ?

— Que se passe-t-il donc à Bordeaux ?

Et cætera, et cætera.

— Mesdames et messieurs, dit Tancrède, j'ai dans mon sac une histoire terrible et touchante à vous raconter.

— Ah ! firent tous les auditeurs avec un mouvement d'aise.

— Nous vous écoutons.

— Eh ! non, pas maintenant, dit Tancrède, je vous réserve cela pour le dîner.

— A propos, dit Saintac, n'est-ce pas aujourd'hui qu'on devait exécuter le grenadier Jean-Marie ?

— En effet, dit Sémillant.

— Oui, appuya Tancrède, et c'est l'histoire de cette exécution que je vous réserve.

— Dans ce cas, mon cher Tancrède, dit Hermine, vous garderez votre récit pour ces messieurs. Nous ne sommes pas friandes, nous, d'entendre raconter de pareilles horreurs.

— C'est horrible, reprit Tancrède en regardant Saintac, mais je vous assure que c'est très intéressant. Du reste, si vous ne voulez pas entendre, vous n'écouterez pas.

On se mit à table.

Quand on eut mangé le potage et calmé les impatiences de l'appétit, grâce aux premiers plats, Tancrède prit la parole.

— Voici l'histoire de l'exécution du grenadier Capdeville, dit-il.

— Main-Hardye parle de ce supplice bien gaiement, pensa Saintac, je n'aime pas ça.

— Mesdames et messieurs, reprit Main-Hardye, aujourd'hui à midi précis, toute la garnison a été mise sur pied pour accompagner le pauvre Jean-Marie au jardin public où l'exécution devait avoir lieu.

— Il me semble que l'on s'est bien pressé, dit Castérac.

— Comment ?

— Jean-Marie avait formé un recours en grâce que le curé de Soulac avait emporté à Paris.

— C'est vrai.

— Eh bien, la réponse à ce pourvoi était-elle donc arrivée ?

— Oui, hier soir, par le télégraphe.

— Et le roi l'avait repoussé ?

— Oui.

— Alors on était bien pressé d'en finir pour s'être servi du télégraphe en pareille circonstance.

— Enfin, continuez, dit Saintac à Tancrède.

— Donc on se souvenait de l'audace avec laquelle les bouchers avaient jadis enlevé le condamné et l'on avait pris toutes les précautions nécessaires pour que pareil fait ne se renouvelât pas.

— Naturellement, fit Saintac.

— Le cortège, comme la première fois, passa par la place Dauphine, le cours de l'Intendance, la place de la Comédie.

— Nous connaissons le chemin, abrégez.

— La foule, qui était au moins aussi considérable que la première fois, était morne et désolée. Dans les yeux de presque tous les assistants, il y avait des larmes.

Jean-Marie, lui, était ferme et dédaigneux comme il y a dix-huit mois, Il s'avançait avec un sourire hautain. On aurait dit qu'il se trouvait plus grand que les événements. Je ne sais pas comment les anciens marchaient à la mort, mais à coup sûr, ils ne devaient pas y aller d'un air plus crâne.

Quand le peloton qui escortait Jean-Marie dépassa la maison Gobineau, la foule, très émue, se mit comme le jour de l'évasion à crier grâce.

Mais cette fois ce n'était plus avec un accent de commandement, c'était avec un accent de profonde et douloureuse pitié.

En ce moment même arrivait par le Chapeau-Rouge la malle-poste de Paris.

Dans le briska se trouvaient deux prêtres qu'on reconnut aussitôt. C'étaient le curé de Soulac et celui de Bègles, car le vieux prêtre avait voulu, lui aussi, aller intercéder auprès du roi pour son pénitent d'un jour, pour celui qu'il avait uni à Cadichonne.

On salua les deux ecclésiastiques qui regardaient d'un air étonné cette foule et ce déplacement de force militaire.

Mais la malle-poste tourna dans la rue Sainte-Cathe-

rine, puis dans la rue Porte Dijeaux et s'arrêta à la poste.

Les deux prêtres en descendirent. Une voiture se trouvait là par hasard ; ils y montèrent et dirent au cocher :

— Au fort du Hâ.

Quand ils arrivèrent au fort du Hâ ils demandèrent aussitôt à voir Mme Cadichonne Capdeville. On les conduisit auprès de la malheureuse femme qui, en les apercevant, se jeta à leurs genoux en s'écriant :

— Ah ! messieurs, messieurs, vous n'avez donc pas pu le sauver ?

— Que voulez-vous dire ? s'écrièrent en même temps les deux prêtres.

— Le roi a refusé sa grâce !

— Au contraire, nous l'apportons. Le télégraphe ne l'a-t-il pas annoncé ? sa grâce et la vôtre aussi.

Cadichonne poussa un cri terrible.

— Ils vont le tuer tout de même ! dit-elle en suffoquant.

— Où ?

— Là-bas, au jardin public.

— C'est donc le cortège de son supplice que nous avons rencontré ? demanda le curé de Soulac abasourdi.

— Oui, oui.

— Mais comment donc a-t-on compris notre dépêche?

— Il ne s'agit pas de nous inquiéter de cela, mon ami, dit le vieux curé de Bègles, tâchons plutôt de sauver ce malheureux.

— Oui, courez.

— Venez avec nous, dirent les prêtres, vous êtes libre.

Ils montèrent tous les trois dans la voiture qui partit au grand galop.

Le cortège, cependant, était arrivé au jardin public. Pendant la dernière partie du parcours, la marche des soldats avait été plus difficile parce que la foule était plus compacte et qu'elle opposait une résistance passive.

Enfin le lugubre peloton qui entourait le condamné franchit la grille du jardin et entra.

Comme il n'y avait personne dans le jardin la marche des soldats devint plus facile.

Toute la garnison était rangée sur trois côtés. Capdeville fut amené devant le fatal poteau. Là, on lui lut sa sen-

tence, puis l'aumônier qui l'accompagnait lui donna le Christ à baiser, et l'embrassa de tout son cœur en sanglotant.

Tout le monde était très ému.

— Je crois bien, dit Hermine, qui écoutait de toutes ses oreilles.

Dans la foule, collée aux barreaux de la grille, il n'y avait plus un cri, plus un mot. C'était un silence de mort.

Alors, un soldat s'approcha de Jean-Marie pour lui bander les yeux.

— Non, dit-il d'une voix ferme. Je suis un soldat, je verrai sans pâlir la mort en face. Je veux commander le feu.

Et il alla se planter contre le poteau, et croisa ses bras sur sa poitrine.

En ce moment une voiture arriva à fond de train sur le cours du jardin public.

Du fond de cette voiture sortaient des cris répétés qu'on ne distingua pas d'abord, mais peu à peu on entendit :

— Arrêtez ! arrêtez !

La foule, qui devinait un dénoûment heureux, s'écartait pour laisser passer le fiacre.

Une des portes du jardin était ouverte. Malgré les soldats qui la gardaient, le cocher eut la présence d'esprit d'y précipiter ses chevaux.

Alors ce fut de tous côtés des cris immenses.

— Grâce ! arrêtez ! arrêtez ! criait tout le monde.

En voyant cette voiture à la portière de laquelle se penchait un prêtre à cheveux blancs, le général fit un signe.

Les fusils, dont les canons étaient déjà dirigés vers la poitrine du condamné, se relevèrent.

La voiture fut en un clin d'œil près du poteau.

Cadichonne, sautant la première à terre, s'écria :

— C'est la grâce ! la grâce !

Puis, elle s'élança à corps perdu sur Jean-Marie qu'elle étreignit de toutes ses forces et s'évanouit.

— Est-il vrai, monsieur le curé, demanda le général, que vous apportez la grâce du condamné ?

— Oui, général, la voici.

— Eh ! bien, tant mieux, monsieur l'abbé, dit le vieux soldat.

— Mais comment n'avez-vous pas sursis à l'exécution en recevant notre dépêche d'hier ?

— La dépêche par le télégraphe ?

— Oui.

— Mais elle disait textuellement que le roi avait repoussé le pourvoi.

— Elle disait le contraire, affirma le curé de Soulac.

— Vraiment !

Le général montrait la dépêche, ainsi conçue :

— Sans aucun doute.

— Alors, le télégraphiste s'est trompé, car je l'ai sur moi et vous allez en juger vous-même.

« Pourvoi en grâce de Jean-Marie pas accepté. »

— Mais, c'est abominable, dit le vieux curé, de se tromper ainsi. Nous avions écrit pourvoi accepté.

« Pourquoi aurions-nous envoyé une dépêche si nous avions eu un si fatal dénouement à annoncer ? »

— Enfin, dit le général, tout est bien qui finit bien. Qu'on fasse venir Jean-Marie.

Le grenadier fut amené devant le général.

— Mon garçon, voilà la seconde fois que tu reviens de loin. Mais aujourd'hui c'est pour tout de bon. Le roi te fait grâce et même, dans tes lettres de grâce, il y a quelques mots aimables pour ta femme à qui on devait bien cela.

Tu es libre pour le moment.

Seulement tiens-toi à la disposition du conseil de guerre pour accomplir les formalités nécessaires.

— Ai-je besoin, ajouta Tancrède au milieu de l'émotion qu'avait provoquée son récit, ai-je besoin de vous dire que Bordeaux est ce soir sens dessus dessous, qu'on y crie : Vive le roi ! à tue-tête et que la félicité la plus pure règne sur le chef-lieu de la Gironde. Jamais on n'avait vu tant de gens heureux.

Hermine, Marinette et quelques dames du voisinage qui étaient venues dîner chez Saintac pleuraient de joie.

Sémillant regardait le sabile d'un air goguenard. Mais celui-ci avait pris son parti de l'aventure et avait l'esprit de s'en féliciter avec tout le monde.

Le lendemain fut une journée pluvieuse et froide. Sain-

tac annonça qu'il irait à Bordeaux et que probablement il ne rentrerait que deux jours plus tard.

La journée ne fut pas très gaie.

Sémillant et Marinette en profitèrent pour se dire ces riens qui sont si doux aux amoureux. Ils furent heureux, tout à fait heureux pour la première fois en ce jour.

Hermine et Castérac, ce dernier plus réservé que jamais, s'étaient promenés ensemble pendant une éclaircie. Malgré ses efforts le secret de Gontran lui avait échappé.

Non pas qu'il eût dit positivement à Hermine : je vous aime, mais il ne fallait pas être très clairvoyant pour deviner ce qu'éprouvait le jeune homme.

Le dîner, auquel manquaient M. de Saintac et Main-Hardye, ne fut pas gai.

Castérac avait ses humeurs noires. Hermine elle-même était tourmentée, impatiente.

D'autre part M. de Samazan sentait qu'il y avait quelque chose de terrible dans l'air.

Il avait décidé que Saintac reviendrait ce soir-là même pour commettre le crime prémédité. Et quoique le drôle fût bien corrompu, il se sentait ému à l'approche du moment fatal.

Néanmoins, le misérable tenait à gagner son argent. Toute la soirée après le dîner, il prit soin d'éviter Mme de Saintac et Castérac. Il voulait les laisser ensemble.

C'est pourquoi il finit par se retirer dans un petit salon où il n'y avait pas de lumière et où il entraîna Wandeshah!

Là, ma foi, son amour lui fit oublier le drame qui allait se jouer et il se jeta aux genoux de sa bien-aimée à qui il fit ses plus beaux serments.

Cependant Saintac revenait. Il avait attendu la nuit afin que personne ne le vît dans les chemins. Il était enchanté de la pluie parce que nul ne devait se trouver dehors et le voir lorsqu'il entrerait chez lui par une porte dérobée.

Dix heures sonnaient à la vieille église de Bassens lorsque le Sahile s'introduisait dans sa maison. Quelqu'un qui l'eût vu eût été épouvanté. Il avait un air sinistre et dans ses yeux brillait la plus sombre flamme.

Il savait où se tenaient ordinairement Hermine et Castérac lorsque le soir ils causaient mélancoliquement.

Avec une prudence de chat-tigre il se glissa dans les appartements sombres et s'approcha de la pièce où se

trouvaient sans doute ceux qu'il allait frapper. Son cœur eut un soubresaut quand il entendit parler derrière la porte.

— Ils sont là, dit-il.

Et tirant de sa poche un pistolet à deux coups, chargé à balle forcée, il s'apprêta à ouvrir la porte.

En ce moment il entendit parler de nouveau.

— C'est bien la voix de ma femme, dit-il.

Mais brusquement la porte s'ouvrit. Saintac eut à peine le temps de se jeter dans l'ombre.

Hermine et Gontran passèrent devant lui.

Cet assassin était encore jaloux. Il faillit se trahir. Mais il parvint à se contenir et les laissa passer.

Ils ouvrirent une autre porte et entrèrent dans le petit salon où tout à l'heure étaient venus Samazan et Wandeshah.

Alors Saintac se dit :

— Je les tiens.

En effet, à travers la porte, il entendit comme un murmure.

— C'est le moment, reprit-il.

Et avec cette patience féroce dont il avait donné tant de preuves, il commença à ouvrir la porte sans bruit.

Il était si habile dans cet art qu'au bout d'une minute il pouvait voir dans la chambre.

Ils étaient là sans lumière.

Elle assise sur un canapé, lui à genoux.

— Je ne pouvais en espérer davantage, se dit-il.

Et il continua à ouvrir la porte pour pouvoir passer.

A ce moment, la lune voilée par une épaisse brume jeta une sourde lueur sur le groupe qu'avait devant lui ce misérable.

Il fit trois pas assourdis par le tapis. Du reste, les amoureux étaient plongés dans une extase, ils ne l'entendirent pas.

Mais quel réveil !

Saintac appuya lentement le canon de son pistolet sur le dos du jeune homme entre les deux épaules et au moment où celui-ci, étonné, allait se retourner il fit feu.

Un grand cri répondit à sa détonation.

— C'est ainsi que je punis l'adultère, s'écria Saintac d'une voix mélodramatique.

Le jeune homme était tombé comme une masse sans proférer une seule parole. La jeune femme, au contraire, s'était dressée et avait porté la main à sa poitrine.

Dans la maison quel émoi ! on accourut de toutes parts avec des flambeaux. Mulhar un des premiers.

Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de Saintac lorsqu'à ses pieds, se tordant dans les convulsions de l'agonie, il reconnut Wandeshah et un peu plus loin Sémillant mort.

Le misérable s'était trompé.

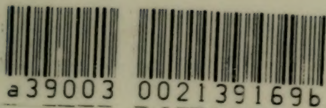
Hermine et Gontran, en passant dans le petit salon, avaient laissé ensemble l'Indienne et Samazan qui avait fait sa demande ce jour-là même, et Saintac venait les tuer.

Quand il s'aperçut de son erreur il devint fou de rage et s'élança dehors.

Un instant après on entendit une nouvelle détonation, le sahile venait de se faire justice.

Wandeshah qu'on avait espéré sauver mourut deux jours après sans avoir pu reprendre entièrement connaissance.

FIN


a39003 002139169b

